HOLY REDEEMER LIBRARY, WINDSOR

UN MODÈLE

POUR CHAQUE JOUR DE L'ANNÉE

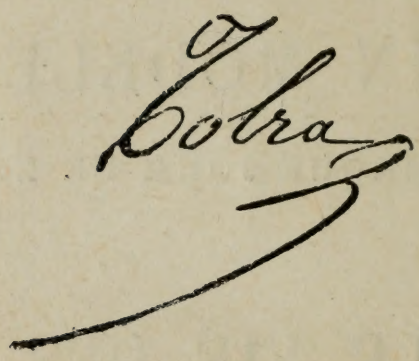
OU

NOUVELLE VIE DES SAINTS

III

BIBLIOTHECA
C. SS. R.
ad Stæ. Annæ,
MARIANOPOLI.

Propriété de l'Éditeur,



F. Aureau. — Imprimerie de Lagny.

UN MODÈLE

POUR CHAQUE JOUR DE L'ANNÉE

OU

NOUVELLE VIE DES SAINTS

DÉDIÉE AUX FAMILLES, AUX COMMUNAUTÉS ET AUX PAROISSES

AUGMENTÉE

D'UNE NOTICE SUR TOUTES LES FÊTES FIXES ET MOBILES

DE N. S. J.-C., DE LA TRÈS SAINTE VIERGE ET DES SAINTS

Avec des Réflexions pratiques tirées de chaque vie
ou de chaque Fête et d'un Plan de méditation

PAR

L'abbé JOUVE

Curé archiprêtre à Savines (Hautes-Alpes)
Ancien missionnaire apostolique à Notre-Dame du Laus
Auteur du *Missionnaire de la Campagne*

DEUXIÈME ÉDITION

TOME TROISIÈME

PARIS

LIBRAIRIE SAINT-JOSEPH

TOLRA, LIBRAIRE-ÉDITEUR

112, RUE DE RENNES, 112

1886

Tous droits réservés

HOLY REDEEMER LIBRARY, WINDSOR

UN MODÈLE

POUR CHAQUE JOUR DE L'ANNÉE

OU

NOUVELLE VIE DES SAINTS

MOIS DE JUILLET

SAINTE FÉBRONIE, Vierge et Martyre

1er *juillet*

Fébronie naquit vers la fin du quatrième siècle. Devenue orpheline à l'âge de trois ans, elle fut recueillie par sa tante, abbesse d'un monastère de filles à Sébapolis, en Syrie. La sainte abbesse, voulant surveiller elle-même l'éducation de sa fille adoptive, la garda avec elle au couvent. Fébronie se faisait remarquer autant par son esprit que par sa rare beauté. L'on doutait, avec raison, s'il y avait jamais eu une plus belle personne dans le monde, mais sa pudeur et son innocence ajoutaient un nouvel éclat à sa beauté. Sa tante qui savait apprécier les rares qualités de cette enfant priviligiée du Ciel, avait pour elle une affection

toute maternelle. Aussi la regardait-elle comme le plus précieux trésor de son cœur. Pour conserver ce trésor, elle le tint caché, et, pendant l'espace de dix-sept ans, Fébronie disparut entièrement aux yeux du monde. L'enfant profita merveilleusement des leçons de ses maîtresses et surtout de sa mère adoptive. Les progrès qu'elle faisait étaient surprenants. Elle avait à peine sept ans et déjà l'on pouvait prévoir combien elle brillerait et par les qualités de l'esprit et par les qualités du cœur. Bonne et empressée auprès de toutes les sœurs de la communauté, c'était surtout aux souffrantes qu'elle donnait les marques du plus vif attachement.

Fébronie avait douze ans quand elle fut admise pour la première fois au banquet divin. Il est impossible de décrire les sentiments, dont son cœur fut animé en ce moment solennel. Mais ce qui frappa sensiblement les assistants, ce fut le changement que l'on remarqua dans les traits de l'angélique fille après la sainte communion. Dès ce moment le sourire de l'enfant disparut de son visage, pour faire place au regard toujours doux et tendre, mais inspiré et réfléchi de la vierge. A partir de ce jour, Fébronie ne se livra plus à aucun jeu. Avec la permission de l'abbesse, elle suivit tous les exercices de la communauté. On la vit jeûner presque tous les jours de l'année.

Ce qu'elle avait été enfant, jeune fille elle le fut encore. Aussi, dit un historien, quand elle arriva à sa dix-neuvième année, c'était peut-être la personne la plus accomplie qu'il y eût dans tout l'empire romain, soit pour les avantages extérieurs, soit pour

la perfection de l'âme. Après avoir juré solennellement de ne connaître jamais d'autre époux que Jésus-Christ et s'être engagée par les vœux de religion à une chasteté perpétuelle, Fébronie voulut cesser tout rapport avec les personnes qui n'étaient pas de la communauté. Cependant sa réputation de sainteté était telle que plusieurs femmes avaient fait de nombreuses instances pour la voir et lui parler, mais la pieuse enfant avait toujours refusé de les recevoir. L'on raconte cependant qu'une jeune veuve, catéchumène, qui était sur le point de se remarier, parvint auprès d'elle à l'aide d'un déguisement toléré par la supérieure. Fébronie, trompée par le costume, accueillit la prétendue religieuse, comme une sœur et ne fit aucune difficulté de se lier avec elle. Dans leur entretien, elle lui parla de Dieu et du bonheur de l'état religieux avec tant d'onction que la veuve, qui ne songeait jusque-là qu'à convoler à de secondes noces, ne pensa plus, dès ce moment, qu'à se consacrer à Dieu dans la retraite. Le Ciel procura à la nouvelle chrétienne une seconde faveur. Après avoir reçu le baptême, elle convertit à la foi de Jésus-Christ toute sa famille qui était idolâtre jusqu'à ce jour.

Mais la tranquillité dont jouissaient les religieuses du monastère de Sybapolis fut bientôt troublée. La supérieure fut avertie des nouvelles persécutions suscitées par Dioclétien contre les disciples du Christ. On lui assura même que le préfet Lysimaque et Sélesse, son oncle, ennemis jurés des chrétiens, allaient venir à Sébapolis. A cette nouvelle trop confirmée par l'événement, la supérieure réunit ses

compagnes. « Vous êtes libres, leur dit-elle, mes filles, allez où vous voudrez ; mettez en sûreté votre vie et votre innocence. Quant à moi, trop âgée et trop infirme pour fuir, j'attends ici le martyre. Hélas! ajouta-t-elle en versant des larmes, ma seule douleur est de laisser après moi Fébronie; que deviendra-t-elle? » La sainte fille se levant alors, et puisant son courage dans la vivacité de sa foi : « Je resterai ici, dit-elle, ma chère tante, sous la protection de Marie, ma mère et de Jésus-Christ, mon époux. Avec leurs secours je ne crains rien. J'ai fait à l'Homme-Dieu le sacrifice de mon cœur. Je suis heureuse de lui faire celui de ma vie, et je ne désire rien de plus ardemment que de verser mon sang pour lui. » Toutes les religieuses admirèrent en pleurant, cette généreuse résolution, mais un grand nombre prit la fuite, regrettant de n'avoir pas le même courage.

Après quelques jours d'attente, une compagnie de soldats, envoyée par le furieux Sélesse, commandée par Prime, cousin du préfet Lysimaque, se présente aux portes du couvent. Les soldats les enfoncent avec violence et se précipitent avec fureur sur les religieuses. Déjà la supérieure est sur le point d'être immolée, quand Fébronie se jetant aux pieds des soldats, les conjure de commencer par elle le sacrifice. A la vue d'un si noble courage, joint à tant de beauté et de bonté, les soldats demeurent comme interdits. Prime étant survenu écarte la troupe, et puis s'adressant à Fébronie : « Que faites-vous là? lui dit-il. Pourquoi n'avez-vous pris la fuite comme la plupart de vos compagnes? Allez, je vous en

donne la liberté, mettez-vous à l'abri des insultes. » Prime court aussitôt rendre compte à son cousin Lysimaque de ce qui vient de se passer, et, après lui avoir tout raconté il ajoute : « Je viens de trouver dans le couvent une personne d'une beauté incomparable. Son air indique qu'elle est d'une naissance distinguée ; croyez-moi, c'est elle que les dieux vous destinent pour épouse. Venez la voir et la protéger pour qu'elle ne vous soit point ravie. — Mais, répond le doux Lysimaque, j'ai entendu dire à ma mère que ces vierges chrétiennes qui sont dans les couvents, ne veulent point d'autres époux que Jésus-Christ et assurément je ne veux pas être son rival. »

Pendant que Prime et Lysimaque s'entretenaient ensemble, un soldat qui les avait entendus, courut rendre compte à Sélesse de ce qui venait de se passer et de leur conversation. Sélesse, courroucé, les fit appeler l'un et l'autre et ordonna d'amener devant lui Fébronie. La timide vierge s'approche avec un air plein de dignité. Sur son visage était peinte une telle expression de sérénité d'âme que le tyran en la voyant demeura comme interdit. « Êtes-vous libre ou esclave? lui demanda-t-il. — Je suis esclave. — Quel est votre maître? — Jésus-Christ. Vouée à lui dès l'enfance, je n'ai jamais servi et ne servirai que lui. — C'est dommage que vous vous soyez laissé infatuer des principes de la secte chrétienne. Croyez-moi, quittez vos erreurs, sacrifiez aux dieux qui vous rendront heureuse. Dès aujourd'hui vous deviendrez ma nièce. Je vous donne mon neveu pour époux et vous serez une des premières dames de Rome, comblée de richesses et d'honneurs. Qu'on

lui ôte ses chaînes, ajouta-t-il. » Fébronie prenant alors un ton grave et solennel qui contrastait avec sa timidité et sa modestie ordinaires et tenant d'une main ses chaînes qu'elle était fière de contempler : « Je vous en conjure, Seigneur, dit-elle, ne m'ôtez pas le plus bel ornement que j'aie jamais porté. Quant à la proposition que vous me faites, ô prince, je la refuse. Épouse du Christ, je n'aurai jamais d'autre époux que lui. Jamais je ne sacrifierai à vos dieux. » Sélesse, outré de colère, fait déchirer à coups de fouet le corps de la généreuse Fébronie, qui ne fut bientôt qu'une plaie sanglante. Ensuite il ordonne qu'elle soit étendue sur un lit de fer et brûlée à petit feu. Les païens, à ce spectacle révoltant, détournent leurs regards. Fébronie seule paraît insensible, et sur son visage rayonne le contentement et la joie. Cette insensibilité met le comble à la fureur du tyran. Il ordonne qu'on lui déchire le sein et qu'on lui brise les dents. Comprenant enfin que rien ne pouvait faire faiblir le courage de cette héroïque chrétienne, il lui fait trancher la tête. Fébronie demeure ferme jusqu'au dernier soupir, et le nom de Jésus est la dernière parole de la vierge expirante.

Lysimaque et Prime, témoins du combat et du triomphe de la Sainte, s'entretenaient douloureusement de son ardeur et de la puissance du Dieu des chrétiens, quand on vint leur annoncer que Sélesse, devenu tout à coup furieux et enragé, s'était brisé la tête contre un pilier et avait expiré sur la place. Ils accourent, mais le cadavre ensanglanté les saisit d'horreur et d'épouvante. « Il ne manquait plus que ce trait à la gloire de Jésus-Christ et au

triomphe de Fébronie, dit Lysimaque. » Aussitôt il ordonne de recueillir, dans un riche cercueil, le corps de la martyre, ainsi que la terre rougie de son sang. Dès ce moment il fait cesser la persécution et de concert avec Prime il embrasse le christianisme; et sa conversion est le prélude d'un grand nombre d'autres. La plupart des historiens placent le martyre de Fébronie au 25 juin de l'an 303.

Réflexions pratiques.

Sainte Fébronie, dès son enfance, ne reçut que des leçons de vertu; elle n'eut devant les yeux que de bons exemples ; aussi quelle piété prématurée et persévérante dans cette jeune fille! Quel soin de conserver son innocence! Quel zèle pour marcher dans les voies de la perfection! Quel courage pour confesser la foi de Jésus-Christ! Dans l'interrogatoire que lui firent subir les tyrans, elle montra une force d'âme et une intrépidité que rien ne saurait ébranler. « Je suis chrétienne, je suis esclave de Jésus-Christ; je suis son épouse! Voilà mes titres de noblesse, voilà ma gloire! Cela est tout pour moi, le reste n'est rien. » La véritable piété n'inspire jamais une moindre ambition. Voilà l'effet d'une éducation chrétienne. Voilà le résultat du bon exemple; voilà la puissance de la foi! Heureux l'enfant qui croît, grandit, se developpe sous les regards d'une famille chrétienne! Malheur à celui dont les parents n'inspirent que l'esprit et les maximes du monde! Parents, maîtres, supérieurs, quels exemples donnez-vous à vos subalternes? En

vous imitant est-on sur le chemin que suivirent les saints?

Plan de méditation.

Apostolat du bon exemple : 1° nécessité du bon exemple ; 2° efficacité du bon exemple.

LA VISITATION DE LA TRES SAINTE VIERGE

2 *juillet.*

La fête de la Visitation que l'Église célèbre le 2 juillet, a été instituée en mémoire de la visite que la Sainte Vierge fit à sa cousine Élisabeth. En voici les détails : L'Ange Gabriel envoyé du Ciel à Marie pour lui annoncer le mystère de l'Incarnation, lui apprit en même temps le miracle opéré en faveur de sainte Élisabeth. — « Rien n'est impossible à Dieu, dit-il, ne vous étonnez pas d'être mère du Fils de Dieu sans cesser d'être vierge, car voici que votre cousine aura un enfant malgré sa stérilité et son âge avancé. » La joie que la très Sainte Vierge ressentit de cette nouvelle, et plus encore des motifs de charité, la déterminèrent à aller visiter sa sainte parente.

Elle partit donc, et se rendit en toute hâte, à travers les montagnes de Juda, à la ville d'Hebron, où demeure Élisabeth avec Zacharie, son époux. Arrivée au terme de sa course elle entre dans la demeure de sa parente et salue celle qui l'habite. Quel bonheur pour cette maison d'être honorée la première de la visite du Verbe fait chair ! De quelle bénédiction

n'est-elle pas bénie ? La très Sainte Vierge en est l'instrument, Dieu voulait nous montrer qu'elle est le canal des grâces, et que nous pouvons avec confiance implorer son intercession.

A la voix de Marie, l'enfant qu'Élisabeth portait dans son sein fut rempli du Saint-Esprit, c'est-à-dire purifié de la tache originelle, orné de la grâce sanctifiante, élevé à une dignité supérieure à celle des prophètes. Doué même, par anticipation, de l'usage de la raison, il reconnut par une lumière surnaturelle, Celui qui venait le visiter, et marqua, par une espèce de tressaillement, l'amour et le respect dont il était saisi en la présenee de son Dieu. Élisabeth, de son côté, félicita Marie du choix que Dieu avait fait d'elle pour être la mère du Désiré des nations. « Vous êtes bénie entre toutes les femmes, dit-elle, et le fruit de vos entrailles est béni. » L'Auguste Vierge répondit à ces témoignages de vénération par le sublime *Magnificat*, que saint Ambroise appelle l'extase de son humilité : « Mon âme, glorifie le Seigneur, et mon esprit est ravi de joie en Dieu, mon Sauveur... Toutes les nations m'appelleront bienheureuse, parce que le Tout-Puissant a fait en moi de grandes choses. »

Marie demeura trois mois chez sa cousine, puis elle retourna à Nazareth. Le mystère de la Visitation est honoré par une fête particulière qui, depuis le pape Urbain VI, se célèbre dans toute l'Église catholique.

Réflexions pratiques.

I. Les visites rentrant dans le cadre des actions les

plus ordinaires de la vie humaine, ont besoin d'être sanctifiées. Marie nous enseigne, dans le mystère de ce jour, le moyen indispensable pour arriver à cette fin en nous apprenant quelles visites nous devons faire et comment nous devons nous y comporter. La bienséance et la charité lui font entreprendre son voyage : la charité, c'est pour soulager Élisabeth et sanctifier saint Jean ; la bienséance, c'est pour féliciter sa cousine sur son bonheur. Ne faisons point de visites sans que la charité ou la bienséance ne nous y obligent, toutes les autres sont superflues ou dangereuses. Visitons les malades dans leurs maisons, dans les hôpitaux ; visitons les pauvres et les affligés, la charité nous le commande.

II. De quoi parle-t-on dans cette visite de Marie et de sainte Élisabeth ? On commence par les témoignages ordinaires de l'amitié entre parents ; mais on arrive bientôt à parler de Dieu. Nos visites sont-elles semblables à celle-là ? La raillerie, la médisance, les paroles à double sens en matière de pureté, de vanité, ne sont-elles point notre principal entretien ? Avons-nous soin de détourner adroitement les mauvais discours qu'on tient en notre présence ? Disons-nous toujours quelque chose qui puisse édifier notre prochain ? Seigneur, si nous vous aimions, dans le monde, nous ne parlerions que de vous ou pour vous !

III. Marie retourna chez elle aussitôt qu'elle ne fut plus nécessaire à Élisabeth. Diminuons le nombre exagéré de nos visites, ne faisons que les indispensables, plus nous resterons chez nous, moins notre dévotion se dissipera. Il est difficile de se trouver

souvent dans les compagnies et de ne pas y être témoin de scandale; nous imiterons bien souvent plus le mal que le bien que nous y aurons vu, dit saint Jérôme.

Plan de méditation.

La Visitation de la Sainte Vierge est un mystère : 1° de charité ; 2° de sanctification ; 3° de reconnaissance.

Autre plan.

I. La charité forme le dessein de la Visitation.
II. L'humilité l'exécute.
III. La sanctification des âmes en est la fin.

SAINTE MARINE, Vierge

3 juillet.

La bienheureuse dont nous allons esquisser la vie sous le nom de Marine s'appelait d'abord Marie. Son père nommé Eugène, étant devenu veuf, résolut de quitter le monde pour ne songer qu'à son salut. Ayant recommandé sa fille à un de ses parents, il se rendit dans un monastère des environs. Là il fit de grands progrès dans la vie religieuse. L'abbé voyant en lui un modèle de piété, d'humilité et d'obéissance, lui témoigna une affection toute particulière. Eugène était heureux dans la solitude, néanmoins il manquait quelque chose à son bonheur: c'était de ne pas avoir près de lui la chère enfant qu'il avait laissée

dans le monde. Son souvenir jetait quelque trouble dans son âme, la remplissait de mélancolie et quelquesfois même faisait couler les larmes de ses yeux.

L'abbé s'en étant aperçu : « Qu'avez-vous, mon Frère, lui dit-il, quelle est la cause de votre tristesse? Dites-le moi en toute franchise, et Dieu qui aide les affligés vous consolera ? — Mon père, lui répondit le religieux en se jetant à ses pieds, je laisse dans le monde un enfant encore bien jeune, et c'est son souvenir qui cause mes peines. — Je vous permets, lui dit l'abbé, d'aller le chercher et de l'amener au couvent. » Le père, plein de joie, alla chercher sa fille, lui coupa les cheveux, changea son nom de Marie en celui de Marin, et l'ayant vêtue d'un habit qui n'était pas de son sexe, il lui commanda le secret jusqu'à sa mort, et l'amena au couvent. Là, il l'instruisit avec toute la tendresse d'un père, la conduisant dans les voies de Dieu, moins encore par ses leçons que par ses exemples.

Frère Marin, c'est ainsi que nous le nommerons maintenant, n'avait encore que dix-sept ans quand il perdit son excellent père. Ce fut une grande perte et par suite le sujet d'une grande douleur. Marin, dès lors, resta seul dans sa cellule. Fidèle aux leçons de vertu qu'il avait reçues, il se faisait aimer de tout le monde, et on le regardait comme le plus humble, le plus zélé, le plus exemplaire des Frères de la maison. Comme le monastère était près de la mer, et qu'il se tenait un marché à trois lieues de là, les solitaires y allaient chercher souvent ce qui était nécessaire à la maison. On se plaignit que Frère Marin n'y allait point avec les autres. L'abbé qui ne s'en

était point aperçu jusque-là, lui dit un jour : « Pourquoi n'allez-vous pas au marché comme vos Frères ? » Marin répondit humblement : « Je n'y manquerai plus, puisque vous me le commandez, mon père. » Depuis ce jour il s'adjoignit aux religieux chargés d'approvisionner le couvent ; et lorsqu'il était trop tard pour revenir coucher au monastère, il demeurait avec les autres Frères dans un hôtel, au lieu même où se tenait le marché.

L'hôtelier avait une fille qui s'était laissé séduire par un soldat ; ses parents, s'étant aperçus de ce malheur, la maltraitèrent rudement, et la forcèrent de nommer son complice. Elle accusa Frère Marin. Là-dessus, le père court au couvent ; plein de colère, il raconte à l'abbé l'outrage que lui a fait le solitaire Marin. L'abbé, quoique convaincu de l'innocence de Frère Marin, le fait comparaître en sa présence et lui dévoile le crime dont il est accusé. Marin, après avoir élevé ses regards vers le ciel et réfléchi un instant, ne veut point proclamer son innocence, ni se justifier, il se contente de dire en soupirant : « Je suis très coupable, mais je suis disposé à faire pénitence. » L'abbé à ce langage, le croyant convaincu par sa propre bouche, le fait châtier selon toutes les rigueurs de la discipline et le chasse du couvent.

L'innocent religieux demeura pendant trois ans à la porte du monastère, acceptant avec la plus grande résignation la pénitence qui lui était imposée, couchant sur la terre nue, jeûnant, pleurant et conjurant les solitaires qui entraient et sortaient d'implorer pour lui la miséricorde divine, et leur demandant un peu de pain, quand il était dans une extrême

nécessité. Bientôt même il fallut ajouter un surcroît de pénitence. La fille de l'hôtelier, ayant mis au monde un fils, l'envoya, aussitôt qu'il fut sevré, au Frère Marin en lui disant : « Voilà votre enfant, nourissez-le comme vous pourrez. » Marin l'accepta comme s'il était le sien, lui donna tous ses soins sans jamais murmurer et le nourrit, pendant deux ans, du fruit de ses aumônes.

Après ce temps, les religieux étant touchés de compassion, vinrent trouver l'abbé, le priant de recevoir Marin dans la communauté, et lui disant : « Mon Père, pardonnez à notre Frère et recevez-le ; il y a cinq ans qu'il couche sur la terre et qu'il fait pénitence, à la porte de la maison, exposé à toutes les injures de l'air, aux reproches et aux mépris des passants. L'abbé, vaincu par leurs instances, lui permit enfin de rentrer, et quand il le vit prosterné à ses pieds :« Je vous fais grâce, dit-il, en considération de votre père qui était un saint homme. Mais comme votre faute est énorme, il faut que votre pénitence soit proportionnée. C'est pourquoi je vous commande de balayer tout seul la maison, d'apporter l'eau nécessaire, de nettoyer les chaussures des Frères et de les servir tous.»

Marin accepta la pénitence de grand cœur et s'en acquitta avec courage. Mais le fardeau était au-dessus de ses forces déjà épuisées par tant de privations et d'austérités. Il y succomba et mourut après quelques jours de maladie. Les Frères ayant rapporté sa mort à l'abbé, il leur dit : « Voyez quelle était la grandeur de son crime, puisque Dieu ne lui a pas même laissé le temps de faire pénitence ! Ne

laissez-pas néanmoins, par charité, de laver son corps, et enterrez-le bien loin du monastère. »

Quelle ne fut pas la stupéfaction des religieux quand ils reconnurent son innocence! Ils coururent tout en pleurs en informer l'abbé. Celui-ci, convaincu de ce qu'il en était, se laissa tomber de douleur, et se frappant la poitrine, il s'écriait : « Servante de Dieu, je vous conjure par Jésus-Christ, ne m'accusez pas des peines que je vous ai fait souffrir. Vous savez que je l'ai fait par ignorance. » Il commanda ensuite que le corps fût enterré dans l'oratoire du monastère. La méchante fille qui avait diffamé saint Marin ayant appris ce qui se passait, tomba dans des accès de fureur. Elle ne fut guérie que le septième jour sur le tombeau de la Sainte, après avoir fait l'aveu de son crime. La sainteté de Marine fut manifestée depuis, par de nombreux miracles.

Réflexions pratiques.

Quelle patience admirable dans sainte Marine! Cette innocente vierge est noircie par d'affreuses calomnies dont elle aurait pu facilement se laver, cependant elle ne le fait pas, connaissant cette parole du Sauveur : « Vous serez heureux lorsque, à mon sujet, on vous chargera d'opprobres, qu'on vous persécutera, et qu'on dira de vous toute sorte de mal contre la vérité. » Elle veut acquérir le mérite et la gloire de ce genre de persécutions. Elle n'ignore pas que Jésus-Christ et ses apôtres ont été calomniés ; elle s'estime heureuse de passer par les mêmes épreuves qui sont passagères, et dont les récompenses sont

sûres, infinies et éternelles. Avons-nous imité cet exemple de patience et de résignation? Au sein de nos afflictions, lorsque notre réputation était attaquée, nous sommes-nous jetés avec confiance entre les bras de la Providence? Dieu n'abandonne jamais ceux qui se confient en lui. Avons-nous espéré en son secours pour n'être pas confondus? Interrogeons notre vie.

Plan de méditation.

Trois sacrifices de sainte Marine : 1° le premier de sa virginité; 2° le second de sa patience; 3° le troisième de sa pénitence.

SAINT THIBAUT, Ermite

4 juillet.

Saint Thibaut descendait de la famille des comtes de Champagne. Il naquit à Provins, en Brie, l'an 1017. On lui donna au baptême le nom de son oncle Thibaut, archevêque de Vienne, qui mourut en odeur de sainteté. Ce vertueux prélat avait annoncé à sa nièce la naissance de cet enfant. Il avait prédit qu'il serait un grand serviteur de Dieu et la gloire de sa famille. Cette prédiction fit vivement désirer la naissance du jeune Thibaut et le rendit toujours bien cher à ses parents. Sa mère, femme aussi recommandable par sa piété que par sa naissance, voulut se charger elle-même de la première

éducation de son fils. Sa tâche ne fut pas difficile à cause des heureuses dispositions de l'enfant. On ne vit jamais un naturel plus doux, un esprit plus docile, ni des inclinations plus portées à la vertu. Dès l'âge de quatre à cinq ans, par sa piété et sa modestie, le jeune Thibaut se faisait aimer de tout ceux qui le connaissaient. On ne remarqua jamais rien de puéril dans ses mœurs, ni de léger dans sa conduite. Quoiqu'il trouvât dans la maison paternelle tout ce qui était capable d'inspirer le goût du monde et de flatter la cupidité, il sut éviter les écueils contre lesquels, bien souvent, vont se briser les vertus les mieux éprouvées.

La vie des Pères du désert lui étant tombée entre les mains, il en parcourut les pages touchantes. La perfection de leur vie le frappa et il conçut un vif désir de les imiter. Son père voulut inutilement le retenir au milieu du monde. Il lui prépara des partis avantageux et des postes brillants soit à la Cour, soit dans les armées, mais le saint jeune homme, plein de dégoût pour le siècle, et rempli d'enthousiasme pour la vie héroïque des Jean-Baptiste, des Paul, des Antoine, des Arsène, voulut, comme eux, chercher le bonheur dans les austérités d'une vie solitaire et pénitente. A force de sollicitations, de patience et de vertu, il obtint de son père la permission de quitter le siècle, et de se donner tout au Seigneur. Formé de bonne heure à l'école du pieux Burchard, qui vivait dans une petite île de la Seine, il s'exerça sous sa conduite, à la pratique du jeûne, des veilles et des différentes mortifications ; puis, pour mener une vie plus parfaite, il quitta furtive-

ment le pays avec un sien ami du nom de Gauthier. Arrivés à Reims, ils allèrent loger dans l'abbaye de Saint-Remi, et, la nuit suivante, ayant changé d'habits avec deux jeunes pauvres pèlerins, ils sortirent de la ville pour se rendre en Allemagne, dans un lieu désert, appelé Pétingen. Là ils se construisirent des cellules et vécurent en vrais anachorètes. Ils passaient les nuits à chanter les louanges de Dieu et à méditer ses grandeurs, prenant à peine quelques heures de sommeil; le jour, ils allaient dans les villages exercer le métier de manœuvres, pour gagner le morceau de pain qui faisait leur nourriture, et l'eau d'une source qui coulait, non loin de leurs cellules, était leur seul breuvage.

La sainteté de leur vie attirant sur eux les regards et l'admiration des habitants voisins, ils résolurent d'abandonner un lieu où il ne leur était plus possible de rester inconnus. Ils firent nu-pieds le pèlerinage de Compostelle, après quoi ils reprirent la route d'Allemagne. En passant à Trèves, Thibaut rencontra son père qui ne le reconnut point à cause de la pauvreté de ses habits et de son visage desséché par les rigueurs de la pénitence. Son cœur ressentit la plus forte émotion à la vue de celui qui lui avait donné le jour. Il aurait voulu se précipiter dans ses bras, mais réprimant les sentiments de la nature, il eut le courage de ne point lui parler, et de se priver pour l'amour de Dieu, d'un bonheur si doux. Pour ne pas être exposé, une seconde fois, à une pareille épreuve, il entreprit, avec son compagnon, un pèlerinage à Rome. Les deux Saints allèrent toujours nu-pieds. Ayant visité tous les lieux de dévotion qui

étaient en Italie, ils se fixèrent dans un désert affreux, nommé Salanigo, près Vicence, et s'y bâtirent, avec le consentement du seigneur du lieu, deux cellules dans le voisinage d'une vieille chapelle qui tombait en ruines. L'exercice de la prière faisait leur occupation continuelle. Il n'y avait que deux ans qu'ils habitaient leur nouvelle solitude quand Dieu appela Gauthier à la récompense éternelle.

Thibaut regarda la mort de son compagnon, comme un avertissement que Dieu lui donnait de la proximité de la sienne. Il redoubla donc de ferveur dans sa vie solitaire. Il ne vivait que d'eau, de pain d'avoine et de racines, et il en vint jusqu'à s'interdire absolument l'usage du pain. Jamais il ne quittait le cilice. Une planche lui servait de lit, et, pendant les cinq dernières années de sa vie, il ne dormait plus qu'assis sur un banc. L'évêque de Vicence, frappé des éminentes vertus de notre Saint, l'éleva au sacerdoce, et plusieurs personne de piété lui confièrent la direction de leur conscience. — Son père et sa mère, qui vivaient encore, ayant appris que l'ermite de Salanigo, dont on parlait dans toute l'Europe, était ce fils qui, par sa fuite, leur avait fait verser tant de larmes, se mirent aussitôt en route pour l'aller trouver. Qui pourrait exprimer les sentiments du père et de la mère auprès de cet enfant qu'ils avaient tant pleuré et qu'ils retrouvaient au milieu de toutes les pratiques de la sainteté et de la perfection ! Sa mère ne voulut pas le quitter. Il lui bâtit une cellule près de la sienne et la dirigea dans les voies de la perfection. Peu de temps après le Saint fut atteint de la maladie dont il mourut. Il souffrit avec une grande

patience les douleurs aiguës que lui causaient les ulcères dont son corps était couvert. Ayant reçu les derniers sacrements avec des dispositions admirables, il mourut en paix, le 30 juin 1066, à l'âge de quarante-neuf ans.

Réflexions pratiques.

Celui qui aime son père ou sa mère ou ses frères plus que moi, n'est pas digne de moi, dit Jésus-Christ. C'est à tous les chrétiens qu'il adresse cette maxime. Saint Thibaut l'a parfaitement comprise. A peine la voix de Dieu s'est-elle fait entendre à cette âme sanctifiée par la grâce et préparée par une heureuse éducation, qu'elle s'empresse d'obéir à ses inspirations, et d'accomplir ses volontés. Rien ne peut le retenir au milieu du monde, ni les larmes et les sanglots d'une mère, ni les douleurs et l'autorité d'un père, ni les offres les plus séduisantes du siècle. Le Seigneur a parlé, il a dit à Thibaut d'aller dans la solitude, et cet ange terrestre, pour lui plaire, malgré les réclamations de la nature et les justes révoltes d'une sensibilité exquise, se rend à l'appel divin. Rentrez au dedans de vous-mêmes et cherchez quels sont en vous les effets du saint Amour. Quelles victoires vous a-t-il fait remporter sur la nature? Que voyez-vous dans votre premier âge comme dans la suite de vos années? Quelles chaînes avez-vous brisées? Quels projets avez-vous abandonnés? Quelles espérances avez-vous foulées aux pieds? O mon Dieu! que j'ai peu fait pour vous! Je veux, à l'avenir, me montrer plus généreux dans votre service.

Plan de méditation.

I. Vanité du monde : 1° dans ses grandeurs ; 2° dans ses plaisirs.

II. Comment saint Thibaut les a méprisées.

LE VÉNÉRABLE JEAN-BAPTISTE DE LA SALLE, FONDATEUR DES FRÈRES DES ÉCOLES CHRÉTIENNES

5 *juillet.*

Le Vénérable de la Salle naquit à Reims, le 30 avril 1651, de parents aussi distingués par leur noblesse que par leur fortune et leur piété. L'aîné de sept enfants, dont quatre se consacrèrent au service de Dieu, il reçut au baptême le nom de Jean-Baptiste. Dès ses plus tendres années, on remarqua en lui un goût décidé pour tout ce qui a rapport à la religion. Les noms sacrés de Jésus et de Marie furent les premiers qu'il prononça distinctement. Son plus grand plaisir était d'aller à l'église, d'entendre et de servir la messe et d'imiter dans ses jeux les cérémonies du culte divin. Ses parents, pleins de foi et de religion, cultivèrent avec bonheur les heureuses dispositions que leur fils annonçait pour la vertu. Ils le placèrent de bonne heure au collège de Reims, où il fit ses premières études avec de grands succès. A peine sorti de l'enfance, Jean-Baptiste manifesta une vocation marquée pour l'état ecclésiastique. Ses parents, quoique très vertueux, ne lui permirent qu'avec peine de la suivre, parce qu'il était l'aîné

de la famille; mais admirant en lui les effets de la grâce, et craignant de résister à la volonté de Dieu, ils lui accordèrent enfin leur consentement. Il entra à l'université de Reims à neuf ans, déjà à cette époque, son grand-père récitait avec lui l'office complet; à onze ans, il fut tonsuré; à quinze ans, un chanoine de Reims voulut donner sa démission pour le gratifier de ce titre très honoré, en sorte qu'il faillit retrouver dans l'Église les honneurs qu'il voulait fuir; mais Dieu veillait sur sa vocation. A dix-sept ans, il recevait les ordres mineurs; à dix-huit ans, il était maître ès arts et se rendait à Paris, pour conquérir son doctorat.

La mort prématurée de ses parents l'ayant forcé de quitter le séminaire de Saint-Sulpice, où il faisait sa philosophie, il revint à Reims prendre la direction de la famille dont il était le chef. Là, il profita de son autorité pour introduire dans la maison paternelle des usages de piété qui la firent ressembler à un couvent. Cependant le jeune chanoine venait d'être ordonné prêtre à vingt-sept ans, lorsqu'un vénérable ecclésiastique, avant de mourir, le chargea par testament de prendre soin d'un institut qu'il venait de fonder. C'était la Congrégation de l'Enfant-Jésus, établie pour instruire les petites filles pauvres et non encore approuvée. L'abbé de la Salle obtint à Paris l'approbation. Puis, il retourna à ses anciens travaux, croyant son œuvre solidement constituée. Que le lecteur nous permette de donner, en passant, l'origine de l'œuvre des *Asiles* de l'Enfant-Jésus, à côté desquels prirent naissance les écoles chrétiennes : — Une personne riche et très mondaine de Reims,

mariée à Rouen, y était devenue la reine de toutes les fêtes; la toilette et la table étaient les deux grands objets de ses préoccupations; son nom était *madame de Maillefer*. Un soir, un mendiant fatigué et malade frappa à sa porte, demandant un morceau de pain et l'hospitalité; elle repoussa le mendiant avec dédain. Le cocher, attristé des misères de ce pauvre malheureux, prit sur lui de l'introduire dans l'écurie, et la nuit même le mendiant mourut. En présence du cadavre, le cocher dut avouer sa charitable désobéissance, et madame de Maillefer, furieuse, le chassa aussitôt. Puis, choisissant un drap déjà usé, elle le jeta dédaigneusement à ses gens pour ensevelir le cadavre dont on s'était permis d'encombrer sa maison. Le soir en s'asseyant à sa table toujours somptueusement servie, la dame trouve ployé, à la place qu'elle occupait, le drap qu'elle avait donné à regret. Que signifie cela? On fait une enquête : le pauvre avait été bien enseveli et enterré avec le drap, personne ne l'avait apporté; mais le mendiant n'avait pas voulu, après sa mort, du présent de celle qui, pendant sa vie lui avait refusé un morceau de pain. Le lendemain, la riche vaniteuse dame, touchée d'un spectacle dont elle avait été témoin, était à la messe avec un tablier de servante. Le monde la prit pour une folle, mais que s'était-il passé? La grâce avait touché cette âme et lui avait inspiré le désir de la pénitence. — La nouvelle convertie veut s'occuper des pauvres petites filles tout d'abord et les recueillir. Elle détermine son compatriote, l'abbé Rolland, à l'aider dans l'établissement de la communauté de l'Enfant-Jésus que plus tard le vénérable de la Salle

devait faire approuver à Paris. Puis elle travaille à fonder des écoles semblables pour les petits garçons. Ne pouvant seule réaliser son projet, elle obtient le concours d'un pieux laïque de Rouen, nommé Niel. Il s'agissait de trouver un homme dévoué et capable qui voulût consacrer sa vie à l'instruction des petits pauvres. M. Niel, venu à Reims, reçoit providentiellement l'hospitalité chez le chanoine de la Salle. Après avoir longuement parlé de cette œuvre de charité, le vertueux chanoine est résolu de se dévouer; il met toute son application à trouver et à former des maîtres capables de remplir cette mission aussi difficile que délicate. Il retire chez lui un certain nombre de jeunes gens et transforme sa maison en vraie communauté religieuse. Le nouvel institut ne tarda pas à produire des fruits salutaires. Mais il faut que l'œuvre de Dieu souffre contradiction : celle de l'abbé de la Salle devait recevoir ce cachet glorieux. Comme il avait ouvert sa maison aux maîtres des nouveaux établissements, le monde le traita d'imprudent, d'insensé qu'un zèle mal entendu égarait; les plus réservés se contentaient de le prendre en pitié. Pour lui, s'armant de patience et de confiance en Celui dont il cherchait la gloire, il laissa dire et continua son œuvre. Après la tempête revint le calme et la sérénité. Informé des avantages que le nouvel Ordre procurait aux enfants pauvres, le curé de Saint-Sulpice, à Paris, voulut avoir des Frères pour diriger les écoles de sa paroisse. L'abbé de la Salle s'offrit à lui rendre service. Des écoles furent établies et un noviciat fondé. L'Ordre grandit et se répandit dans un grand nombre de grandes

villes au milieu des contradictions, de la pauvreté et du mépris des hommes. Le saint fondateur donna aux Frères des règles pleines de sagesse, tant pour leur conduite particulière que pour celle des enfants.

Cependant l'abbé de la Salle souffrait depuis longtemps de violentes douleurs rhumatismales, et chaque jour il soupirait après le moment de sa délivrance. Le Seigneur exauça enfin son ardent désir. Ayant reçu les derniers sacrements, avec une piété angélique, il rendit son âme à Dieu le Vendredi-Saint, 7 avril 1719. Ce grand serviteur de Dieu était âgé de soixante-huit ans. Le procès de sa béatification est commencé.

Réflexions pratiques.

Elle est belle la mission qui a pour but d'exercer l'apostolat parmi les enfants, et de procurer à ces générations naissantes, l'espoir et l'avenir de la société, des anges tutélaires pour les diriger dans le chemin de la vertu. Celui qui s'est dévoué avec le plus de tendresse et de sollicitude à cette œuvre sublime, c'est l'Homme-Dieu. Il disait : *Laissez venir à moi les petits enfants;* puis il se plaisait à les bénir et à les sanctifier. Il ne cessa, durant sa vie mortelle, de s'intéresser à eux et d'éloigner tous ceux qui pouvaient nuire à leur innocence. « Malheur à celui qui scandalise un seul de ces petits enfants. »

A l'exemple du divin Maître, le bienheureux de la Salle n'a pas cru pouvoir se dévouer à une œuvre plus parfaite que la culture de l'esprit et du cœur de l'enfance. Qui dira les sacrifices qu'il s'est imposés pour réussir dans cette œuvre de charité, et le bien

qu'il a opéré par lui et par ses dignes successeurs! Parents, maîtres, supérieurs, vous êtes les précepteurs-nés de vos enfants, de vos subordonnés. C'est auprès de vous qu'ils doivent recevoir ces leçons de vertu qui forment au service de Dieu et préparent d'excellents citoyens. Avez-vous toujours rempli vos devoirs à leur égard? Votre conscience ne vous adresse-t-elle aucun reproche.

Plan de méditation.

I. Ardeur de la charité du bienheureux Jean-Baptiste de la Salle pour les enfants.

II. Patience de son zèle durant son apostolat de charité.

SAINT JULES, Martyr

6 *juillet.*

Saint Jules était un soldat plein de bravoure et aussi dévoué à Dieu qu'aux empereurs romains. Il fut accusé par ses propres officiers de professer le christianisme, et traduit devant Maxime, gouverneur de la Mésie, aujourd'hui la Bulgarie. « Ce qu'on me rapporte de vous, est-il véritable? dit Maxime en le voyant. — Oui, répond Jules, je suis chrétien. — Quoi! réplique le gouverneur, ignorez-vous donc les ordres des empereurs? Ne savez-vous pas qu'ils ont commandé de sacrifier aux dieux! — Je sais ce qu'ils ont ordonné, mais je connais également ce que le Dieu vivant et véritable exige de moi; je

l'aime et je l'adore. — Est-ce donc une chose si criminelle d'offrir l'encens aux divinités de l'empire et de se retirer ensuite? — Dieu me le défend et je ne puis enfreindre ses ordres. J'ai fait vingt-sept campagnes, je me suis trouvé dans sept batailles, et jamais on ne m'a reproché de manquer de courage, ni d'obéissance à mes chefs. Fidèle en des choses moins essentielles, pensez-vous que je puisse manquer à ce que je dois à Dieu? — Je vois, dit le gouverneur, en prenant un ton moins sévère, que vous êtes un homme sage et de bon sens ; mais sacrifiez aux dieux, c'est dans votre intérêt que je vous donne ce conseil. — Je ne puis faire ce que vous demandez ; ce serait commettre un crime et m'exposer à des châtiments éternels. — Si c'est un péché, je le prends sur moi ; personne ne vous reprochera d'avoir sacrifié par contrainte, et vous pourrez vous retirer en paix; de plus, vous recevrez l'argent que les princes donnent à leur dixième année, et vous ne serez jamais plus inquiété. » A ces mots, le pieux soldat de s'écrier : « Dieu m'est plus cher que tous les trésors du monde ; rien ne sera capable de me faire renoncer à ma foi et à la soumission que je lui dois. — Si vous n'obéissez aux ordres des princes, reprend alors Maxime d'un ton courroucé, je vous ferai trancher la tête. — J'approuve votre pensée, condamnez-moi à perdre cette vie temporelle, c'est tout l'objet de mes vœux. — Eh bien, dit Maxime, vous aurez ce que vous désirez, si vous persistez dans votre opiniâtreté. — Je vous en remercierai comme d'un bienfait. — Vous vous hâtez de mourir, vous vous imaginez sans doute que vous en aurez de la

gloire! — Oui, si je mérite de souffrir, j'aurai une gloire éternelle. » C'est alors que le juge impie prononce la sentence : « Que Jules soit puni de mort, parce qu'il est rebelle aux ordres des princes. » Comme on conduisait le généreux martyr au lieu de l'exécution, il fut rencontré par un soldat chrétien nommé Hésychius, prisonnier aussi et bientôt martyr comme lui. « Allez avec courage, dit Hésychius, et volez à la couronne que le Seigneur vous a promise. Souvenez-vous de moi, qui dois bientôt vous suivre. Recommandez-moi aux serviteurs de Dieu qui nous ont précédés dans la confession du saint nom de Jésus — Hâtez-vous, répondit Jules en embrassant son ami, hâtez-vous, mon cher frère, de venir à nous. Ceux auxquels vous me chargez de vous recommander ont déjà entendu votre prière. » On lui banda alors les yeux, puis le martyr présentant sa tête au bourreau s'écria : « Seigneur Jésus, c'est pour votre nom que je souffre la mort, daignez ouvrir à mon âme les portes de la béatitude éternelle, recevez-la dans les rangs de vos élus. » Son martyr arriva le 27 mai, vers l'an 302, à Durostoro, sur le Danube.

Réflexions pratiques.

Saint Jules, cet héroïque soldat de l'empire, qui maintes fois avait exposé sa vie pour la défense de son prince, ne fut pas moins fidèle à Dieu qu'à sa patrie. On voulait le contraindre de trahir sa foi. Que répond-il? Le Seigneur me le défend, et il vaut mieux obéir à Dieu qu'aux hommes. Ni les menaces, ni les supplices, ni la mort la plus affreuse

ne furent capables d'ébranler sa constance. — Soldats de Jésus-Christ comme lui, avons-nous pour la gloire de notre Maître quelque chose de ce noble courage? Pratiquons-nous généreusement ce que nous croyons ? Avons-nous assez de fermeté pour résister aux artifices et aux séductions du monde? Bravons-nous hardiment le respect humain ? Que répond notre conduite ? N'est-elle pas en perpétuel désaccord avec notre foi? — Grand Saint, qui avez constamment résisté aux ennemis du salut, obtenez-nous la fermeté nécessaire pour confesser la foi de Jésus-Christ au péril même de nos jonrs.

Plan de méditation.

I. Le courage de saint Jules le porte à défendre sa religion et à mourir pour elle.

II. La religion règle son courage en le rendant juste, saint, utile.

SAINTE SYMPHOROSE ET SES SEPT FILS, MARTYRS

7 juillet.

Sainte Symphorose naquit à Rome, d'une famille aussi recommandable par son attachement à la foi chrétienne que par sa noblesse, et par le rang que ses ancêtres avaient tenu dans la ville. Elle fut soigneusement élevée dans les principes du christianisme. Ses mérites et ses vertus la firent rechercher en mariage par de nombreux seigneurs d'Italie. Gétule eut la préférence à cause de sa piété et de ses

éminentes qualités. Gétule et son frère Amance étaient l'un et l'autre tribuns militaires dans l'armée de l'empereur Adrien. La cruelle persécution qui s'éleva contre l'Église, durant le règne de ce prince superstitieux, les força à se retirer et à se cacher. Mais le zèle qu'ils déployèrent à instruire et à encourager de nombreux chrétiens attira sur eux l'attention des persécuteurs. Céréal, vicaire de Rome, fut chargé de les rechercher et de les arrêter. Celui-ci n'eut pas plus tôt entendu les deux tribuns parler sur la religion qu'il fut converti. Les deux frères l'envoyèrent à Rome pour être baptisé par le pape saint Sixte. La conversion du vicaire de Rome fit grand bruit; il fut arrêté avec saint Gétule et saint Amance, par Licinius, officier de l'empereur. Après avoir enduré de cruels tourments et passé vingt-sept jours en prison à Tivoli, les trois confesseurs de la foi furent décapités à cinq lieues de Rome, sur les bords du Tibre.

Sainte Symphorose, qui n'avait cessé d'assister les saints martyrs, enleva secrètement le corps de son mari et l'ensevelit, avec ceux de ses compagnons, dans son domaine. Après cette action si héroïque, elle s'en alla à Tivoli s'occuper de ses enfants et les élever dans la crainte du Seigneur. La persécution augmentant, elle fut contrainte de passer plusieurs mois dans une citerne desséchée, avec ses sept fils, les instruisant et les formant, par l'exercice même des croix et des incommodités de cette retraite, aux combats qu'elle désirait leur voir un jour soutenir pour la foi, et à la palme du martyre, dont elle leur étalait sans cesse le prix et la gloire. « Souvenez-

vous, mes enfants, disait-elle, que vous avez un père et un oncle martyrs. Pour quelques heures de tourments soufferts pour Jésus-Christ, ils jouissent aujourd'hui d'une félicité éternelle. Prions sans cesse le Seigneur de nous accorder la même grâce. » Puis s'adressant au plus jeune de tous, nommé Eugène : « Mon fils, lui disait-elle, que feriez-vous si l'on vous menaçait de vous déchirer à coups de fouet, si vous n'offriez de l'encens aux idoles? — Je me laisserais plutôt mettre en pièces, répondit-il d'un ton hardi et déterminé, que d'offrir de l'encens aux démons. — Mais ne serez-vous pas effrayés, ne manquerez-vous point de courage, mes chers enfants, quand brilleront à vos yeux les feux, les poteaux, les chevalets, et cent autres instruments de supplices, tous plus horribles les uns que les autres? Que je crains, mes pauvres enfants, que vous ne succombiez à la violence des tourments! — Ne craignez rien, chère mère, répondirent-ils tous avec un noble courage. Aidés de la grâce du Dieu que vous nous avez appris à connaître, rien ne saura nous ébranler.»

L'empereur Adrien ayant fait bâtir, vers l'an 120 après Jésus-Christ, un magnifique palais à Tivoli, en ordonna la dédicace solennelle, selon les cérémonies usitées parmi les païens. On commença par les sacrifices usités dans la consultation des oracles. Mais les démons répondirent : « La veuve Symphorose et ses sept fils nous tourmentent chaque jour en invoquant leur Dieu; si vous les déterminez à sacrifier, nous vous promettons de ne rien refuser à vos vœux. » Adrien, dont la superstition avait été alarmée par la réponse de ses dieux, se fit amener

Symphorose et ses fils. Symphorose vint avec joie, priant pour elle et pour ses enfants, et demandant à Dieu la grâce de confesser généreusement son saint nom. L'empereur leur parla d'abord à tous avec douceur, et les exhorta, d'une manière pressante, à sacrifier. « Vous savez, leur dit-il, que le seul crime de Gétule, votre mari, a été de n'avoir pas voulu renoncer aux superstitions chrétiennes. Je l'estimais et voulais l'élever aux premières dignités de l'empire, s'il eût voulu se rendre à mes volontés. Pour vous, soyez plus sages que lui; je veux faire moi-même la fortune de vos enfants et la vôtre, mais, pour cela, il faut que, sans délai, vous sacrifiiez à mes dieux. »

« Seigneur, répond Symphorose, ma fortune et celle de mes enfants est faite, si nous sommes assez heureux pour être offerts en sacrifice à la gloire de mon Dieu. — C'est à mes dieux, repart l'empereur, que vous serez sacrifiée et non pas au vôtre. — Vos dieux ne peuvent me recevoir en sacrifice; mais si je suis brûlée pour l'amour de Jésus-Christ, mon Dieu, les feux du bûcher attiseront plus vivement encore les flammes éternelles qui tourmentent ces démons que vous appelez vos dieux. — Ou sacrifiez à mes dieux, ou vous périrez tous misérablement. — Ne croyez pas que la crainte puisse me faire changer; je désire être admise au repos du Ciel, avec mon mari Gétule, que vous avez déjà fait mourir pour le nom de Jésus-Christ. »

L'empereur Adrien la fit conduire au temple d'Hercule. Là, on lui meurtrit le visage de soufflets et on la suspendit par les cheveux; mais comme rien n'é-

branlait sa constance, l'empereur ordonna qu'on lui mît une pierre au cou et qu'on la précipitât dans le Tibre. — Eugène, frère de Symphorose, recueillit le corps de la sainte martyre, et l'ensevelit religieusement près des portes de la ville.

Le lendemain, Adrien fit amener en sa présence les sept fils de Symphorose. Ni les menaces, ni les instruments de supplice ne purent les décider à sacrifier aux fausses divinités. Ils étaient heureux de se réunir à leur mère et à leur père et de porter avec eux la palme du martyre devant le trône de Dieu. On les étendit, avec des poulies, sur des pieux plantés autour du temple d'Hercule, et on inventa, pour chacun d'eux, un genre de mort différent. Cressens, l'aîné de tous, eut la gorge coupée; Julien reçut un coup de poignard dans la poitrine; Némésius eut le cœur percé d'une lance; Primitivus fut frappé dans l'estomac; on rompit les reins à Justin; on ouvrit les côtés à Stracteus, et on fendit le corps d'Eugène de la tête aux pieds. Ainsi furent immolées au Seigneur ces victimes si pures. Leurs corps furent jetés dans une fosse très profonde. Plus tard on les transféra dans la ville et ils furent ensevelis dans l'église de Saint-Ange-à-la-Piscine.

Réflexions pratiques.

L'esprit de piété et de foi passe ordinairement des parents aux enfants. Gétule avait renoncé à toutes les espérances du siècle pour demeurer fidèle à Dieu. Par sa mort généreuse, il enseigna à sa famille ces grands principes de l'Évangile : *Il n'y a qu'une seule chose nécessaire... Ne craignez pas ceux qui tuent le corps, mais*

ceux qui tuent le corps et précipitent l'âme dans l'enfer. Ces maximes ont soutenu son épouse Symphorose et ses enfants, tous désireux d'aller jouir avec lui des consolations éternelles, promises aux fidèles serviteurs de Dieu. Qu'il y ait toujours des pères et des mères, des maîtres et des supérieurs vraiment chrétiens, et nous verrons la famille tout entière marcher sur leurs traces. Les enfants sont lâches et indifférents pour les choses du Ciel, parce que les exemples du toit paternel ne leur montrent pas le prix des sacrifices réservés au service du Seigneur. On se contente de froides leçons, souvent démenties par une conduite moins qu'édifiante. Encourageons nos frères dans la foi, et surtout nos subalternes, par nos exemples et nos paroles, à être toujours fidèles à Dieu. Ils marcheront sur nos traces.

Plan de méditation.

I. Héroïsme de sainte Symphorose en face des tyrans.

II. Héroïsme de ses enfants.

III. Lâcheté d'un grand nombre de chrétiens.

SAINTE ÉLISABETH, Reine de Portugal

8 *juillet.*

Sainte Élisabeth était fille de Pierre III, roi d'Aragon, et petite-fille de Jacques Ier, surnommé le Conquérant et le *Saint*, à cause de sa valeur et de sa piété. Elle vint au monde en 1271, et fut nommée

Élisabeth, en l'honneur de sainte Élisabeth de Hongrie, tante maternelle de son père, canonisée par Grégoire IX, quarante ans auparavant. Sa naissance causa tant de joie à toute la famille royale, qu'elle rétablit la paix entre le roi son grand-père et le prince Pierre son père, dont les divisions troublaient le royaume depuis quelque temps. Le roi Jacques voulut se charger lui-même de l'éducation de sa petite-fille. Il se plaisait à cultiver cette jeune fleur qui devait un jour répandre sur le monde les suaves parfums d'une vertu plus qu'ordinaire. Élisabeth n'avait encore que six ans quand le roi, son grand-père, mourut ; mais les instructions saintes qu'elle avait reçues de lui et les exemples de sa grand'tante qu'on lui mettait constamment sous les yeux, avaient fait tant d'impression sur son esprit, que déjà tout en elle ne respirait que la piété. A huit ans, époque de la vie où d'ordinaire on est encore enfant, elle montrait une maturité complète. Au grand étonnement de ceux qui l'environnaient, jamais elle n'entreprit une seule action qui ne fût le fruit d'une sagesse consommée. Dès lors elle commença à réciter l'Office divin, et elle fut fidèle à cette pratique jusqu'à la fin de sa vie. Malgré la faiblesse de son corps, elle le macérait par des austérités de la pénitence la plus rude. Elle jeûnait rigoureusement toutes les veilles des fêtes de la Sainte Vierge. Un air doux et agréablement sérieux, une modestie majestueuse, un mépris prononcé pour le faste, pour les parures, pour les plaisirs, une singulière inclination pour la retraite et pour tout ce qui tient à la piété, la faisaient admirer à la cour. On ne parlait

partout que des rares qualités et des grandes vertus de la princesse. Chacun la regardait comme un ange que Dieu avait envoyé sur la terre pour donner aux hommes une idée de la vie céleste. C'est ce qui faisait dire au roi, son père, que la piété de sa fille attirait les bénédictions du Ciel sur son royaume, et qu'elle était l'ange tutélaire de ses États.

Élisabeth n'avait encore que douze ans lorsqu'elle fut recherchée, pour sa rare beauté et pour ses qualités brillantes, par plusieurs princes de l'Europe. Ce fut Denis, alors roi de Portugal, qui eut le bonheur de devenir son époux. Ce prince avait moins considéré en elle la vertu que l'éclat de la naissance, et les belles qualités du corps et de l'esprit; mais ne pouvant refuser son admiration à sa piété, il lui laissa cependant la liberté de vaquer à ses exercices religieux. La jeune princesse ne se laissa éblouir ni par l'éclat de la couronne, ni amolir par les douceurs de la royauté; elle continua d'être à Dieu de la manière la plus parfaite. Elle s'appliqua avec un soin égal à pratiquer la vertu et à régler sa maison, ne négligeant aucun moyen de plaire à son époux. Pour avoir le temps d'allier les devoirs du christianisme avec ceux de son état, elle se levait de grand matin, et après sa prière, qu'elle faisait avec beaucoup de ferveur, elle récitait *Matines*, *Laudes* et *Prime* du grand Office. Chaque matin elle assistait à la messe où elle communiait très souvent, après quoi elle s'occupait des affaires domestiques.

Ses aumônes n'avaient point de bornes; elles s'étendaient bien au delà des limites du Portugal, partout où elle connaissait des malheureux. Elle

visitait elle-même les malades les plus abandonnés, et pansait, de ses mains royales, les plaies les plus dégoûtantes. Elle fonda ou dota plusieurs hôpitaux. Outre cet esprit de charité qui la distinguait d'une manière si éminente, notre Sainte possédait encore au plus haut degré l'esprit de concorde et de conciliation. Elle fit faire la paix à son époux avec le duc de Portalègre, son frère, au moment où ils allaient se déclarer la guerre. Elle rétablit également la paix entre Ferdinand IV roi de Castille et Alphonse de la Certa, son cousin germain.

Élisabeth eut beaucoup à souffrir des écarts de son mari. Ce prince, doué d'excellentes qualités, aimait la justice, il était brave, humain et compatissant; mais il se conduisait d'après les maximes corrompues du monde. Son épouse, touchée de l'offense de Dieu et du scandale qui en résultait, priait assidûment et faisait prier pour la conversion de celui qu'elle aimait. Elle tâchait de gagner son cœur par les voies de la douceur. Une telle conduite ouvrit les yeux à Denis. Le remords déchira son âme et la grâce fut victorieuse. Touché de repentir, il renonça à ses désordres et travailla à se rendre digne de sa vertueuse épouse. L'événement que nous allons raconter ne contribua pas peu à le faire rentrer en lui-même.

Élisabeth avait un page extrêmement vertueux, dont elle se servait pour la distribution de ses aumônes secrètes. Un autre page, jaloux de cette faveur, résolut de le perdre. Pour y réussir, il l'accusa de relations criminelles avec la reine. Le prince, que la corruption du cœur portait à mal juger, crut à la calomnie, et la mort du prétendu coupable fut réso-

lue. Étant donc monté à cheval, il dirigea sa promenade vers un lieu où existait un four à chaux ; il en appela le maître, et lui dit que le lendemain il lui enverrait un page pour lui demander *s'il avait exécuté ses ordres*, et que c'était là le signal auquel il le reconnaîtrait. « Vous le prendrez, ajouta-t-il, et le jetterez aussitôt dans le fourneau ardent. Il a mérité la mort pour avoir justement encouru mon indignation. » Le lendemain, le roi commande au page de la reine d'aller, de sa part, demander au maître du four à chaux s'il avait exécuté ses ordres. Le page part sur l'heure ; mais, ayant passé devant une église, il entre pour adorer Jésus-Christ et entendre la messe, selon sa coutume de tous les jours. Comme le divin sacrifice était commencé en ce moment-là, il crut devoir attendre qu'un autre prêtre eût remplacé le premier à l'autel et offert l'auguste Victime. Durant ce temps-là, le roi, impatient de savoir ce qui s'était passé, envoie le délateur s'informer si l'on a exécuté ses ordres. Le maître du four, prenant celui-ci pour le page dont le prince lui avait parlé, le saisit et le jeta dans le feu, qui le consuma en un instant. Cependant, le page de la reine, après avoir satisfait sa dévotion, continue sa route, gagne le four, et demande si l'ordre du roi était exécuté ; comme on lui répondit affirmativement, il revient au palais rendre compte de sa commission. Le roi est fort surpris de voir le page qu'il croyait mort ; mais instruit des particularités de l'événement, il reconnut le jugement de Dieu et rendit justice à l'innocence du serviteur. Dès ce jour il ne cessa de respecter la vertu et la sainteté de la reine.

Élisabeth vivait presque la moitié de l'année avec du pain et de l'eau. Par un miracle extraordinaire, l'eau se changea en vin dans une maladie où la Sainte persistait dans ses mortifications, malgré les avis des médecins. Elle guérit subitement d'un horrible ulcère une pauvre femme, en embrassant ses plaies dégoûtantes. Une autre fois, portant dans le pan de son manteau royal une somme d'argent pour la distribuer aux pauvres, elle rencontra le roi qui lui demanda ce qu'elle portait : *des roses*, répondit-elle ; et, quoique ce ne fût point la saison des fleurs, elle put montrer une belle collection de roses fraîchement épanouies.

Après la mort de son royal époux, Élisabeth, retirée dans la solitude, fut le modèle des veuves, comme elle avait été celui des vierges au commencement de sa vie, et celui des épouses dans l'état du mariage. Elle ne cessa de s'occuper, le reste de sa vie, de bonnes œuvres, puis mourut le 4 juillet 1336. De nombreux miracles s'opérèrent sur son tombeau; et, au bout de trois siècles, ses restes précieux étaient encore exempts de la corruption.

Réflexions pratiques.

L'amour de la douceur et de la paix, c'est ce que Jésus-Christ n'a cessé d'inspirer à ses disciples. *Bienheureux ceux qui sont doux et pacifiques, parce qu'ils posséderont la terre, parce qu'ils seront appelés enfants de Dieu.* Tel fut le caractère des élus, et en particulier de sainte Élisabeth. Mais autant la pratique de cette vertu est facile, loin des épreuves et des contradictions, autant elle est difficile et méri-

toire dans le sein de la souffrance et de la persécution ; or, quelles n'ont pas été les épreuves de sainte Élisabeth, soit de la part de son mari, par les dérèglements de sa conduite licencieuse, soit de la part des courtisans jaloux, qui cherchèrent à noircir sa réputation. Mais au milieu de ces procédés iniques, Élisabeth conserva toujours la même égalité d'âme, se contentant de prier Dieu pour ses odieux persécuteurs et son indigne époux ; et le Seigneur lui-même se chargea de dévoiler sa parfaite innocence par un prodige éclatant, qui fut suivi de la conversion de son époux et de tous ceux qui lui faisaient la guerre. Après avoir réconcilié son fils avec son petit-fils, elle s'endormit tranquille dans la paix et la joie du Seigneur.

Voulons-nous mourir comme les saints ? Soyons doux, charitables, pieux comme sainte Élisabeth. Mères, maîtresses, femmes chrétiennes, désirez-vous faire le bonheur de la famille et de la société ? Comme Élisabeth, aimez, pratiquez la douceur, la charité et la piété ; par là, vous vous sauverez et contribuerez au salut de vos frères. Qu'y a-t-il de plus touchant que le miracle des roses opéré par notre Sainte ? Oui, la charité se transforme en couronne de roses précieuses dont les parfums embaumeront notre âme dans l'éternité.

Plan de méditation.

I. Élisabeth fut une sainte épouse qui fit : 1° la joie ; 2° la gloire ; 3° la richesse de son royal époux.

II. Une sainte mère qui : 1° instruisit ; 2° anima ; 3° établit avec soin ses enfants.

III. Une sainte maîtresse qui eut soin : 1° de nourrir ; 2° de vêtir ; 3° de payer généreusement ses domestiques.

Autre plan.

Le miracle des roses. — I. La charité répand tout autour de nous la bonne odeur de Jésus-Christ en faisant aimer sa loi.

II. La charité répand dans notre âme la bonne odeur de Jésus-Christ en nous faisant ressembler à ce divin modèle.

SAINT EPHREM D'ÉDESSE, Docteur de l'Église

9 *juillet*.

Saint Ephrem fut le plus illustre des docteurs qui brillèrent dans l'Église de Syrie par leur doctrine et leurs écrits. Il naquit à Nisibe de parents appliqués aux travaux de la campagne, mais ennoblis par le sang des martyrs qu'ils comptaient dans leur famille, et par la confession qu'ils avaient faite eux-mêmes de la foi catholique. Il fut consacré à Dieu dès son enfance, et élevé dans la crainte du Seigneur ; mais il ne reçut le baptême qu'à dix-huit ans.

Il avait avant ce temps-là commis certaines fautes que la délicatesse de sa conscience lui grossissait extrêmement, et qu'il ne cessa jamais de pleurer, se reprochant continuellement son ingratitude envers Dieu. Ces fautes n'étaient que de petits mouvements de colère auxquels il s'était laissé aller quelquefois

en jouant avec les enfants de son âge. Il s'accuse lui-même, dans sa *confession*, de deux fautes, qu'il appelle des *crimes;* il les avait commises dans le même âge, et il en gémit toute sa vie. La première était d'avoir, en jouant, chassé la vache d'un voisin sur les montagnes où elle avait été dévorée par des bêtes féroces ; la seconde, d'avoir une fois douté si la Providence s'étendait à toutes nos actions.

Dieu permit, pour le purifier de plus en plus, qu'il passât par une rude épreuve. Dans un voyage qu'il faisait au milieu des déserts de la Mésopotamie, il fut surpris par la nuit et obligé de se retirer dans la cabane d'un berger qui avait perdu le troupeau confié à sa garde. Le maître du berger, les ayant trouvés ensemble l'un et l'autre, les arrêta et les fit conduire en prison, sous prétexte qu'ils lui avaient volé son troupeau. Ephrem fut sensiblement affligé d'un tel accident. Mais, au bout de quelques jours, un ange vint le consoler et lui annoncer la fin de sa captivité. En effet, le véritable voleur du troupeau ayant été découvert, Ephrem fut mis en liberté. Il avait alors dix-huit ans. Le temps des passions était venu et l'aiguillon du vice stimulait son âme. Pour se mettre à l'abri des tentations et les vaincre, il crut qu'il ne pouvait mieux faire que de prendre l'habit monastique et se vouer à la solitude. Il s'enfonça donc dans un désert voisin de la ville d'Édesse et se plaça sous la direction d'un saint abbé. Dans son extrême ferveur, il couchait sur la terre nue, passait une grande partie des nuits en prières, et restait souvent plusieurs jours sans prendre aucune nourriture. Il se distinguait par une pureté parfaite

de corps et de cœur, une rare modestie, une douceur inaltérable, une profonde humilité, un discernement exquis pour connaître ce qu'il y avait de plus parfait tant pour lui-même que pour les autres ; et de plus il possédait au suprême degré le don des larmes et le pouvoir de convertir les pécheurs. « Nous ne pouvons, dit saint Grégoire de Nisse, penser à ses larmes continuelles sans y mêler les nôtres. » Ce qui les provoquait surtout, c'était la crainte des jugements de Dieu.

Dieu lui ayant inspiré le dessein de quitter sa patrie, il se rendit à Edesse, ville célèbre, dès la naissance de l'Église, par la piété de ses habitants et par le grand nombre de saints anachorètes qui s'étaient établis dans les montagnes voisines. Comme il s'attendait à ne trouver que des sujets d'édification dans cette ville, il fut tout étonné de se voir logé vis-à-vis de la chambre d'une courtisane. Celle-ci voulant lier conversation et s'insinuer dans son esprit, lui cria un jour de sa fenêtre : « Mon père, donnez-moi votre bénédiction. » Puis elle lui demanda s'il n'avait besoin de rien. « Oui, répondit Ephrem, j'aurais besoin de pierres et de mortier pour boucher cette fenêtre par où vous me regardez. » La courtisane sans se déconcerter, lui répliqua : « Vous traitez bien rudement une personne qui a de l'affection pour vous, et qui voudrait vous en donner des preuves. — S'il en est ainsi, seriez-vous disposée à venir dans un lieu que je vous indiquerai? — Me voici toute prête. — Allons donc, lui dit Ephrem, au milieu de la place publique. — Mais la vue du monde, répliqua-t-elle, ne vous fera-t-elle pas rougir? — Hé quoi!

repartit le Saint, si nous rougissons devant le monde, qui ne nous peut rien, comment ne pas rougir devant Dieu, qui doit nous juger et dont la sentence sera éternelle ! » Ces paroles furent un trait qui perça le cœur de la courtisane, et la grâce agissant en même temps, elle vint toute pleurante se jeter aux pieds de saint Ephrem en lui disant : « Serviteur de Dieu, apprenez-moi ce que je dois faire. » Celui-ci après lui avoir donné des avis salutaires, la fit entrer dans un monastère où elle se livra à la pénitence et trouva asile contre sa faiblesse.

Pendant son séjour à Edesse, Ephrem s'acquit l'estime et la vénération de toute la population chrétienne. Sa ferveur, sa grande réputation d'éloquence et de savoir, portèrent l'évêque de cette ville à l'ordonner diacre et à lui confier spécialement le ministère de la parole. Il devint donc l'apôtre de la pénitence qu'il prêcha avec autant de zèle que de succès. Il était si vivement pénétré de ce qu'il disait, qu'on ne pouvait résister à la force de ses discours. Il convertit un grand nombre d'idolâtres et d'hérétiques, et il combattit victorieusement ses derniers dans ses savants écrits. Sur la fin de sa vie il entreprit le voyage de Césarée pour visiter saint Basile, et lui demander des avis sur sa conduite. Le saint archevêque conçut pour saint Ephrem une vénération particulière, et voulut l'ordonner prêtre; mais Ephrem avait une si haute idée du sacerdoce, que, par humilité, il ne voulut jamais y consentir. Il revint à Edesse, où il se renferma dans sa cellule pour se préparer à paraître devant Dieu. Il mourut le 9 juillet de l'an 378, dans un âge fort avancé.

Réflexions pratiques.

Sur cette terre d'exil les épreuves sont le partage des enfants d'Adam ; elles furent toujours le caractère distinctif du chrétien. Le monde se réjouira, avait dit Jésus-Christ à ses disciples, pour vous, vous serez dans la tristesse. Saint Ephrem avait compris cette vérité, voilà pourquoi ce fidèle serviteur d'un Dieu crucifié accepta toujours avec calme et résignation les diverses épreuves par lesquelles la divine Providence le fit passer. Au lieu de s'en plaindre il regarda les disgrâces et les afflictions comme un avantage et une faveur du Ciel. Chose étonnante! il y a des chrétiens assez faibles pour craindre les moindres contradictions et pour s'en plaindre et murmurer quand elles arrivent. Ne sommes-nous pas de ce nombre? Ranimons notre foi et souvenons-nous que si Jésus-Christ a passé par la voie des tribulations, le disciple ne doit pas être mieux traité que le Maître. Cette pensée excitera notre courage et nous fera accepter avec joie et patience les peines inséparables de notre condition. Seigneur, accordez-nous cette grâce.

Plan de méditation.

I. Nécessité des épreuves.
II. Avantages des épreuves.
III. Manière d'en profiter.

SAINTE JULIETTE

10 *juillet.*

Sainte Juliette était issue d'une illustre famille de la ville d'Icone, dans la Lycaonie. Sous l'empire de Dioclétien et de Maximien, cette province fut gouvernée par un certain Domitien, homme cruel et barbare. Sainte Juliette, voyant la persécution s'allumer, se retira dans la ville de Séleucie, en Isaurie; elle emmena avec elle saint Cyr, son jeune fils, alors âgé de trois ans ; mais il se trouvait là un proconsul de la Cilicie, nommé Alexandre, non moins cruel que Domitien et aussi furieux contre les chrétiens qui refusaient de sacrifier aux dieux. Pour échapper à ce nouveau persécuteur, Juliette quitta encore Séleucie et se rendit à Tarse ; mais en même temps qu'elle, arriva le proconsul. Dans sa patrie, Juliette avait été dépouillée à peu près de tous ses biens par un usurpateur tout-puissant. Cité par elle en justice, ce misérable, ne pouvant se défendre par aucune bonne raison, prétendit que Juliette était chrétienne, et comme telle, d'après les édits des empereurs, ne pouvait être admise à faire valoir ses droits en justice. Alexandre, instruit de toute cette histoire, fait arrêter Juliette et se la fait amener devant lui avec son enfant. « Juliette, lui dit-il, vous êtes chrétienne; jamais vous ne pourrez invoquer les lois et vous en faire un appui, si vous ne sacrifiez aux divinités de l'empire. Renoncez à Jésus-Christ et sacrifiez aux dieux, c'est votre intérêt. — Je suis chrétienne, rien en ce monde, répond Juliette, ne me courbera de-

vant vos dieux. Je suis prête à perdre, non seulement mes biens, mais ma vie même plutôt que de renier Jésus-Christ, mon maître et mon Sauveur. » Le proconsul insiste. Il la presse d'abjurer sa foi ; mais plus jalouse encore du sacrifice de sa vie que de la perte de ses biens, Juliette n'a pas d'autre réponse : « Je suis chrétienne et rien au monde ne me fera trahir ma foi. » Irrité et hors de lui-même, Alexandre lui arrache son enfant, la fait étendre sur le chevalet et ordonne de la déchirer à coups de nerf de bœuf. Au milieu de ces tourments, la Sainte ne se lasse point de redire ces paroles : « Je suis chrétienne et je ne sacrifierai point à vos dieux. » Le jeune Cyr, voyant ainsi frapper sa mère, pleurait, poussait des cris, et tournait vers elle ses petits bras innocents. Le tyran prend alors le jeune enfant, l'asseoit sur ses genoux, et, pendant qu'il fait torturer la mère, il essaie de le caresser ; il va même, pour apaiser ses cris, jusqu'à vouloir l'embrasser, mais le jeune Cyr, ne cessant de regarder sa mère, cherche à s'échapper des bras du proconsul. « Je suis chrétien, dit-il à haute et ferme voix, » et à ces mots il se débat des pieds et des mains sur les genoux du tyran. Celui-ci perd patience. Il prend l'enfant par un pied, et du trône où il est assis, le jette à terre avec fureur. La tête du jeune enfant ayant frappé sur l'angle des degrés du trône, le crâne s'entr'ouvre et le sol se couvre d'horribles débris de sang et de cervelle mêlés. Ainsi expire le jeune Cyr, pour aller attendre aux cieux celle qui bientôt devait l'y rejoindre. Pauvre mère ! elle venait d'assister à un spectacle plus déchirant que toutes les tortures

qu'elle pouvait endurer!! Au lieu de s'en plaindre, elle s'écrie dans le transport d'une joie toute chrétienne : « O mon Dieu ! grâces vous soient rendues. Le fils que vous appelez avant moi n'a fait que me précéder, je vais le revoir bientôt pour n'en être jamais plus séparée. »

Le juge, que sa cruauté contre un faible enfant semble avoir rendu plus furieux encore, ne voit en Juliette qu'une victime sur laquelle il doit épuiser toute sa rage. Il anime les bourreaux, leur ordonne de déchirer le corps de la jeune mère jusqu'aux entrailles ; et pour multiplier les tortures, il lui fait en même temps verser sur les pieds un vase de poix bouillante. Tant de tourments émeuvent de pitié l'un de ceux qui sont présents.

« Juliette, lui crie-t-il, ayez compassion de vous, et sacrifiez aux dieux. » Mais la Sainte dont on déchire les chairs, répond courageusement : « Je ne sacrifierai jamais aux démons : J'adore Jésus-Christ; je suis chrétienne et rien au monde ne me forcera à renier mon Dieu, je veux rejoindre bientôt mon fils. Il n'a fait que me précéder au ciel. » Le juge, las d'exercer vainement sa rage sur le corps de notre Sainte, ordonne qu'on la fasse brûler. Rayonnante de joie, l'héroïque martyre monte sur le bûcher où elle ne tarde pas d'expirer. Toutefois les flammes s'élèvent autour d'elle en forme d'arcade et ne touchent point à son corps. Les chrétiens le retirent tout entier pour l'ensevelir dans le vestibule de la grande église de Césarée.

Réflexions pratiques.

Que d'héroïsme dans sainte Juliette! elle méprise les biens fragiles et les grandeurs éphémères de ce monde pour ne rechercher que ceux de l'éternité. Que de patience dans cette illustre martyre qui brave les lames rougies et les supplices les plus infâmes pour ne pas perdre la grâce de Dieu et l'espérance du ciel ! Que de courage dans cette mère lorsqu'elle voit son fils expirer sous ses yeux, broyé par la cruauté du proconsul ! Tant de bravoure et de générosité doit nous apprendre à souffrir avec résignation les adversités et les misères d'ici-bas, les douleurs, la pauvreté, les persécutions, le mépris et tout ce qui peut nous mortifier : nos souffrances sont si peu de chose auprès de celles qu'eut à endurer notre Sainte ! Une seule pensée adoucissait ses maux, lui faisait supporter la mort de son cher fils, les tourments et les outrages dont on l'accablait : la volonté de Dieu, l'espérance du ciel. Dans nos plus grandes adversités, songeons donc aux terribles souffrances de sainte Juliette et des autres martyrs et rougissons de nos plaintes, au sein des épreuves qui nous arrivent. Désormais soumettons-nous à la volonté divine et disons avec courage : *Fiat voluntas tua.*

Plan de méditation.

I. Le fils de sainte Juliette voit dans sa mère un amour de la religion qui change sa faiblesse en courage.

II. La mère voit dans le fils une victime de la religion qui change ses alarmes en héroïsme.

SAINTE FÉLICITÉ ET SES ENFANTS, MARTYRS

10 *juillet.*

Sainte Félicité que saint Augustin et d'autres nombreux Pères de l'Église n'ont cessé de louer, était une dame romaine aussi distinguée par sa naissance qu'illustre par sa vertu. Elle vivait au milieu du deuxième siècle, du temps des empereurs Antonin et Marc-Aurèle. Mère de sept enfants, elle les éleva dans la crainte du Seigneur, et prit soin de les pénétrer des plus sublimes maximes de la religion. Après la mort de son mari, elle renonça par vœu aux engagements d'un second mariage, et ne s'occupa plus que de bonnes œuvres et du soin de sa famille. L'excellente mère parlait souvent à ses enfants de la caducité des biens de cette vie pour les en détacher, et du bonheur du ciel pour y fixer leurs désirs. Elle leur racontait les souffrances des martyrs ici-bas et leur triomphe dans la céleste patrie. Ces récits, rapportés avec l'accent de la foi, avaient allumé dans ces jeunes cœurs la soif du martyre. Le martyre était l'objet fréquent de leur conversation. « Pour moi, disait Janvier, j'ai droit, comme l'aîné, de donner mon sang pour la foi avant tous les autres. — Quoique nous soyons plus jeunes, répliquèrent les derniers, nous n'en serons pas moins courageux, et si l'on voulait nous épargner, nous crierions si haut : *Nous sommes chrétiens*, que nous forcerions les tyrans à nous donner la couronne du martyre. » Les autres ne tenaient pas un langage moins généreux. L'héroïque mère entendait avec un

plaisir indicible, ce pieux défi de ses enfants, et ne cessait de demander à Dieu qu'il daignât les choisir tous pour ses victimes. Ses vœux ne tardèrent pas à être exaucés.

Les exemples de Félicité et ceux de ses enfants arrachèrent plusieurs païens à leurs superstitions, en même temps qu'ils encourageaient les chrétiens à se montrer dignes de leur vocation. — Les prêtres des idoles furieux des pertes qu'essuyait chaque jour la religion dont ils étaient les ministres, portèrent leurs plaintes à l'empereur Antonin, lui disant : « Prince, nous craignons que le ciel soit irrité contre vous et contre votre empire. Il y a dans Rome une veuve qui est le fléau de la cité et de la religion romaine. Elle a sept fils qui ne sont pas moins fanatiques que leur mère. Il est de votre intérêt, prince, d'apaiser les dieux vengeurs en forçant cette famille impie à leur rendre le culte qui leur est dû. »

Le superstitieux Antonin, séduit par ces délateurs, donne ordre à Publius, préfet de Rome, de convertir Félicité aux dieux du Capitole. Le magistrat, docile aux volontés de l'empereur, manda chez lui la veuve chrétienne et ses fils. En se présentant Félicité ne peut dissimuler la joie qui remplit son âme. Publius traite d'abord cette noble dame avec tous les égards dus à son rang. « Sacrifiez aux dieux, lui dit-il, et l'empereur élèvera vos enfants aux premières charges de l'État. Si vous refusez vous pouvez vous attendre à tous les supplices imaginables. — Vos menaces, lui répond-elle, ne sauraient me déconcerter, ni vos promesses me séduire ; l'Esprit-Saint qui est en moi me fera triompher de tous vos as-

sauts. Et vous serez vaincus par une femme. » Publius étonné de la hardiesse de ces paroles : « Misérable, lui dit-il, si la mort a tant de charmes pour vous, mourez ; mais quelle fureur vous pousse à vouloir aussi faire mourir vos enfants ? — Mes enfants vivront s'ils restent fidèles à leur Dieu ; et ils mourront s'ils fléchissent le genoux devant vos idoles. » Le lendemain, le préfet monte à son tribunal, et faisant comparaître Félicité avec ses enfants : « Ayez pitié, lui dit-il, de ces nobles enfants dont l'avenir peut être si brillant ; et ne soyez pas cause, par une folle résistance, qu'ils soient immolés à la fleur de leur âge. — Gardez pour d'autres votre compassion, lui dit Félicité, nous n'en voulons point. » Puis se tournant vers ses fils : « Mes enfants, dit-elle, voyez-vous ce Ciel si grand et si beau ? C'est là que Jésus-Christ vous attend avec une couronne immortelle. Jésus-Christ a donné son sang pour votre salut, donnez hardiment le vôtre pour sa gloire. Montrez-vous dignes serviteurs du grand Roi. » A ces mots, l'indigne préfet fit cruellement souffleter cette mère héroïque. « Oses-tu bien, lui dit-il, malheureuse, inspirer, en ma présence de pareils sentiments à tes fils, et les porter à mépriser les ordres de nos empereurs ? » — Puis, appelant l'aîné de ses fils : « Soyez plus sage que votre mère, lui cria-t-il — Ma mère est sage, répliqua Janvier, et vos conseils ne sont pas ceux d'un prudent magistrat. J'aime mieux suivre la sagesse même et mettre toute mon espérance en Dieu que d'écouter toutes vos perfidies et folles insinuations. » — A cette réponse succède une flagellation cruelle. Le préfet s'adresse

au second, croyant le trouver plus traitable : « Nous ne sacrifions qu'à Dieu seul. Un peu de bon sens suffit, répond hardiment celui-ci, pour juger vos dieux : ce sont des démons. Il n'y a qu'un seul Dieu et il ne peut y en avoir plusieurs. Pour lui nous serons heureux de donner notre vie. » Le préfet frémissait de rage. « Nous obéissons aux lois de notre Dieu, dit le quatrième ; qui méprise des idoles, pour le servir, vivra éternellement. » — Et le cinquième : « Je sers un maître plus puissant que César, c'est Jésus-Christ. » Après les supplices de la flagellation, Publius fit jeter ses victimes en prison et réserva les deux derniers des enfants de Félicité. Ceux-ci furent aussi inébranlables que leurs frères. « Je ne sacrifierai jamais aux démons, s'écria le sixième. — Et qu'est-ce que ces démons ? — Ce sont vos dieux. » « Je suis chrétien, moi aussi s'écria le plus jeune ; j'ai horreur de vos idoles. » — Le préfet, plein d'étonnement et d'admiration, les réunit à leurs frères, et rendit compte du tout à l'empereur. Celui-ci voulant effrayer les chrétiens par un grand exemple, ordonna de les faire tous mourir. Les sept frères allèrent au supplice comme à un triomphe. Janvier fut battu jusqu'à la mort avec des fouets, garnis de balles de plomb ; Félix et Philippe, assommés à coups de massue. Sylvain, le quatrième des frères, fut jeté la tête en bas dans un précipice. Alexandre, Vital et Martial qui étaient les plus jeunes, eurent la tête tranchée. Leur admirable mère, après avoir été martyrisée dans chacun de ses enfants, le fut enfin dans sa personne et mourut la dernière. C'était vers l'an 150 de Jésus-Christ.

Réflexions pratiques.

Quel héroïsme dans sainte Félicité ! Non seulement cette admirable mère fait à Dieu le sacrifice de sa vie, mais elle offre au Seigneur celui de tous ses enfants qu'elle encourage à endurer les tourments les plus inouïs plutôt que de trahir leur foi. Pour atteindre son but, elle les conjure de regarder le ciel avec ses charmes éternels, le ciel récompense assurée de leurs souffrances passagères. Venez, ô femmes, ô mères de notre siècle, venez vous instruire et vous fortifier à l'école de l'illustre Félicité.

Que de courage dans ses dignes enfants qui, plutôt que de violer la loi divine, bravent la haine de leurs bourreaux et volent à la mort sans pâlir. Contemplez ce spectacle, chrétiens, et mettez en parallèle leur générosité avec la vôtre, puis dites s'il y a, je ne dis pas une parfaite ressemblance, mais quelques légères teintes de similitude ? Pourquoi, lâches que nous sommes, refusons-nous de nous faire violence un instant pour une gloire immortelle ! — Mon Dieu ! en face de ces athlètes victorieux, je rougis de mes lâchetés. Daignez m'apprendre à combattre et à triompher comme eux pour le Ciel.

Plan de méditation.

I. Double martyre de sainte Félicité : 1° dans ses sept enfants ; 2° dans sa personne.

II. Imitation de sainte Félicité dans sa foi, dans ses vertus de mère et de chrétienne.

LA BIENHEUREUSE GERMAINE COUSIN, Vierge

11 *juillet.*

En 1579, naissait à Pibrac, village du Languedoc, une chétive enfant, infirme et paralytique. Son père, Laurent Cousin, et sa mère, Marie Laroche, n'avaient d'autre fortune qu'une modeste habitation, un domaine fort restreint et un troupeau en proportion de leur pauvreté. En présentant leur fille au baptême, les époux lui donnèrent le nom de Germaine et la placèrent sous la protection de la très Sainte Vierge. Le Ciel se plut à environner son enfance de toutes sortes de prodiges. La tendresse maternelle multiplia les leçons de vertu, mais, par un conseil mystérieux de la Providence, la pieuse mère fut prématurément ravie à l'affection de sa famille. Qu'on juge de l'affliction de la petite Germaine ! Cependant à cette douleur devaient se joindre d'autres amertumes non moins poignantes. Son père se remaria et la nouvelle épouse devint pour l'enfant une impitoyable marâtre.

Aussitôt que Germaine fut en âge de garder les troupeaux, la belle-mère la chargea de ce soin pénible et l'envoya dans les champs. C'était un moyen bien simple de tenir la pieuse enfant éloignée de la maison paternelle et de l'utiliser en même temps. La jeune fille, dans une tout autre pensée, en rendit grâces au Seigneur, au fond de son cœur. Dans cette solitude, dont le silence n'était interrompu que par le chant des oiseaux ou le bêlement des agneaux, Germaine pouvait librement épancher son cœur

dans celui de son Dieu. Soit qu'elle cueillît des fleurs dans la prairie, soit qu'elle admirât les beautés de la nature, elle considérait la puissance et la bonté du Créateur ; tout la jetait dans de saintes et sublimes extases.

Témoins de sa ferveur, les autres bergères ne tardèrent pas à rechercher la société de Germaine. Mais celle-ci, trouvant ses délices, ses uniques délices dans la prière et dans son isolement qui la rapprochait de Dieu, évitait toute compagnie. Aussi la voyait-on conduire de préférence son troupeau dans les champs qui avoisinent la forêt de Beaucône, où les autres bergères n'osaient s'aventurer à cause des loups qui infestaient les bois.

Germaine ne les craignait pas, et les loups, qui décimaient les autres troupeaux, respectaient toujours le sien. Souvent on l'épia pour savoir ce qu'elle faisait dans des endroits aussi solitaires. On l'apercevait alors agenouillée au milieu de son troupeau. Et ses moutons paissaient tranquillement sous la garde d'un petit chien, et la prière terminée, Germaine prenait sa quenouille et filait jusqu'au soir. Elle aimait mieux se recueillir que de partager les folles joies de ses compagnes. Ses infirmités, loin de lui attirer la commisération des habitants de Pibrac, l'avaient, au contraire, rendue un objet de risée et de moquerie. Chacun raillait sa simplicité et sa dévotion. On l'appelait la *bigote*. Germaine, s'inquiétant fort peu des paroles piquantes de ses compatriotes, remplissait tous ses exercices de piété avec une fidélité inébranlable.

L'énergie, la constance et l'allégresse de cette

fidèle servante du Christ pour le service de Dieu n'était pas non plus du goût de la marâtre qui la tourmentait sans relâche. Aussitôt qu'elle arrivait des champs la belle-mère passait en revue son troupeau, et trouvait toujours à redire, et s'il arrivait que Germaine n'eût pas achevé sa quenouille, elle était impitoyablement grondée et très souvent battue. Un soir, la marâtre se livra à un tel accès de brutalité, que Laurent, à son retour, trouva le visage de sa fille tout ensanglanté. Et ces scènes affreuses se renouvelaient tous les jours. Ces excès en vinrent même au point, que le seigneur de Pibrac dut se rendre, un soir, à la chaumière, pour mettre fin à une conduite aussi indigne. Modeste comme un Séraphin, Germaine n'opposait à ces mauvais traitements qu'une résignation angélique. Ses nombreuses infirmités lui causaient des douleurs continuelles, et elle les supportait toutes avec une inaltérable gaieté de cœur. — Le jour de la Pentecôte 1591, à l'âge de douze ans, la bergère de Pibrac eut le bonheur de s'asseoir pour la première fois au banquet eucharistique. Son âme inondée de délices ne trouvait plus de repos qu'auprès du Saint Sacrement. Aussi chaque jour, lorsque l'heure de l'auguste sacrifice était arrivée, la bienheureuse plantait en terre sa houlette et sa quenouille, laissait son troupeau à la garde de son chien et courait à l'église de Pibrac. Pendant les longues absences qu'elle était obligée de faire pour aller à l'église et pour en revenir, un gardien céleste veillait sur son troupeau et en écartait les loups qui sortaient de la forêt. Une main invisible filait sa quenouille et on eût dit

qu'une herbe fraîche et abondante croissait instantanément à mesure que ses agneaux avançaient dans les pâturages désignés.

Chaque fois que Germaine quittait son troupeau pour se rendre à l'église, elle était obligée de traverser un ruisseau. Elle le passait ordinairement à gué. Un jour, le torrent était devenu infranchissable. La pluie était tombée à flots durant la nuit, et les eaux descendaient avec fracas, semblables à celles d'un fleuve impétueux. Germaine, uniquement préoccupée de la pensée de la Messe, arrive sur le bord, et sans s'arrêter un seul instant, elle met le pied dans le lit du torrent... Les flots s'amoncellent et lui laissent le chemin libre pour aller satisfaire sa piété. Ce prodige se renouvela plusieurs fois en présence de nombreux témoins.

Par une belle matinée de printemps, un jeune quêteur de l'Ordre de Saint-François, suivant le chemin qui longe la forêt de Beaucône, vit deux énormes loups, la gueule entr'ouverte, les poils hérissés, se dirigeant en toute hâte vers un troupeau qui paissait tranquillement non loin de là. Mais quelle ne fut pas la surprise du religieux lorsqu'il vit les loups, une fois arrivés près des agneaux, s'arrêter tout à coup et prendre immédiatement la fuite vers la forêt, comme s'ils avaient eu à leur suite toutes les meutes des seigneurs voisins. En arrivant près de Pibrac, le Franciscain rencontra la jeune bergère, à l'air modeste, qui se hâtait de regagner son troupeau. « Germaine, lui criaient les villageois, vous avez tort d'abandonner ainsi votre troupeau ; avant la fin de l'été il sera détruit par les loups ! —

Bah ! dit un muletier du seigneur de Pibrac, ne vous inquiétez pas du troupeau de Germaine, les fées et les magiciens le lui gardent, et les loups n'osent pas en approcher. — Les fées ! s'écria le frère quêteur, dites plutôt la Providence, » et il raconta ce qu'il avait vu.

Malheureusement pour Germaine, les bruits du village parvinrent aux oreilles de la marâtre dont la fureur ne fit que s'accroître. Un soir, la méchante femme l'attendit à quelques pas de la maison et l'accabla de coups, à tel point que la pauvre enfant demeura évanouie et couverte de sang dans le sentier. Lorsque Germaine eut recouvré ses sens, ses premières paroles furent pour demander pardon à son bourreau. — Dès l'âge le plus tendre, la bergère de Pibrac avait choisi la Reine des Anges pour sa mère. Sa confiance en elle devint si grande, qu'elle ne cessait de la prier. Elle lui demandait surtout de protéger son innocence et d'embraser son cœur d'amour pour Dieu. Sa charité n'excluait personne, ni les enfants à qui elle apprenait à connaître, à aimer et à servir le Seigneur, ni les pauvres dont elle soulageait la misère. Comme elle ne pouvait disposer de rien dans la maison de son père, elle donnait aux malheureux le morceau de pain noir qu'elle recevait le matin pour passer la journée aux champs. La marâtre n'apprit pas sans une nouvelle aigreur ces actes de charité. Un jour que Germaine vaquait à ses occupations, la marâtre profita de son absence pour fureter dans le recoin obscur de l'étable qui lui servait de refuge, afin de trouver la pieuse enfant en défaut. Après avoir tout fouillé, cette implacable

femme trouva dans un panier deux petits morceaux de pain noir que la jeune fille réservait à quelque pauvre. Cette méchante marâtre, transportée de colère, se mit à courir après elle, en criant : *Arrêtez la voleuse!...* Arrivée près de Germaine, elle l'aurait cruellement frappée si des voisins attirés par ses cris ne s'étaient interposés pour protéger l'innocente enfant. — « Germaine nous prend tout le pain, elle vient de nous en voler trois morceaux, cria de nouveau cette terrible femme; si vous en doutez, ouvrez son tablier, et vous en serez convaincus. » On ouvre le tablier, et il en tombe trois magnifiques bouquets de fleurs aussi fraîches que si on les eût cueillies dans une matinée du mois de mai. On était alors au mois de janvier. Ce prodige qui révélait la sainteté de Germaine, émerveilla tous les assistants et la marâtre elle-même. Le soir de cette belle journée, la bergère de Pibrac, en revenant avec son troupeau, trouva sa belle-mère plongée dans de profondes réflexions. Le miracle des fleurs l'avait complètement changée. Germaine fut dès lors admise à la table commune et jouit des douceurs du foyer domestique.

Cependant l'heure de récompenser tant de vertus et de bonnes œuvres était arrivée. Un soir, deux religieux, surpris par la nuit avaient été obligés de s'arrêter dans la forêt voisine pour y attendre le retour du soleil. Vers le milieu de la nuit ils furent éveillés par des cantiques admirables. Ils virent à la faveur d'une lumière plus éclatante que le soleil, une troupe de vierges se dirigeant vers Pibrac en chantant des cantiques ravissants. Un instant après,

ils aperçurent ces mêmes vierges revenant sur leurs pas. Elles entouraient une compagne nouvelle portant sur la tête une couronne émaillée des fleurs les plus éclatantes. C'était Germaine qui allait au Ciel. Le matin de la même nuit, Laurent Cousin, ne voyant pas paraître comme d'habitude sa fille toujours matinale et active, se rend sous l'escalier, appelle, s'approche... La bergère dormait du grand sommeil. C'était vers la fin de juillet 1601. Elle était âgée de vingt-deux ans. La mort, au lieu de défigurer son visage, lui avait, au contraire, imprimé des grâces célestes. Chacun s'empressa d'aller la voir, et tout le monde voulut accompagner la précieuse dépouille de la pieuse bergère à sa dernière demeure. Quarante-trois ans s'étaient écoulés depuis sa mort, lorsque dans le cours de l'année 1644, son corps fut trouvé entier et sans corruption, couvert de fleurs toutes fraîches. Ce miracle fut suivi de beaucoup d'autres qui s'accomplirent auprès de son tombeau pendant deux siècles.

Pie IX, au nom de l'Église universelle, a constaté cette sainteté extraordinaire, et depuis 1854, Germaine est placée sur les autels.

Réflexions pratiques.

A la vue du touchant tableau d'une vie si bien remplie, en présence d'une vie si humble et si obscure, qui osera se plaindre de la petitesse de sa condition! En face de cette pauvreté aujourd'hui glorifiée par la religion, qui ne trouvera son indigence plus supportable et moins amère? Qui, au contraire, ne sera tenté de s'appliquer à soi-même ce mot célè-

bre de saint Augustin : « Pourquoi ne pourrai-je pas ce que tels et tels ont réalisé avec succès ? » Mais pour cela Dieu nous demande de constants efforts et un travail généreux dans la vocation qu'il nous a faite. Aimer Dieu comme l'a fait sainte Germaine, marcher résolument comme elle dans la voie de l'humilité, de la pénitence, c'est le moyen assuré de nous enrichir spirituellement et de nous rendre dignes de la vie éternelle. Mon Dieu ! aidez-nous dans ce dur travail.

Plan de méditation.

I. Piété de Germaine Cousin.
II. Sa patience.
III. Sa charité.

Autre plan.

I. La charité est toujours parée des fleurs les plus suaves.
II. Les fleurs sont des fruits de sanctification. *Flores mei fructus.*

SAINT JEAN GUALBERT, Abbé

12 *juillet.*

Saint Jean Gualbert, illustre chevalier, naquit à Florence vers le commencement du onzième siècle. Sa famille riche et noble le fit élever avec soin dans les maximes de la piété et dans la connaissance des lettres ; mais à peine fut-il entré dans le monde, qu'il

en reçut l'esprit avec le goût des vanités. Son père, vieux guerrier, était enchanté de trouver dans son fils des inclinations martiales, et son premier soin fut de les exciter et de les nourrir. Il perdit bientôt dans les camps la sainteté de son enfance. L'amour des plaisirs le subjugua tellement, que ce qui lui avait paru criminel jusque-là, ne lui offrit plus rien que de légitime et d'innocent. Il s'imagina que la dissipation et le faste devaient être un privilège de la naissance; mais dans ce temps d'égarement, Dieu veillait toujours sur son serviteur, et alors qu'il semblait abandonner le chemin du Ciel, la miséricorde le prédestinait à occuper une place considérable dans l'Église. Ce fut le jour même du *Vendredi saint* que le Sauveur choisit pour s'emparer de cette âme. Et, voici à quelle occasion. A la suite de querelles, Hugues Gualbert, frère unique de Jean, fut tué par un de ses parents. Le vieux père Gualbert jura la mort de l'assassin et souffla dans le cœur de son fils un ardent désir de vengeance. Tous deux n'attendaient plus que l'occasion de venger ce qu'ils appelaient l'honneur de la famille. Mais le meurtrier se tenait sur ses gardes, et l'occasion si désirée tarda longtemps de se présenter. Un jour, cependant, c'était le Vendredi saint, Jean revenait de la campagne, quand il vit venir à lui l'assassin de son frère. C'était dans un passage si étroit qu'il n'était pas possible de s'éviter. La vue de son ennemi irrita sa vengeance; déjà le chevalier mettait l'épée à la main, et se préparait à lui percer le cœur, lorsque le gentilhomme désarmé se jeta à ses pieds, et là, les bras étendus en forme de croix : « Au nom de Jésus-Christ, mort pour nous

à pareil jour, dit-il, pardonnez au meurtrier de votre frère. » Cette posture de suppliant, l'image de la croix, le nom de Jésus qu'il invoque, la circonstance même du jour, tout frappe Gualbert. Une lutte terrible s'engage entre la passion de la vengeance et les souvenirs de la foi. Mais après un instant de silence la grâce a triomphé de la nature. Gualbert tend la main à son ennemi, le relève et l'embrasse : « Je te pardonne au nom de Jésus-Christ qui a pardonné à ses bourreaux. Prie pour moi, afin qu'il me pardonne aussi mes péchés. » Cet acte de miséricorde plut au Seigneur. Dieu voulut ce jour même être plus généreux que son serviteur. Jean, jusqu'alors pécheur, étant entré dans une chapelle le long du chemin se prosterna au pied d'un crucifix. Il l'embrassait avec toute la ferveur de son âme, et pendant qu'il priait ainsi, la tête du crucifix s'inclina vers lui, comme pour lui dire : « Je suis content, Gualbert, tu as pardonné pour moi, je te pardonne. » Ébranlé par ce miracle, le chevalier sort de la chapelle, entre dans le monastère de Minieto, se jette aux pieds de l'abbé, raconte les prodiges opérés en sa faveur et lui demande l'habit monastique.

Dans la crainte d'irriter le père de Jean, l'abbé lui refuse la grâce qu'il sollicitait, mais, à force de supplications, le nouveau converti obtient la permission de suivre, en habit séculier, les exercices de la communauté. — Quelques jours après, le chevalier se coupa lui-même les cheveux, et se revêtit d'un habit de moine qu'il avait emprunté. Son père, informé de la démarche que Jean venait de faire, accourut au monastère, où il éclata en invectives et en me-

naces contre les religieux de Saint-Miviat. A la fin cependant il s'adoucit, et touché des motifs qui avaient déterminé son fils à quitter le monde, il se résigna à se séparer de lui, lui donna sa bénédiction, et l'exhorta à persévérer dans ses bons sentiments. — Le jeune novice ainsi dégagé des liens du monde se livra tout entier aux plus austères pratiques de la pénitence : les jeûnes et les veilles n'avaient rien de pénible pour lui, et ses oraisons ne cessaient presque pas.

Il joignait aux mortifications corporelles de vifs sentiments de componction, exerçait sur son cœur et sur ses sens une vigilance extrême pour vaincre les penchants corrompus de la nature. Il devint le plus humble, le plus obéissant, le plus ponctuel et le plus fervent de la maison. Aussi, l'abbé étant mort, les religieux, pleins d'admiration pour Gualbert, le choisirent, d'un consentement unanime, pour lui succéder. Mais il fut impossible de lui faire accepter une dignité dont il se croyait très indigne.

Pendant ce temps-là, un moine, moins délicat et beaucoup moins capable, allait à Florence, et au moyen d'une énorme somme d'argent, obtint du prélat cette dignité qu'il convoitait depuis longtemps. Gualbert, ne pouvant se résigner à vivre sous un abbé simoniaque, se retira chez les Camaldules qui vivaient sous la règle de Saint-Romuald. Chemin faisant avec un autre religieux, il rencontra un pauvre qui lui demanda l'aumône. « Frère, dit Jean à son compagnon, donnez-lui la moitié du pain qui nous reste. » Le religieux ne voulait pas. « Nous n'avons plus à nous deux qu'un seul pain. Ce pauvre

trouvera facilement sa subsistance dans la bourgade que nous venons de quitter. — Mon frère, n'hésitez plus, je vous en prie. » Le religieux donna au malheureux la moitié des provisions. Celui-ci reçut l'offrande avec de vives actions de grâces. — Vers le soir, les deux pèlerins arrivèrent près d'un village modeste. Gualbert sans y entrer, se mit en prières et dit à son compagnon d'aller demander aux chrétiens de ce lieu, de quoi nourrir deux pauvres de Jésus-Christ. Le religieux obéit, mais personne ne voulut lui faire l'aumône. Il s'en plaignit amèrement au Saint. C'était l'heure où les bergers ramenaient leurs troupeaux dans le village. Ils avaient rencontré dans la campagne le pauvre mendiant qui leur avait raconté l'acte touchant de charité des deux voyageurs inconnus. Arrivés dans le pays, ils le redirent aux habitants, et ceux-mêmes qui avaient refusé au frère quêteur un petit morceau de pain, vinrent apporter aux deux étrangers des vivres en abondance. Gualbert ne manqua pas de faire la leçon à son compagnon de voyage, et de lui faire remarquer comment Dieu récompense largement un bienfait, même dès ce monde. Notre Saint, après avoir passé quelques années dans un monastère de Camaldules, demanda la permission de se retirer dans une solitude plus profonde, pour être caché à tous les regards. L'ayant obtenue, il se retira à Vallombrose, charmante solitude qui se trouve à une demi-journée de Florence. La réputation de sainteté dont jouissait Jean Gualbert, lui attira bientôt de nombreux disciples qui demandèrent à vivre sous sa conduite. Il fut obligé de fonder plusieurs établissements où l'on

suivait la règle de Saint-Benoît dans toute sa rigueur primitive.

Là on gardait un silence absolu, on portait constamment le cilice, la méditation n'était jamais interrompue, et l'abstinence perpétuelle. On rapporte que le pain ayant manqué complètement, Jean, ému de la disette, ordonna de tuer un des moutons et de l'apprêter pour le repas. Les frères prirent place au réfectoire à l'heure accoutumée ; on servit à chacun sa portion de viande, mais personne n'y toucha, en sorte qu'après l'action de grâces, tous se retirèrent à jeun. Tout à coup on sonna violemment à la porte. Le cellérier accourut, et il trouva une abondante provision de pain et de farine ; mais personne ne put découvrir la trace des mystérieux donateurs. — Une année de grande disette, tous les couvents ayant épuisé leurs provisions, Jean Gualbert se rendit au monastère du Passignano où il espérait trouver quelques provisions de blé pour ses enfants. — Voyons, dit-il au cellérier, ce que renferme votre grenier. Le pauvre cellérier qui savait que son couvent partageait le sort commun des autres communautés, dit au Saint qu'il ne restait presque plus rien. Pour l'en convaincre il le conduisit dans l'appartement qui renfermait les greniers de la maison. Mais quelle ne fut pas sa surprise en ouvrant la porte, de voir la vaste salle pleine de bon froment. — « Comment se fait-il, demanda le Saint, que nos frères soient dans la détresse quand vous nagez dans l'abondance ? » Et il sourit. — Sur-le-champ on se mit à remplir les nombreux sacs destinés aux autres maisons ; on fit ensuite d'abondantes distributions aux pauvres. Le

soir le cellérier alla voir s'il lui restait quelque chose pour nourrir son couvent le lendemain. Mais le merveilleux grenier, véritable figure de l'Eucharistie, n'avait pas désempli.

Après des œuvres innombrables, le Saint, plein de jours et de mérites, rendit son âme à Dieu, le 12 juillet 1073. Il avait soixante-quinze ans.

Réflexions pratiques.

Jésus-Christ nous commande souvent de faire du bien à ceux qui nous font du mal, de pardonner à nos ennemis; il nous a donné un bel exemple sur la croix en priant son Père pour ceux qui le crucifiaient. Les saints et en particulier saint Jean Gualbert ont pratiqué cette héroïque vertu. Ne devons-nous pas marcher sur leurs traces? Aimons-nous donc les uns les autres. Donnons place à nos ennemis dans notre cœur et Dieu nous comblera de grâces et de faveurs spéciales. Si ce sacrifice nous coûte, souvenons-nous que nous ne pouvons entrer au Ciel que par la porte de la miséricorde.

Plan de méditation.

I. Le pardon d'un ennemi a converti Jean Gualbert.

II. Sa conversion l'a conduit à la sainteté.

III. Nous devons l'invoquer pour obtenir la conversion des ennemis.

SAINT ANACLET, Pape et Martyr

13 *juillet.*

Saint Anaclet, Grec de nation, naquit à Athènes d'une fort honnête famille. Son père eut soin de former son cœur à la vertu et son esprit à la science ; aussi il ne tarda pas à devenir un des jeunes gens les plus accomplis de toute la Grèce. Saint Pierre arrivant à Athènes fut frappé des bonnes qualités de cet adolescent. Il ne négligea rien pour l'attirer à lui et se l'attacher. Il réussit, et sous un tel maître, Anaclet fit de merveilleux progrès dans la science des saints. Le saint Apôtre charmé de sa piété exemplaire, de son zèle pour la religion, de l'intégrité de ses mœurs et des rares talents dont le Seigneur l'avait doué, l'admit dans le clergé, l'éleva aux ordres sacrés et le fit diacre. Anaclet revêtu de ce caractère servit merveilleusement le saint Apôtre dans les fonctions sacrées de son apostolat, et devint le compagnon fidèle de ses travaux et de ses voyages. Saint Pierre, pour récompenser les services de son cher disciple, travailla à son éducation cléricale et l'éleva au sacerdoce. Cette nouvelle dignité lui inspira plus de sainteté et plus de zèle. Ange par la pureté de sa vie, doué d'ailleurs d'une rare intelligence, Anaclet ne tarda pas à être un des plus saints ministres de l'Église.

Le prince des Apôtres ayant couronné son apostolat par un glorieux martyre, saint Anaclet travailla avec le même zèle et les mêmes succès sous le pontificat de saint Lin, de saint Clet et de saint Clément ;

et l'on peut affirmer qu'il coopéra pour une large part aux merveilleux progrès que fit l'Église de Rome en ces temps si difficiles. Aussi n'eut-on pas de la peine à trouver un digne successeur à saint Clément. Toutes les voix furent unanimes à acclamer le prêtre Anaclet, et ce choix causa une joie universelle parmi les fidèles.

Quoique l'empereur Trajan n'eût porté aucune loi contre les chrétiens, la persécution sous cet empereur ne laissa pas d'être très violente et très cruelle. L'Orient comme l'Occident vit couler le sang des martyrs. C'était une guerre d'extermination aux fidèles et surtout aux évêques. Telle était la situation de l'Église, lorsque saint Anaclet fut élevé sur le Saint-Siège. Il eut besoin de toute sa vertu, de toute son expérience, de tout son zèle et de tout son courage, pour gouverner le vaisseau de l'Église au milieu de si furieuses tempêtes, dans un temps où on se faisait un mérite de persécuter les chrétiens. Le troupeau étant dispersé, que de soins, que de fatigues, que de sollicitude et de vigilance pour le pasteur ! Dans ces premiers jours de l'Église naissante, tout était à craindre : la puissance et la cruauté des ennemis de Jésus-Christ, leur haine et leur multitude, la fureur des païens, la rage des Juifs, la timidité et le relâchement des fidèles. Le saint Pontife pourvut à tout, il encouragea les uns et confondit les autres, et en conservant intact le sacré dépôt de la foi, il travailla avec succès à établir la discipline de l'Église. Il décréta la nécessité au moins de trois évêques pour le sacre d'un évêque et celle pour les clercs de recevoir les saints ordres de la main de leur propre

évêque. Il ordonna également aux chrétiens de communier toutes les fois qu'ils entendraient la messe afin que le pain de vie les fortifiât contre les attaques alors presque incessantes de la persécution. Ce pieux pontife avait une dévotion particulière à saint Pierre dont il décora le tombeau. Il détermina un lieu pour la sépulture des papes. Après avoir gouverné l'Église neuf ans et trois mois il reçut la couronne des martyrs et fut enseveli au Vatican.

Réflexions pratiques.

Saint Anaclet voulait que tous les fidèles qui avaient le bonheur d'assister au divin sacrifice de nos autels communiassent, ne croyant pas qu'on pût, dans la persécution, remporter la victoire sans le fréquent usage du pain des forts. Il prétendait qu'on devait regarder comme chrétiens à demi vaincus ceux qui ne recevraient que rarement la divine eucharistie. Qu'aurait dit ce grand pape s'il eût été le témoin de l'indifférence de notre siècle ! Aujourd'hui que de fidèles qui remplissent à peine le devoir pascal ! Que d'autres condamnent la communion fréquente ! Qu'aurions-nous répondu nous-mêmes à ce digne disciple des Apôtres? Que les persécutions des païens ont cessé ! C'est vrai, mais les passions n'ont-elles pas pris la place des tyrans ? La licence, le libertinage, la corruption des mœurs et le respect humain font-ils aujourd'hui moins d'apostats aux yeux de Dieu que la crainte des tourments ? Dirons-nous que c'est le respect qui éloigne de la communion ? Illusion : c'est le libertinage qui fait déserter la Sainte Table. On sait qu'il faut ou quitter le vice ou s'éloi-

gner de la divine Eucharistie. N'ayant pas le courage de vaincre ses passions on abandonne le festin angélique. Faut-il alors s'étonner de la faiblesse qui caractérise nos chrétiens et les jette sur la voie de la perdition ?

Plan de méditation.

Motifs qui doivent nous engager à communier souvent :

I. Jésus-Christ nous y invite.

II. l'Église nous y exhorte.

III. Nos besoins et notre propre intérêt nous y engagent.

SAINT BONAVENTURE, Docteur de l'Église

14 juillet.

C'est sous le beau ciel de la Toscane, la fleur de l'Italie, que naquit saint Bonaventure, docteur de l'Église. Au baptême, il avait reçu le nom de Jean ; mais à quatre ans, il reçut en outre le nom de Bonaventure, et voici à quelle occasion. A cet âge, le petit Jean fut atteint d'une maladie si dangereuse que les médecins désespérèrent de le sauver. Sa pieuse mère, n'ayant plus de confiance qu'en Dieu, lui demanda la vie de son fils ; puis dans les transports d'une foi vive, elle alla se jeter aux genoux de saint François d'Assise, le conjurant avec larmes de prier pour son cher enfant. Le Saint, ému de com-

passion, se prosterna devant Dieu, et, à l'instant, le petit moribond recouvra une santé si robuste qu'il n'éprouva plus de maladie, jusqu'au moment suprême où le souverain Maître de toutes choses changea sa vie mortelle en celle qui ne doit jamais finir. En voyant son enfant instantanément guéri, l'heureuse mère s'écria en italien : *O buona ventura :* ô l'heureux événement ! Et le nom de Jean Bonaventure resta au petit miraculé. La mère sema dans le cœur de son enfant les germes de la plus vive piété ; et celui-ci goûta Dieu dès qu'il le connut. Les amusements puérils n'eurent aucun attrait pour son enfance ; il se distingua par son amour de la pureté et par une tendresse extrême pour la Reine des Vierges, il conserva son innocence pendant tout le cours de ses études. Merveilleusement doué de la nature, d'une beauté extraordinaire, d'un esprit et d'un génie transcendants, il avait été béni, le jour même de sa naissance, par saint François d'Assise qui plus tard obtint sa guérison ; et il entra dans son Ordre à l'âge de vingt et un ans. L'état religieux acheva de perfectionner cette grande âme. Ayant été, après son noviciat, envoyé à Paris pour y étudier la théologie, le fameux Alexandre de Halès dit de lui qu'il semblait n'avoir jamais été souillé du péché originel. Jamais homme ne porta plus loin l'humilité, la pauvreté, l'obéissance ; il faisait revivre le grand saint François. Son amour pour Jésus-Christ le retenait des heures entières au pied des autels, pleurant de joie et de tendresse ! la communion était ses délices. Sa ferveur, quand il fut prêtre, ne connut plus de bornes ; son union intime

avec Dieu augmenta de jour en jour, et la pratique de l'oraison devint continuelle.

Bonaventure fut nommé, tout jeune encore, professeur de théologie à l'université de Paris; et, à côté de saint Thomas d'Aquin, son ami et son émule vénéré, il professa d'une manière admirable plus de dix années. Le chancelier de l'université de Paris, l'illustre Gerson, disait de lui : « Je ne sais si jamais l'université de Paris a eu un docteur semblable à Bonaventure. Il est solide, sûr et pieux en tout ce qu'il dit ; il n'embarrasse point ses leçons de questions inutiles. Pour de véritables théologiens, il n'y a point de doctrine plus élevée, plus divine, plus salutaire, ni plus charmante que la sienne. » Un jour saint Thomas d'Aquin, son angélique ami, vint le visiter, et plein d'admiration pour sa science. « Dans quels livres, lui demanda-t-il, avez-vous appris cette science sacrée? — Voilà, répondit Bonaventure, en lui montrant son crucifix, la source où je puise mes connaissances. J'étudie Jésus, et Jésus crucifié. »

L'an 1256, Bonaventure reçut le bonnet de docteur en même temps que saint Thomas et, l'année suivante, il fut élu général de son ordre ; il accepta cet emploi avec peine, se croyant indigne d'une si haute dignité. Il n'avait que trente-quatre ans. Malgré sa jeunesse il s'acquitta de ses fonctions avec autant de prudence que de sagesse. Il se mit sous la protection de la très Sainte Vierge, et s'appliqua à y corriger les abus de son Ordre et à y établir la paix et l'harmonie. — Le pape Clément IV nomma saint Bonaventure à l'archevêché d'York, persuadé que son

choix serait agréable et utile à toute l'Angleterre, mais l'humilité du religieux sut échapper à un si lourd fardeau. Prosterné aux pieds du Pape, par ses prières et ses larmes il fit révoquer sa nomination. Sa joie fut de courte durée. Grégoire X, moins flexible que Clément IV, résolut de l'élever aux premières dignités de l'Église, et d'en faire l'ornement du Sacré-Collège. Il le créa cardinal, et le nomma à l'évêché d'Albano. Le Pape lui enjoignit d'accepter et de partir immédiatement pour Rome. En même temps, il envoyait deux nonces lui remettre les marques de sa dignité. Les nonces le rencontrèrent dans un couvent de Franciscains situé à quatre lieues de Florence. A leur arrivée, le Saint était occupé à laver la vaisselle; il leur demanda tranquillement la permission d'achever : son ouvrage fini, il prit en soupirant le chapeau de cardinal qu'on lui avait apporté. Puis il fit ses adieux à ses frères, et se dirigea vers la Ville éternelle. Le Pape qui était à Orviette, vint le trouver à Florence, et voulut faire lui-même la cérémonie de son sacre. Il lui ordonna ensuite de se préparer à parler dans le Concile général qui avait été convoqué à Lyon pour la réunion des Grecs et des Latins, et principalement pour la délivrance de la Terre Sainte.

Aussitôt que les députés de l'Église grecque furent arrivés, le Pape chargea Bonaventure de conférer avec eux. Sa douceur les charma, et la solidité de ses raisons les convainquit; ils acquiescèrent à tout, renoncèrent à leur schisme et à leurs erreurs dans la seconde session du Concile. En reconnaissance d'un si heureux succès, Grégoire chanta la messe le

jour de saint Pierre et de saint Paul et voulut qu'on y lût l'évangile en grec et en latin. Saint Bonaventure y prêcha sur l'unité de la foi ; après quoi on récita le symbole en grec et en latin pour marquer la réunion des deux Églises, et l'on répéta trois fois ces mots : *Qui procède du Père et du Fils* pour exprimer le dogme de la double procession du Saint-Esprit, que l'Église grecque venait de reconnaître. C'est en mémoire de cet heureux événement qu'on plaça deux croix sur le grand autel de l'église métropolitaine de Saint-Jean de Lyon.

Saint Bonaventure tomba malade après la troisième session du Concile ; le Pape lui administra lui-même le sacrement de l'extrême-onction. Durant sa maladie, il eut constamment les yeux fixés sur un crucifix. Sa bienheureuse mort arriva le 14 juillet 1274; il était dans la cinquante-troisième année de son âge. Dieu manifesta la sainteté de son serviteur par une foule de miracles. Cent soixante ans après sa sépulture, on trouva sa tête dans le même état que le jour de sa mort. Sa langue était aussi vermeille, et le coloris des lèvres et des joues aussi vif que s'il eût été vivant.

Réflexions pratiques.

Saint Bonaventure, appelé le docteur Séraphique, à cause de la chaleur et de l'onction que son esprit de piété communiqua à ses écrits, a été le disciple de Jésus crucifié : c'est dans ses plaies sacrées qu'il a puisé son admirable science ; c'est là qu'il a appris à aimer le Seigneur, en voyant combien Dieu nous avait aimés. Son amour envers Jésus-Christ mourant

sur la croix, ou caché dans l'Eucharistie, a été si grand que ses écrits inspirent encore aujourd'hui ce même amour à ceux qui les lisent. Quel amour avez-vous pour Jésus-Christ, qui a tant fait et souffert pour vous? Comment le lui témoignez-vous à l'église? Est-ce par une tenue respectueuse au pied des autels? Est-ce par un grand empressement à le visiter dans son temple et à le recevoir dans le sacrement de l'Eucharistie? Oh! que de chrétiens croient aimer le Dieu de toute charité et pourtant n'ont pour lui que froideur! Ne suis-je pas de ce nombre? Mon Dieu, pénétrez-moi de votre divine charité!

Plan de méditation.

Saint Bonaventure a su allier : 1° à la sublimité de la science, l'humilité la plus profonde; 2° aux subtilités de l'École, la piété la plus simple et la plus tendre.

SAINT HENRI, Empereur

15 *juillet.*

Saint Henri, surnommé *le Pieux*, naquit l'an 972. Il eut pour père Henri, duc de Bavière, et pour mère Gisèle, fille de Conrad, roi de Bourgogne. Il fut tenu sur les fonts sacrés du baptême et élevé par un savant et vertueux prélat qui le forma, plus encore par ses exemples que par ses leçons à la pratique de la vraie piété et aux vertus qui font les grands rois. Les

progrès du jeune homme répondirent à l'éducation qu'il recevait. A l'âge de vingt-trois ans Henri succéda à son père dans le duché de Bavière. Alors les seigneurs qui s'étaient attachés à lui, et le peuple qui l'aimait profondément, firent les plus vives instances pour l'engager à prendre une épouse. Le jeune duc avait fait vœu de virginité. Il ne répondit d'abord que d'une manière évasive, espérant que le temps le débarrasserait de leurs importunités. Mais il n'en fut rien. Harcelé par ses vassaux, un jour il se hasarda de leur répondre : « Je ne m'oppose plus à votre volonté, mais je ne consentirai à prendre pour épouse qu'une personne digne du rang suprême auquel vous la convierez. Je vous laisse le soin de la choisir vous-mêmes dans ces conditions. »

Les princes de Bavière jetèrent les yeux sur Cunégonde, fille d'un riche palatin, retiré sur ses domaines, sur les bords du Rhin. Cunégonde était d'une beauté accomplie. La douceur de son caractère et la simplicité de ses mœurs lui conciliaient l'admiration de tous ceux qui l'approchaient. Ils la proposèrent donc au roi comme la seule épouse vraiment digne de lui. Il ne s'agissait plus que d'obtenir son consentement, mais ce n'était pas chose facile, car elle avait fait au Seigneur un vœu secret de perpétuelle virginité. La jeune princesse adressa au Ciel de ferventes prières, puis ayant le pressentiment qu'elle obtiendrait, dans le mariage projeté, la grâce de rester fidèle à son union avec le Christ, elle donna son consentement. Ses noces avec Henri furent célébrées au milieu d'universelles acclamations de triomphe. La joie des hommes n'eut rien que de terrestre, mais les Anges,

témoins de cette union virginale, chantèrent au Ciel le cantique des plus pures allégresses.

Les évêques ayant béni les nobles époux, ceux-ci se retirèrent dans la solitude et Henri prenant le premier la parole : « Épouse très chérie, dit-il, je ne veux pas vous laisser ignorer que j'ai fait devant Dieu un serment de me dévouer corps et âme à son service et je veux garder par amour pour Jésus-Christ la continence parfaite. » A ces mots, le visage de la jeune fiancée parut rayonnant d'une céleste joie. « Seigneur, mon Roi, dit-elle, le vœu que vous avez fait, je l'ai fait aussi. Je suis heureuse de pouvoir jurer avec vous aujourd'hui que nous serons fidèles à nos engagements. Telles furent les noces immaculées d'Henri et de Cunégonde.

Quelques années après, la couronne impériale d'Allemagne étant devenue vacante par la mort d'Othon III, plusieurs prétendants se présentèrent. Henri l'emporta sur ses compétiteurs, et fut sacré, à Mayence, roi de Germanie, le 8 juillet. La réputation de douceur, de modération, de piété et de justice dont il jouissait depuis son administration du duché de Bavière, avait déterminé les prélats et les grands à le choisir pour chef du corps germanique. Il justifia la haute idée qu'on avait conçue de lui, par la sagesse qui caractérisa tous les actes de son gouvernement et par l'assemblage des vertus chrétiennes, royales et militaires. Un des premiers actes de son règne fut de se démettre du duché de Bavière en faveur de son beau-frère Henri, surnommé *l'Ancien*.

Connaissant le danger auquel exposent les gran-

deurs humaines, le nouvel empereur s'appliqua à bien connaître toute l'étendue de ses devoirs, pour les remplir fidèlement. Il priait, méditait la loi de Dieu et s'exerçait à la pratique de l'humilité, afin de se prémunir contre l'orgueil et ne point se laisser éblouir par l'éclat des honneurs. Persuadé de l'influence merveilleuse de l'exemple et de son ascendant sur les masses, il se mit à prêcher à ses nombreux sujets par une conduite vraiment édifiante. Il se regardait, à juste titre, comme le mandataire du Ciel et cherchait avant tout à faire fleurir le royaume de Dieu et sa justice : de là son zèle extraordinaire à procurer la gloire du Seigneur, l'exaltation de l'Église, à entretenir dans ses États la paix et la piété, le règne de la foi et des bonnes mœurs, par de saints règlements, et surtout par la pratique de la religion et de la vertu. Il se fit un plaisir de bâtir et d'enrichir les églises, de soulager les pauvres, de remédier aux abus et aux désordres, un bonheur de vaquer à la prière, d'assister à la sainte messe, de s'asseoir souvent au banquet eucharistique, de témoigner une dévotion toute spéciale envers la Sainte Vierge et son Ange Gardien.

Henri regarda toujours la guerre comme le principal fléau des États, et il chercha à l'éviter ; forcé cependant de prendre plusieurs fois les armes, il ne le fit qu'après avoir épuisé tous les moyens pacifiques et acquis la certitude d'une impossibilité absolue de sauver autrement son pays et ses peuples ; ses entreprises militaires furent toujours couronnées par le succès. Quelques-uns de ses sujets s'étant révoltés contre lui, au commencement de son règne, il les réduisit par son courage et les gagna par sa clémence.

Deux ans après, il eut le même succès contre un seigneur lombard, couronné à Milan par une cohorte de rebelles.

Après avoir ainsi assuré d'une manière définitive sa couronne, il se rendit à Rome où il fut couronné empereur par le pape Benoît VIII, en février 1014. Le pieux monarque confirma et renouvela les donations que ses prédécesseurs avaient faites au Saint-Siège, de la ville de Rome, de l'exarchat de Ravenne, et de plusieurs autres domaines d'Italie. Il ne cessa de regarder comme ses meilleurs amis ceux qui le reprenaient librement de ses fautes. — Quoique entièrement détaché de toutes choses créées, Henri désirait ardemment renoncer au monde, et son dessein était de se retirer dans l'abbaye de Saint-Vannes à Verdun ; mais le pieux abbé de cette maison ainsi que plusieurs prélats lui firent comprendre que sa véritable vocation était de continuer son règne plein de sagesse et de se sanctifier sur le trône. L'empereur, malgré son vif désir de se consacrer à Dieu, se rendit à cet avis dicté par la prudence évangélique. Et il se livra plus que jamais à la pratique des vertus chrétiennes et surtout de la chasteté. Sur le point de mourir, il rendit vierge à ses parents sainte Cunégonde, son épouse. Enfin, après une vie pleine de mérites, Henri mourut au château de Grone le 14 juillet 1024. Il était dans la cinquante-deuxième année de son âge et la vingt-deuxième année de son règne. Ses qualités royales l'ont fait mettre au rang des grands princes ; ses vertus chrétiennes l'ont placé au nombre des saints. On célèbre sa fête le 15 juillet.

Réflexions pratiques.

Quoique nous ne soyons pas tous rois sur la terre, nous sommes tous appelés à jouir du royaume de Dieu dans le Ciel : c'est un héritage que Dieu, notre père, prépare à tous les élus. Pour posséder ce royaume, il n'est pas nécessaire d'être riche, noble, savant, homme de grand cœur on de grand esprit ; ce sont les talents de la grâce et de la bonne volonté qui nous mettent en possession de ce trône. Nous n'avons qu'à faire valoir ceux que nous avons reçus du Seigneur. Ne nous fatiguons donc pas en vain à chercher de grands établissements sur la terre. Par l'innocence de notre vie et par la possession de la grâce sanctifiante méritons la couronne de l'éternité. Si nous jouissons de l'amitié du Seigneur, conservons-la précieusement, et si nous l'avons perdue, efforçons-nous de la recouvrer au prix de tous les sacrifices. Il dépend absolument de nous d'occuper un jour notre place dans le palais des cieux. Le voulons-nous ? La grâce de Dieu nous rendra la tâche facile. Qu'avons-nous fait jusqu'ici, et que faisons-nous chaque jour pour nous en rendre dignes ? Interrogeons notre conscience. Mon Dieu ! accordez-nous abondamment votre grâce afin que nous puissions constamment marcher dans la voie de vos commandements qui sont l'unique route du Ciel : *Adveniat regnum tuum.*

Plan de méditation.

I. Saint Henri fit un digne usage de l'autorité :

1° en obéissant à Dieu ; 2° en gouvernant ses peuples avec sagesse.

II. Il fut un modèle de vertu : 1° pour les princes ; 2° pour les époux ; 3° pour les citoyens.

NOTRE-DAME DU MONT-CARMEL OU DU SCAPULAIRE

16 *juillet.*

La Confrérie de Notre-Dame du Mont-Carmel ou du Scapulaire doit son origine à saint Simon Stock. Vers la fin du treizième siècle, ce fervent religieux, issu d'une des plus nobles familles d'Angleterre, et devenu général des Carmes, conjurait la Reine du Ciel d'accorder à son Ordre un signe particulier de sa protection. Après plusieurs années de prières et de pénitences redoublées, Marie lui apparut, environnée d'une multitude d'anges, tenant entre ses mains l'insigne sacré du Scapulaire, qu'elle lui présenta en disant : « Prends, mon cher fils, ce vêtement que j'accorde à l'Ordre des Carmes et à tous les confrères, comme un gage de ma bienveillance et de ma protection spéciale. C'est un signe de salut, une sauvegarde dans tous les dangers, et quiconque mourra, portant dignement sur soi cet emblème de paix, ne souffrira point les flammes éternelles; je le délivrerai moi-même des peines du purgatoire le premier samedi qui suivra sa mort. » Cette céleste apparition et ces consolantes paroles remplirent de joie Simon Stock et tous les enfants du Carmel. At-

tirés par les promesses de Marie, les sujets et les rois affluèrent de tous côtés au monastère des Carmes pour recevoir de leurs mains le scapulaire.

Presque tous les monarques de l'Europe se firent gloire de porter la livrée de la Mère de Dieu. Vingt-cinq papes se succédant sur la chaire de saint Pierre ont recommandé cette sainte dévotion et l'ont enrichie des trésors de l'Église. De là le nom de Notre-Dame du Mont-Carmel ou du Scapulaire, donné à la fête qui fut fixée au 16 juillet, jour de l'apparition miraculeuse.

Le scapulaire est donc un souvenir de notre Mère; il vient de sa propre main. Qui de nous ne s'empresserait de se parer d'une si honorable livrée! Quoi! des milliers de hauts personnages, dans toutes les classes de la société, se sont fait gloire de se couvrir de cette sainte armure, et nous rougirions de les imiter! Portons notre scapulaire avec le respect, l'estime et la confiance qu'il mérite. Il nous donnera droit aux faveurs privilégiées de la Sainte Vierge, et Marie, à cette marque, nous reconnaîtra pour ses enfants. De plus, ce vêtement nous assure une large part des prières, des mérites et des œuvres spirituelles de l'Ordre des Carmes et de tous les membres de la confrérie, si nombreux dans l'univers. Enfin, le scapulaire, comme l'indique son nom, deviendra une véritable cuirasse contre les ennemis du salut, le monde, le démon et nous-mêmes. Combien de jeunes gens ont reculé devant le crime à la vue de cette auguste image! Combien de pécheurs ont senti renaître leur confiance en le pressant sur leur poitrine! Que d'endurcis, à l'article de la mort, il a

attendris et sauvés de l'enfer! — Dans l'ordre temporel, les effets produits par ce saint habit ne sont pas moins admirables. Que d'incendies éteints, de naufrages évités, de balles aplaties, d'épées brisées, de malades guéris, de morts même ressuscités par la vertu du scapulaire! — Enfin, ses bienfaits pénètrent au delà du tombeau, la Sainte Vierge s'étant engagée envers ceux qui l'auraient porté avec foi, à descendre dans le purgatoire le samedi après leur mort, pour les en délivrer et leur ouvrir le Ciel.

Remerciez Marie de toutes ses faveurs si précieuses. Mais surtout honorez votre scapulaire en le portant dignement et avec confiance. (L'abbé Berlioux.)

Réflexions pratiques.

Saint Simon Stock eut toujours une singulière et filiale dévotion envers la Sainte Vierge, qui ne manqua pas de le favoriser comme un fils bien-aimé. Pendant qu'il était enfermé dans le tronc d'un vieux chêne, où il avait établi sa demeure, la Reine du Ciel lui révéla que les religieux de l'Ordre des Carmes viendraient bientôt de l'Orient en Angleterre et que, comme elle les connaissait pour ses enfants, elle voulait qu'il prît l'habit religieux parmi eux, afin qu'il fût son fils et par dévotion et par profession. Il le fit, et, depuis ce temps il regarda cette Reine des Cieux comme sa bonne Mère; il s'étudia à l'honorer d'un culte particulier et à mériter ses faveurs par sa piété. Servons l'auguste Vierge Marie et honorons-la par l'imitation de ses vertus, comme saint Simon, nous ressentirons comme lui, pendant

la vie et surtout à l'heure de la mort, les effets de sa charité maternelle.

O Notre-Dame du Mont-Carmel, pour vous témoigner ma confiance filiale, je m'engage à porter votre livrée avec joie et honneur, tous les jours de ma vie. Dans les dangers, dans les tentations, je la presserai sur mon cœur et elle sera ma force et mon salut.

Plan de méditation.

I. Le scapulaire est un vêtement de salut : 1° il est une source de grâces ; 2° il est un signe de prédestination ; 3° il jouit de beaucoup d'indulgences ; 4° il nous fait participer aux bonnes œuvres des associés.

II. Le scapulaire est un vêtement de sainteté. Il nous engage à mieux remplir nos devoirs : 1° envers Dieu ; 3° envers le prochain.

Autre plan.

I. La dévotion du scapulaire excellente en elle-même.

II. Plus excellente encore dans les privilèges qui y sont attachés.

III. Pratique de cette dévotion.

SAINT ALEXIS, Confesseur

17 *juillet.*

Saint Alexis, si célèbre dans l'Église par son volontaire et généreux mépris du monde, naquit à Rome

vers le milieu du quatrième siècle. Il était fils unique d'un des plus riches et des plus illustres sénateurs de cette ville, et sa mère, Aglès, appartenait à l'une des principales familles de l'empire. Longtemps privés d'enfants, les vertueux époux suppliaient instamment le Ciel de leur accorder un héritier ; Aglès surtout, pour obtenir cette faveur de Dieu, accomplissait des bonnes œuvres sans nombre ; elle visitait les délaissés, soignait les malades et offrait la plus généreuse hospitalité aux pèlerins qui venaient visiter le tombeau des saints Apôtres Pierre et Paul. Elle mérita ainsi de devenir la mère d'un des plus illustres pèlerins de l'Église de Dieu. Sa naissance combla de joie ses parents qui lui donnèrent une excellente éducation. Il passa les premières années de sa vie sous les yeux de son père et de sa mère. Les exemples de ceux-ci firent une profonde impression sur son cœur. Il apprit à leur école qu'on ne pouvait faire un meilleur usage des richesses qu'en les partageant avec les pauvres. Il n'oublia point que l'aumône est un trésor pour l'éternité. Plus tard son père eut grand soin de lui donner des maîtres aussi habiles dans la science des saints que dans les sciences humaines. Les progrès extraordinaires qu'il y fit en peu de temps prouvent l'excellence de son génie. Doué d'un naturel doux et conciliant, d'un esprit vif et pénétrant, et de manières naturellement polies, il devint dans peu d'années l'admiration de la ville et de la cour. Alexis paraissait peu sensible à ces succès. Croissant en science, il se perfectionnait plus encore en sainteté, et l'on s'aperçut bientôt de sa tendre dévotion, de son dégoût pour tout ce qui passe,

et de son estime pour tout ce qui est céleste et éternel.

Ses parents croyaient ne rien faire de meilleur pour la famille et pour l'Église que de le marier richement. « Il pourra ainsi, disait-on, répandre des aumônes, exercer une influence salutaire. D'ailleurs il est bon qu'il perpétue le nom qu'il a reçu. » On lui trouva donc un riche parti. Par timidité et par condescendance pour sa famille, Alexis accepta la main d'une jeune chrétienne alliée à la maison impériale, personne d'une rare beauté. Jamais noces ne furent plus brillantes sur le mont Palatin. Le pontife lui-même y présida et toute la noblesse romaine félicita les jeunes époux. Mais voici qu'au jour des noces, Alexis se sentit tellement pénétré du désir d'être uniquement à Dieu et de l'aimer sans partage, qu'il résolut de prendre la fuite. Le soir de cette somptueuse fête, poussé par une inspiration héroïque de la grâce, il entre dans l'appartement de son épouse, lui donne un anneau et une ceinture de grand prix, la priant de garder ce présent comme un gage de son amitié, puis il la quitte, sort secrètement de la maison paternelle, se rend au port, trouve un vaisseau prêt à partir, et fait voile pour Laodicée. De là il se rend à Édesse, où il distribue aux pauvres tout ce qui lui restait, et se met à mendier son pain, passant la plus grande partie de son temps à prier sous le portail de l'église, où il y avait une image de Notre-Dame. C'était bien aux pieds de la très Sainte Vierge que devait se réfugier le Saint qui s'était fait mendiant pour conserver sa virginité.

Qui pourrait dépeindre la désolation des parents

d'Alexis, en s'apercevant de sa fuite! Ils étaient inconsolables. La ville de Rome était remplie du bruit de ce singulier événement. Quant à la fiancée de notre Saint, elle pleura amèrement, mais connaissant les sentiments du vertueux jeune homme, elle comprit que le doigt de Dieu était là; c'est pour cela qu'elle jura de conserver jusqu'à la mort une fidélité inviolable à celui à qui elle avait espéré appartenir; elle refusa donc de quitter sa nouvelle famille, où elle remplaça, au milieu de l'affection de tous, l'enfant fugitif. On fit chercher Alexis partout; on envoya des messagers sur toutes les routes, jusques en Asie. L'un des envoyés, étant arrivé à Edesse, trouva de nombreux mendiants près du sanctuaire de la Sainte Vierge. Il leur fit l'aumône et demanda à l'un d'eux s'il n'avait point vu un pèlerin dont il lui fit la description. Ce mendiant était Alexis, mais son habit souillé et l'austérité de sa vie l'avaient tellement changé, que l'envoyé ne le reconnut même pas au trouble que lui causa sa demande.

Alexis demeura dix-sept ans, dans l'abjection et l'oubli le plus complet, parmi les mendiants assemblés au sanctuaire de Notre-Dame d'Edesse. Après ce laps de temps, il plut à la Sainte Vierge de glorifier son serviteur par un miracle éclatant. Le sacristain, considérant un jour avec admiration sa douceur, son humilité, son assiduité à la prière, entendit une voix, qui lui sembla venir de l'image de Marie; et la voix disait : « Ce pauvre est un grand serviteur de Dieu! » Le bruit de ce prodige s'étant répandu dans la ville, chacun racontait ce qu'il avait remarqué d'admirable en lui; tous exaltaient ses

innombrables vertus. Tous, sous les haillons de la misère, remarquaient les traces d'une illustre naissance. Alexis, se voyant découvert, résolut de se soustraire aux témoignages de vénération dont il était l'objet. Il s'embarque donc sur le premier vaisseau venu, priant Dieu de le conduire où il lui plairait. Une tempête pousse le vaisseau vers l'Italie, et il vient aborder au port d'Ostie. Alexis, se rendant à Rome, alla droit chez son père, et l'ayant rencontré au sortir du Sénat : « Seigneur, lui dit-il, ayez pitié de ce pauvre de Jésus-Christ, qui vous supplie de lui accorder en quelque coin de votre palais une retraite. » Le charitable sénateur, touché de sa prière, ordonne à ses valets de le loger, et de lui donner chaque jour de quoi vivre, à condition qu'il prierait pour le prochain retour du fils qu'il pleurait.

Alexis demeura dix-sept ans sous l'escalier que tous gravissaient pour entrer dans sa maison, en sorte qu'il semblait foulé aux pieds. Au lieu des caresses et des bienfaits de ses parents, auxquels il aurait pu prétendre, il n'eut qu'à souffrir chaque jour les injures et les mauvais traitements des domestiques de son père; il n'en murmura jamais, mais pria pour eux.

Combien son cœur saignait lorsqu'il voyait passer sa fiancée portant les habits de deuil du veuvage, lorsqu'il entendait sa mère pleurer, s'écriant dans l'amertume de sa douleur : « O mon fils Alexis, où es-tu ? Pourquoi t'ai-je tant désiré ? J'espérais que tu serais le bâton de ma vieillesse, l'honneur de ma maison, l'héritier de tous mes biens, et voici que tu m'abandonnes et me fais mourir de chagrin ! »

Instruit de sa mort par une révélation divine, il fut inspiré d'écrire son nom et l'histoire de sa vie sur du parchemin ; il plia cet écrit qu'il serra dans sa main, s'occupa uniquement de la prière, et s'endormit dans le Seigneur.

A la lecture de cet écrit, son père et sa mère le reconnurent, se précipitèrent sur ses pieds et ses mains et les arrosèrent de leurs larmes. « O mon fils ! s'écriait son père, mon cher Alexis, que n'avez-vous découvert plus tôt votre secret à votre famille, qui ne vivait que pour vous ? Pourquoi avez-vous refusé d'apaiser sa tristesse ? C'était un fils vivant que nous demandions et non pas un fils mort ! Que nous sert de vous avoir recouvré, s'il faut vous quitter pour vous cacher dans un sépulcre ? — Laissez-moi, disait à son tour la mère désolée, laissez-moi voir le fils que j'ai enfanté au milieu des tribulations. Je perds aujourd'hui l'espérance que j'avais de retrouver celui que je vois si à regret et si à contre-cœur. — Et moi aussi, disait la fiancée, moi aussi, ô mon cher Alexis ! j'ai passé toute ma vie à pleurer votre absence. Je ne vous retrouve que pour prendre votre deuil. Je n'ai plus rien à attendre ni à désirer, avec votre vie la mienne est achevée et mon cœur s'envole avec vous. » La foule accourue à cet événement fut prodigieuse. Huit jours après le décès on lui fit de magnifiques funérailles, et Dieu rendit glorieux son tombeau par un grand nombre de miracles.

Réflexions pratiques.

Jésus-Christ déclare à tous de la manière la plus expresse que, pour être ses vrais disciples, il faut

donner ses biens aux pauvres, se renoncer soi-même, porter sa croix et le suivre. Qui jamais a montré plus de docilité que saint Alexis à la voix du divin Maître, plus d'héroïsme dans le renoncement et l'abjection? Né dans le sein de la noblesse et de l'opulence, il est peu sensible aux pompes et aux vanités du monde, qui, de toute part, lui prodiguent leurs avantages. S'il est vrai qu'un homme est d'autant plus grand, plus généreux qu'il fait de plus grands sacrifices et remporte de plus difficiles victoires sur lui-même, quel n'est pas le mérite du jeune Alexis, dont la vie a été un sacrifice entier, une victoire sur lui-même, sur le monde et le démon ! Il avait une épouse excellente, des parents illustres et dignes de son nom et de son cœur; il possédait une parfaite réputation, une fortune immense, avec beaucoup de vertus et les plus précieuses qualités. Suivant le conseil évangélique, il renonce à son père, à sa mère, à son épouse ; il renonce à tous les biens, à tous les plaisirs, à tous les honneurs qui l'environnent de toute part. Il se donne entièrement et uniquement à Jésus-Christ. Il embrasse sa pauvreté, sa croix, ses humiliations, l'immolation qui ne finira qu'avec ses jours.

Mais c'est surtout dans la dernière partie de sa vie qu'il a mis le comble à l'héroïsme du courage et de la vertu. Pour donner un plus grand prix à son détachement des biens de la terre et des affections de sa chère famille, il ne veut point en triompher par la fuite. Durant dix-sept ans, il veut contempler les richesses sans en jouir ; son tendre cœur consent à voir couler les larmes d'un père affligé, d'une mère désolée et d'une épouse inconsolable sans les essuyer.

Quelle multiplicité de combats ! Quelle continuité de victoires ! Devant ces prodiges de générosité, jugeons de notre lâcheté, de notre infidélité, de notre immortification et de notre peu d'amour pour Dieu, à qui nous préférons en toute occasion la créature.

Seigneur, donnez-nous le courage d'imiter le souverain mépris de saint Alexis pour le monde et ses vanités !

Plan de méditation.

I. Saint Alexis a été une image du Fils de Dieu inconnu dans le monde : *Mundus eum non cognovit.*

II. Comme Jésus, il a été maltraité des siens : *In propria venit et sui eum non receperunt.*

III. Comme Jésus, il est connu et son nom est vénéré après sa mort.

SAINT CAMILLE DE LELLIS, Confesseur

18 *juillet.*

Saint Camille de Lellis était fils de Jean Lellis, noble chevalier des armes de Charles-Quint. Sa mère appartenait à une des plus illustres famille du royaume de Naples. Elle avait eu, dans les premières années de son mariage, un fils qui lui avait été enlevé au berceau, et depuis elle était demeurée sans postérité. A soixante ans, après de continuelles et ferventes prières, elle mit au monde Camille de Lellis. Durant sa grossesse elle vit dans un songe le

nouvel enfant que Dieu allait lui donner portant une croix sur la poitrine et suivi d'une foule innombrable d'autres enfants marqués du même signe. Elle s'effraya de cette vision, craignant qu'il ne fût question de la croix dont on marque les condamnés et se demandant si elle ne mettrait pas au monde quelque chef de brigands qui allait être l'opprobre de sa famille. A peine Camille fut-il né qu'il perdit sa mère. Il n'avait encore que six ans lorsque la mort lui enleva son père. Son éducation fut, par suite de ces accidents, complètement négligée ; et comme il arrive trop souvent aux orphelins abandonnés il se laissa entraîner à la contagion du siècle.

Les commencements de l'enfant prédestiné ne justifièrent que trop les appréhensions de sa mère : paresseux et débauché, il s'adonna à la passion du jeu avec une ardeur fébrile, et toutes les remontrances de sa famille ne purent le ramener dans la bonne voie. A l'âge de dix-neuf ans il embrassa la profession des armes, et y renonça cinq ans après.

Ce pauvre jeune homme perdit au jeu tout ce qu'il possédait, et étant réduit à la dernière misère, il se vit contraint de se mettre au service des maçons qui élevaient un bâtiment chez les Pères Capucins. Dieu veillait sur cet orphelin, et comme il passait par Fermo, une grâce exceptionnelle força la porte de ce cœur fermée à la vertu. Deux Franciscains, à l'aspect pieux et humble, suffirent à opérer cette transformation ; il aima leur simplicité et leur pauvreté, et, dans son cœur il fit vœu d'entrer un jour dans leur Ordre. Il renonça donc à la carrière des armes et se dirigea vers le couvent des Franciscains

d'Aquila. Un de ses oncles était le gardien de ce cloître. Il lui raconta tout ce qui s'était passé et lui demanda l'habit. Le Père gardien connaissant les tristes antécédents de son neveu voulut éprouver cette vocation subite ; il lui refusa, pour un temps, l'entrée du couvent.

Soit que la vocation ne fût pas affermie, ou l'épreuve trop forte, le pauvre jeune homme ne résista point, et au bout de quelque temps, il retomba dans ses désordres. Il devint si malheureux qu'il fut obligé de parcourir le royaume de Naples en mendiant son pain, avec un soldat aussi misérable que lui. Le jour de saint André, en 1574, il demandait l'aumône à la porte de l'église de Manfrédonia, quand passa un seigneur du pays, qui faisait construire un couvent de Capucins. La jeunesse et la pauvreté attirèrent son attention, et, s'approchant de Camille, il lui proposa de travailler au monastère. Cette proposition inattendue frappa vivement le jeune homme qui se rappela le vœu qu'il avait fait. Après quelques hésitations il accepta du travail dans le couvent qu'on construisait. Les Capucins l'accueillirent avec bonté et lui donnèrent un emploi facile à remplir. Un des bons Pères lui fit un jour une exhortation qui le toucha jusqu'au fond de l'âme ; il se mit à fondre en larmes. « Ah ! malheureux, pourquoi ai-je connu si tard mon Seigneur et mon Dieu ! Comment suis-je resté sourd à tant appels ! Pardon, Seigneur, pardon pour ce misérable pécheur ! Laissez-lui le temps de faire une vraie pénitence. » Il avait alors vingt-cinq ans. Le jour même il demanda d'entrer chez les Capucins ; on l'admit au

noviciat, mais un ulcère à la jambe empêcha sa réception ; l'ulcère guérit et il rentra chez les Cordeliers. Son ulcère se rouvrit et l'empêcha encore d'être reçu. Le Ciel le voulait ailleurs. Les médecins jugèrent son ulcère sans remède, il fut reçu à l'hospice des incurables à Rome, où il passa quatre ans à servir ses compagnons d'infortune. Camille pratiquait de rudes mortifications ; il passait la nuit et le jour près des pauvres malades, surtout près des moribonds, tâchant de leur procurer tous les secours spirituels et temporels. Il priait continuellement : il communiait souvent, et il se dépensait tout entier en œuvres de charité. Son zèle le fit élire directeur de l'hospice.

Cet homme, doué d'un noble cœur, était pénétré de la douleur la plus vive, en voyant le peu de zèle des domestiques qui soignaient les malades, il résolut de créer une société de personnes généreuses, qui se livreraient uniquement à cette bonne œuvre. Pour se mettre en état de les assister plus utilement il suivit le conseil du cardinal Taragi qui l'engagea à se faire prêtre. Mais les obstacles à ce pieux dessein ne manquèrent pas. Le principal fut son ignorance. Ce qui lui inspira le courage de les vaincre fut la vue d'un Christ qui lui tendit les bras, et lui dit : « Ne crains rien, Camille, je t'aiderai et serai avec toi. » Dès ce jour-là le courage renaît dans son âme. Il ne rougit pas à l'âge de trente-deux ans de s'asseoir à côté des écoliers qui venaient étudier les éléments de la langue latine. Les quolibets ne lui furent point épargnés et ses petits compagnons se moquant de sa haute taille ne cessaient de lui répéter : *Tarde venisti :*

Tu es venu bien tard au collège. Camille laissait dire. Un jour un professeur leur dit : « Oui, il est venu tard, mais il gagnera le temps perdu et fera des grandes choses dans l'Église de Dieu. » Le professeur avait raison.

La persévérance de l'étudiant triompha en effet de tous les obstacles, et le jour de la Pentecôte 1584, Camille célébrait sa première messe à l'église Saint-Jacques-des-Incurables, sur l'autel de la Sainte Vierge. Quelques mois plus tard, on lui confia l'église de Notre-Dame-des-Miracles; c'est là qu'il fonda sa Congrégation. Pour seconder ses généreux desseins, quelques amis lui donnèrent une fort vaste maison. En 1586, le pape Sixte V confirma son projet; en 1588, il fut appelé à Naples, pour y fonder un monastère : ses compagnons et lui opérèrent des prodiges de charité envers les pestiférés. En 1591, Grégoire XIV érigea sa congrégation en Ordre religieux, et outre les trois vœux ordinaires, les pieux serviteurs des malades en émirent un quatrième : celui de s'immoler au service de l'humanité souffrante, quelle que soit la maladie. Cet ordre se répandit bientôt dans toute l'Italie.

Parmi les nombreux novices que compta Camille, il y en avait un qui était venu contre le gré de ses parents. Son père, à force d'instances, parvint à le faire revenir de sa première détermination, et malgré toutes les instances du Saint, il rentra dans le monde. « Frère, lui dit Camille en le quittant, sachez que vous ne trouverez pas le bonheur dans le siècle. Vous tournerez mal et vous mourrez par la main de la justice. » Cette terrible prédiction ne tarda pas à

se réaliser, et quelques années plus tard, notre Saint l'accompagnait sur l'échafaud où il subit la peine capitale. Son amour, vraiment paternel pour les malheureux, parut surtout à Rome, dans une terrible maladie contagieuse et une famine qui désola la ville entière, et à Nole, en Campanie, dans une peste cruelle. Dieu et le prochain étaient pour lui l'objet d'une charité si ardente, qu'on l'appelait l'Ange consolateur des souffrants. Les malades qu'il entourait de plus d'affection étaient ceux qui étaient les plus rebutants. Dans ses dernières années, la plaie de sa jambe se rouvrit et lui fit endurer d'atroces souffrances. Un jour qu'il traversait l'hôpital, les malades voyant qu'il avait peine à se soutenir lui dirent : « Père, reposez-vous un peu, vous allez tomber. — Mes enfants, répondit-il, je suis votre serviteur ; il faut bien que je fasse tout ce que je peux pour votre service. »

Sa confiance en la Providence était sans bornes. En voici une preuve. Ses créanciers étant venus le trouver lui dirent avec anxiété : « Eh bien, Père, quand finirez-vous de nous payer? — Ne vous inquiétez pas répondit le Saint, Dieu n'est-il pas assez puissant pour nous envoyer ici, demain matin, des sacs d'argent? » Les créanciers se mirent à rire, et ils répliquèrent : « Le temps des miracles est passé.» Quelques jours après, un prince de l'Église léguait quinze mille écus romains à la Congrégation. La Providence montrait ainsi que les miracles sont perpétuels pour ceux qui s'abandonnent à elle. — Enfin, consumé par les veilles, les jeûnes, les travaux incessants auxquels il se livrait, il succomba à diverses

graves maladies qu'il appelait les miséricordes du Seigneur, et mourut, le 14 juillet 1614, à soixante-cinq ans.

Réflexions pratiques.

Saint Camille, pour mettre en pratique le grand précepte de la charité chrétienne, s'est dévoué avec un zèle et un dévouement vraiment héroïque au soulagement de ses frères souffrants, et comme il n'ignorait pas que l'âme l'emporte infiniment sur le corps, il entourait celle des malades des soins les plus assidus. Avons-nous imité la conduite de ce Saint admirable? N'avons-nous jamais interverti l'ordre de la charité chrétienne en faisant passer le corps avant l'âme? Combien de chrétiens dans le monde qui ne négligent rien pour adoucir les souffrances d'un pauvre malade et ne font rien pour le préparer à paraître devant Dieu! Quel compte terrible pour le jour du jugement!

O vous qui remplissez la sublime fonction de gardes malades, et vous surtout qui êtes au chevet d'un parent moribond, soignez les corps tant qu'il vous plaira, mais ne négligez pas les âmes, et préparez-les pour la vie éternelle. Saint Camille, qui avez tout fait pour les malades, donnez-nous un peu de votre amour pour eux, inspirez-nous quelque peu de votre zèle infatigable.

Plan de méditation.

Conduite d'un chrétien à l'égard de la maladie : 1° quand elle nous visite; 2° quand elle atteint nos proches ou nos amis; 3° quand elle afflige les pauvres.

SAINT ARNOULD, Évêque de Metz

18 *juillet.*

Saint Arnould était fils d'un des plus grands seigneurs de France ; il naquit vers l'an 580, et fut élevé avec soin dans la piété et la connaissance des lettres à la cour du roi Théodebert. Ils'y lia d'amitié avec saint Romarie et la vertu était le principal nœud qui les unissait. Les deux amis conçurent dès lors le dessein de renoncer au monde, qui leur promettait ce qu'il y a de plus flatteur. Cependant Arnould ne put si tôt en rompre les liens. Ayant été jugé digne, à vingt ans, d'une des plus importantes charges de l'État, on lui confia le gouvernement de six villes considérables situées dans six provinces différentes du royaume d'Austrasie. Il répondit merveilleusement à la haute idée que l'on avait de son mérite et de sa vertu. Fidèle à son Dieu et à son roi, il s'acquittait de tous les devoirs de chrétien, sans négliger ceux que lui imposait la place de gouverneur. A vingt-neuf ans, il épousa une fille de qualité dont il eut deux enfants : Amegire, auquel remonte la race carlovingienne, et Cléodulphe que nous appelons saint Cloud, qui devint évêque de Metz. Arnould, après s'être distingué par sa bravoure dans les guerres alors si fréquentes, fut rappelé à la cour pour y remplir les charges les plus élevées du palais. Un auteur contemporain, qui écrivit sa vie à la prière de saint Cloud, son fils, assure qu'Arnould, étant encore laïque, demanda au Seigneur la grâce de lui faire connaître si ses péchés étaient

pardonnés, et qu'en passant sur le pont de la Moselle, occupé de cette pensée, il jeta son anneau dans la rivière en disant : « Je croirai que mes fautes sont effacées, si je retrouve cet anneau. » Il le retrouva en effet quelques années après dans le ventre d'un poisson qu'on lui servit à table. Arnould avait trente-quatre ans : lorsque, à cause de sa grande piété et de sa haute sagesse, on songea à l'élever aux plus hautes dignités de l'Église. Popole, évêque de Metz, étant mort, le clergé et le peuple de cette ville le demandèrent avec instances pour leur pasteur. Le Saint qui était encore laïque, opposa une énergique résistance à son élection ; mais on n'eut égard, ni à ses prières, ni à ses larmes ; il fut donc ordonné prêtre et ensuite évêque de Metz. Dès lors il ne songea plus qu'à remplir dignement toutes les fonctions de son ministère. Doda, son épouse, embrassa l'état monastique à Trèves. Arnould, se voyant à la tête d'un nombreux troupeau, ne négligea rien pour l'instruire et le sanctifier. Les fidèles qui attiraient le plus ses regards et ses affections étaient les pauvres malheureux qu'il ne cessait de soulager. Il avait une liste fort exacte de tous ceux qui étaient dans le besoin, afin qu'aucun d'eux ne pût échapper à sa charité. Un jour n'ayant plus rien à leur donner il vendit un bassin d'argent qu'il tira du trésor de sa cathédrale pour subvenir à leurs nécessités. Cette action vint jusqu'aux oreilles du roi Clotaire qui régnait alors. Ce prince en fut si touché, qu'il racheta le bassin et le renvoya au saint évêque avec cent pièces d'or.

Cependant, le zélé prélat, tout en s'occupant des

autres, ne négligeait pas de travailler avec dévouement à sa propre perfection. Il pratiquait journellement de très dures austérités. Souvent il prolongeait un jeûne jusqu'au deuxième ou même au troisième jour, ne mangeant que du pain d'orge, ne buvant que de l'eau ; et portant toujours un rude cilice sous sa tunique. — Le don des miracles donna un nouveau relief à ses vertus : après avoir baptisé un lépreux encore idolâtre, il le guérit et opéra plusieurs autres merveilles.

Clotaire ayant divisé ses États en 622, et fait son fils Dagobert roi d'Austrasie, mit Arnould et Pépin de Landen à la tête du conseil du jeune prince. Tant que le Saint eut part aux affaires, Dagobert régna avec autant de vertu que de gloire. Mais Arnould ne pouvait résister au désir qu'il avait d'abandonner les choses de la terre. Il demanda à Clotaire la permission de quitter la cour, et d'abdiquer l'épiscopat et le ministère pour vivre dans la solitude, à l'exemple de Romarie, son ami. Le prince lui écrivit que, s'il voulait mener une vie plus austère et plus parfaite, il devait le faire au milieu des peuples confiés à ses soins, afin que ses exemples fussent plus utiles. Le Saint ne fut pas rebuté par ce refus, il renouvela sa demande à Dagobert. Le jeune roi, qui avait assez profité de ses conseils pour en connaître l'utilité, entra dans une telle colère que, portant la main à son glaive, il menaça d'en frapper le saint évêque. La reine Gomatrude, étant survenue en ce moment, se jeta aux pieds du prélat pour lui demander pardon. Le roi, confus de son emportement, l'imita ; et afin de réparer sa faute

par le sacrifice qui lui coûtait le plus, il accorda au Saint l'autorisation tant désirée.

Saint Romarie, informé de cette nouvelle, alla aussitôt féliciter Arnould à Metz, et lui indiqua un endroit assez voisin de son monastère d'Abesse où il pourrait vivre comme dans un désert. Arnould, après avoir réglé quelques intérêts de famille, fit élire pour son successeur saint Goéric, surnommé Abbon. Puis il quitta son église et la cour, sans rien emporter que l'estime du roi, l'amour et les regrets des peuples, surtout des pauvres dont il était le père. Il passa le reste de sa vie avec quelques moines qu'il s'associa, sur une montagne voisine de celle d'Habend. C'est là qu'il mourut, le 16 août 641, entre les bras de son ami Romarie, qui l'enterra dans son monastère. Mais saint Goéric ne voulut pas que son église fût privé de ce précieux dépôt. Un an après la mort de saint Arnould, il se rendit à la sainte montagne avec deux évêques, le leva de terre, et le transféra à Metz. C'était le 18 juillet. C'est à cause de cette translation que le martyrologe romain a mis en ce jour sa fête.

Réflexions pratiques.

Dieu prit, pour ainsi dire, plaisir à réunir en saint Arnould les traits les plus magnifiques de la sainteté avec ce que la grandeur mondaine a de plus éblouissant. Le pieux et admirable serviteur de Dieu sut toujours allier les plus humbles vertus avec les honneurs les plus éclatants, et soutenir avec dignité le haut rang où le plaçaient sa naissance et ses emplois sans blesser en rien la mo-

destie chrétienne. Il confondit le monde par ses exemples, même avant de le quitter, et donna des modèles de conduite à presque toutes les conditions, comme si la Providence avait voulu le faire passer par tant d'états de vie si différents, que pour lui fournir l'occasion de faire briller les rares talents et les solides vertus dont la nature et la grâce l'avaient orné. Il fut successivement un sage courtisan, un généreux guerrier, un magistrat équitable, un habile ministre d'État, un grand évêque et un humble solitaire. Jamais il ne cessa d'être un saint. Apprenons de ce grand serviteur de Dieu à remplir dignement l'état dans lequel la Providence nous a placés ; à opérer notre propre sanctification et à travailler aussi à celle des autres par nos avis, par nos conseils et surtout par nos bons exemples.

Plan de méditation.

I. Le zèle de saint Arnould pour sa propre sanctification.

II. Son zèle pour la conversion des pécheurs.

SAINT VINCENT DE PAUL, Prêtre

19 *juillet.*

Saint Vincent de Paul, un des plus illustres bienfaiteurs de l'humanité, l'ange de l'infortune et l'intendant de la Providence, naquit le 24 août 1576 dans le midi de la France, au village de Poy, près

d'Acqs, au pied des Pyrénées. Ses parents faisaient valoir par eux-mêmes une petite ferme qui leur appartenait, et ils tiraient du travail de leurs mains de quoi subsister avec leur famille. Ils avaient six enfants, qu'ils élevaient dans la piété et dans l'exercice des travaux de la vie champêtre. Les premières années de Vincent se passèrent à garder le troupeau de son père. On remarqua dès lors en lui le germe de cet amour pour les pauvres qui devait être un jour sa vertu dominante. Ayant une fois ramassé jusqu'à trente sous, somme considérable pour lui, il la donna au malheureux qui lui parut le plus délaissé. Quand ses parents l'envoyaient au moulin, s'il rencontrait des pauvres sur sa route, il ouvrait le sac de farine et leur en donnait à discrétion. Son père témoin de sa charité et de ses rares vertus, et remarquant en lui un talent extraordinaire, résolut, malgré la modestie de sa fortune, de le faire étudier, pour le diriger vers la carrière ecclésiastique. « Il sera bon prêtre, disait-il, car il a le cœur tendre. » Il entra, à l'âge de douze ans, chez les Cordeliers de Dax, pour faire ses études, et se trouva bientôt en état de servir de précepteur aux enfants d'un riche avocat ; ce qui lui permit de continuer son éducation sans être à charge à sa famille. A l'âge de vingt ans, il se rendit à Toulouse, y fit son cours de théologie, et prit ses grades à l'université de cette ville. Il reçut le sous-diaconat le jour de l'Immaculée Conception ; et deux ans après fut ordonné prêtre. L'année suivante, Vincent fut obligé d'aller à Marseille pour recevoir un legs que lui avait laissé un de ses amis, mort dans cette ville. Pour retourner à Tou-

louse il se décida, sur une proposition qu'on lui fit, à suivre la voie de la mer jusqu'à Narbonne, mais il fut pris par des pirates, maltraité, enchaîné, mené à Tunis et vendu d'abord à un pêcheur, puis à un médecin, après la mort duquel on le vendit à un renégat natif de Nice en Provence. Vincent fut exposé à toutes sortes d'épreuves durant cette captivité ; promesses, menaces, mauvais traitements, rien ne fut épargné pour ébranler sa foi. Le médecin qui fut son second maître, alla jusqu'à lui offrir de le faire son héritier s'il voulait abandonner sa religion. Vincent implora le secours du Ciel par l'intercession de la Sainte Vierge, et il se crut, toute sa vie, redevable à la mère de Dieu, d'avoir échappé à ces tentations. Le Seigneur récompensa cette constance. Une des femmes du renégat voulut un jour que son esclave chantât les louanges du Dieu qu'il adorait ; Vincent les larmes aux yeux chanta le psaume : *Super flumina Babylonis*, et l'antienne : *Salve Regina* avec tant d'onction et de grâce que cette femme en fut vraiment touchée. Elle dit à son mari qu'il avait eu grand tort de quitter sa religion. Ces paroles firent une vive impression sur le renégat. Confus et le cœur plein de remords, il eut un entretien avec Vincent et lui déclara qu'il voulait redevenir chrétien et qu'il n'attendait pour cela que l'occasion de se sauver en Europe. Elle se présenta au bout de dix mois : le 28 juin 1607, Vincent s'embarqua avec son maître ; après avoir franchi la Méditerranée, ils arrivèrent à Aigues-Mortes, d'où ils se rendirent à Avignon. Le renégat y fit son abjuration entre les mains du vice-légat. L'année suivante, il accompagna le Saint à

Rome, et entra chez les Frères de la Charité, pour y faire pénitence le reste de sa vie.

Vincent de Paul, après avoir satisfait sa dévotion dans la capitale du monde chrétien, revint en France. Vers cette époque il se lia d'amitié avec le cardinal de Bérulle, fondateur de l'Oratoire, qui l'engagea à accepter la petite cure de Clichy, près Paris. Avec les aumônes qu'il recueillit dans la capitale, il put rebâtir en entier et orner l'église de cette paroisse, nourrir les pauvres et faire fleurir la piété. Quelques années après, sur les conseils du cardinal, il quitta Clichy pour se charger de l'éducation des trois fils du comte de Gondy, général des galères de France. Ayant accompagné plusieurs fois ce seigneur à Marseille, il fut touché de l'état de détresse où se trouvaient alors les malheureux galériens. Son âme s'émut pour eux d'une immense compassion, et il résolut de travailler de tout son pouvoir à l'amélioration de l'état matériel et moral de ces pauvres condamnés. Il se présenta au milieu d'eux comme un ange consolateur. A force de prévenances, de soins et de douceur, il gagna peu à peu leur confiance. Les conversions furent nombreuses, et bientôt on vit dans ces asiles du crime et de la corruption, la soumission et la résignation, succéder à la brutalité, aux blasphèmes et à la rage impie du désespoir. Le cardinal de Richelieu, frappé du bien produit par Vincent, obtint pour lui, du roi Louis XIII, le titre d'aumonier général des galères. Déjà, depuis plusieurs années Vincent s'était adjoint quelques prêtres, avec lesquels, il avait donné des missions dans les campagnes. On leur donna depuis

le nom de prêtres de la Mission ou Lazaristes. Ils furent érigés en congrégation par le pape Urbain VIII.

Le zèle de saint Vincent n'était pas satisfait. Il s'adressa à des dames très riches et très pieuses et avec leurs libéralités il établit les associations de charité pour le soulagement des pauvres de chaque paroisse. Celle des Dames de la Croix pour l'éducation des petites filles, celle des Dames de la Charité pour le service des malades dans les grands hôpitaux. C'est à lui que la ville de Paris doit la fondation de ces nombreuses maisons où tant de malheureux trouvent asile et secours.

En ce temps-là une multitude d'enfants, fruit du libertinage, étaient chaque nuit exposés aux portes des églises ou sur les places publiques, et périssaient misérablement. Le cœur de Vincent, vivement touché du triste sort de ces innocentes créatures, chercha le moyen de remédier à un si grand mal. Il en recueillit d'abord un certain nombre qu'il confia aux Dames de la Charité, établies depuis quelques années pour le soulagement des pauvres malades des paroisses. Mais comme le nombre de ces enfants croissait chaque jour, Vincent fonda une congrégation de Filles de la Charité pour pouvoir en recueillir un plus grand nombre et leur prodiguer des soins plus tendres. On l'appelle aujourd'hui Congrégation de Saint-Vincent de Paul. Elle a donné naissance à une foule d'autres établissements du même genre, non seulement en France, mais encore dans toutes les parties du monde chrétien, en sorte qu'on peut dire que les malades et les malheureux de tous les pays

doivent à saint Vincent les soins admirables que leur prodiguent les religieuses de tout ordre dans les hôpitaux.

Le grand Apôtre de la charité avait employé quatre-vingts ans à secourir tous les genres d'infortune. Une fièvre violente épuisa le peu de forces qui lui restaient. Il mourut à Saint-Lazare, le 27 septembre 1660, après avoir reçu les derniers sacrements avec tous les sentiments de la foi la plus vive et du plus ardent amour. Clément XIII le canonisa et fixa sa fête au 19 juillet.

Réflexions pratiques.

Si, après le grand saint Paul, il y a un homme qui puisse se glorifier de son amour immense pour ses frères et ses bienfaits incomparables, c'est sans contredit l'illustre Vincent de Paul. Qui pourrait dire son zèle infatigable pour la gloire de Dieu et le salut des âmes, son amour pour les pauvres, pour les malheureux de tout genre? Que d'infortunes il soulagea, que de larmes il essuya, que de maux il adoucit pendant sa vie et après sa mort! Les établissements si utiles et si nombreux qu'il a fondés existent encore et servent à secourir les corps et les âmes des pauvres, des riches, des justes et des pécheurs. C'est ainsi que saint Vincent a donné des marques non équivoques de sa charité pour le prochain. Cette charité ne peut être réelle dans un cœur sans se produire au dehors par des œuvres. Comment l'avons-nous pratiquée? Que d'occasions d'être utile à nos frères et nous les avons perdues! Comment au moins avons-nous accompli les œuvres indispensables?

Grand Apôtre de la charité, aidez-nous à marcher sur vos traces.

Plan de méditation.

I. Dieu, voulant personnifier la charité, a choisi 1° un Français, un prêtre ; 2° un pauvre, c'est saint Vincent de Paul.

II. Exposition de son œuvre.

Autre plan.

I. Amour de saint Vincent de Paul pour les pauvres en général.

II. Et en particulier son zèle pour le salut des pauvres.

SAINTE MARGUERITE, VIERGE ET MARTYRE

20 *juillet.*

Ce fut au troisième siècle, à Antioche, que naquit sainte Marguerite. Son père, nommé Édisse, était grand prêtre des idoles. Sa mère étant morte peu de temps après lui avoir donné le jour, cette admirable enfant fut confiée à une nourrice qui professait le christianisme et qui lui inspira la foi. Édisse s'étant aperçu avec douleur des sentiments chrétiens de sa fille tâcha de les détruire pour la ramener à l'idolâtrie ; mais tous ses efforts furent inutiles. C'est pour cela qu'il prit Marguerite en haine et refusa de la voir à tout jamais. Repoussée par son père, celle-ci se réfugia chez sa nourrice, à la cam-

pagne, où elle fut employée à la garde des troupeaux. Sa douceur et ses vertus lui firent endurer sans plainte cette épreuve qui pouvait sembler rude après une enfance environnée des soins les plus délicats.

En ce temps éclata la dixième persécution. Dioclétien porta contre les chrétiens l'édit le plus barbare et fit de suprêmes efforts pour anéantir le christianisme.

Il employa à cette fin le glaive, le feu, les crochets, les pointes de fer et tous les supplices que peut imaginer la cruauté la plus raffinée. A ce spectacle, Marguerite émue, mais confiante en la Providence, demandait instamment à Dieu de la protéger au milieu des épreuves qu'attendait sa foi et peut-être aussi sa vertu. Un jour que Marguerite veillait à la garde de son troupeau avec quelques compagnes, elle fut aperçue par le gouverneur qui venait à Antioche pour exécuter les ordres de Dioclétien contre les chrétiens. Ce magistrat fut tellement épris de sa beauté qu'il résolut de l'épouser. « Libre ou esclave, dit-il, je veux en faire ma compagne. » Des soldats vinrent l'enlever ; brebis innocente, elle tombait sous la dent d'un loup ravisseur. Mais Dieu veille sur les anges de pureté, et ce que Dieu garde est bien gardé.

Les soldats arrivant auprès du gouverneur dont ils exécutaient les ordres lui dirent : « Cette fille dont vous avez fait rechercher la condition, déclare hautement être chrétienne et n'adore que Jésus crucifié. Malgré nos efforts pour la fléchir nous n'avons pu la vaincre. Voyez si vous serez plus habile. » Le ma-

gistrat, attristé, l'interrogea en lui adressant tout d'abord des paroles très bienveillantes : « Jeune fille, lui dit-il, n'aie point peur, fais-moi connaître ton origine ; es-tu libre ou esclave ? — Ma famille est très connue dans la ville, répondit Marguerite, on pourra facilement vous renseigner. Quant à ma condition, je ne suis esclave de personne. Je suis de cœur la servante de Jésus-Christ, mon Seigneur, que j'ai religieusement adoré dès mon jeune âge et que j'adorerai toujours. — Comment t'appelles-tu ? — Les hommes m'appellent Marguerite ; mais j'ai un nom plus beau et plus glorieux que j'ai reçu sur les fonts sacrés du baptême, c'est celui de chrétienne. Je me nomme donc chrétienne. »

Cette réponse irrita le juge qui ordonna de jeter Marguerite dans une noire prison et de lui refuser toute nourriture, espérant qu'à son âge elle se laisserait dompter par l'horreur des ténèbres et par la faim ; mais Dieu prit soin d'elle, et elle demeura invincible. Quelques jours après, pensant qu'un interrogatoire public intimiderait la jeune chrétienne, il la fit comparaître solennellement. « Enfant, lui dit-il, d'une voix tout à fait doucereuse, ton esprit imbu d'erreurs te conduit à ta perte. Écoute les remontrances de ceux qui veulent te sauver et te rendre heureuse. Cesse de subir les influences étrangères qui te fascinent et te mènent aux tourments. — Mon esprit éclairé par ma foi me dit de rester fidèle à Jésus-Christ, que je glorifie et que j'adore avec confiance. Vos promesses et vos menaces sont impuissantes à m'ébranler. Vous pouvez me faire mourir, mais vous ne me séparerez point de Jésus-Christ. »

La résistance calme et raisonnée de Marguerite transporta de fureur le juge qui, se trouvant poussé à bout sous les yeux de tout le peuple, ordonna qu'on déchirât à coups de verges la jeune martyre. L'ordre fut promptement exécuté et avec une cruauté impossible à décrire.

Toute la cour fut teinte de son sang ; et tandis qu'on déchirait impitoyablement la victime, un bourreau criait à haute voix : « Marguerite, sacrifie à nos dieux, et ne perds pas la fortune et la vie par ton obstination et ta folie. » Ce spectacle attendrit le peuple qui était présent. Les bourreaux épuisés de forces n'eurent pas plus tôt cessé de la torturer, que la Sainte, regardant le gouverneur : « Seigneur, lui » dit-elle , inventez d'autres tourments ; Jésus-» Christ est avec moi ; rien ne peut être supérieur » à la force et au courage qu'il me donne. » Le magistrat irrité de cette provocation ordonne qu'on lui serre les pieds et les mains avec des lames de fer rougies au feu, qu'on rouvre toutes ses plaies. Le supplice était inouï, et tout le peuple en a horreur et se retire tremblant et effrayé d'un tel spectacle. Marguerite seule demeure calme et résignée. Le tyran la fait détacher et jeter dans une obscure prison. Aussitôt Dieu remplit son cachot d'une lumière éclatante, inonde son âme des plus douces consolations et guérit les blessures de son corps ; et quand le lendemain le gouverneur la fait comparaître à son tribunal, elle y revient en plus parfaite santé et plus belle que jamais. « Remercie mes dieux qui t'ont guérie, dit le tyran. — Non, je ne dois rien à vos dieux impuissants. Ma reconnais-

sance est tout entière pour Jésus-Christ, mon Sauveur. » A ces mots la fureur du juge est à son comble. Il la fait jeter dans une cuve pleine d'huile bouillante, les pieds et les mains liés. Dieu vient encore une fois au secours de sa servante ; l'huile ne lui fait pas le moindre mal, et en ce moment une voix miraculeuse parle à notre héroïne. « Marguerite, dit-elle, digne servante du Seigneur, tu triompheras de tes bourreaux. » Ces merveilles convertissent un grand nombre d'assistants. Le gouverneur lui-même, effrayé de tant de prodiges, craignant quelque sédition, ordonne que sans différer on tranche la tête à la Sainte. La victime chante le cantique d'actions de grâces, la terre tremble et le bourreau n'ose la frapper. Marguerite l'encourage à exécuter les ordres qui lui ont été donnés et elle reçoit la palme du martyre. Son corps fut enlevé par les chrétiens et enseveli avec honneur. Quelques années après on bâtit une église au lieu même où Marguerite avait trouvé la fin de ses longues souffrances.

Réflexions pratiques.

L'histoire de cette belle vie nous fait admirer les triomphes de Marguerite : 1° sur elle-même ; 2° sur son père et les faux biens de ce monde ; 3° sur ses persécuteurs.

I. Une nourrice pleine de foi apprend à Marguerite qu'elle est l'enfant d'un Dieu qu'elle est obligée de servir toute sa vie. Elle lui raconte la noble mission qu'un chrétien doit remplir sur la terre, les espérances qui s'offrent à lui pour l'éternité. Aussi-

tôt elle renonce à tout ce qui peut arrêter son élan vers Dieu, et entre avec courage dans la voie du sacrifice. Comme chrétien, j'ai la même mission et les mêmes devoirs à remplir. Où sont les sacrifices que je m'impose chaque jour dans ce but?

II. Édisse apprenant les sentiments chrétiens qui animaient sa fille bien-aimée, fait tous ses efforts pour l'amener au culte des idoles. Pour réaliser ses desseins il étale à ses yeux le luxe des richesses, les séductions du plaisir; mais cette enfant du Ciel, jugeant les choses à leur juste valeur, méprise les biens d'ici-bas et ne s'attache qu'à ceux de l'éternité. Elle ferme l'oreille à la voix de son père pour n'écouter que celle de Dieu. Dès lors il n'y a plus de place pour elle dans le cœur d'Édisse. L'amour paternel se change en une haine implacable. Et celui qui devait être son protecteur et son ami, devient son dénonciateur et son bourreau. Marguerite consent à tout perdre pourvu qu'elle conserve l'amitié de Dieu. Quelle générosité! En ai-je une semblable? Pour conserver la grâce de Dieu, ai-je le courage de quitter le péché et l'occasion du péché?

III. Marguerite triomphe de la rage de ses bourreaux. Ai-je triomphé de la fureur du démon, du monde, de mes passions, véritables bourreaux de mon âme?

Plan de méditation.

I. Empressement de Marguerite à s'instruire dans la foi de son enfance.

II. Son désir du martyre, généreux et efficace, la fait triompher de la chair, du monde et du démon.

III. Merveilles opérées dans son martyre : 1° une lumière éclatante se répand dans sa prison; 2° ses blessures sont guéries ; 3° une voix miraculeuse lui annonce sa victoire.

SAINT VICTOR, Martyr

21 *juillet.*

Saint Victor, l'un des plus illustres martyrs de l'Église, naquit à Marseille, d'une des familles les plus nobles et les plus distinguées de la ville. Ses parents, bons chrétiens, lui firent donner une éducation digne de sa religion et de sa naissance. Lorsqu'il fut en âge de choisir un état, il embrassa la profession des armes, et servit sous les empereurs avec honneur et distinction. En vaillant officier, il se dévoua à l'empire de toute l'énergie de son patriotisme chrétien. Or, il arriva que le cruel Maximien vint en Gaule pour réprimer une révolte et se rendit à Marseille où existait une Église aussi nombreuse que florissante. Implacable ennemi du nom chrétien, il résolut de l'anéantir et persécuta les fidèles avec une incroyable fureur.

Victor ayant appris l'arrivée du tyran Maximien, au lieu de cacher son amour pour Jésus-Christ, sentit son zèle s'enflammer de plus en plus à mesure que sévissait le feu de la persécution. Il parcourait hardiment les rangs des soldats chrétiens, pour leur communiquer son ardeur, les encourager à combattre vaillamment pour Jésus-Christ. On le voyait

le jour et la nuit se transporter de maison en maison pour exhorter les fidèles à souffrir avec constance. Il ne manquait pas de les encourager à mourir pour le divin Maître, leur montrant dans les tourments passagers du martyre le germe d'une gloire éternelle. En même temps qu'il les encourageait par ses paroles, il les secourait par ses grandes libéralités. Jamais zèle plus ardent, plus compatissant, plus efficace. Il accompagnait les martyrs jusque sur les échafauds pour les fortifier dans le suprême combat.

Un dévouement si héroïque ne pouvait manquer de le faire remarquer. Trahi et dénoncé à la colère de l'empereur, il fut aussitôt chargé de chaînes et conduit devant les préfets Astérius et Eutychius, comme rebelle aux ordres du prince. Les préfets, amis particuliers du Saint, auraient voulu le gagner, et ils ne négligèrent rien pour le déterminer à sacrifier aux dieux et l'empêcher de perdre le fruit de ses services et de la faveur de l'empereur. « Je suis fort touché de l'intérêt que vous me portez, dit Victor; toutefois je déclare ne pas pouvoir suivre vos conseils opposés à mes devoirs et condamnés par la religion du vrai Dieu. J'estime et je respecte les bonnes grâces de Maximien. Mais fallût-il perdre mes emplois, mes biens, la vie même, je suis prêt à tout sacrifier plutôt que d'abjurer le christianisme. »

Cette réponse souleva des cris d'indignation; mais comme le prisonnier était un homme de qualité, on l'envoya à l'empereur. Maximien le fit comparaître à son tribunal. Il employa tour à tour les promesses et les menaces pour l'engager à sacrifier

aux dieux; le Saint, inébranlable, confondit le tyran et ses officiers en démontrant la vanité des idoles et la divinité de Jésus-Christ. L'empereur croyant qu'un guerrier accoutumé à affronter la mort dans les combats serait plus sensible à l'ignominie qu'à la douleur, lui fit lier les pieds et ordonna qu'il fût traîné par toutes les rues de la ville pour être exposé aux coups et aux insultes de la foule exaspérée.

Après ce premier tourment, Victor fut ramené tout sanglant au tribunal des préfets. Ceux-ci le croyant abattu par tout ce qu'il avait souffert, le pressèrent de sacrifier aux dieux de l'empire. « Je suis chrétien, leur répondit le martyr, et je méprise vos dieux; je confesse Jésus-Christ. Vous pouvez me condamner à tel supplice qu'il vous plaira, rien ne me fera abandonner le véritable Dieu. » A ces mots on l'étendit sur un chevalet et son corps fut affreusement déchiré. Victor, les yeux levés au ciel, demandait la constance qu'il savait être un don de Dieu. Jésus-Christ lui apparut une croix à la main et l'encouragea dans ce noble combat en lui promettant une couronne immortelle, fruit de sa victoire. Cette vision adoucit merveilleusement le sentiment de ses douleurs. Enfin les bourreaux, las de sa constance, le détachèrent de dessus le chevalet pour le mettre dans un noir cachot. — A minuit, Dieu le visita par ses Anges. La prison fut remplie d'une lumière plus brillante que celle du soleil, et le martyr chantait avec les esprits célestes les louanges du Seigneur. Trois soldats chargés de garder la prison furent si frappés de cette lumière miraculeuse que, venant se jeter aux pieds de Victor, ils lui demandèrent

pardon, et le prièrent de lui accorder la grâce du baptême. Leurs noms étaient Alexandre, Longin et Félicien. Le Saint, après les avoir instruits autant que les circonstances le lui permettaient, envoya chercher des prêtres la nuit même, leur servit de parrain, et eut la consolation de se voir précédé dans le Ciel par trois âmes qu'il avait gagnées à Jésus-Christ. L'empereur apprenant ce qui s'était passé, transporté de rage, fit conduire le Saint avec les trois gardes au milieu de la place publique. Le peuple accabla Victor d'injures et voulut l'obliger à faire rentrer les nouveaux convertis dans le paganisme; mais il répondit qu'il ne pouvait détruire ce qui était bien fait; puis se tournant vers les gardes, il leur dit : « Vous êtes toujours soldats, combattez avec courage, Dieu vous donnera la victoire. Vous appartenez à Jésus-Christ ; soyez-lui fidèles jusqu'à la mort. Une couronne qui ne se flétrira jamais vous est préparée. » Alexandre, Longin et Félicien persévérèrent dans la confession de Jésus-Christ, et furent décapités par l'ordre de l'empereur. — Trois jours après, Maximien rappela Victor devant son tribunal, et lui ordonna d'adorer une idole de Jupiter qu'il avait mise sur un autel avec de l'encens. Victor, saisi d'horreur, poussa l'autel avec son pied, et le renversa ainsi que l'idole. Le prince, pour venger ses dieux, lui fait aussitôt couper le pied. Le soldat de Jésus-Christ souffrit avec joie, et offrit à Dieu les prémices de son sang. Quelques moments après, Maximien le fit mettre sous la meule d'un moulin pour être broyé, mais la machine se brisa. Enfin il lui fit trancher la tête. C'est en ce moment qu'une

voix céleste proféra ces paroles : « Tu as vaincu, Victor, tu as vaincu. » Son corps, ainsi que celui des trois gardes, furent jetés dans la mer, mais les chrétiens les trouvèrent sur le rivage, et les placèrent dans une grotte taillée dans le roc.

Réflexions pratiques.

Qu'ils sont petits les plus grands héros des combats terrestres quand on les met en parallèle avec l'intrépide Victor, la gloire de Marseille et l'admiration de l'Église universelle. Ce vaillant officier qui pouvait aisément parvenir aux premières dignités de l'empire en trahissant sa foi, non seulement renonce à tous les avantages temporels pour demeurer fidèle à Jésus-Christ, mais il brave les tourments du plus cruel martyre.

Ce n'est pas assez d'admirer ce courage, il faut encore nous rappeler qu'en qualité de chrétiens nous sommes soldats de Jésus-Christ, obligés de combattre chaque jour les ennemis qui nous font la guerre : le démon d'abord, le monde ensuite et enfin nos passions qui sont un puissant auxiliaire de Satan pour nous conduire à la ruine éternelle. Gardons-nous de nous laisser vaincre. Avec la grâce de Dieu et notre bonne volonté nous sommes assurés du triomphe. Luttons avec courage, il ne s'agit de rien moins que de la conquête du Ciel.

Plan de méditation.

Saint Victor triomphe de l'idolâtrie : 1° dans les esprits en les éclairant ; 2° sur les autels en les renversant ; 3° parmi les supplices en les souffrant.

SAINTE MARIE-MAGDELEINE

22 *juillet.*

Marie-Magdeleine, sœur de Marthe et de Lazare, était d'une famille distinguée de Béthanie, bourg situé à deux heures de Jérusalem. Après la mort de ses parents, Marie avait reçu pour héritage le château de Magdala, en Galilée, d'où lui vint le surnom de Magdeleine. Lazare et Marthe avaient hérité des propriétés qui étaient à Béthanie et autour de Jérusalem. Marie s'étant retirée à Magdala, et se trouvant ainsi livrée à elle-même, s'abandonna bientôt à tous les penchants corrompus du cœur; elle devint le scandale de toute la Galilée, et on ne la connut que sous le nom de pécheresse publique. En punition de ses crimes, elle fut possédée du démon jusqu'au jour où le Sauveur, lui remettant ses péchés, l'affranchit de cette domination horrible. Le divin Maître commençait alors à remplir toute la Judée de l'éclat de ses miracles et de la bonne odeur de sa sainteté: il venait de ressusciter le fils de la veuve de Naïm, lorsque Marie-Magdeleine eut la curiosité de le voir et de l'entendre. Ayant ouï dire à Jésus ces douces et consolantes paroles adressées à la foule : « Venez à moi vous tous qui êtes fatigués... et qui êtes chargés, et je vous soulagerai. Mettez-vous sous mon joug, et apprenez de moi... que je suis doux et humble de cœur, et vous trouverez le repos de vos âmes ; car mon joug est doux et mon fardeau léger. » Attirée par tant de mansuétude et de bienfaisance, Magdeleine entra un jour à la suite de Jésus

dans la maison de Simon, le Pharisien. Elle avait à la main un vase d'albâtre plein d'huile odorante, elle se jeta aux pieds de Jésus, les arrosa de ses larmes et de parfums, les essuya de ces cheveux et les baisa respectueusement. Cependant le Pharisien disait en lui-même: « Si cet homme étaitprophète, il saurait quelle est cette femme qui le touche et que c'est une pécheresse. » Mais Jésus pénétrant la pensée de son hôte. « Simon, j'ai quelque chose à vous dire : — Maître, parlez. — Un créancier avait deux débiteurs; l'un lui devait cinq cents deniers et l'autre cinquante. Il remit à tous deux leur dette, parce qu'ils n'avaient pas de quoi s'en acquitter. Après cela, qui des deux l'aimera le plus? — Je pense, reprit le Pharisien, que c'est celui à qui il a remis davantage. — Vous avez bien jugé, dit Jésus, » et se tournant : « Voyez-vous cette femme! ajouta-t-il. Je suis entré dans votre maison ; vous ne m'avez pas donné de l'eau pour me laver les pieds, et elle, au contraire, a arrosé mes pieds, de ses larmes et les a essuyés de ses cheveux. Vous ne m'avez point donné de baiser, mais elle, depuis qu'elle est entrée, n'a cessé de baiser mes pieds. Vous n'avez pas versé de parfum sur ma tête, et elle a versé sur mes pieds une huile précieuse. C'est pourquoi, je vous le dis, beaucoup de péchés lui sont remis, parce qu'elle a beaucoup aimé. Mais celui-là aime moins à qui on remet moins. » Puis il dit à cette femme : « Vos péchés vous sont pardonnés... votre foi vous a sauvée, allez en paix. » Et Marie fut délivrée du démon. Pour lui témoigner sa reconnaissance à Jésus, elle s'attacha à son service et le suivit jusques au pied de la croix.

Un jour, Marthe, Lazare et Marie faisaient un festin à Jésus. Marthe, pour traiter son hôte avec distinction, se donnait toutes sortes de mouvements et de sollicitude. Marie, au contraire, était assise aux pieds du Sauveur, écoutant ses divines paroles et tâchant de se les approprier par la méditation. Marthe, s'étant tournée vers le Sauveur, s'en plaignit : « Dites, je vous prie, à ma sœur qui me laisse toute la peine, de m'aider. — Marthe, Marthe, vous vous troublez et vous vous inquiétez pour une foule de choses ; une seule pourtant est nécessaire. Marie a choisi la meilleure part, qui ne lui sera pas enlevée. » Ainsi le divin Maître, sans blâmer la vie active de Marthe, donnait cependant la préférence à la vie contemplative de Marie.

Le Fils de Dieu pour éviter la furenr des Juifs, ayant quitté la Galilée, se retira au delà du Jourdain. C'est dans cette circonstance que Lazare tomba malade et que l'heureuse famille, que Jésus aimait, fut plongée dans la tristesse. Comme la maladie s'aggravait considérablement, les deux sœurs de Lazare envoyèrent un messager à Jésus pour lui dire : « Seigneur, celui que vous aimez est malade. » Lorsque le Sauveur fut de retour à Béthanie, Lazare était depuis quatre jours dans le tombeau. Les deux sœurs infortunées, apprenant l'arrivée du divin Maître, coururent à sa rencontre et se jetèrent à ses pieds en pleurant, elles lui dirent : *Seigneur, si vous eussiez été ici, notre frère ne serait point mort...* Jésus à la vue de tant de douleur se troubla lui-même et frémit en esprit. *Où l'avez vous posé?* dit-il. On le conduisit au tombeau en disant : *Venez et voyez.* Et

le Fils de Dieu pleura. A la vue de ses larmes, quelques Juifs se disaient à voix basse : *Voyez comme il aimait Lazare.* Aussitôt Jésus, levant les yeux au Ciel, fit une prière, puis il dit d'une voix forte : *Lazare, sortez de votre tombeau*, et Lazare obéit.

Cependant, l'heure approchait où le Fils de Dieu devait consommer la Rédemption du monde par le sacrifice de sa vie. Six jours avant sa mort tragique, c'est-à-dire la veille de son entrée triomphante à Jérusalem, il soupa avec Lazare et ses disciples chez Simon, qu'il avait guéri de la lèpre. Pendant le repas on vit apparaître, dans la salle du festin, Marie-Madeleine portant un vase d'albâtre rempli d'un parfum précieux qu'elle répandit sur la tête et sur les pieds du Sauveur. C'est alors que Judas s'écria avec indignation : « A quoi bon la perte de ce parfum. On pouvait le vendre plus de trois cents deniers et les donner aux pauvres. » Jésus prend aussitôt la défense de sa fidèle amante. « Pourquoi attristez-vous cette femme ? Son action envers moi est bonne ; car vous aurez toujours des pauvres avec vous, mais vous ne m'aurez pas toujours. » — Mais c'est dans la passion de son Seigneur que se manifesta dans toute sa force l'amour de la pécheresse convertie. Tous les Apôtres ont fui à l'arrestation de leur Maître. Mais Madeleine le suit et l'accompagne partout ; même au Calvaire où elle se tient au pied de la croix avec la Sainte Vierge. Là, elle le vit mourir.

Quand vint le moment de mettre Jésus-Christ dans le tombeau, Magdeleine était présente et resta avec les autres femmes près du sépulcre. Leur dessein était de l'embaumer de nouveau, mais ce travail

étant défendu à cause du Sabbat, elles suivirent les prescriptions de la loi. Le lendemain, de grand matin, elles se rendirent au tombeau emportant leurs parfums. Quelle fut leur surprise et leur affliction quand elles virent le sépulcre vide! Magdeleine courut avertir Pierre et Jean. Ces deux apôtres étant venus vérifier le fait, s'en retournèrent. Magdeleine resta à pleurer auprès du sépulcre. Quelques instants après elle vit deux anges vêtus de blanc, qui lui dirent : « Femme, pourquoi pleurez-vous ? — C'est répondit-elle, qu'ils ont enlevé mon Seigneur, et je ne sais où ils l'ont mis. » Lorsqu'elle eut dit cela, elle se retourna et vit Jésus debout, et elle ne savait pas que c'était le Maître. Et Jésus lui dit : « Femme, pourquoi pleurez-vous ? » Elle, croyant que c'était le jardinier, lui dit : « Seigneur, si c'est vous qui l'avez enlevé, dites-moi où vous l'avez mis et je l'emporterai. » « Marie », lui dit le Sauveur. A ce mot, Magdeleine le reconnut, et s'écriant : « Mon Maître ! » elle se jeta à ses pieds pour les embrasser. « Ne me touchez pas, répond le Sauveur, mais allez annoncer aux Apôtres le fait de ma résurrection. »

L'Évangile garde le silence le plus absolu sur la suite de la vie de Magdeleine. Selon une tradition populaire, après la descente du Saint-Esprit, Marie, Marthe et Lazare furent exilés de Jérusalem. On les embarqua sur un vaisseau à demi brisé, sans voiles, sans avirons, au moment d'une affreuse tempête. Mais celui qui commande aux flots guida le navire vers le port de Marseille, où il entra à la vue de tout le peuple étonné. La famille exilée prêcha le Christ à ce peuple idolâtre qui se convertit en grand nombre.

Quelques années après, Marie se retira dans le désert de la Sainte-Baume, près de la ville de Saint-Maximin. C'est là qu'elle mena une vie toute céleste durant trente ans, dans de continuelles communications avec les anges. Sa pénitence fut extrême. Elle n'eut d'autre abri que le vaste caveau de la Sainte-Baume, d'autre lit que les rochers, et d'autre nourriture que quelques racines qui croissaient autour de sa grotte. On conserve encore aujourd'hui ses précieuses reliques dans la magnifique église de Saint-Maximin, desservie par les Dominicains.

Réflexions pratiques.

Marie-Magdeleine, que nous voyons aujourd'hui aux pieds de Jésus-Christ, les arrosant de ses larmes, était naguère une femme plongée dans le désordre, esclave des passions les plus honteuses. Cette illustre pénitente, après avoir connu le divin Maître, renonça à ses plaisirs criminels, changea de vie et devint par le repentir la plus fidèle amante du Sauveur. Heureuses les larmes de Magdeleine qui ont effacé tous ses crimes ! O mon âme ! quand pleurerons-nous les désordres de notre vie passée ? Qu'attendons-nous ? Il faut à l'exemple de sainte Magdeleine s'attacher à Dieu et le suivre jusqu'à la mort ; pour cela il est nécessaire de changer de vie. Monde, plaisirs, honneurs je vous quitte pour toujours, laissez-moi désormais pleurer mes péchés.

Magdeleine verse des larmes de compassion, lorsqu'elle voit Jésus entre les mains des bourreaux ; elle l'accompagne jusqu'au Calvaire ; elle demeure

sous la croix et mêle ses larmes au sang adorable de Jésus-Christ.

Nous chrétiens, nous voyons tous les jours le Sauveur mourant en croix, nous assistons à sa passion renouvelée dans l'Eucharistie, et cependant nous ne versons pas une seule larme! C'est que nous n'avons pas un cœur plein d'amour et de tendresse pour Jésus comme Magdeleine. O mon Dieu! embrasez mon âme du feu de votre charité.

Plan de méditation.

I. Amour tendre et ardent de sainte Magdeleine pour Jésus, qui adoucit tout ce qu'elle entreprend de plus amer pour lui.

II. Amour fort et généreux qui ne connaît plus rien qu'elle ne lui sacrifie.

SAINT APOLLINAIRE, ÉVÊQUE ET MARTYR

23 *juillet.*

Saint Apollinaire, apôtre et premier évêque de Ravenne, avait été disciple du Sauveur. Après l'Ascension de l'Homme-Dieu, il accompagna saint Pierre à Antioche, où il travailla sous la conduite du saint Apôtre avec tant de zèle et de succès, que saint Pierre quittant Antioche lui demanda de l'accompagner en Italie et à Rome. A leur arrivée, le saint apôtre, instruit des desseins de la Providence sur son cher compagnon, le sacra évêque et l'envoya à Ravenne. Le désir extrême qu'avait saint

Apollinaire de répandre son sang pour Jésus-Christ, lui fit recevoir sa mission avec une joie extraordinaire. L'espérance de trouver le martyre au milieu d'un peuple furieusement attaché au culte des faux dieux et à toutes les superstitions du paganisme, le fit partir avec empressement. Il était sur le point d'entrer dans la ville, lorsqu'un jeune enfant aveugle le prenant par sa robe lui demanda l'aumône. Le Saint touché du triste état de ce pauvre malheureux lui donna généreusement et, faisant sur lui le signe de la croix, il lui rendit la vue. Cette merveille assembla de nombreux curieux autour de l'étranger. Notre Saint, profitant des heureuses dispositions où ce miracle avait mis les esprits, leur parla à peu près comme avait parlé saint Pierre aux Juifs, après avoir guéri le boiteux à la porte du temple de Jérusalem : « Mes amis, leur dit-il, le miracle dont vous venez d'être les témoins, n'a point été opéré par ma puissance, mais au nom du vrai Dieu que je viens vous annoncer, et il n'y a point de salut à espérer si on n'embrasse pas sa religion. » On ne tarda point à admirer les fruits de son apostolat. Le père du miraculé embrassa la foi de Jésus-Christ avec toute sa famille. Cette merveille se répandit par toute la ville et chacun s'empressa de venir voir et entendre le Saint. Un officier qui commandait un corps de soldats apprenant ce qui était arrivé, pria le Saint d'aller chez lui voir sa femme malade depuis plusieurs années et qui se mourait. Apollinaire étant entré chez la malade, et la voyant sur le point d'expirer, adressa à Dieu une prière, fit sur elle le signe de la croix, puis lui commanda au nom de Jésus-Christ de se lever.

Cette femme, sentant ses forces revenir, cria la première au miracle, se leva, se jeta aux pieds du Saint avec toute sa famille; chacun confessa qu'il n'y a de vrai Dieu que le Dieu des chrétiens et tous demandèrent le baptême.

De si heureux commencements furent suivis d'une abondante moisson. L'officier converti à la foi de Jésus-Christ donna une de ses maisons de Ravenne à notre Saint. Le nombre des fidèles devint si considérable en peu de temps que le saint évêque fut obligé de se former comme un petit clergé en se choisissant des disciples qui pussent l'aider dans les sacrées fonctions de son ministère. Les saints mystères s'y célébraient avec un religieux respect; on chantait les louanges du Seigneur avec une édifiante piété; le zélé pasteur y distribuait au troupeau le pain de la parole. Quoique ces exercices de religion se fissent la nuit et en secret, selon l'usage de ces temps de persécution, on ne put les tenir si cachés que les païens ne s'en aperçussent. Apollinaire fut pris, traîné hors de la ville et gravement maltraité par les prêtres des idoles. Les chrétiens qui le croyaient mort, l'ayant trouvé plein de vie sur le bord de la mer, le cachèrent pendant quelque temps dans une maison qui ne tarda pas à devenir une église. Six mois après, ayant rendu par ses prières la parole à Boniface, homme noble, et délivré sa fille d'un démon impur, il vit s'allumer contre lui une nouvelle sédition. Il fut frappé de verges; on l'obligea à marcher nu-pieds sur des charbons ardents. Le feu ne lui ayant fait aucun mal, Apollinaire fut chassé de la ville. S'étant caché avec quelques

chrétiens, il partit ensuite pour l'Émilie où il annonça l'Évangile avec des fruits incroyables. Mais le troupeau ne put souffrir plus longtemps l'absence de son cher pasteur. Les chrétiens de Ravenne l'ayant obligé d'y revenir, il y fut reçu avec des transports de joie qui lui firent bientôt oublier ses fatigues. Rufin, ancien patrice, ayant appris le retour de l'homme de Dieu, le fit prier de venir voir sa fille dangereusement malade. Le Saint ne fut pas plus tôt arrivé au logis que la fille expira. Le père désolé crut que c'était un effet de la colère de ses dieux et s'emporta contre Apollinaire. Le Saint sans s'émouvoir : « Promettez-moi, seigneur, lui dit-il, que si Jésus-Christ vous rend votre fille, vous ne l'empêcherez pas de suivre son Sauveur. — Je vous jure, répond le père affligé, que si votre Dieu ressuscite ma fille, elle et moi et toute ma famille nous n'aurons plus d'autre Dieu que lui. » Le Saint ayant fait sa prière : « Au nom de Jésus-Christ, s'écrie-t-il, levez-vous, ma fille, et rendez grâces à votre bienfaiteur. » Au même instant la fille se lève, et dit à haute voix : « Le Dieu d'Apollinaire est le seul vrai Dieu. » Toute la maison retentit de cris de joie. Plus de trois cents personnes reçoivent le baptême. Rufin devient un des chrétiens les plus zélés, et sa fille l'exemple des vierges chrétiennes.

Le préfet informé de tant de merveilles envoya prendre Apollinaire, le fit appliquer à une cruelle torture ; il ordonna qu'on déchirât son corps à coups de fouet et qu'on répandît de l'huile bouillante sur ses plaies. Mais le Saint ne cessait de chanter les louanges de Dieu. Le tyran lui fit briser les mâchoires à coups

de pierres. Quatre jours après, il l'envoya en exil dans la Grèce. Le navire sur lequel il était monté ayant fait naufrage, il aborda en Mysie, puis il gagna les rives du Danube et alla en Thrace. Là, le démon qu'on adorait au temple de Sérapis, déclara qu'il ne rendrait point d'oracle, tant que le disciple de l'apôtre Pierre demeurerait dans le pays. Après de longues recherches on trouva le Saint qui fut obligé de se rembarquer. La Providence le ramena pour la troisième fois à Ravenne au milieu des acclamations des fidèles. Plus tard, étant encore accusé par les prêtres des idoles, il fut remis à la garde du centurion. Celui-ci qui était chrétien, quoique en secret, le mit en liberté pendant la nuit. Mais aussitôt que la fuite du confesseur fut connue, on envoya des satellites à sa poursuite. Ceux-ci l'atteignirent, l'accablèrent de coups et le laissèrent pour mort sur le chemin. Les chrétiens le recueillirent et sept jours après il quitta ce monde, honoré de la gloire du martyre au moment où il exhortait ses disciples à professer constamment la foi. Son corps fut enseveli près des murs de la ville, le 23 juillet 81.

Réflexions pratiques.

Procurer la gloire de Dieu, la chercher en tout e partout, tel a été le principal caractère des saints, telle a été la grande devise de saint Apollinaire en particulier. Cet illustre disciple de Jésus-Christ a travaillé avec ardeur à la propagation du royaume et de la gloire du Sauveur. Il a glorifié son divin Maître par sa sainteté héroïque, qu'il avait puisée dans le cœur même de l'Homme-Dieu et dans ses relations

fréquentes avec les Apôtres, et les premiers martyrs de la religion chrétienne. Il a glorifié Jésus-Christ en remplissant dignement le ministère évangélique avec tout le zèle d'un véritable apôtre, avec toutes les vertus d'un saint évêque. Il a glorifié le divin Maître en propageant son royaume et sa doctrine céleste, en opérant une foule de conversions, en combattant généreusement contre le règne de Satan et le culte des idoles. Il a glorifié le Sauveur par son courage à confesser sa foi en face des persécuteurs les plus cruels et par sa constance au milieu des plus affreux tourments. Il a enfin glorifié l'Homme-Dieu par l'effusion de son sang, par la grande voie du martyre, qui est la plus éclatante glorification du divin Maître, le plus beau témoignage offert à sa divinité. Pouvons-nous nous flatter d'avoir toujours glorifié Jésus dans les combats de la vie chrétienne? Comment avons-nous soutenu l'honneur du Christ et de son Église, les droits sacrés de la justice et de la vérité? Une déplorable lâcheté, un coupable respect humain ne nous ont-ils pas bien souvent arrêté dans le chemin du devoir et de la vertu? Rougissons de notre faiblesse et de notre pusillanimité. Et prenons la résolution de chercher en tout et partout la gloire de Dieu suivant la recommandation de saint Paul : *Omnia in gloriam Dei facite;* et le Seigneur de son côté saura nous glorifier en ce monde et en l'autre.

Plan de méditation.

I. Comment Apollinaire a glorifié Jésus-Christ.

II. Comment Jésus-Christ a glorifié saint Apollinaire.

SAINTE CHRISTINE, Vierge et Martyre

24 juillet.

Sainte Christine naquit à Tyr en Toscane, sur les bords du lac de Bolsène. Elle était fille du gouverneur de cette ville. Urbain son père, magistrat riche et puissant, était fort attaché aux superstitions du paganisme et se distinguait par sa haine contre les chrétiens. Aussi les faisait-il rechercher avec soin et tourmenter avec une barbare cruauté. Il y eut peu d'heures dans sa vie où il n'eût à ses pieds quelqu'un de ces généreux défenseurs de la foi ; peu de jours où il ne se fît chez lui quelque interrogatoire. Dans cette salle qui servait de tribunal, Christine acquit les premières connaissances de notre religion. Plus tard elle devait y confondre la malice de son père, y faire triompher la foi du Christ. Un sentiment de curiosité la porta à demander quelles gens étaient ces criminels qui comparaissaient tous les jours devant son père, joignant à une rare modestie un grand désir de mourir et une constance héroïque dans les supplices. On lui dit que c'étaient des chrétiens, qui n'adoraient qu'un seul Dieu, et avaient un souverain mépris pour les idoles ; qu'après cette vie, ils en attendaient une autre beaucoup plus heureuse, et que c'était pour cela qu'ils faisaient si peu de cas de celle-ci. Cette connaissance superficielle du christianisme ne fit qu'augmenter sa curiosité. Elle assistait assidûment aux interrogatoires qu'on faisait subir aux martyrs ; et la grâce qui devait triompher

dans cette jeune fille, agissait si fort en elle, qu'elle eut bientôt une idée juste de notre sainte religion, et dès lors un ardent désir d'être martyre.

La Providence lui fournit le moyen de se faire instruire à fond du christianisme : quelques dames chrétiennes lui donnèrent leurs soins, et lui procurèrent le bonheur de recevoir le baptême. Tout cela secrètement ; mais bientôt son zèle la porta à se déclarer avec éclat. Ayant trouvé un jour les nombreuses idoles d'or et d'argent que son père gardait avec beaucoup de vénération, elle les brisa et en donna les débris aux pauvres chrétiens qui languissaient dans la misère. Une action si hardie alluma la colère du gouverneur ; et oubliant qu'il était son père, il résolut de lui faire expier son prétendu sacrilège. L'ayant fait venir devant lui, il feignit de lui parler avec mansuétude. « Je ne saurais croire, ma fille, lui dit-il, que vous soyez coupable du crime dont on vous accuse ; serait-il possible que ce fût vous qui eussiez mis en pièces nos dieux ! — Voilà de plaisants dieux, répond hardiment Christine, qu'une jeune fille comme moi peut mettre en pièces ! Est-il possible, mon cher père, continue-t-elle, que vous parliez sérieusement quand vous appelez des dieux, des ouvrages faits à coups de marteau, et d'une matière qui vous sert de vaisselle de table ? » Urbain ne lui permit pas d'en dire davantage ; mais, transporté de colère, et oubliant les sentiments les plus naturels : « Je vois bien, lui dit-il, petite fille, que ces enchanteurs de chrétiens t'ont fait tourner l'esprit ; mais je jure par Jupiter, que tu redeviendras plus sage ou tu perdras la vie sans pitié. — Faites, mon cher père, repart la

fille sans s'effrayer, faites tout ce qu'il vous plaira ; vous pouvez m'ôter la vie, mais vous ne m'ôterez pas la foi de Jésus-Christ, mon divin Sauveur, qui saura me donner la force d'endurer les plus cruels supplices. » Le père, ne se possédant plus, fait venir des bourreaux ; et craignant qu'on n'épargnât sa fille, le barbare eut la cruauté de la faire déchirer à grands coups de fouet en sa présence. Voyant Christine aussi tranquille que si elle n'avait rien souffert, il ordonne qu'on lui rouvre les plaies avec des ongles de fer, et qu'on déchire tout son corps délicat en lambeaux jusqu'à ce qu'elle expire. — C'était un navrant spectacle de voir cette innocente victime nageant dans son sang, et tellement déchirée qu'on voyait jusqu'aux os. Calme et joyeuse, elle bénissait le Seigneur de la trouver digne de souffrir pour son amour. Puis ramassant quelques lambeaux de sa chair, dont la chambre était parsemée, elle semblait les montrer à son père comme pour le toucher. En effet, Urbain, malgré l'excès de sa fureur, ne put soutenir longtemps cet horrible spectacle, et feignant de vouloir la réserver à d'autres supplices plus cruels, il l'envoie dans une affreuse prison. Il espérait que l'obscurité et le silence du cachot, joints à la crainte de nouveaux tourments, la rendraient plus docile à la volonté de son père. Il lui députa même tous ceux de ses parents qu'ils crut les plus propres à la persuader, mais il n'y eut rien à faire, Christine était toujours plus constante dans sa religion, toujours plus déterminée à souffrir le martyre. Urbain plus furieux que jamais, jura par ses dieux de la livrer à de nouveaux tourments. « Il ne sera pas dit, s'écria-t-il, qu'une

petite fille de dix ans me fasse la loi, et que ces sorciers de chrétiens triomphent de nos dieux dans ma propre famille. » Ce tyran plus cruel que les bêtes les plus féroces la fit attacher à une roue sous laquelle on alluma un grand feu arrosé d'huile. Mais les flammes épargnèrent la jeune fille et se renversèrent sur ceux qui étaient présents à ce spectacle. Ce père barbare, loin d'être frappé de tant de prodiges, en devint et plus inhumain et plus obstiné. Il donna ordre d'attacher au cou de sa fille une pierre d'une grosseur et d'un poids immenses, et de la précipiter dans le lac de Bolsène. Cette fois un Ange prit soin de l'héroïque enfant et la ramena sur le bord. Le père ne résista point à des faits si merveilleux. La rage s'empara de son cœur et il mourut de dépit. Dans la suite, Christine souffrit généreusement des tourments encore plus cruels sous un autre juge, successeur de son père. Le nouveau gouverneur fit préparer un berceau de fer qu'il fit remplir d'huile bouillante et y fit étendre la jeune vierge. L'admirable enfant fit le signe de la croix et aussitôt se trouva comme dans un bain délicieux ; ce qui l'obligea de dire, en souriant aux bourreaux : « Vous faites bien de me mettre dans un berceau comme un enfant qui vient de naître ; car il n'y a pas encore un an que je suis née à la grâce par le baptême. Enfin, elle fut jetée dans une fournaise ardente où elle demeura cinq jours entiers sans éprouver les atteintes du feu. Et comme elle ne cessait de chanter les louanges de Dieu, le tyran lui fit couper la langue. Puis, voyant qu'elle ne cessait, malgré cela, de parler, il ordonna qu'on la perçât de flèches. Ce fut ainsi qu'elle rem-

porta, le 24 juillet, la couronne du martyre. Elle n'avait que onze ans.

Réflexions pratiques.

Qu'ils sont grands les prodiges enfantés par la foi ! Ils sont bien capables de ranimer cette précieuse vertu dans l'âme fidèle. Quand la foi est vive, elle est toute-puissante, tout cède à sa force, ce que le monde à de plus flatteur, tout ce que le plaisir à de plus séduisant, tout ce que les liens de la chair et du sang ont de plus fort, rien ne lui résiste. N'en avons-nous pas une preuve frappante dans la conduite de sainte Christine ? cette jeune fille de dix ans n'eut pas plus tôt embrassé le christianisme, qu'elle fut douée d'une force au-dessus de son âge et demeura invincible. Un père dénaturé, plus cruel que les tigres et les léopards, oubliant tous les sentiments de la nature, veut lui faire renier la foi de Jésus-Christ. Pour atteindre son but il la menace, il la torture et fait mettre en lambeaux le corps tendre et délicat de cette admirable enfant. Mais cette chrétienne de dix ans brave tous les supplices, lasse tous les bourreaux et fait triompher le divin Maître jusque dans le temple des idoles. Dieu a choisi Christine pour mieux faire éclater la force de sa grâce et la vérité d'une religion toute divine. Avons-nous une haute idée de l'excellence et du mérite de notre religion ? Comment en remplissons-nous les devoirs ? Nos mœurs sont-elles en harmonie avec ses enseignements ? Les maximes que nous suivons sont-elles celles de l'Évangile ? Mon Dieu ! Je rougis de ma lâcheté.

Plan de méditation.

La première qualité du vrai zèle, c'est l'activité: 1° Elle est essentielle au véritable zèle. Le zèle est comme la charité qui en est le principe. Partout où il est, il agit ; l'action est sa vie... Se contenter de gémir à la vue du mal quand Dieu veut qu'on combatte... laisser tomber ses bras par découragement quand on devrait chercher et mettre en œuvre tous les moyens qu'inspire une ardente charité, c'est prévariquer et prendre sur soi la plus effrayante responsabilité. Sainte Christine a fait plus que cela... Et nous que faisons-nous pour Dieu ?... 2° par quels actes se manifeste l'activité ?

SAINT JACQUES LE MAJEUR, Apôtre

25 *juillet*

Saint Jacques, fils de Zébédée et de Salomé, était frère de saint Jean l'Évangéliste et cousin germain de Jésus-Christ. On le surnomma le *Majeur* pour le distinguer de l'Apôtre du même nom, qui fut évêque de Jérusalem. Ce dernier est surnommé le *Mineur*, parce qu'il fut appelé à l'apostolat après saint Jacques le *Majeur*, ou parce qu'il était de petite taille, ou enfin à cause de sa jeunesse. Saint Jacques naquit environ douze ans avant Notre-Seigneur. Il était de Galilée et exerçait la fonction de pêcheur avec son père et son frère. On croit qu'il était de Bethsaïde, ville de Galilée, comme saint Pierre et saint

André. Son frère et lui raccommodaient leurs filets quand le Sauveur les appela à l'apostolat. « Suivez-moi, leur dit Jésus, et je vous ferai pêcheurs d'hommes. » Ils abandonnèrent tout pour lui obéir sans s'inquiéter le moins du monde des difficultés de cette nouvelle vocation. Leur sacrifice fut généreux, entier et parfait.

Quoique Jacques et Jean se fussent mis à la suite de Jésus et qu'ils ne perdissent rien de ses divines instructions, ils le quittaient cependant encore de temps en temps. Alors ils se rendaient à la pêche pour fournir à leur subsistance. Depuis le jour où le Sauveur manifesta sa puissance dans la pêche miraculeuse de Pierre ils ne le quittèrent plus. Quelque temps après Jésus les admit comme témoins de la guérison miraculeuse de la belle-mère de saint Pierre et de la résurrection de la fille de Jaïre, chef de la synagogue. La même année il les agrégea l'un et l'autre au collège des Apôtres et il leur donna le surnom de Boanergés, c'est-à-dire enfants du tonnerre, sans doute à cause de l'activité de leur zèle. Ce zèle, en effet, était plus qu'ordinaire, mais il n'était pas encore réglé selon la prudence et surtout selon la charité de l'Évangile. Ils en donnèrent des preuves le jour où les Samaritains ayant refusé de recevoir le divin Sauveur dans un de leurs villages, Jacques et Jean lui dirent : » Seigneur, voulez-vous que nous commandions au feu du Ciel de dévorer ces habitants? » Mais Jésus les reprimanda sévèrement et leur fit comprendre qu'il ne faut employer contre les pécheurs d'autres armes que la douceur et la patience.

Jacques et Jean furent avec Pierre ceux des Apôtres que Notre-Seigneur se plut à combler particulièrement de ses faveurs. Ils étaient au Thabor et au jardin des Oliviers. Cependant malgré les exemples et les instructions du Sauveur, leurs esprits n'étaient point encore parfaitement éclairés, ni leurs cœurs entièrement purifiés. Leur vertu laissait beaucoup à désirer. Le trait suivant en est une preuve convaincante. Croyant à une domination temporelle du Messie, ils lui font demander par leur mère les deux premières places, et Salomé se jetant aux pieds de Jésus lui dit : « Seigneur, ordonnez que mes deux fils soient assis, l'un à votre droite, l'autre à votre gauche dans votre royaume. » Le Sauveur répondant aux deux Apôtres dont la mère n'avait été que l'interprète : « Vous ne savez pas ce que vous demandez. Pouvez-vous boire mon calice ? — Oui, nous le pouvons, » répondirent les deux frères qui comprirent alors à quelle condition Jésus leur offrait son royaume. Et le Sauveur de leur dire : « Vous partagerez en effet mon calice et vous serez baptisés du baptême sanglant dont je dois être baptisé. » En leur parlant ainsi il leur faisait entendre qu'ils souffriraient le martyre.

Après l'Ascension de Jésus-Christ, les Apôtres, comme on le sait, travaillèrent de concert à répandre sa doctrine. Saint Jacques prêcha la divinité du Dieu fait homme, dans la Judée et dans la Samarie. Il opéra d'innombrables conversions. Puis il partit pour l'Espagne, où il fit quelques chrétiens, parmi lesquels sept furent plus tard ordonnés évêques par le bienheureux Pierre et devinrent les premiers Apôtres

de leurs pays. Jacques retourna ensuite à Jérusalem, où il convertit, entre beaucoup d'autres, le mage Hermogènes ; mais Hérode Agrippa, qui venait d'être élevé au trône, sous l'empire de Claude, voulant se concilier la faveur des Juifs, condamna à mort le saint Apôtre. Son corps fut transporté à Compostelle, en Espagne, où il s'établit un des pèlerinages les plus célèbres.

Réflexions pratiques.

I. Saint Jacques, à la première invitation du Sauveur, quitta sa barque et ses filets, son père et tout ce qu'il possédait en ce monde. Depuis longtemps l'Homme-Dieu nous appelle à son service et à la sainteté et nous sommes bien lents à nous ranger au nombre de ses disciples. Nos inclinations, nos richesses, nos desseins sont des filets qui nous embarrassent et qui nous empêchent d'aller à Dieu. Rompons ces liens ; ces occupations souvent nous amusent et nous captivent, mais elles ne seront jamais assez nobles pour un cœur qui est fait pour aimer Dieu.

II. Notre saint Apôtre travaillait sans relâche à la conversion des âmes ; quelquefois son zèle n'était point couronné par le succès, ce qui ne l'empêchait pas d'être toujours content de la bénédiction que Dieu versait sur ses travaux. Faisons ce que nous pouvons et ce que nous devons pour nous acquitter saintement de l'emploi que Dieu nous a confié. Si nos travaux ont le succès que nous espérons, remercions Dieu et réservons-lui en toute la gloire ; si nous ne réussissons pas, soyons contents, et ne

nous troublons pas ; c'est à Dieu à nous donner le succès qu'il lui plaira. Peut-être que la vanité nous perdrait si nous venions heureusement à bout de tous nos desseins.

III. Saint Jacques retourna à Jérusalem, où pour toute récompense de la peine qu'il prenait, son ingrate patrie l'envoya à la mort. Préparons-nous à recevoir du mal pour le bien que nous faisons à notre prochain. Les souffrances et les afflictions ne manqueront jamais à ceux qui cherchent Dieu ; et c'est une marque infaillible que Dieu veut nous récompenser dans l'autre monde, puisqu'il permet que nous ne le soyons pas en celui-ci, dit saint Ambroise.

Plan de méditation.

I. Ce que saint Jacques était avant la descente du Saint-Esprit.

II. Ce qu'il est devenu par la réception de l'Esprit-Saint.

Autre plan.

Vocation de saint Jacques à l'apostolat : 1° à quoi il est appelé ; 2° comment est-il appelé ; 3° comment il répond à sa vocation : promptement, entièrement, courageusement et avec persévérance.

SAINTE ANNE, Mère de la Très Sainte Vierge

26 *juillet.*

Sainte Anne, dont le nom en hébreu signifie gracieuse, vécut à Nazareth, ville de la basse Galilée.

Saint Augustin affirme qu'elle était de la tribu sacerdotale ; elle épousa un homme juste, nommé Joachim, de la tribu de Juda et de la race de David par Nathan. De ce mariage naquit la très Sainte et Immaculée Vierge Marie, mère de Dieu. Si Marie est bénie entre toutes les femmes, parce qu'elle a donné au monde son Sauveur, quelle gloire pour Anne d'avoir donné le jour à celle qui fut la mère de Dieu !... « Comment louer dignement, s'écrie saint Jean Damascène, celle dont nous avons reçu le fruit si admirable et si précieux qui nous a donné le doux Jésus ! »

Saint Joachim et sainte Anne marchaient devant Dieu dans les voies de la plus parfaite justice. Passant leurs jours dans la prière, le travail et l'aumône, ils attendaient, avec toute l'ardente foi des anciens patriarches, le Messie qu'avaient annoncé les prophètes, le Sauveur si long temps promis à Israël ; et, d'après les oracles, le temps où il devait venir n'était pas loin. — Parvenue à un âge avancé sans avoir d'enfant, Anne ne pouvait plus, comme les autres femmes d'Israël, nourrir l'espoir que le Messie naîtrait de son sang. L'opprobre de la stérilité, qui pesait sur elle depuis plus de vingt ans, était pour Anne la plus cruelle des afflictions. Toute résignée à la volonté divine, priant un jour au temple avec beaucoup de ferveur, elle se souvint que la mère de Samuël, se trouvant dans une pareille affliction, avait demandé un enfant à Dieu avec tant de confiance et d'ardeur qu'elle avait été exaucée. Animée du même esprit, sainte Anne supplie ardemment le Seigneur de daigner regarder d'un œil favorable l'affliction extrême de sa

servante et d'en avoir pitié ; lui promettant tant que s'il lui faisait la grâce de lui donner un enfant, elle le lui consacrerait dès le moment de sa naissance, et le destinerait au service du temple.

Le Seigneur exauça une prière qu'il avait lui-même inspirée. A cette heure même un Ange descendit vers sainte Anne et lui dit : « Le Tout-Puissant a entendu votre prière ; vous connaîtrez les douleurs de l'enfantement, et votre race sera glorifiée par toute la terre. » Joachim avait reçu d'en haut un semblable avertissement. Un messager céleste vint lui annoncer la fin de ses épreuves et le jour prochain de la divine miséricorde. Il lui dit, au nom du Seigneur : « Anne votre épouse, mettra au monde une fille à laquelle vous donnerez le nom de Marie. Elle sera consacrée à Dieu dans le temple ; le Saint-Esprit habitera en elle dès le sein de sa mère, et il opérera en cet enfant de grandes choses. »

Neuf mois après, Anne enfanta une fille à laquelle, selon l'ordre du Seigneur, elle donna le nom de Marie. Elle voulut allaiter elle-même le fruit de sa vieillesse. Quatre-vingts jours après la naissance de sa fille, l'heureuse mère se rendit au temple pour obéir au précepte de la loi et vouer au service du temple sa chère Marie. — De retour à Nazareth l'enfant se fortifiait de jour en jour ; ses parents veillaient sur elle avec une tendre sollicitude, et sainte Anne initiait sa fille bien-aimée aux mystères des Livres saints en lui donnant les premières notions de lecture.

Quand Marie eut atteint l'âge de trois ans, Anne et Joachim se rappelant la promesse qu'ils avaient

faite de consacrer leur enfant au Seigneur, l'amenèrent au temple pour en faire une offrande très pure à la Majesté divine. — Sainte Anne et saint Joachim ne pouvant s'éloigner de leur chère fille qui faisait toutes leurs délices, quittèrent Nazareth et vinrent s'établir à Jérusalem auprès du temple. Saint Joachim ne survécut pas longtemps à la consécration de sa fille. On assure qu'il mourut peu après entre les mains de sainte Anne, plein de mérites, à l'âge de quatre-vingts ans. Notre Sainte passa les années de son veuvage dans une retraite encore plus parfaite, et dans une plus grande ferveur. Sa vie ne fut plus qu'une continuelle oraison. Son cœur, embrasé des plus pures flammes de l'amour divin, ne soupirait plus qu'après l'unique objet de tous ses désirs, qui était son Dieu, son souverain bien et sa fin dernière. Enfin, après avoir eu la consolation, durant onze ans, de voir sa sainte fille croître en sagesse, en vertu et en toutes sortes de perfections, à mesure qu'elle croissait en âge, elle rendit sa bienheureuse âme à son Créateur, âgée de soixante et dix-neuf ans, et fut enterrée près de saint Joachim. Sainte Anne ainsi que son vertueux époux furent honorés dès les premiers siècles de l'Église.

Réflexions pratiques.

Le grand mérite de sainte Anne n'est point d'avoir été la mère de la Vierge incomparable ; mais celui d'avoir été une mère vertueuse, d'avoir veillé sur les jeunes années de Marie avec tous les soins et toute la sollicitude de la plus tendre des mères. Sainte Anne n'a pas seulement pratiqué les vertus

les plus sublimes, mais elle s'est surtout appliquée à les faire germer et fructifier dans le cœur de son enfant qu'elle consacra à Dieu dès le jeune âge. Mères chrétiennes qui avez un si grand rôle à jouer dans l'éducation de vos enfants, venez à l'école de sainte Anne ; cette mère incomparable vous apprendra à remplir dignement les saintes obligations de la maternité. Elle vous dira ce que vous avez à faire pour élever vos enfants dans l'amour et la crainte de Dieu, et comment vous devez veiller jour et nuit sur ce dépôt sacré que Dieu vous redemandera un jour. Puisse l'esprit de sainte Anne vous animer et vous convaincre de l'importance de ce grave et salutaire enseignement.

Plan de méditation.

I. Ancienneté et popularité de la dévotion envers sainte Anne.

II. Trois motifs de cette dévotion : 1° sa dignité ; 2° sa sainteté ; 3° sa puissance.

SAINT PANTALÉON, Médecin et Martyr

27 *juillet.*

Saint Pantaléon, l'un des plus illustres martyrs de la foi de Jésus-Christ, était de Nicomédie. Son père, nommé Eustorge, était païen, et sa mère, appelée Eubule, était une excellente chrétienne. Elle sut très bien profiter des dispositions avantageuses de l'esprit de son fils pour y faire germer les pensées

de la religion. Mais elle mourut avant que Pantaléon fût en âge de mettre à profit ses instructions. Aussi bientôt les passions et les mauvais exemples étouffèrent le fruit de ses leçons. Le jeune Pantaléon fut laissé complètement à la direction d'un père païen qui lui inspira uniquement le goût du monde et le désir d'y briller. On le destina à la carrière des belles-lettres. Le jeune homme naturellement disposé à ce genre de travail y fit des progrès rapides. Il s'attacha avec une prédilection particulière à l'étude de la médecine, et avec le temps il devint si célèbre que Maximien-Galère le prit pour son médecin et voulut l'avoir près de lui. Au sein d'une cour idolâtre où les fausses maximes du monde étaient continuellement applaudies, Pantaléon reprit lui-même les idées du siècle, en fit la règle de sa conduite et finit par oublier complètement les principes de la religion qu'il avait reçus sur les genoux de sa vertueuse mère. Mais Dieu ne permit pas qu'il restât longtemps dans un état si funeste. Un saint prêtre, nommé Hermolaüs, ayant eu occasion de le voir, fut charmé de son esprit, de sa douceur, de ses bonnes manières. Il jugea par ses discours et sa physionomie que ce jeune homme avait dû avoir une autre école que celle du paganisme. « Je ne sais si je me trompe, lui dit-il, mais il me semble que votre esprit et votre cœur n'ont pas toujours été païens. » Pantaléon lui raconta alors comment il avait reçu les premières principes du christianisme de sa mère ; comment il les avait oubliés dans l'étude des lettres et à la cour de l'empereur. « Maintenant je n'étudie qu'une chose, ajouta-t-il, c'est la médecine. — J'avoue que vous

vous y êtes rendu habile, reprend le saint prêtre ; mais que vous serviront toutes ces connaissances, si vous ignorez la science du salut? Jésus-Christ est bien un autre maître que Gallien et Esculape. Ceux-ci ne donnent que des préceptes fort bornés, et encore plus équivoques pour conserver une santé qu'on doit nécessairement perdre; au lieu que la doctrine de notre divin Maître donne la vie ; et cette vie dans le ciel ne se perd plus. » Hermolaüs, voyant que ses paroles faisaient impression sur Pantaléon, lui expliqua les principales vérités de notre religion avec tant de netteté et d'énergie que le médecin en parut presque convaincu et promit au saint prêtre qu'il penserait sérieusement à ce qu'il avait à faire. Ces heureuses dispositions s'affermirent par un miracle qu'il opéra en invoquant le nom de Jésus-Christ. Un jour qu'il se promenait dans la campagne, il rencontra un enfant mort et tout près de lui une vipère. Il ne douta pas un instant que c'était la morsure du reptile qui avait tué le pauvre enfant. Tout à coup il se sentit animé d'une si grande confiance en Jésus-Christ, dont Hermolaüs lui avait dit tant de merveilles, qu'il ne craignit pas de dire : « Enfant, lève-toi au nom de Jésus-Christ! » Puis, se tournant vers la vipère, il ajouta : « Et toi, méchante bête, reçois le mal que tu as fait! » Au même instant, l'enfant reprit la vie et la vipère mourut. Pantaléon n'hésita plus à se faire baptiser. — Le salut de son père fut la première pensée du néophyte : la chose était difficile ; mais rien d'impossible à qui travaille avec Dieu. La prière, la douceur, l'insinuation furent les armes employées par lui ; un miracle acheva le

triomphe. Un aveugle, étant venu trouver Pantaléon, lui dit : « J'ai dépensé une partie de mes biens pour recouvrer la vue, mais mes remèdes m'ont été plus nuisibles qu'utiles ; je vois moins à présent qu'autrefois. Ne pourriez-vous pas vous-même me secourir? — Je vous guérirai, dit le médecin, si vous vous engagez à devenir chrétien. » L'aveugle ayant promis sans hésiter, Pantaléon invoqua le nom de Jésus-Christ sur le malade et le guérit. Le père, témoin de ce miracle, en fut ébranlé et voulut recevoir le baptême avec le miraculé.

De ce jour Pantaléon devint un apôtre. Ayant perdu son père peu de temps après, il vendit tous ses biens et il en distribua le prix en bonnes œuvres, ne se réservant, pour vivre, que le revenu de sa profession. Cette profession fut un puissant moyen de gagner de nombreuses âmes à Jésus-Christ ; on le demandait pour soigner les corps, et il s'occupait surtout de guérir les âmes ; par son zèle industrieux, il accrut le nombre des fidèles de Nicomédie.

Des médecins, jaloux de sa haute réputation, le dénoncèrent à l'empereur comme chrétien et comme apôtre du christianisme. Ils apportèrent en preuve de leur témoignage la guérison et la conversion de l'aveugle. Ce prince extrêmement surpris d'apprendre qu'il entretenait un ennemi de ses dieux à la cour, voulut s'en informer lui-même. Il fit venir l'aveugle que le Saint avait guéri, et dont chacun s'entretenait et l'interrogea. Ce nouveau chrétien raconta tout simplement à l'empereur ce qui s'était passé, et que c'était au seul nom de Jésus-Christ que le médecin Pantaléon lui avait rendu la vue. Maxi-

mien ayant voulu lui persuader que c'était aux dieux de l'empire qu'il devait sa guérison : « Hélas ! mon prince, s'écrie le chrétien, comment voulez-vous que les dieux qui n'y voient point, puissent rendre la vue ? » Une réponse si hardie irrita si fort l'empereur, que sur-le-champ il lui fit couper la tête.

L'empereur, ne doutant plus que Pantaléon ne fût chrétien, le fit appeler. « Je n'eusse jamais cru, lui dit-il, d'un air fâché que l'homme de ma cour que j'ai le plus comblé d'honneurs et de biens, fût le plus grand ennemi qu'aient les dieux de l'empire. » Le Saint répondit avec fermeté : « Prince, j'avoue que je suis chrétien. Je ne vous dirai pas les motifs qui m'ont amené à embrasser cette religion. Je ne chercherai pas même à la défendre par de longs arguments. Voulez-vous qu'un fait décide entre vous et moi ? Faites venir un malade abandonné des médecins, que vos prêtres invoquent leurs dieux, j'invoquerai le mien. Et nous verrons qui le guérira. » Tous les assistants applaudirent, et l'empereur n'osa pas reculer. On fit donc venir un homme perclus de tout ses membres et abandonné depuis longtemps des médecins. Les prêtres païens épuisèrent toutes leurs invocations, toutes leurs formules de prières, tous leurs sacrifices, et le malade resta toujours paralysé. Pantaléon, après avoir adressé à Dieu sa prière, fait le signe de la croix sur le malade : « Au nom de Jésus-Christ, dit-il, je t'ordonne de te lever, » et le malade se leva guéri. Ce miracle fit une profonde impression sur l'esprit des spectateurs, et beaucoup se convertirent. Mais les prêtres des idoles crièrent à la magie. C'était là leur ressource ordinaire.

L'empereur eut honte d'être vaincu ; il fit conduire Pantaléon sur la place et là, aux yeux de tout le peuple, le fit déchirer avec des ongles de fer, puis jeter dans une chaudière pleine de plomb fondu. Comme il n'en fut nullement incommodé, il ordonna qu'on le précipitât dans la mer, après lui avoir attaché au cou une pierre d'une énorme grosseur, mais le martyr se promena sur les flots affermis. L'empereur, épouvanté par tant de prodiges, lui fit trancher la tête, le 27 juillet 305.

Saint Pantaléon est, après saint Luc, le premier patron des médecins.

Réflexions pratiques.

La langue, dit saint Jacques, n'est qu'une petite partie de notre corps, et cependant de quoi n'est-elle pas capable ? Pour se faire une idée de la grande influence de la langue sur la vertu, comme sur le vice, il suffit de jeter un regard sur la vie de saint Pantaléon que nous honorons en ce jour. C'est la voix d'un père païen, ce sont les maximes d'une cour corrompue qui le retiennent dans les ténèbres de l'idolâtrie. Tant qu'il reste sous l'influence des langues méchantes et trompeuses ; tant qu'on fait retentir à ses oreilles des discours flatteurs et mensongers, il reste loin de Dieu, lâche la bride à ses passions. Quelle n'est pas, en effet, la puissance de la langne pour le mal ! C'est par la langue qu'on outrage le grand Maître de la terre et des cieux, en murmurant contre sa Providence, en manquant de respect à son saint nom, à sa loi divine, aux personnes et aux choses saintes, par des blasphèmes

audacieux, par des discours de raillerie ou d'impiété par des mensonges, des médisances et des calomnies coupables...

Mais aussi quelle puissance dans la langue pour opérer le bien. C'est la voix, ce sont les exhortations d'un saint prêtre qui opèrent une admirable transformation dans les pensées, les désirs, les jugements et toute la conduite de saint Pantaléon, et en font un intrépide chrétien et un glorieux martyr. C'est aussi par la langue que nous pouvons, nous-même, travailler d'une manière très efficace, et à la gloire de Dieu, et au bien de nos frères, et à la sanctification de notre âme. N'est-ce pas par la langue que chaque jour nous bénissons le Seigneur, exaltons le saint nom de Jésus et de Marie, que nous honorons les saints, soulageons les âmes du purgatoire, consolons la veuve et l'orphelin... O langue humaine, que de mal, mais que de bien tu fais chaque jour ! Veillons donc sur notre langue et faisons-en un saint usage.

Imposez, Seigneur, et placez à notre bouche une garde de sagesse et de circonspection : *Pone, Domine, custodiam ori meo.*

Plan de méditation.

Le médecin saint Pantaléon portait remède à trois sortes de maux : 1° à la pauvreté, par ses largesses : 2° à la maladie, par ses soins et par la vertu de Jésus-Christ : 3° aux besoins de l'âme, en convertissant les idolâtres et en soutenant par ses exemples les chrétiens persécutés.

SAINT NAZAIRE ET SAINT CELSE,
MARTYRS ET APÔTRES DES ALPES

28 *juillet.*

Au premier siècle de l'ère chrétienne, Nazaire naquit à Rome ; son père nommé Africain était infidèle et occupait un rang élevé dans les armées de l'empire. Sa mère, pieuse femme que l'Église honore sous le nom de Perpétue, avait reçu le baptême des mains de saint Pierre ; cette généreuse chrétienne veilla avec une tendre sollicitude sur l'âme de ce fils chéri, doué d'un naturel fort doux et d'un cœur très droit. Cet heureux enfant répondit merveilleusement aux soins maternels. Il brilla par des vertus précoces, charme et beauté du jeune âge qui nous rendent l'enfance si chère et commandent le respect et la tendresse. Parvenu à sa neuvième année, Nazaire s'aperçut que ses parents n'adoraient pas le même Dieu, ne suivaient pas le même culte ; chacun d'eux, en effet, s'efforçait d'attirer à sa croyance le jeune enfant ; lutte difficile dans laquelle beaucoup succombent et qui prive bien des âmes de la gloire éternelle ! Mais la grâce, répondant sans doute aux ardentes prières de sainte Perpétue, le tira de cette cruelle incertitude et l'attacha irrévocablement au Dieu qu'adorait sa mère. Il fut baptisé par saint Lin, qui devait plus tard être pape ; et la foi, fructifiant au centuple dans ce jeune cœur, fit bientôt de Nazaire un des plus fervents chrétiens de l'Italie. — Africain avait vu par là s'évanouir les espérances d'honneurs et de fortune qu'il avait conçues et fon-

dées sur l'avenir de son fils. Aussi employa-t-il les promesses d'abord, puis les menaces, puis les mauvais traitements pour le détacher de sa foi et le porter au culte des idoles. Nazaire fut inébranlable, et le père, vaincu par cette fermeté et touché par la grâce, cessa ses violentes et importunes poursuites ; il lui rendit même toute son affection, et, secondant le projet hardi qu'il avait conçu d'aller prêcher l'Évangile, il l'engagea à quitter Rome, accéléra son départ et lui remit des sommes considérables pour le voyage.

Notre jeune chrétien fit bientôt le premier pas qui mène à la vie parfaite ; nouvel athlète, il se dépouilla pour mieux combattre. Tous les trésors qu'il avait reçus de son père furent distribués aux pauvres ; et, libre enfin de n'écouter que les saintes inspirations de son zèle, il parcourut l'Italie, semant la foi parmi ces peuples idolâtres, les instruisant par sa parole, les édifiant par ses vertus. Arrivé à Milan, il apprit que dans les prisons de cette ville gémissaient alors Gervais et Protais, deux illustres martyrs qui souffraient pour la foi et le nom de Jésus-Christ. Nazaire, que la charité rendait ingénieux, trouva le moyen de pénétrer dans leur obscur cachot ; il se prosterna à leurs pieds, les consola et ne les quitta qu'après avoir ranimé leur courage et allégé, dans de saints entretiens, le poids de leurs fers. Mais cette visite étant parvenue à la connaissance du préfet, Nazaire fut cité au tribunal de ce magistrat qui, après l'avoir cruellement fait flageller, le chassa de la ville avec ignominie. Heureux et plein de joie d'avoir été jugé digne de souffrir pour la gloire de son divin Maître,

Nazaire sortit de Milan, quitta l'Italie et se rendit d'abord à Cimiés, petite ville située près de Nice, sur les bords de la Méditerranée. Ce fut là qu'une dame lui amena son fils Celse, le priant de l'instruire, de le baptiser, et, s'il le voulait bien, de se l'attacher comme son disciple. La docilité du fils répondant à la foi de la mère, Nazaire prit Celse avec lui. Il ne devait plus s'en séparer.

Les conversions s'étant considérablement multipliées, le gouverneur de Cimiés s'en effraya ; l'Apôtre fut en conséquence arrêté de nouveau, puis battu de verges et soumis à de cruelles tortures ; il aurait payé de sa vie son zèle et ses succès si la femme du gouverneur n'eût fait comprendre à son mari tout l'odieux d'une pareille persécution contre de jeunes hommes, faibles et innocents. A la prière de cette nouvelle épouse de Pilate, la liberté fut rendue aux martyrs, mais à l'expresse condition de ne plus prêcher à Cimiés.

Profitant de leur liberté, Nazaire et Celse quittent les riches pays des bords de la Méditerranée et gravissent les rudes sentiers qui conduisent au sommet des Alpes. Ils traversent, sans se décourager, d'immenses et solitaires forêts, des rochers inaccessibles, des vallées profondes au milieu desquelles vivaient, dans quelques rares et pauvres villages, des hommes grossiers et idolâtres, et arrivent à Embrun. Bientôt leur ardente parole, et plus encore leur sainte vie enfantent à la foi de nombreux disciples ; ils élèvent dans cette ville une chapelle au vrai Dieu, puis s'en vont, insatiables de nouvelles conquêtes, évangéliser le pays viennois. Après avoir parcouru

en apôtres toute cette province ; ils apportèrent à Genève, idolâtre encore, la vraie doctrine de Jésus-Christ. De Genève, les deux héros de la vérité se rendirent à Trèves, siège du préfet du prétoire des Gaules belgiques. Les succès de leurs prédications, leurs miracles éclatants, la construction d'une chapelle soulevèrent contre eux les passions idolâtres de la foule. Le préfet les ayant fait arrêter, les fit cruellement persécuter, et les condamna à être noyés. Mais nos martyrs, calmes et sereins, au lieu d'enfoncer dans les eaux, marchaient sur les ondes comme sur une terre ferme.

Après cet éclatant miracle, Nazaire et Celse reprennent la route de Milan. A peine arrivés dans cette ville, ils sont arrêtés par un juge, appelé Anolin, chargé d'exterminer les chrétiens. A la lecture du jugement qui les condamnait à avoir la tête tranchée, les deux saints martyrs font éclater des transports de joie ; ils se jettent dans les bras l'un de l'autre. — « Quel bonheur pour nous, s'écria Nazaire, que le Sauveur ait daigné nous permettre de boire à son calice et de recevoir aujourd'hui la palme du martyre ! — Je vous rends grâce, ô mon Dieu, s'écria Celse à son tour, je vous rends grâce de ce que, dans un âge peu avancé, vous voulez bien me recevoir dans votre gloire. » Puis s'adressant à Nazaire, qu'il appelait toujours son père, il lui dit : — « Allons, mon bon père, donner notre sang pour celui à qui nous devons notre vie, notre salut et la conversion de tant d'âmes. » Ils furent ensuite conduits sur une place publique où on leur trancha la tête. On les enterra séparément dans un jardin situé hors

de la ville. — Environ trois siècles plus tard, saint Ambroise, archevêque de Milan, instruit par une révélation divine, du lieu où reposaient ces précieuses reliques, les exhuma en 395. On trouva d'abord le corps de saint Nazaire intact et parfaitement conservé; le sang qui, suivant l'usage des premiers chrétiens, remplissait une fiole placée dans son tombeau, était rouge et vermeil comme s'il eût été versé ce même jour. On découvrit ensuite le corps de saint Celse qu'on réunit à celui de saint Nazaire et on les déposa tous deux dans la basilique des Saints-Apôtres que saint Ambroise avait fait construire.

Réflexions pratiques.

Le divin Sauveur avait dit : Je ne suis descendu sur la terre que pour y apporter le feu sacré ; et mon unique désir c'est de le voir embraser la terre entière. « Allez, disait-il, à ses successeurs, continuer mon œuvre dans toutes les contrées de la terre. » Dociles à cet ordre du divin Maître, Nazaire et Celse, remplis du feu céleste se sont écriés : Allons sauver nos frères ; volons à la conquête des âmes !. Rien n'est capable d'éteindre la brûlante charité de ces infatigables ouvriers du Seigneur. Quel exemple pour nous ! Les avons-nous imités ? Qu'avons-nous fait pour arracher l'âme de nos frères à la tyrannie de l'erreur et de Satan ? Quand les hommes de Dieu vont verser leur sang pour elles, quand le démon déploie tant de zèle et de fureur pour les perdre, pensons-nous seulement à leur donner quelques bons conseils, à prier pour elles, à demander leur conversion et leur salut éternel ? Oh ! que nous connaissons

peu le prix d'une âme ! — Illustres martyrs qui avez sacrifié votre vie pour vos frères, inspirez-nous le zèle qui fait les saints.

Plan de méditation.

I. Saint Nazaire et saint Celse durent leur vocation au bonheur d'avoir chacun une mère chrétienne.

II. Vertus de leur vie.

III. Héroïsme de leur martyre.

SAINTE MARTHE

29 *juillet.*

Sainte Marthe, sœur de Lazare et de Marie-Madeleine, était d'une des plus illustres familles de Béthanie, près de Jérusalem. Dès son adolescence, Marthe reçut l'administration des biens patrimoniaux que ses parents avaient laissés dans la Judée et sur les bords du Jourdain. Elle se montra digne de la confiance qu'on lui témoignait. Douce et aimable envers les siens, elle avait renoncé aux joies légitimes du monde, et elle remplissait dans le célibat, auprès de son frère et de sa sœur, la charge de mère de famille, que ses parents lui avaient léguée. La conversion de sa sœur, qu'elle avait obtenue par bien des larmes, l'affermit dans sa vocation. Elle n'usait des biens considérables dont elle avait la garde que pour soulager toutes les misères. En se faisant l'hôtesse des pauvres, elle mérita de donner plusieurs fois l'hospitalité au Sauveur. Dans la pre-

mière visite qu'elle reçut du divin Maître, Marthe, qui eût désiré que toutes les créatures se fussent réunies à elle pour servir convenablement l'hôte admirable qui avait daigné venir dans sa maison, se plaignit de ce que sa sœur ne venait pas l'aider. « Marthe, Marthe, lui répondit le divin Sauveur, vous vous inquiétez et vous vous troublez de beaucoup de choses. Or, une seule chose est nécessaire : Marie a choisi la meilleure part, et elle ne lui sera point ôtée. »

L'Évangile nous dit que Jésus aimait cette famille; aussi quand Lazare mourut, accourut-il du fond de la Galilée pour consoler ses deux sœurs et leur rendre celui qu'elles pleuraient. A son arrivée, Marthe, fondant en larmes, se précipita à ses genoux : « Seigneur, si vous eussiez été ici, mon frère ne serait pas mort. — Votre frère ressuscitera. — Je le sais, au dernier jour. — Je suis la résurrection et la vie ! Celui qui croit en moi, même étant mort, vivra. Celui qui vit et croit en moi ne mourra jamais. Croyez-vous cela ? — Oui, Seigneur, je crois que vous êtes le Christ, fils du Dieu vivant, qui êtes venu en ce monde. » Voilà la foi sublime ; voici le miracle : Lazare mort depuis quatre jours, est rendu plein de vie à l'amour de ses sœurs.

Au moment de la passion, Marthe et Marie suivirent Jésus à Jérusalem et montèrent avec lui sur le Calvaire. Pendant que Marie, la pécheresse justifiée, fondait en larmes en voyant souffrir, pour effacer les péchés du monde, celui qu'elle avait tant aimé, Marthe, plus calme dans son affliction, soutenait avec une tendre sollicitude la Mère de Dieu. Avec les

autres saintes femmes, elles demeurèrent au pied de la croix pendant la journée du Vendredi saint, et quand, vers le soir, Joseph d'Arimathie vint ensevelir Jésus, elles l'accompagnèrent en pleurant jusqu'au tombeau. L'Évangile ne dit plus rien de Marthe, l'hôtesse du Seigneur. Nous ne parlerons d'elle, désormais, que d'après la tradition.

Après l'Ascension du Sauveur, Marthe, Marie-Madeleine n'échappèrent point à la persécution qui s'éleva en Judée. Saisies par les Juifs, elles furent exposées aux flots, avec Lazare leur frère et quelques autres, sur un navire, sans voiles, sans cordages, sans gouvernail. Mais Jésus qui, au milieu de la tempête, avait sauvé et conduit la barque de Pierre, veillait sur celle de Marthe, de Marie et de Lazare; il la dirigea et la conduisit sur la terre de France. Les passagers débarquèrent à Marseille. Lazare s'établit dans cette ville et en devint le premier évêque. Marthe prêcha l'Évangile à Aix, à Avignon et à Tarascon.

Une pieuse légende raconte qu'au moment où la Sainte commençait son œuvre d'évangélisation dans les cités riveraines du Rhône, un monstre effroyable, connu sous le nom de *Tarasque*, jetait la terreur dans toute la contrée. Son souffle répandait une fumée pestilentielle, et sa gueule, armée de dents aiguës, faisait entendre des sifflements perçants et des gémissements horribles. Il déchirait avec ses dents et ses griffes tous ceux qu'il rencontrait, et la seule infection de son haleine suffisait à ôter la vie.

Or, un jour que Marthe annonçait la parole divine dans la ville de Tarascon, près de laquelle le monstre

avait établi son repaire, la foule s'écria : « Si vous parvenez à détruire le dragon, nous embrassons sans tarder votre foi. — Si vous êtes disposés à croire, repartit la Sainte, tout est possible à l'âme qui croit. » Et, seule, elle s'avança vers l'antre redouté, suivie de loin par la foule qui osait à peine la regarder. — Pour combattre cet ennemi redoutable, la Sainte n'a qu'une arme, le signe de la croix; mais voici qu'à ce signe l'animal farouche baisse la tête, il tremble, et sainte Marthe, l'enchaînant avec sa ceinture, l'amène comme un trophée de victoire aux habitants. Ceux-ci ont peine à en croire leurs yeux et tremblent encore devant le monstre captif. Marthe les rassure, et ils immolent avec joie le dragon vaincu, en rendant grâces au Christ. Depuis ce temps les Tarasconais célèbrent leur délivrance par une magnifique procession, où l'on porte un monstre enchaîné pour figurer le *Tarasque*. Plusieurs pensent que c'est le nom de cette bête enchaînée par sainte Marthe qui a fait donner le nom de Tarascon à leur cité. Marthe est demeurée la patronne de Tarascon. Elle se fixa dans cette ville, où elle voulut être la servante et l'hôtesse des pauvres, et une communauté de vierges se réunit sous sa direction. Enfin, après avoir annoncé sa mort longtemps à l'avance et opéré de nombreux miracles, elle quitta ce monde, le 29 juillet, pour aller rejoindre le Dieu qu'elle avait tant aimé et si fidèlement servi.

Réflexions pratiques.

Quelle occupation plus sainte, quel empressement plus louable que celui de servir à manger à Jésus-

Christ ! Cependant, quoique le divin Sauveur approuve, agrée même cet empressement, il déclare à sainte Marthe que cet effet de sa dévotion et de sa charité n'est pas ce qu'il y a de plus important et de plus indispensable. : *Une seule chose est absolument nécessaire*, c'est de faire son salut. De toutes les choses qui nous occupent, qui nous absorbent, il n'y en a, à proprement parler, qu'une seule indispensable, c'est le salut. Eussions-nous réussi dans tout le reste, fussions-nous parvenus à ramasser tout l'or, tout l'argent du monde entier, si nous échouons dans l'affaire du salut, nous n'avons rien fait. Où en sommes-nous de cette affaire si importante et si lucrative ? Pouvons-nous affirmer que nous nous en sommes occupés ? Notre grand désir a-t-il été de nous sauver ? N'avons-nous agi que pour cela ? Si Jésus-Christ nous citait actuellement à son tribunal, et nous disait : Rendez-moi compte de toutes vos œuvres, pourrions-nous lui dire : Seigneur, j'ai fait tout ce que vous m'avez prescrit, et je l'ai bien fait ? Hélas ! je n'aurais peut-être à lui présenter aucune œuvre de salut.

Mon Dieu ! dès ce moment, je n'oublierai plus qu'il n'y a pour moi qu'une seule chose nécessaire en ce monde : le salut. Tout le reste n'est que bagatelle.

Plan de méditation.

I. Rien n'est plus important que le salut.

II. Rien n'est plus difficile que le salut.

III. Prenons les moyens pour réussir dans l'affaire du salut

SAINT ABDON ET SAINT SENNEN, Martyrs

30 *juillet.*

Saint Abdon et saint Sennen étaient Persans, d'une famille aussi riche que noble. Ils vinrent à Rome où ils ne cessèrent d'édifier tout le monde par leur grande piété et leur ardente charité. Leur principale occupation était de prier, de visiter les prisons pour consoler et pour assister les confesseurs de Jésus-Christ, et de se trouver dans les maisons des pauvres chrétiens pour adoucir et alléger leurs misères. On les voyait jusqu'au pied des chevalets et sur les échafauds, encourager les martyrs, et leur procurer, après leur mort, la sépulture. Leur industrie animée d'un zèle vraiment chrétien et soutenu par leurs excessives libéralités, rendait tous les jours plus florissante cette chrétienté affligée par la cruelle persécution de Dèce. Une charité si héroïque ne fut pas longtemps sans recevoir la juste récompense due à de si glorieux travaux. Les deux gentils hommes chrétiens furent accusés auprès de l'empereur comme les plus grands ennemis des dieux de l'empire.

L'empereur Dèce, vainqueur dans la guerre qu'il venait de faire à la Perse, attribuait à la protection de ses dieux les nombreux triomphes remportés sur ses ennemis. Ces absurdes superstitions ne servirent qu'à le rendre de plus en plus cruel contre les chrétiens. Aussi résolut-il de les exterminer dans tout l'empire. Ayant appris que nos deux Saints ne se servaient du crédit que leur donnaient et leur qua-

lité et leurs grands biens que pour raffermir les chrétiens dans leur foi et les rendre plus généreux durant la persécution, il crut ne pouvoir rien offrir de plus agréable aux païens que de faire arrêter ces deux illustres héros. Saint Abdon et saint Sennen furent donc saisis, chargés de chaînes et conduits devant l'empereur. Le prince les reçut comme des gens distingués par leur naissance et leurs nobles qualités. Il leur parla d'abord avec beaucoup de bonté, espérant ainsi gagner leur cœur et leur esprit. Les deux Saints lui répondirent avec respect et politesse; mais dès qu'il vint à leur parler de religion, et qu'il leur déclara qu'il fallait, ou cesser d'être chrétien, ou se résoudre à encourir sa disgrâce, ils ne délibérèrent pas un moment. « Nous sommes chrétiens, lui dirent-ils, et nous nous faisons gloire de l'être. Si pour mériter votre bienveillance, Prince, il faut sacrifier notre repos et nos biens, nous sommes prêts à faire ce sacrifice Mais jugez vous-même si nous devons préférer les hommes à Dieu, et perdre les bonnes grâces du Créateur pour mériter celle de l'empereur. »

Dèce, irrité de ce discours, leur déclara qu'il ne connaissait point d'autre dieu que les dieux de l'empire, et qu'il voulait sous peine de la vie qu'ils adorassent les mêmes dieux que lui. « La seule raison nous démontre, grand Prince, qu'il ne peut pas y avoir plusieurs dieux; deux maîtres souverains ne sauraient subsister dans l'empire. Ce que vous appelez des dieux sont des démons, les singes de la Divinité dont les hommes sont les dupes. Il n'y a qu'un seul Dieu, et c'est ce seul Dieu, souverain Maître de

l'univers, créateur de toutes choses, et c'est ce seul Dieu, notre souverain Maître et le vôtre, que nous adorons. »

L'empereur ne se possédant plus : « Je saurai bien, leur dit-il, venger nos dieux de vos blasphèmes et vous faire repentir de votre impiété. » Il les eût voulu faire tourmenter à l'instant même ; mais craignant quelque soulèvement dans un pays où nos deux Saints étaient respectés, et où il n'était pas assuré de son autorité, il se contenta de les faire marcher enchaînés devant son char de triomphe. On ne saurait exprimer tout ce que nos deux martyrs eurent à souffrir pour Jésus-Christ, durant ce long et pénible voyage : la cruauté des gardes, la dureté des officiers, les insultes des soldats, tout se joignit pour ajouter à leur supplice; mais le plaisir qu'ils avaient de souffrir pour le divin Sauveur, l'espérance de donner leur sang pour sa gloire, les dédommageaient amplement de tant de fatigues, de tant d'outrages et de tourments.

L'empereur ayant fait son entrée à Rome en conquérant, et nos deux Saints ayant servi d'ornement à son triomphe, ils furent livrés au préfet Valérien comme les deux plus grands ennemis des dieux de l'empire. Abdon et Sennen comparurent donc devant le tribunal du préfet. Toute l'assemblée est frappée de la modestie des deux martyrs, autant et plus de leur air de distinction et de noblesse. On voudrait les sauver et on les exhorte vivement à renoncer à leur foi et à faire au moins semblant d'offrir un sacrifice à l'idole de Jupiter. « Nous sommes chrétiens, répondent-ils ; nous n'adorons qu'un seul

Dieu, à lui seul nos sacrifices, à lui nos hommages ! Jamais nous ne consentirons à devenir les complices de vos impiétés. — Appelez-vous impiété, dit le préfet, l'offrande de l'encens au soleil, le dieu de votre nation et de vos pères ? — Sans doute, répliquent les Saints ; car où peut-il y avoir plus d'impiété que d'adorer comme un dieu ce qui n'est qu'une pure créature ? Et nous n'avons garde d'imiter en cela nos pères qui ont été dans l'erreur comme vous. Voilà nos sentiments, voilà notre langage, et ils ne changeront pas. » — Valérien ayant averti l'empereur de l'inébranlable constance des deux martyrs, il fut décidé qu'on les traînerait devant la statue du soleil et que là on les forcerait à offrir de l'encens à l'idole. L'ordre fut exécuté. Saint Abdon et saint Sennen furent violemment conduits dans le temple du soleil ; mais au lieu d'offrir de l'encens, ils crachèrent avec horreur contre l'idole. A cette vue toute l'assemblée frémit, et cria au sacrilège. On ordonna sur-le-champ que les saints martyrs seraient fouettés avec des cordes plombées, comme de vils esclaves ; et qu'après avoir été déchirés jusqu'aux os, ils seraient exposés aux bêtes dans l'amphithéâtre. L'arrêt était cruel, l'exécution le fut plus encore. On les déchira inhumainement à coups d'épée, et pendant qu'on les torturait si cruellement ils ne cessaient de chanter les louanges de Dieu et de le bénir. Ils étaient dans un état affreux et méconnaissables quand on les exposa aux bêtes au milieu de l'amphithéâtre. On lâcha d'abord contre eux deux lions et quatre ours effarés qui s'élancèrent avec fureur sur les victimes. Toute

l'assistance frémit, mais la première crainte se changea bientôt en admiration, lorsqu'on vit ces bêtes féroces s'adoucir devant les martyrs et leur lécher les pieds. Le préfet était présent. « Il faut avouer, s'écria-t-il, que ces deux chrétiens sont de puissants magiciens. » Mais la multitude en jugea autrement. On s'écriait de toutes parts : « Oui il n'y a que la toute-puissance des dieux des chrétiens qui peut opérer ces merveilles. » Valérien, craignant que ce miracle ne fît trop d'impression sur les esprits, ordonna aux gladiateurs d'égorger nos deux glorieux martyrs à la porte de l'amphithéâtre ; ce qui fut exécuté. Leurs corps, attachés par les pieds, furent traînés en présence de la statue d'Apollon. Le diacre Quirin les enleva secrètement et les ensevelit dans sa maison.

Réflexions pratiques.

Il se rencontre des chrétiens qui prétendraient être plus fervents s'ils étaient témoins de quelque grande merveille. Valérien et toute son assistance voient les bêtes les plus féroces rendre hommage à la vertu d'Abdon et de Sennen et déposer aux pieds des martyrs leur fureur pour prendre la douceur de l'agneau ; en sont-ils eux-mêmes plus humains et plus religieux ? Nullement. Ah ! quand le cœur est corrompu et que les mauvaises passions y règnent, les plus éclatants miracles n'ont aucun empire sur l'esprit et sur le cœur. Ne vous imaginez pas que vous-même seriez plus vertueux si vous étiez témoin de quelque grand prodige. Vous seriez plus chrétien si vous cessiez d'être mondain, indévot,

libertin. Ce qui mène à Dieu, ce ne sont pas les miracles mais la fidélité à la grâce. Bridez vos passions, quittez vos péchés et la grâce vous éclairera, vous touchera et vous donnera le courage de marcher dans le chemin qu'ont suivi les saints.

Plan de méditation.

Au moyen de la crainte de Dieu, saint Abdon et saint Sennen ont surmonté la crainte : 1° des menaces ; 2° des tourments ; 3° de la mort.

SAINT IGNACE DE LOYOLA

31 *juillet.*

Au seizième siècle, au château de Loyola, en Espagne, venait au monde un enfant qui devait être la gloire de sa nation, l'ornement de son siècle et le soutien de l'Église. Doué de si nombreuses qualités physiques et morales, Ignace devint, dès son bas âge, les délices de sa famille. Son père tenait un des premiers rangs parmi les nobles du pays. Jugeant son fils capable d'occuper un jour un rang distingué à la Cour, il se hâta de le placer dans ce milieu. Le jeune homme, reçu comme page du roi Ferdinand V, gagna bientôt les affections de son prince. Mais ses inclinations pour la guerre le dégoûtèrent bientôt de la vie molle et oisive de la Cour. Il embrassa la carrière des armes. Ses frères avaient déployé une bravoure extraordinaire dans les guerres de Naples. Leur exemple stimula son ardeur et accrut son

ardente passion pour la gloire. A l'armée, il ne le céda pas en courage à aucun officier. Il se distingua en toutes rencontres et notamment à la prise de Nazare. Mais il négligea la pratique des vertus chrétiennes, et, jusqu'à vingt-neuf ans, sa conduite ne fut rien moins qu'édifiante. Il ne rêvait que galanterie et plaisirs. Dans toutes ses actions, il n'avait d'autre règle que l'esprit et les maximes du monde. Ce ne fut qu'à trente ans que Dieu daigna dessiller les yeux de ce fier et noble guerrier pour en faire un illustre conquérant des âmes. Et voici dans quelle circonstance.

L'armée française assiégeait la citadelle de Pampelune, Ignace y soutint lui seul plusieurs assauts et déploya une valeur remarquable. Mais dans la chaleur du combat, un boulet de canon lui brisa la jambe droite. Transporté au quartier général, puis au château de Loyola, le jeune guerrier eut à subir des opérations très douloureuses. Dans ces conjonctures, il survint une fièvre brûlante accompagnée de symptômes alarmants, et les médecins déclarèrent qu'il ne lui restait plus que quelques jours à vivre. Il reçut les derniers sacrements la veille de la fête de saint Pierre. On crut qu'il ne passerait pas la nuit. S'étant endormi, il fut favorisé d'un songe extraordinaire. Le prince des Apôtres lui apparut et d'un attouchement de la main lui rendit la santé. A son réveil, il se trouva soulagé et hors de tout danger. Ce changement subit et inespéré ne le fit point renoncer au monde. Cependant, sa jambe était restée difforme et l'empêchait de porter la botte du soldat. Malgré les représentations et les répugnances

des chirurgiens, il se fit couper un os. Obligé alors de garder la chambre, il demanda, pour se désennuyer, un roman ou quelque autre historiette galante. Heureusement, il ne se trouva au logis que la vie de Jésus-Christ et des saints. Il les lut d'abord sans attrait et uniquement pour passer le temps ; mais insensiblement il y prit tant de goût et s'y attacha si fort qu'il y passait les journées entières. Ce qui excitait le plus l'admiration des saints dans son âme, c'était l'amour de la solitude et de la croix. Dès lors, un combat intérieur se livra en lui. Il aurait voulu se donner à Dieu, mais l'amour de la gloire et des créatures le pressait vivement à suivre le monde. Dans ce flux et reflux de pensées contraires, la grâce triompha et Ignace résolut de marcher sur les traces des saints et de se consacrer à la pénitence. Il commença à traiter son corps avec la plus grande rigueur. Il se levait toutes les nuits pour pleurer ses péchés dans l'obscurité et le silence. Étant une nuit prosterné devant une image de la très Sainte Vierge avec des sentiments extraordinaires de ferveur, il s'offrit à Jésus-Christ par la médiation de la divine Vierge et se consacra au service du Fils et de la mère, leur jurant une inviolable fidélité.

Après sa guérison, il entreprit un voyage au monastère du Mont-Serrat, en Catalogne, fameux par les pèlerinages qui s'y faisaient en l'honneur de la Sainte Vierge. Il y fit une confession générale et se retira à Manrèze, malgré les efforts de son frère aîné, qui voulait le retenir dans le monde. Là, il se livra pendant un an à toutes les rigueurs de la péni-

tence, et reçut du Ciel les lumières les plus extraordinaires. Dans cette solitude, il composa son livre admirable des *Exercices spirituels*. Il fit ensuite le pèlerinage de la Terre-Sainte ; à son retour de la Palestine, se sentant pressé de travailler à la conversion des âmes, il commença ses études ; et ayant éprouvé quelques contradictions dans son pays, il vint achever le cours de ses études à Paris. Après avoir passé trois ans au collège de Sainte-Barbe, il commença sa théologie chez les Dominicains. Ce fut alors qu'il fit connaissance du futur apôtre des Indes. François-Xavier, quoique jeune encore, enseignait la philosophie avec beaucoup d'éclat. Il avait de grands talents, mais une vanité plus grande encore. Ignace le convertit en faisant sans cesse retentir à ses oreilles cette belle parole de l'Évangile : *Que sert à l'homme de gagner l'univers entier s'il vient à perdre son âme?* Il s'associa avec le nouveau converti et avec huit autres compagnons d'un mérite distingué. Tous s'engagèrent à renoncer au monde, et à aller prêcher l'Évangile dans l'univers. Le jour de l'Assomption de l'an 1537, ils se consacrèrent à Dieu dans la chapelle souterraine de Montmartre, et firent vœu d'aller partout où le Souverain Pontife trouverait bon de les envoyer. Le pape Paul III approuva cette association sous le nom de Compagnie de Jésus. Ignace, élu supérieur général, n'accepta cette dignité qu'après une longue résistance. Il dressa des règles et des constitutions pleines de sagesse et eut la consolation de voir cette admirable société s'étendre rapidement par tout le monde chrétien. Il avait pris pour devise : *Ad majo-*

rem Dei gloriam : Tout pour la plus grande gloire de Dieu. Ce grand serviteur de Dieu finit saintement sa vie, le 31 juillet de l'an 1556, dans la soixante-cinquième année de son âge.

Réflexions pratiques.

La grandeur de Dieu, le prix de l'âme, la rigueur du jugement, les tourments de l'enfer, les délices du paradis ! Redoutables sujets de méditation, nul n'y pensera sans être ému et devenir meilleur. Avant d'y réfléchir, Ignace s'était laissé entraîner par les maximes du monde. Mais le souvenir des grandes vérités le transforma. Une révolution complète s'opéra dans son esprit, son cœur et sa conduite. Non seulement il comprit pour lui-même ces dogmes terribles, mais il voulut les mettre constamment devant les yeux des hommes par la prédication divine ; non seulement il résolut de se sauver, mais il travailla sans relâche au salut de ses frères, et sa grande charité lui faisait dire : Ce n'est pas assez que je serve le Seigneur, il faut que tous les cœurs l'aiment et que toutes les langues le bénissent... Sont-ce là nos sentiments ? Est-ce là notre ambition ? O mes œuvres ! O ma vie ! Que répondez-vous ?

Mon Dieu ! Vous nous avez tout donné : liberté, mémoire, entendement, volonté. Dès aujourd'hui, nous voulons, comme saint Ignace, tout employer à procurer votre plus grande gloire : *Ad majorem Dei gloriam.* Nous nous souviendrons toujours de cette grande maxime qu'il ne sert de rien de gagner l'univers entier, si l'on vient ensuite à perdre son âme.

Plan de méditation.

Vertus de saint Ignace : 1° sa ferveur dans sa pénitence ; 2° son zèle pour le salut du prochain ; 3° son courage pour résister aux ennemis de l'Église.

Autre plan.

I. Saint Ignace chercha en toutes choses la gloire de Dieu.

II. Il ne chercha que la gloire de Dieu.

III. Il ne chercha que la plus grande gloire de Dieu.

MOIS D'AOUT

SAINT PIERRE AUX LIENS

1er *août.*

Vers l'an 48 de l'ère chrétienne, Hérode-Agrippa, roi des Juifs, ayant condamné à mort saint Jacques le Majeur, fit emprisonner saint Pierre, dans le dessein de se rendre plus agréable au peuple. Il se proposait de le faire mourir publiquement après la fête de Pâques. Mais les fidèles, à la nouvelle de l'arrestation du chef de l'Église se mirent en prières et Dieu les exauça. Le prince des Apôtres, chargé de chaînes, était gardé nuit et jour par seize soldats, dont quatre faisaient tour à tour sentinelle dans la prison autour de lui ; les autres gardaient les portes. La nuit même qui précédait le jour marqué pour l'exécution, il dormait paisiblement au milieu de ses gardes. Tout à coup la prison est éclairée d'une lumière céleste. Un ange du Seigneur apparaît, et touchant légèrement Pierre au côté, il l'éveille et lui dit : « Levez-vous promptement, serviteur de Dieu, prenez votre ceinture, vos vêtements et votre chaussure et suivez-

moi. » Au même instant les chaînes tombent ; Pierre, stupéfait, obéit et marche à la suite de l'Ange. Ils passent le premier et le second corps de garde sans rencontrer d'obstacle. Une porte de fer était à l'entrée du chemin qui conduisait à la ville ; elle s'ouvre d'elle-même : ils vont ensemble jusqu'au bout de la rue où l'Ange disparaît.

Cet événement merveilleux est marqué dans les fastes de l'Église par une fête particulière. En 439, Eudoxie, femme de l'empereur Théodose le Jeune, apporta de Jérusalem les deux chaînes dont saint Pierre avait été lié dans cette ville. Elle en retint une pour une église de Constantinople, et envoya l'autre à sa fille Eudoxie. Cette princesse l'ayant portée au Pape celui-ci lui montra une autre chaîne avec laquelle l'empereur Néron avait fait lier le prince des Apôtres, et l'ayant approchée de celle qui venait de Jérusalem, elles se soudèrent d'elles-mêmes. Ces deux chaînes se gardent à Rome dans l'église dite de Saint-Pierre-aux-Liens. L'application de ces chaînes sacrées a guéri de nombreux malades.

Réflexions pratiques.

L'esclavage est quelque chose de bien dégradant et de bien funeste pour la nature humaine ! aussi l'Église l'a-t-elle combattu partout où elle l'a rencontré. Mais l'esclavage du corps n'est rien en comparaison de la servitude humiliante du péché. Par le péché notre âme est asservie à l'empire du démon, incapable de s'élever au Ciel. Elle gémit sous la plus cruelle des tyrannies. Et nous n'y pensons pas ; et nous aimons nos chaînes parce qu'elles sont dorées.

Quel aveuglement ! Jusques à quand gémirons-nous sous cette dure servitude ! Seigneur qui avez éveillé saint Pierre et rompu ses liens, accordez-nous la grâce puissante qui nous tire du sommeil fatal de la tiédeur et brise les liens de nos mauvaises habitudes ! Vous seul pouvez opérer ce miracle de miséricorde.

Plan de méditation.

I. Situation de saint Pierre dans sa prison : 1° il dort tranquille chargé de chaînes ; 2° il met toute sa confiance en Dieu.

II. Conduite de Dieu à l'égard de saint Pierre : 1° il veille sur lui ; 2° il lui envoie son ange pour le réveiller et le délivrer, nous donnant un gage assuré de sa bonté paternelle pour nous délivrer des maux qui nous menacent.

SAINT ALPHONSE-MARIE DE LIGUORI,
Évêque et Confesseur

2 *août.*

Alphonse-Marie de Liguori, dont la mission sur la terre fut d'évangéliser les pauvres, de donner au monde un nouvel exemple d'humilité et d'ardeur pour le salut des âmes, et de raviver la dévotion envers la Sainte Vierge, naquit près de Naples. Ses parents, aussi recommandables par leur piété que par leur noblesse, l'élevèrent chrétiennement. Son père et sa mère l'ayant présenté encore enfant à

saint François de Hiéronyme de la Compagnie de Jésus, le saint religieux le bénit et prédit qu'il parviendrait à sa quatre-vingt-dixième année, qu'il serait élevé à la dignité épiscopale et qu'il ferait un bien immense dans l'Église. Alphonse donna dès l'âge le plus tendre des marques évidentes de sa sainteté. Au lieu de se livrer aux jeux que recherchent ordinairement les enfants, il ne pensait qu'à former ses nobles compagnons à la modestie, par ses paroles et ses exemples. Un jour il entendit l'un d'eux blasphémer le saint nom de Dieu. Aussitôt saisi de douleur, il courut s'agenouiller devant une statue de la bienheureuse Vierge pour lui demander le pardon du coupable. Ses camarades l'ayant cherché, le trouvèrent en extase au pied de la Madone.

Arrivé à l'adolescence, il entra dans de pieuses associations et mit son bonheur à servir les malades dans les hôpitaux, à prier fréquemment au pied des saints autels, et à assister tous les jours aux divins mystères. A la piété il sut si bien allier le goût des lettres, qu'à peine âgé de seize ans, il obtint à l'université de Naples le bonnet de docteur dans l'un et l'autre droit. Il fut d'abord un avocat très distingué; mais il abandonna bientôt cette carrière périlleuse pour son salut et embrassa l'état ecclésiastique malgré l'opposition de son père. Ordonné prêtre, il se voua avec succès à la prédication et aux missions dans les campagnes. Il attaqua les vices avec tant de zèle que partout où le transportaient les ailes de sa charité, il opérait d'innombrables conversions parmi les pécheurs. Ses paroles étaient empreintes d'une suavité et d'une onction qui tou-

chaient les cœurs les plus endurcis. Il avait pour les pénitents une grande miséricorde, sans leur épargner cependant les peines qu'ils méritaient. Aucun d'eux ne se retira de son tribunal sans avoir un profond repentir de ses fautes. — Il avait aussi une tendre sollicitude pour la jeunesse; il réunissait les enfants pour leur parler de Dieu ; aux jeunes gens il recommandait la fréquentation des bonnes compagnies, composa pour eux des chants qui devaient remplacer les chants mondains. Au bout de deux ans ses forces ne lui permirent point de continuer. Il alla prendre du repos dans un petit ermitage voisin appelé Sainte-Marie des Monts. Comme les environs de l'ermitage étaient habités par des gens pauvres, ignorants et sans religion, n'ayant d'autres préoccupations que le soin de leurs troupeaux, il conçut l'idée de fonder pour l'instruction des habitants de la campagne la Congrégation des missionnaires du Saint-Rédempteur. — Désireux de connaître la volonté de Dieu sur ce point, saint Alphonse se mit en prières, consulta son directeur et d'autres personnes compétentes. Dès qu'il eut l'assurance que son projet était agréé du Ciel, il se mit à l'œuvre pour l'exécuter. Dieu lui envoya bientôt plusieurs compagnons et les fondements de la Congrégation furent jetés. L'obéissance, l'humilité, la pauvreté évangélique étaient les vertus qu'il recommandait avec le plus d'insistance à ses missionnaires et il leur en donnait lui-même l'exemple.

Son éloquence persuasive remuait les peuples et ramena à Dieu de nombreuses âmes égarées ; elle convertit, en particulier, deux fameux brigands qui,

émus des douces et suaves paroles de l'homme de Dieu abandonnèrent le crime, la débauche, et se jetèrent avec toute confiance dans le sein de l'Église où ils eurent le bonheur de mourir. Son père qui tout d'abord s'était refusé à lui voir embrasser la carrière ecclésiastique, fut si touché d'un sermon qu'il donna à Naples qu'il s'écria en rentrant chez lui : « Mon fils m'a fait connaître Dieu. »

Assidu contemplateur de la passion de Jésus-Christ et de la divine Eucharistie, Alphonse propagea d'une manière étonnante la dévotion à ces divins mystères. Lorsqu'il priait à l'autel du Saint-Sacrement, ou qu'il offrait l'adorable sacrifice, ce qu'il faisait tous les jours, son âme semblait se fondre sous l'impression de ses ardeurs séraphiques.

Pendant une mission à Amalfi, Liguori prêchait sur la dévotion à la Sainte Vierge pour laquelle il professait un culte particulier ; il fut ravi en extase et soulevé de terre. L'image de la mère de Dieu, placée près de lui, devint toute resplendissante, et les brillants rayons dont elle était illuminée rejaillirent sur sa noble figure. La foule, pénétrée d'une sainte admiration, se mit à fondre en larmes en demandant miséricorde au Seigneur. — Plus d'une fois notre Saint jouit du privilège de se trouver à plusieurs endroits en même temps.

Parlant un jour avec son évêque des miséricordes de Dieu sur lui, il disait : « Parmi les plus grands bienfaits que Jésus-Christ m'a accordés, je dois rappeler celui de m'avoir arraché au danger de l'épiscopat. » Et c'est avec une véritable joie qu'il faisait cette déclaration. Mais dans le même temps, il reçut de

Rome des lettres qui le nommaient au siège de Sainte-Agathe des Goths. Saint Alphonse avait alors soixante-six ans. Malgré son opposition il fut obligé d'accepter le lourd fardeau que le Ciel lui imposa. Le sacre eut lieu à Rome, dans l'église Sainte-Marie *Ad Minervam*. Après les cérémonies et la réception de la bénédiction du Souverain Pontife, saint Alphonse se rendit dans son diocèse où il fut reçu en triomphe par son troupeau qui le regardait comme son pasteur, son père et comme un homme de Dieu. Ces événements se passaient en l'année 1762.

Le nouveau prélat déploya un dévouement sans bornes au bien de son troupeau. Il se mit à réprimer les vices, il combattit l'erreur et restaura l'esprit de foi et la piété. Généreux envers les pauvres, il leur distribuait tous les revenus de son église ; il alla même, dans un temps de disette, jusqu'à vendre pour les nourrir le mobilier de sa maison. Se faisant tout à tous, il introduisit dans plusieurs couvents de femmes une réforme salutaire, et fonda un monastère de religieuses de sa congrégation. Ayant abdiqué l'épiscopat, à cause de graves et habituelles infirmités dont il souffrait, il retourna auprès de ses disciples, pauvre comme il l'était en les quittant.

Malgré son grand âge il passait de longues heures chaque jour au pied du Saint-Sacrement et au pied des autels de la Bonne Mère. Il fallait lui faire violence pour l'arracher de l'église. Il mourut avec des sentiments de foi admirable, le premier août 1787, entre les bras de ses disciples éplorés. Il avait près de quatre-vingt-onze ans.

Réflexions pratiques.

Saint Liguori eut le bonheur de se donner à Dieu dès les premières années de sa vie, de porter constamment le doux et aimable joug de l'Evangile, de se garantir de la malice et de la corruption du siècle, d'embrasser la vertu et de suivre avec fidélité les impressions de la grâce. Il fut si heureux au service du Seigneur qu'il brûlait du désir de procurer à tous les hommes la même fidélité. Pour réaliser ses desseins, il se consacra au service des autels; et par ses prédications comme par ses catéchismes aux pauvres de la campagne, il réussit à merveille dans l'œuvre de la sanctification des âmes. Plus tard, sur la chaire des Pontifes et devenu par l'ordre du Ciel évêque, il redoubla de zèle pour le salut de son troupeau. Les grands succès de son zèle et la perfection de sa vie ont toujours été attribués à la protection de la Sainte Vierge dont il fut constamment le serviteur dévoué et l'ardent prédicateur. Que d'ouvrages n'a pas composés cet illustre prélat pour faire connaître, aimer et honorer Marie! « Si je me confie en vous, ô ma Reine, disait-il, mon salut est assuré; si je suis sous votre protection, je n'ai rien à craindre; car votre dévotion est une arme puissante que Dieu ne place que dans les mains de ceux qu'il veut sauver. »

Quelle dévotion avons-nous pour honorer la Sainte Vierge? Que faisons-nous chaque jour pour elle? Si nous voulons assurer notre salut et parvenir sûrement à la perfection adressons-lui journellement quelque prière, recourons à elle dans nos épreuves,

visitons ses autels, ses sanctuaires. Jésus ne refuse rien à Marie, et Marie accorde tout à ses fidèles serviteurs.

Plan de méditation.

Saint Alphonse de Liguori a enseigné les plus sublimes vérités de la religion : 1° par ses prédications ; 2° par ses exemples.

INVENTION DU CORPS DE SAINT ÉTIENNE, PREMIER MARTYR

3 *août.*

Saint Étienne, premier martyr, ayant été lapidé par les Juifs, l'an 33, son corps fut enlevé secrètement par le célèbre docteur Gamaliel, qui le transporta à sa maison de campagne; et l'enterra dans une grotte destinée à la sépulture de sa famille. Ce dépôt sacré demeura inconnu jusqu'en l'an 415. Voici comment il plut à Dieu de le découvrir. Il y avait à Caphargamala, non loin de Jérusalem, une petite église desservie par un prêtre vénérable, nommé Lucien. Un soir, c'était le vendredi, 3 décembre 415, il était renfermé dans le baptistère, où il avait coutume de coucher pour garder les vases sacrés. Sur le point de s'endormir, il lui sembla voir un vieillard vénérable, d'une haute taille et d'une merveilleuse beauté, qui l'appela trois fois par son nom et lui ordonna d'aller à Jérusalem dire à l'évêque Jean de venir ouvrir le tombeau où était le

corps de saint Étienne. « Envoyé du Ciel, qui êtes-vous? demanda Lucien au vieillard. — Je suis, dit-il, ce même Gamaliel qui instruisit saint Paul dans la foi et qui a donné la sépulture au saint martyr. » Il lui ordonna ensuite de fouiller dans un endroit qu'il lui indiquait, disant que là, il trouverait les ossements du Saint. Lucien se défia d'abord de cette révélation; mais le vendredi suivant, puis quinze jours après, à la même heure et au même jour, il eut la même vision et reçut les mêmes ordres. Saisi de crainte, il se décida enfin à obéir. Le patriarche de Jérusalem fut averti, et vint sur les lieux avec deux autres évêques. On trouva en effet les ossements et une partie du sang de saint Étienne. A peine eut-on fait l'ouverture du cercueil que la terre trembla et du sépulcre s'exhala un parfum délicieux. Cette découverte produisit la meilleure impression parmi les fidèles et fut suivie d'un grand nombre de miracles. Saint Augustin en rapporte plusieurs. « Qui ne connaît, dit le saint évêque d'Hippone, les merveilles opérées à la face du monde par le premier martyr, saint Étienne? Dans la cité de Tibilis, pendant que l'évêque Projectus portait dans ses mains, au milieu d'une affluence extraordinaire, la châsse qui contenait quelques reliques du glorieux Étienne, une femme aveugle présenta un bouquet de fleurs. On le fit toucher à la châsse; on le lui rendit ensuite et comme elle le porta à ses yeux, elle fut guérie. — A Siniter, près d'Hippone, l'évêque Lucillus qui devait se faire opérer d'une fistule portait, dans une procession, des reliques du bienheureux diacre; en rentrant dans l'église il n'avait plus trace de mal, saint Étienne l'a-

vait guéri. — A Audarus, petite et pauvre métairie, se trouve une église consacrée sous le nom du diacre Étienne. Un enfant jouait dans la cour de la ferme ; des bœufs attelés à un chariot, en se détournant de leur voie, l'écrasèrent sous les roues : on le releva mort. Sa mère désolée le prit dans ses bras, et vint le déposer près de la relique du martyr. L'enfant ressuscita soudain, et son corps ne portait pas même l'empreinte des affreuses blessures qu'il venait de recevoir. » Après avoir rapporté plusieurs autres miracles non moins saisissants, saint Augustin ajoute : « Je ne puis mentionner tous les prodiges qui se sont accomplis parmi nous. Les fidèles qui me liront ne verront pas sans douleur que je supprime une quantité de faits dont ils ont été comme moi les témoins. Deux ans à peine se sont écoulés depuis que la précieuse relique est à Hippone, et déjà le nombre des miracles, constatés par procès-verbaux authentiques, s'élève à plus de soixante et dix. » — Qui s'étonnera après cela, que l'Église ait consacré, par une fête spéciale et universelle, la découverte des reliques sacrées de saint Étienne. Aujourd'hui le corps du saint diacre est placé à Rome dans l'église de Saint-Laurent.

Réflexions pratiques.

Dieu ne veut pas seulement glorifier les saints dans le ciel, il veut même honorer leur corps, dès cette vie, en leur communiquant une puissance toute merveilleuse qui inspire le respect. Nous en avons une preuve saisissante dans la fête que l'Église célèbre aujourd'hui. Le Tout-Puissant veut nous ap-

prendre par là que nous ne devons pas seulement apprécier et respecter notre âme rachetée par le sang de Jésus-Christ, mais aussi notre corps, devenu par le baptême le sanctuaire et le temple du Saint-Esprit. Aussi écoutez saint Paul : « Glorifiez Dieu dans votre corps. » Le faisons-nous ? Avons-nous soin de le sanctifier par la mortification de ses convoitises, par les exercices du travail et de la pénitence? Hélas ! que de fois nous l'avons déshonoré par le péché... Faites, ô mon Dieu! que je gouverne désormais si sagement mon corps qu'il soit digne de ressusciter un jour glorieusement.

Plan de méditation.

I. Glorification du corps de saint Etienne.
II. Respect que nous devons à notre corps.

SAINT DOMINIQUE, Fondateur de l'Ordre des Frères Prêcheurs

4 août.

Saint Dominique naquit en Espagne, dans une vallée de la Vieille-Castille, en 1170, de l'illustre famille des Gusman. Dès avant sa naissance, Dieu donna des présages de sa sainteté future : sa mère vit en songe son enfant sous la forme d'un chien, qui tenait dans sa gueule un flambeau, et qui s'échappait de son sein pour embraser toute la terre. Inquiète de ce présage, elle voulut faire une neuvaine à Saint-Dominique de Silos pour son heureux accouchement. Au septième jour, le saint abbé lui

apparut, tout rayonnant de clarté, et lui dit : « Ne craignez point ; l'enfant que vous mettrez au monde sera, par sa sainteté et sa doctrine, la lumière du monde et la consolation de toute l'Église. » En reconnaissance de ce bienfait, l'enfant reçut à son baptême le nom de Dominique. On peut dire qu'il ne fut jamais enfant. Il apprit à prier et à se mortifier au sortir même du berceau, et il était encore sous la tutelle de sa nourrice, que déjà il s'habituait à se lever secrètement la nuit, à donner à la prière un temps qu'il dérobait à son repos.

Dominique avait une grande dévotion à la Sainte Vierge ; elle lui apparut souvent et lui enseigna dès lors la dévotion du Rosaire, dont il devait se servir plus tard pour convertir les hérétiques. — Lorsqu'il fut en âge d'apprendre les lettres, on le confia à l'un de ses oncles, archiprêtre de l'église de Gumiel. Le maître et le disciple assistaient ensemble à tous les offices de l'église, et tout le temps que ne réclamait pas l'étude était employé à l'oraison, à de pieuses lectures et à des œuvres de charité. Quant aux amusements dont le jeune âge est si avide, le saint enfant s'en privait par esprit de mortification. Un naturel heureux, un esprit docile, un cœur aimant le rendirent les délices de sa famille. Il fit ses études à l'université de Palencia, et s'y distingua dans les sciences divines et humaines ; mais en progressant dans la science, il progressait également dans la vertu. Il jeûnait, macérait son corps, couchait sur la dure, et passait une partie de ses nuits en prières.

Une cruelle famine étant venue désoler l'Espagne,

le jeune étudiant donna tout ce qu'il possédait, son argent, ses biens, ses meubles, et vendit jusqu'à ses livres pour soulager les malheureux. Une charité si héroïque toucha ses maîtres, les étudiants et tous les habitants de Palencia ; les uns ouvrirent leurs greniers, les autres leurs bourses pour épargner la mort à ceux qui étaient dans le besoin. — Quand Dominique eut terminé ses études, l'évêque d'Osma l'ordonna prêtre et le chargea d'évangéliser son peuple. La conversion de l'hérésiarque Regnier fut un des fruits de sa première mission. A la seconde, les églises se trouvant trop petites pour contenir la foule de ses auditeurs, il prêcha sur les places et dans les champs. Un jour qu'il annonçait la parole sainte sur les bords de la mer, il fut enlevé par des pirates qui le maltraitèrent horriblement; et, pour récompense, le Saint les convertit tous à Jésus-Christ, après une tempête dont il les sauva.

La haute réputation de Dominique le fit nommer archidiacre de l'église d'Osma. Le pieux évêque venait d'établir la réforme parmi les chanoines, en les obligeant à la règle de Saint-Augustin. La piété et la ferveur de saint Dominique affermit ces heureuses innovations. Il continua de prêcher avec beaucoup de succès.

Mais Dieu n'avait pas réservé tant de zèle à la seule église d'Osma, ni à un seul diocèse, Dominique évangélisa les royaumes de Castille et d'Aragon, opérant partout des conversions merveilleuses, et détruisant, avec les vices, les erreurs dont les mahométans et les hérétiques avaient infecté ces provinces.

L'évêque d'Osma ayant été envoyé en France pour négocier le mariage de Ferdinand de Castille avec la princesse de Lusignan, il se fit accompagner par Dominique. En traversant le Languedoc, ils ne purent voir sans une profonde douleur les ravages que l'hérésie albigeoise faisait dans tout le pays. Ces misérables abolissaient partout les sacrements, détruisaient les dévotions à la Sainte Vierge et les pratiques de piété. Pour réussir dans leurs projets de destruction, ils brûlaient les églises et massacraient les prêtres. Tant de ruines entassées dans ces lieux désolés arrachèrent à leurs yeux d'abondantes larmes.

Après avoir arrêté le projet de mariage, ils reprirent le chemin d'Espagne. Quelque temps après, un équipage magnifique attirait l'attention des peuples émerveillés. C'étaient les deux saints négociateurs qui, avec un cortège vraiment royal venaient chercher la jeune princesse attendue avec impatience par le fils de leur souverain ; mais, ô surprise ! ô douleur ! ils la trouvèrent cadavre. Cette horrible leçon de l'inconstance humaine leur ôta le dessein de retourner dans leur pays. Ils renvoyèrent leur équipage et prirent le chemin de Rome pour demander au Pape la permission de travailler à la conversion des Albigeois du Languedoc. Innocent III loua leur zèle et les encouragea dans leur projet. Ils entreprirent une mission dont saint Dominique resta bientôt seul le chef. Les moyens qu'il employa pour réussir furent la prière, le bon exemple, de solides instructions, une patience invincible et des mortifications extraordinaires. — Dominique eut

plusieurs fois des conférences avec les chefs des hérétiques. Toujours il leur démontra d'une manière invincible la fausseté de leur pernicieuse doctrine. Le Seigneur appuya maintes fois ses prédications sur des miracles éclatants. Un jour, ayant écrit la profession de foi de l'Église catholique avec les preuves qu'il employait pour la soutenir, les hérétiques écrivirent une profession de foi contraire avec la réponse aux preuves de saint Dominique. Ne pouvant tomber d'accord, ils convinrent, pour reconnaître la vérité, de soumettre à l'épreuve du feu la double profession, disant que celle des deux qui serait épargnée par les flammes serait la vraie. Les deux écrits furent jetés ensemble dans le feu. Celui des hérétiques fut consumé à l'instant, et celui de Dominique fut épargné. Remis au feu jusqu'à trois fois il ne put jamais être brûlé. Cette nouvelle victoire rendit les ennemis de la foi encore plus furieux au lieu de les convertir. Plusieurs fois ils attentèrent à la vie de l'homme de Dieu, mais toutes leurs entreprises furent inutiles. Un des assassins le rencontrant quelques jours après dans une assemblée lui dit : « Si tu eusses passé par tel chemin, tu ne serais plus en vie. » Dominique lui répondit : « Je sais bien aussi que je ne mérite pas tant de faveurs ; mais si Notre-Seigneur me donnait le choix d'une mort pour son service, je prendrais plaisir à endurer pour lui tous les tourments imaginables. »

La rage des Albigeois n'était pas encore assouvie. Le Saint, voyant qu'un prélat se rendait à une conférence en grande pompe : « Ce n'est pas ainsi qu'il faut aller au-devant des ennemis. Armons-

nous de la prière et avançons-nous nu-pieds au-devant des Goliaths. » — L'évêque se rendit à ce pieux conseil, et tous se déchaussèrent. Or, comme ils n'étaient pas sûrs de leur chemin, ils rencontrèrent un hérétique qui promit de les conduire droit à leur but. Mais par malice ils les égara dans un bois plein de ronces et d'épines où ils eurent beaucoup à souffrir. « Confiance, mes très chers, dit Dominique, la victoire nous est assurée, puisque voilà nos péchés expiés par le sang. » En effet, les Albigeois se convertirent en grand nombre.

Un jour, saint Dominique, dans l'effusion d'une fervente prière, se plaignait du petit nombre de conversions parmi les hérétiques : la bienheureuse Vierge lui apparut et lui ordonna de prêcher la dévotion du saint Rosaire. Dominique obéit ; au lieu de controverse, il prêcha la pratique de cette admirable dévotion ; il en apprit au peuple la méthode et l'esprit, il en expliqua les mystères. Les fruits démontrèrent bientôt l'efficacité merveilleuse de ce puissant secours. Saint Dominique eut la consolation de voir en peu de temps plus de cent mille pécheurs ou hérétiques ramenés au sein de l'Église.

Voyant le bien opéré par les missions, Dominique conçut le projet d'établir un Ordre qui fut un séminaire d'hommes apostoliques. Il proposa son dessein au pape Innocent III qui hésitait. Or, la nuit suivante, il vit en songe la basilique de Latran près de tomber, quand arriva Dominique qui en contint sur ses épaules les murailles chancelantes. Ainsi averti de la volonté de Dieu, il rappela le Saint et approuva son Ordre. Les disciples de Dominique

reçurent le nom de *Frères-Prêcheurs*, parce qu'ils étaient singulièrement attachés au ministère de la parole. Le Saint en fut le premier général.

Saint Dominique était encore à Rome, quand une nuit, étant en prières, il vit Jésus-Christ irrité, tenant trois flèches qu'il était prêt à lancer contre le monde. Marie accourut pour désarmer le bras de son Fils. « Puisque les hommes sont adonnés aux trois vices : de l'orgueil, de la concupiscence et de l'avarice, je veux les frapper de ces trois flèches. — Mon très cher Fils, dit Marie, ayez pitié du monde. Voici deux hommes qui vont faire vivre les vertus. » Dominique se reconnut pour l'un des deux, mais il ne savait pas quel était l'autre. Le lendemain, entrant dans une église, il vit sous le froc d'un mendiant le religieux qu'il avait vu la nuit précédente. C'était saint François. Quoique les deux Saints ne se fussent jamais vus, ils s'embrassèrent en s'appelant de leurs noms et en s'engageant à se tenir unis dans l'œuvre de Dieu.

Saint Dominique ayant ordonné à deux religieux d'aller quêter des provisions pour la communauté, dans la ville de Rome, ils ne trouvèrent qu'un seul pain. En revenant à la maison, un pauvre leur demanda l'aumône. « Nous ne pouvons vous satisfaire, lui dirent-ils, avec bonté, attendu que nous n'avons rien pour nous. » Mais le malheureux insistant davantage. « Que ferons-nous d'un pain, se dirent-ils, donnons-le-lui pour l'amour de Dieu. » A leur rentrée au couvent on convoque les religieux au réfectoire, on bénit la table où il n'y avait rien. Tout à coup deux jeunes inconnus habillés de blanc apparaissent

chargés de pains et en distribuent un à chaque membre de la communauté. On va ensuite, sur l'ordre de saint Dominique, puiser du vin ; et les muids qui étaient vides se trouvèrent pleins.

Pendant une assemblée que Dominique avait avec les cardinaux, un homme se présente en poussant des cris affreux et en s'arrachant les cheveux, parce que son fils s'était tué en tombant de cheval. Notre Saint, touché de la douleur de ce père, fait le signe de la croix sur le cadavre, et le jeune homme se lève plein de vie. Il rend également la vie, par un signe de croix, à un ouvrier qui s'était tué en tombant de la voûte du couvent de Saint-Sixte. — Ce grand apôtre de la Sainte Vierge mourut à Bologne, le 6 août 1221, à l'âge de cinquante-un ans.

Réflexions pratiques.

Arracher des âmes au joug de Satan et des passions, les gagner à Jésus-Christ ; telle a été la grande préoccupation de saint Dominique. Depuis le premier jour de son sacerdoce, jusqu'à son dernier soupir, qui pourrait dire tout ce qu'il a fait dans l'œuvre de la régénération et de la renaissance spirituelle ! En Espagne d'abord, puis en France, pour réussir dans cette grande réforme de la foi et des mœurs, saint Dominique appelle à son secours la Reine du Ciel qui le charge de propager la dévotion au Rosaire. Fidèle à sa mission, il y travaille sans relâche jusqu'à son dernier soupir.

Si notre profession ne nous oblige pas à travailler au salut des âmes, en prêchant l'Évangile, ne devons-nous pas constamment travailler à notre propre

sanctification? l'avons-nous fait et le faisons-nous? — Mais, ce n'est pas assez pour un chrétien de ne s'occuper que de son propre salut; la charité l'oblige à demander à Dieu, par de ferventes prières, la conversion des pécheurs et à édifier le prochain par de bons exemples. Comment nous acquitterons-nous de ce devoir?

Plan de méditation.

Saint Dominique fut: 1° tout à Dieu et à sa gloire;
2° Tout au prochain et à sa sanctification;
3° Tout à lui-même et à sa perfection.

NOTRE-DAME DES NEIGES

5 *août.*

La première église dédiée à Rome sous l'invocation de la Sainte Vierge est celle qui se nomme aujourd'hui *Sainte-Marie-Majeure*, ou Notre-Dame des Neiges, ou encore Notre-Dame de la Crèche. Voici le miracle qui donna occasion à cette dédicace, au temps du pape Libère, au quatrième siècle.

La nuit du 5 août, la Sainte Vierge apparut en songe à un illustre patrice de Rome, nommé Jean, et en même temps à sa femme, qui n'ayant point d'enfants, pensaient à donner tous leurs biens à l'Église pour être employés à étendre le culte de la mère de Dieu. Tous les jours ils demandaient, par d'instantes prières, à cette grande Reine, de leur faire connaître l'œuvre à laquelle ils devaient

employer leur fortune. Le 5 août, la Sainte Vierge leur dit, que l'intention de son Fils et la sienne, était qu'ils employassent leurs biens à faire bâtir une église en son honneur sur le mont Esquilin, et qu'ils y trouveraient la place marquée, et le plan de l'église tracé par une neige miraculeuse. Ils firent part de cette vision au pape Libère, qui en avait eu une semblable dans le même temps, et le saint pontife ne douta point qu'elle ne fût surnaturelle. Le lendemain, il se rendit avec tout le clergé de Rome sur le mont Esquilin ; on était alors au temps des fortes chaleurs et la neige cependant avait marqué un coin de la montagne. Pour se conformer aux désirs de la mère de Dieu, le Souverain Pontife traça le plan d'une église, qui fut construite avec l'argent donné par les deux époux, et prit le nom de Notre-Dame des Neiges, à cause du miracle rapporté ci-dessus. Elle est encore appelée Notre-Dame de la Crèche. Le berceau du Sauveur y est gardé dans une châsse d'argent, portant elle-même la figure d'un petit enfant. Et le jour de Noël cette précieuse crèche est exposée à la vénération publique. Le nom le plus commun de l'église est Sainte-Marie-Majeure, parce qu'elle est, tant pour sa dignité que pour son antiquité, la première des nombreuses églises dédiées à Rome sous l'invocation de la Sainte Vierge. C'est, après l'église de Lorette, le sanctuaire de Marie le plus célèbre par la dévotion des fidèles.

Réflexions pratiques.

L'exemple de ces deux nobles romains qui font

donation de tous leurs biens à la Sainte Vierge, nous apprend que le meilleur usage que nous puissions faire de notre fortune est de la faire servir à la gloire de Dieu et à l'exaltation de Marie. Donner à Dieu, donner à Marie pour leur bâtir des temples et des autels, pour propager leur culte à travers les siècles, quel fructueux négoce! C'est prêter pour avoir le centuple en l'autre vie. — Dieu ne demande pas de nous le sacrifice de tous nos biens, ce qu'il désire de notre part, c'est un peu de zèle pour la décoration de ses temples et de ses autels ; c'est un grand respect pour nos corps et nos âmes qui sont les temples vivants du Saint-Esprit. Offrons-leur des cœurs nobles et généreux et surtout des cœurs purs.

O Reine des Vierges, mère de miséricorde, obtenez-nous, de votre divin Fils, la grâce d'être des saints sur la terre pour mériter de régner avec vous dans le ciel.

Plan de méditation.

I. Exposition : 1° Jean patrice et sa femme sans postérité ; 2° leur résignation ; 3° ils prient la Sainte Vierge d'être leur héritière.

II. La couche de neige sur le mont Esquilin, symbolise : 1° élévation du lieu où tombe cette neige ; 2° elle est blanche ce qui signifie la pureté du cœur ; 3° elle féconde la terre, ce qui signifie l'abondance des mérites qui doivent procéder du cœur ; 4° elle tempère et refroidit l'air et la terre, ce qui représente un cœur où l'ardeur des passions est éteinte. (P. Suffren.)

Autre plan.

I. C'est de Dieu que nous tenons tous nos biens.

II. Pourquoi nous les a-t-il donnés ?

III. Quel usage en faisons-nous?

TRANSFIGURATION DE NOTRE-SEIGNEUR

6 *août.*

Environ un an avant sa passion, Jésus manifesta sa gloire à trois de ses chers disciples, qui furent plus tard témoins de son agonie dans le Jardin des Oliviers. C'étaient Pierre, Jacques et Jean. Le Seigneur les conduisit sur une haute montagne, et se transfigura devant eux. Son visage devint éclatant comme le soleil et ses habits blancs comme la neige ; la gloire de sa divinité rejaillit sur tout son corps. Alors Moïse et Élie parurent à ses côtés, s'entrenant avec lui de la mort qu'il devait souffrir à Jérusalem. Les Apôtres furent frappés d'un si ravissant spectacle ; et Pierre ne put s'empêcher de s'écrier : « Seigneur, nous sommes bien ici ; faisons-y, si vous le voulez, trois tentes, une pour vous, une pour Moïse, une pour Élie. » Il parlait encore lorsque les disciples se virent entourés d'une nuée lumineuse. Et une voix fut entendue qui disait : « Voici mon Fils bien-aimé, dans lequel j'ai mis toute mon affection, écoutez-le. » Le Père éternel rendait gloire à son Verbe incarné. Les Apôtres furent saisis de terreur, et tombèrent le

visage contre terre. Mais Jésus, s'approchant, les toucha et leur dit : « Levez-vous et ne craignez point. » Alors levant les yeux et regardant de tous côtés, ils ne virent plus que Jésus resté seul avec eux. En descendant de la montagne le Sauveur leur recommanda de ne parler à personne de ce qu'ils avaient vu, jusqu'après sa résurection.

Réflexions pratiques.

Cette transfiguration, toute pleine de mystères, fut un des moyens dont Jésus-Christ se servit pour fortifier la foi de ses disciples, pour les convaincre de sa divinité, et pour les encourager à souffrir avec constance l'opprobre de sa passion. Il voulut par ce reflet de gloire, leur donner une idée de ce qu'ils seraient un jour eux-mêmes à la résurrection des morts. Il voulut leur apprendre qu'après les travaux et les souffrances de cette vie viendraient la récompense et les joies éternelles. Apprenons nous-mêmes de ce mystère à suivre Jésus, *la voie*, *la vérité et la vie*. Animons-nous à souffrir avec lui et en vue du bonheur réservé à ceux qui portent leurs croix à sa suite. N'oublions jamais que pour arriver avec lui au Thabor il faut préalablement l'accompagner au Calvaire.

Seigneur, apprenez-nous à souffrir et que la vue de votre gloire nous anime à porter votre croix.

Plan de méditation.

Les trois Thabors : 1° la montagne ; 2° l'autel ; 3° le ciel.

1° La montagne. Vous vous plaignez que Dieu se cache et que nulle part vous ne pouvez le découvrir.

D'où cela vient-il ? De ce que vous restez avec la foule dans la plaine tout occupés à danser autour du veau d'or ; mais essayez d'aller à l'écart, dans la solitude et là Dieu parlera à votre cœur... Efforcez-vous de gravir par la prière les sentiers du Thabor et le Seigneur se découvrira à vous. Transfigurez-vous aussi en brisant les chaînes du péché et en pratiquant les vertus chrétiennes.

2° L'autel. Là le chrétien perce le nuage et comme le disciple d'Emmaüs, il reconnaît Jésus à la fraction du pain.

3° Le ciel. C'est le vrai Thabor où Dieu se montre tel qu'il est.

SAINT GAETAN, Confesseur

7 août.

Saint Gaëtan naquit, en 1480, à Vicence, en Lombardie, d'un père et d'une mère fort distingués par leur noblesse et leur piété. Sa mère l'offrit à la Sainte Vierge au moment de sa naissance, et Dieu, en retour, se plut à le combler de ses plus tendres bontés. Jamais enfant ne montra un naturel plus doux, un caractère plus docile, un esprit plus brillant, un cœur plus pur : Dieu seul fut toujours l'objet de ses désirs. Sa tendre dévotion envers la très Sainte Vierge le conserva dans une parfaite innocence ; et dès les plus tendres années, les plus hautes vertus se manifestèrent en lui et lui valurent le surnom de Saint.

Il joignit bientôt l'étude à la piété, et y réussit par-

faitement. En peu d'années il devint bon orateur, excellent philosophe, savant jurisconsulte et théologien très profond. Il reçut, à Padoue, le titre de docteur en droit civil et en droit canon. — Pour se consacrer à Dieu d'une manière plus spéciale, il embrassa la carrière ecclésiastique. Devenu maître de ses biens par la mort de ses parents, il fit bâtir une chapelle paroissiale à Rampazzo. C'était pour faciliter à ceux qui étaient éloignés de la paroisse les moyens d'assister au saint sacrifice et de s'instruire. Il dota cette chapelle d'un revenu convenable pour l'entretien d'un chapelain et l'obliger d'y célébrer assidûment la messe.

Cette bonne œuvre achevée, il se rendit à Rome dans l'espérance d'y mener une vie obscure et cachée, telle qu'il n'avait pu se la procurer au milieu de ses compatriotes. Mais le pape Jules II, instruit de son mérite, lui imposa l'offre de protonotaire apostolique. Après la mort du Souverain Pontife, Gaëtan se démit de ses fonctions et retourna à Vicence pour se livrer tout entier à la pratique des bonnes œuvres et au salut des âmes. Il fonda à ses frais des hôpitaux où il servait de ses propres mains les infirmes, ceux-mêmes qui étaient atteints de maladies contagieuses.

Le père Jean de Croma, dominicain, son confesseur, homme recommandable par sa prudence, son savoir et sa piété, lui ayant conseillé de se retirer à Venise, il partit sans délai pour cette ville. Il se logea dans l'hôpital qu'on venait de faire bâtir, et s'y consacra au service des malades, comme il l'avait fait dans sa patrie. Il se montra si zélé pour cette maison, qu'il en est regardé comme le principal fondateur. En

même temps il mortifiait son corps par les austérités de la pénitence, et s'efforçait de suivre l'exemple des plus célèbres contemplatifs. On disait communément de lui à Venise, à Vicence et à Rome, qu'il était un Séraphin à l'autel, un Apôtre en chaire, entraînant tout vers Dieu.

Il entreprit aussi, sur l'avis de son directeur, de réformer le clergé, en établissant une congrégation de clercs réguliers. Le premier supérieur de cette congrégation fut Pierre Caraffe, archevêque de Théate, depuis Pape, sous le nom de Paul IV. On les a appelés pour cela Théatins ; ils n'ont point de revenus, ils ne demandent pas même l'aumône, ils reçoivent de la charité des fidèles ce que la Providence leur envoie pour leur entretien. Gaëtan fut le second supérieur. Élu malgré ses larmes, sa résistance et ses prières, il gouverna son Ordre en père et en saint. Ses exemples et ses prédications produisirent bientôt une révolution générale dans les mœurs du clergé et du peuple. Vicence, Rome, Venise avaient été jusque-là les théâtres de son zèle ; il passa à Vérone, puis à Naples où il produisit partout les mêmes fruits de charité ; partout il rétablit la pureté de la foi avec la pureté des mœurs. Au milieu de ses courses apostoliques et de ses travaux incessants, son recueillement intérieur ne s'altéra jamais : son amour pour Jésus, sa dévotion à Marie croissaient avec ses occupations ; son cœur en était tout embrasé. Il en reçut une douce récompense une nuit de Noël, à Sainte-Marie Majeure. Pendant son oraison, la Sainte Vierge lui remit entre les bras l'Enfant Jésus, et son âme fut inondée de délices ineffables.

Depuis ce moment il ne vécut plus que de l'amour divin ; le désir de se réunir à son Bien-Aimé le porta à traiter plus rudement encore son corps, à le châtier toujours davantage par les jeûnes, les cilices et les sanglantes disciplines. Il éprouvait dès lors de fréquentes extases et opérait de nombreux miracles. Un de ses religieux sortant de la maison pour remplir un devoir qui lui avait été imposé, se blessa si gravement à une grille de fer, que l'os près du talon s'étant cassé, et plusieurs abcès s'y étant formés, les médecins ne trouvèrent plus d'autre moyen de le guérir ou de le préserver de la mort, que de lui couper la jambe. Gaëtan les pria de différer l'opération jusqu'au lendemain. Il passa une partie de la nuit dans la chambre du malade. Après avoir fait sa prière, il débanda le pied, baisa la plaie, fit le signe de la croix, et le lendemain les médecins étant venus pour lui faire l'opération trouvèrent le pied aussi sain que s'il n'eût jamais été malade. — Un autre religieux étant tombé en démence, le Saint, touché de compassion pour un état si misérable, pria, et par la force de son oraison rendit au pauvre aliéné l'usage de ses facultés mentales. — Il y avait longtemps que la santé du Saint s'affaiblissait sans que sa ferveur diminuât. Usé enfin par ses travaux apostoliques, par ses grandes austérités et par les amertumes dont son âme fut abreuvée à la vue des maux de l'Église, il tomba malade. Le médecin l'ayant voulu faire coucher sur un matelas : « Mon Sauveur est mort sur une croix, s'écria-t-il, c'est bien le moins que je meure sur la cendre. » En effet, ce fut en cet état de pénitence qu'après avoir reçu les derniers sa-

crements, et avoir exhorté ses disciples à ne jamais rien relâcher de la perfection de leur institut, il rendit doucement son esprit à son Créateur, à Naples, le 7 août de l'an 1547, dans la soixante-septième année de son âge. Son corps, enseveli avec honneur dans l'église de Saint-Paul de cette ville, est devenu l'objet d'une religieuse vénération.

Réflexions pratiques.

Dieu, voulant faire de Gaëtan un prêtre modèle et un ouvrier zélé capable de travailler ardemment à sa vigne, le fit naître d'une mère vertueuse qui le consacra à la Sainte Vierge dès sa naissance et lui donna une éducation première très soignée. Avec l'éclat de son nom et l'aménité de son caractère, avec les belles qualités de son cœur et de son esprit, avec ses rapides progrès dans les sciences, il pouvait suivre une brillante carrière dans le monde ; mais Dieu lui ayant montré de bonne heure les marches du sanctuaire, il ne songea qu'à se consacrer au service des autels, et se préparer à cette sainte vocation, par l'étude de la science sacrée et par la pratique de toutes les vertus. Heureux le jeune chrétien, qui a une vertueuse mère comme Gaëtan, pour favoriser la sainteté de sa vocation, et qui, de bonne heure, se montre docile à la voix du Seigneur sans écouter la voix du monde et des passions.

Notre Saint n'a pas seulement brillé, par l'éclat des vertus sacerdotales qu'il a pratiquées dans un degré héroïque, mais encore par la perfection avec laquelle il a rempli les fonctions du saint ministère.

Qui pourrait dépeindre son grand amour pour Dieu et sa piété tout angélique ! De là le zèle et la dignité toute céleste avec lesquels il remplissait les devoirs du sacerdoce, à la grande édification de tous les peuples. Qui pourrait également exprimer les sentiments de foi, de piété et d'humilité qui l'accompagnaient au saint autel ! « Vile poussière, s'écriait-il, je porte le Tout-Puissant sous de fragiles espèces ! Je l'ai devant mes yeux, et mes yeux ne se fondent pas en larmes ! Je l'ai dans mon sein et mon sein ne brûle pas ! » O que nos communions produiraient de fruits si nous les faisions dans de pareilles dispositions ! Une seule serait capable de nous élever au plus haut degré de sainteté et nous serions, nous aussi comme saint Gaëtan, des Séraphins par notre ferveur et des apôtres par la puissance de nos exemples. — Mon Dieu ! multipliez les bons chrétiens dans votre Église, et faites-nous la grâce d'être de ce nombre.

Plan de méditation.

I. Les maux les plus pressants excitèrent le zèle de saint Gaëtan.

II. Les succès les plus glorieux furent la récompense de son zèle.

SAINT CYRIAQUE, SAINT LARGE ET SAINT SMARAGDE, MARTYRS

8 *août.*

Les saints martyrs Cyriaque, Large et Smaragde souffrirent le martyre à Rome dans la grande persécution des empereurs Dioclétien et Maximien. L'empereur Dioclétien avait associé à l'empire Maximien Hercule. Celui-ci, pour témoigner sa reconnaissance à son bienfaiteur et flatter son orgueil, entreprit de lui bâtir un palais magnifique. Il employa à la construction de cet édifice tous les chrétiens qu'il put trouver : jeunes et vieux, riches et pauvres, grands et petits, hommes et femmes, laïques et prêtres. On les obligeait à charrier du sable, à porter de l'eau, à traîner d'énormes pierres. Point de relâche au milieu de si durs labeurs. Ils n'avaient pas même la nourriture suffisante. Or, un riche seigneur de Rome, nommé Thrason, touché de la cruauté qu'on exerçait envers ces fidèles serviteurs de Jésus-Christ, résolut de les assister dans leurs misères. Il se servit pour cela des saints Cyriaque, Large et Smaragde. Ces trois généreux chrétiens n'ignoraient pas le danger qu'ils couraient, mais leur zèle et leur charité leur firent tout braver, et on les voyait porter librement les aumônes de cet homme charitable aux illustres confesseurs de la foi. Ils profitaient de cette occasion pour animer leurs frères malheureux à la lutte et à la persévérance.

Le pape saint Marcelin, informé du courage et de la charité de nos Saints, voulut les voir, et ayant

reconnu une vertu éminente dans ces héros chrétiens, ordonna saint Cyriaque diacre de l'Église romaine, afin qu'il fût en état de pourvoir plus efficacement aux besoins spirituels des fidèles. Élevé à cette nouvelle dignité, il en remplit avec un zèle admirable les diverses fonctions. Large et Smaragde ne lui cédaient ni en courage, ni en dévouement ; aussi furent-ils bientôt récompensés de leur charité et de leurs peines. On les surprit tous trois chargés des vivres et des aumônes qu'ils portaient aux saints confesseurs. Ils furent arrêtés et condamnés à travailler eux-mêmes avec les autres chrétiens. Ce fut avec bonheur qu'ils se mêlèrent à cette foule si respectable de serviteurs de Dieu. Leur charité était si grande que, ne se contentant pas de leur tâche, s'ils voyaient un chrétien accablé sous la pesanteur de son fardeau, ils couraient pour l'aider et faisaient une partie de son ouvrage. Maximien en fut averti. Loin d'être touché de leur charité et de leur dévoûment, ce prince barbare commanda qu'on les jetât dans un cachot en attendant l'issue prochaine de leur procès.

Saint Cyriaque demeura longtemps en prison ; il y guérit des aveugles et tous les autres malades qui eurent recours à lui pour obtenir la santé par ses prières. Le bruit de ces miracles se répandit jusqu'à la Cour. Il arriva même qu'une des filles de Dioclétien, possédée du démon, et cruellement tourmentée, avoua qu'elle ne pourrait être délivrée que par Cyriaque, diacre de l'Église romaine. L'empereur voyant sa fille si horriblement traitée ne put retenir ses larmes. Suspendant alors toute sa fureur contre

les chrétiens, il fit sortir Cyriaque et ses compagnons du cachot et les pria de délivrer sa fille. Les Saints voyant la princesse furent touchés de compassion. Ils se mirent en prières. Puis Cyriaque commanda à l'esprit immonde de sortir de ce corps. « J'obéirai, répondit le démon, car je ne puis tenir contre la toute-puissance de Jésus-Christ. Mais je ne sortirai d'ici que pour aller à la cour de Perse. » A l'instant Artémie fut guérie, crut à la Sainte Trinité et plus tard reçut le baptême. Dioclétien reconnaissant envers Cyriaque lui donna une maison dans Rome où il lui permit de demeurer en toute sûreté.

Au même moment la fille du roi de Perse, nommée Jobie, se trouva possédée du même démon et Dieu voulut qu'elle s'écria continuellement comme l'avait fait Artémie, qu'elle ne pouvait être délivrée que par le diacre Cyriaque, qui était à Rome. Le roi qui aimait tendrement sa fille ne négligea rien pour obtenir sa guérison ; il envoya immédiatement un ambassadeur à Dioclétien pour le prier de lui envoyer incessamment Cyriaque. L'empereur se hâta de faire partir notre Saint avec ses deux compagnons, Large et Smaragde. Une fois arrivés à la Cour du roi de Perse, ils furent agréablement surpris de voir ce prince se jeter à leurs pieds, pour les prier d'avoir pitié de sa fille. Saint Cyriaque lui donna l'assurance qu'il guérirait sa fille et lui rendrait une santé parfaite pouvu qu'il voulût croire en Jésus-Christ. Le prince promit. Aussitôt Cyriaque tombe à genoux, commande au démon de sortir du corps de cette fille, et la pauvre enfant est guérie. Le roi, sa fille et plus de quatre cents infidèles reçoivent le baptême

des mains du saint diacre. Ce prince voulut les charger de riches présents, mais nos Saints qui n'avaient à cœur que le salut des âmes, refusèrent ces offres gracieuses : « C'est, dirent-ils, une maxime des chrétiens de donner gratuitement ce qu'ils ont reçu gratuitement et de ne point vendre les dons de Dieu. »

Quarante-cinq jours après, ils se rembarquèrent et revinrent à Rome. L'empereur les laissa encore vivre en paix ; mais étant sorti de Rome pour visiter les provinces de son empire, Maximien, toujours irrité contre eux du bien qu'ils avaient procuré aux chrétiens occupés à la construction de son palais, les fit de nouveau arrêter et jeter en prison. On leur commanda d'adorer les dieux de l'empire et comme ils s'y refusèrent constamment, Cyriaque fut étendu sur un instrument de torture, arrosé de poix fondue, et enfin frappé de la hache avec Large, Smaragde et vingt autres, sur la voie Salaria, près des jardins de Saluste... Un prêtre, nommé Jean, ensevelit leurs corps, le 17 mars, près de la même voie. Plus tard, par les soins du pape Marcel, ils furent enveloppés dans des voiles de lin, embaumés avec des parfums précieux et transportés dans une terre d'une noble dame appelée Lucine, non loin de Rome. Cette translation eut lieu le 8 août.

Réflexions pratiques.

Ce n'est pas pour leurs crimes que Cyriaque, Large et Smaragde sont condamnés aux chaînes et à la torture. Leur conduite est irréprochable. Ils ne sont pas ennemis de César puisqu'ils prient pour lui

et le comblent de faveurs ; ni les ennemis de la patrie qu'ils servent avec dévouement, ni les ennemis des lois, qu'ils observent fidèlement dans tout ce qui n'est pas contraire à leur conscience. C'est donc uniquement pour la sainteté de leur religion, jointe à l'innocence de leur vie qu'ils souffrent persécution. Quelle gloire pour eux d'être persécutés pour la vertu. Pourquoi souffrent-ils ? C'est pour le Roi des rois, pour le Sauveur du monde entier qui a racheté les hommes par ses souffrances et par sa mort.

Le martyre est une gloire insigne que Dieu n'accorde de nos jours qu'à un petit nombre de chrétiens. Mais si nous n'avons pas l'honneur de combattre et de mourir pour Jésus-Christ dans une arène sanglante, nous ne sommes pas pour cela exempts de la lutte chrétienne qui nous est imposée à tous, et qui n'est pas sans mérite et sans gloire. Nous avons à combattre le démon qui nous poursuit avec une rage infernale ; le monde, ses scandales et ses fausses maximes et nos passions qui ne cessent de nous tyranniser. Combattons vaillamment sous le regard de Jésus-Christ, de sa divine Mère et le Ciel sera à nous.

Plan de méditation.

I. Gloire du martyre.
II. Gloire du combat chrétien.

SAINT ROMAIN, Martyr

9 *août.*

Saint Romain était soldat de la garde de l'empereur Valérien, du temps de saint Laurent, et en cette qualité, il fut obligé d'assister aux interrogatoires et aux différents supplices de cet intrépide archidiacre. Frappé de la constance et de la joie avec lesquelles celui-ci endurait les tourments, il fut pris du désir d'embrasser la religion chrétienne. Mais ce désir se changea en résolution inébranlable quand il vit un jeune homme d'une grâce et d'une beauté incomparable essuyer la sueur qui coulait du front du martyr et le sang qui ruisselait de ses plaies. Il reconnaît par là que la religion de Laurent est la seule véritable et que les chrétiens, pour un moment de peines et d'afflictions en cette vie se procurent une éternité de bonheur en l'autre. Éclairé de cette lumière il se jette aux pieds du martyr, réclame le secours de ses prières et lui révèle tout ce qu'il vient de voir. Le Saint l'instruit et le baptise dans sa prison.

L'empereur ne tarda pas d'être informé de la conversion et du baptême de Romain. Le nouveau converti ne cherchait point à dissimuler son changement et se faisait gloire d'appartenir à Jésus-Christ. Valérien le fit arrêter et commanda de l'amener à son tribunal à coups de bâton. C'est ici que l'illustre Romain se montra digne de son nom, digne de Laurent et de Jésus-Christ, son divin Maître. « Je suis chrétien, s'écria-t-il en entrant d'un air triom-

phant et joyeux, je suis chrétien. » Irrité de ces paroles, l'empereur fit dégrader le soldat Romain. Puis après l'avoir écrasé sous une grêle de pierres, sans avoir pu vaincre son courage, il lui fit trancher la tête. Mais au milieu de ses plus horribles tortures, Romain ne cessait de répéter son refrain de triomphe : « Je suis chrétien. » Son martyre arriva le 9 août de l'an 258, la veille du martyre de Saint Laurent. Ainsi il reçut la couronne avant son guide et son maître.

Réflexions pratiques.

L'exemple des martyrs et des saints de la primitive Église n'avait pas moins de force pour convertir les infidèles que les miracles les plus éclatants. L'appel de saint Romain à la foi en est une preuve éclatante. « Plusieurs d'entre vous, disait saint Justin aux païens, vivant parmi les chrétiens et voyant leurs vertus ont embrassé la même religion ou du moins ont changé de conduite. Ils sont devenus doux et affables d'emportés et de violents qu'ils étaient. » La patience des chrétiens et leur mépris pour le monde leur a inspiré l'amour des mêmes vertus. On doit inférer de là l'obligation où sont les fidèles deglorifier Dieu par la régularité de leur vie. Jésus-Christ leur recommande d'édifier le prochain par leurs œuvres. Nous apprenons de Clément d'Alexandrie que l'apôtre saint Mathias avait coutume de dire que le *fidèle* participe *aux péchés* de son prochain, tant il est vrai que nous devons contribuer au salut de nos frères par nos discours et nos

exemples. Le faisons-nous? — Mais quel malheur à nous sur qui la vie des saints ne fait aucune impression! Malheur à nous qui par notre lâcheté et nos scandales devenons aux autres *une odeur de mort*. Malheur à nous dont la conduite déréglée fait blasphémer, par les infidèles, notre sainte religion et son divin Auteur! Mon Dieu! préservez-nous de ce malheur!

Plan de méditation.

I. Ce que la grâce a fait en saint Romain.
II. Ce que la grâce peut faire en nous-mêmes.

SAINT LAURENT, Martyr

10 *août.*

Saint Laurent, l'un des plus célèbres martyrs que l'Église honore, a été loué par les plus illustres Pères latins. Quoique les panégyristes de ce glorieux martyr ne parlent ni du lieu de sa naissance, ni de son éducation, on croit cependant qu'il naquit de parents pauvres, mais vertueux, en la ville d'Huesca, au royaume d'Aragon. Nous ne trouvons rien de certain sur l'enfance de saint Laurent, ni sur son jeune âge, ni sur le sujet qui l'amena à Rome. Tout ce que nous savons, c'est que ses vertus le firent connaître à saint Sixte et lui gagnèrent son affection. Ce saint, alors archidiacre de Rome, le prit sous sa protection, voulut être son guide dans

l'étude des Livres saints, et se chargea du soin de le former à la perfection chrétienne.

Élevé sur la chaire de saint Pierre en 257, saint Sixte s'associa son cher disciple dans les fonctions augustes du saint ministère, et l'éleva au diaconat. Il n'y avait alors que sept diacres dans l'Église de Rome et saint Laurent, quoique fort jeune, était le premier. C'est pour cela que plusieurs Pères lui donnent le titre d'*archidiacre du Pape*. Cette place supposait un rare mérite. Celui qui l'exerçait avait soin du trésor et des richesses de l'Église ; il était chargé d'en distribuer les revenus aux pauvres. On va voir combien saint Laurent était digne d'exercer ces saintes fonctions.

En 257, l'empereur Valérien, à la persuasion de Maximin, publia contre le christianisme de sanglants édits. Pour dissiper le troupeau, il résolut de frapper d'abord les pasteurs ; il ordonna donc de mettre à mort sans délai les évêques, les prêtres et les diacres. Le pape saint Sixte II fut arrêté l'année suivante. Comme on le conduisait au supplice, Laurent, son diacre, le suivait en pleurant ; et dans sa douleur de ne point partager ses souffrances, il lui disait : « Où allez-vous, mon père, sans votre fils ? Où allez-vous, saint Pontife, sans votre diacre ? Jamais vous n'offriez le sacrifice sans que je vous servisse à l'autel. En quoi ai-je eu le malheur de vous déplaire ? M'avez-vous trouvé infidèle à mon devoir ? Éprouvez-moi de nouveau, et voyez si vous avez fait choix d'un indigne ministre pour la dispensation du sang du Seigneur. » Le saint Pape, touché de tendresse et de compassion, le consolait en lui disant : « Je ne vous

abandonne point, mon fils ; une épreuve plus pénible et une victoire plus glorieuse vous sont réservées, à vous qui êtes dans la force et dans la vigueur de la jeunesse. Pour moi, je suis épargné à cause de ma faiblesse et de mon grand âge. Vous me suivrez dans trois jours. » Après lui avoir ainsi parlé, il le chargea de distribuer sur-le-champ, aux pauvres, les trésors de l'Église dont il était dépositaire, de peur qu'ils ne fussent dépouillés de leur patrimoine par les païens. Laurent, transporté de joie d'apprendre que Dieu l'appellerait bientôt à lui, fit une exacte recherche des veuves et des orphelins qui étaient dans l'indigence, leur distribua tout l'argent qu'il avait entre les mains, et vendit même les vases sacrés dont il employa le prix de la même manière. Il fit ainsi d'abondantes aumônes. La nouvelle de ces libéralités ayant été portée au préfet de Rome, il crut que les chrétiens avaient de grands trésors en réserve et résolut de s'en emparer. Il fit venir saint Laurent pour l'engager à lui découvrir le lieu où ces prétendus trésors étaient gardés, et pour l'y contraindre par la violence, s'il refusait de faire cet aveu. « Vous vous plaignez souvent, vous autres chrétiens, dit ce préfet au saint diacre, que nous vous traitons cruellement ; je ne veux point agir ainsi envers vous ; je vous demande seulement ce qu'il dépend de vous de m'accorder. Je sais que dans vos cérémonies vous vous servez de vases d'or et d'argent, et que, pour éclairer vos sacrifices nocturnes, vous allumez des cierges dans des chandeliers d'or. Mettez au jour ces trésors que vous cachez, le prince en a besoin pour l'entretien de ses troupes. »

Saint Laurent répondit sans s'émouvoir : « J'avoue que notre église est riche et que l'empereur n'a point de trésors aussi précieux qu'elle. Je vous en ferai voir une bonne partie ; je vous demande seulement un peu de temps pour disposer et mettre tout en ordre. » Le préfet, content de cette réponse, lui accorda trois jours de délai. Pendant cet intervalle, Laurent parcourut toute la ville, pour chercher les pauvres qui étaient nourris et entretenus aux dépens de l'église, rendit la vue à plusieurs aveugles et convertit saint Hippolyte. Le troisième jour, il réunit un grand nombre de malheureux devant l'église, et alla inviter le préfet à venir voir les trésors dont il lui avait parlé. « Voilà, lui dit-il, dans les personnes de ces pauvres, de ces estropiés, de ces lépreux, de ces vieillards décrépits, les trésors que je vous ai promis. J'y ajoute les perles et les pierres précieuses, ces veuves et ces vierges consacrées à Dieu. L'Église dont elles sont la couronne, devient par elles l'objet des complaisances de Jésus-Christ. Elle n'a point d'autres richesses ; vous pouvez vous en servir pour l'avantage de Rome, celui de l'empereur et le vôtre. — Comment oses-tu me jouer, malheureux ! s'écria le préfet. C'est donc ainsi que tu insultes mes haches et mes faisceaux, symbole du pouvoir romain ? » Puis il le fit déchirer de coups et le menaça des plus cruels supplices, s'il ne livrait les trésors dont il était dépositaire. « Je ne crains point vos tourments, s'écria le saint diacre. » Il fut reconduit demi-mort dans sa prison. Au bout de quelques heures, Laurent comparut de nouveau devant le préfet de Rome, qui fit de nouvelles instances pour

obtenir ce qu'il convoitait : prières, menaces, tout fut inutile. « Je sais que tu désires la mort, lui dit alors le préfet. Mais ne t'imagines pas mourir sur-le-champ. Je prolongerai les tortures pour les rendre plus vives et plus affreuses, et tu ne mourras que par degrés. » A ces mots, le tyran fit attacher le saint diacre sur un gril de fer, et sous le gril on plaça des charbons enflammés. Le martyr endura cette horrible torture avec une héroïque constance et une paix inaltérable, puis sans s'émouvoir, il apostropha le juge : « Vous pouvez maintenant faire tourner mon corps, dit-il, il est assez rôti de ce côté-là. » Les bourreaux l'ayant tourné, il ajouta : « Ma chair est suffisamment cuite, vous pouvez en manger. » Enfin, ayant prié avec larmes pour la conversion de Rome, il rendit tranquillement l'esprit, en remerciant Dieu de la grâce du martyre. Plusieurs sénateurs, témoins de sa mort, furent si touchés de son courage et de sa piété qu'ils se convertirent sur-le-champ. Saint Prudence affirme que l'entière conversion de Rome fut le fruit de ses prières. Son corps fut enseveli honorablement, le 10 août 285, par d'illustres personnages.

Réflexions pratiques.

I. L'amour de Dieu occupait tellement le cœur de saint Laurent, dit saint Augustin, que son corps ne ressentait point les flammes qui les consumaient. Quand on aime bien Dieu, on n'aime point son corps, ni ses plaisirs ; on méprise la vie, on désire la mort. Si cela est, ô mon Dieu ! que l'amour que j'ai pour vous est faible ! Cependant, dit saint Augus-

tin, c'est perdre malheureusement sa vie, que de ne pas l'employer à vous aimer.

II. La patience de saint Laurent est admirable ; il n'attend pas les tourments, il va les chercher, il monte sur son gril comme sur un char de triomphe, il presse ses bourreaux de tourner son corps pour souffrir davantage. Si vous aimez votre corps, si vous le caressez en cette vie, il faudra éprouver en l'autre les feux de l'enfer ou ceux du purgatoire. Est-il quelqu'un parmi vous, continue l'évêque d'Hippone, qui n'aimât mieux être brûlé tout vif pendant une heure avec saint Laurent, que de l'être pendant l'éternité avec les damnés ?

III. Saint Laurent lève les yeux au ciel et remercie Dieu de l'honneur qu'il lui fait d'accepter le sacrifice de sa vie. Dans nos afflictions faisons toujours de même : levons les yeux au ciel, pour demander à Dieu la grâce de souffrir avec constance, et remercions-le de ce qu'il exerce notre patience et nous fournit de quoi former notre couronne. Ingrats, nous ne savons gré à Dieu que des plaisirs sensuels ; et cependant le plus grand don du Créateur c'est la sainteté, et la sainteté ne s'acquiert que par les souffrances. La mortification est le fondement du christianisme.

Mon Dieu ! Je me souviendrai toujours que le royaume du ciel souffre violence ; que le travail est pour la vie présente, et le repos pour le ciel.

Plan de méditation.

I. Saint Laurent a glorifié Dieu pendant sa vie par la fidélité de son ministère.

II. Il a glorifié Dieu à sa mort par la constance de son martyre.

SAINT TIBURCE, Martyr et SAINTE SUZANNE, Vierge et Martyre

11 *août.*

Saint Tiburce, Romain de naissance, était fils de l'illustre Chromace, préfet de Rome, guéri et converti par saint Sébastien. Tiburce partagea l'heureux sort de son père et de toute sa famille ; il reçut le baptême et devint un des plus fervents chrétiens de son temps. Dès sa jeunesse il brilla au barreau par son esprit et son éloquence. Mais la grâce lui inspira de renoncer à tous les avantages humains pour s'adonner uniquement aux exercices de piété et à la pratique de la charité à l'égard des fidèles. Le pape saint Caïus, voyant redoubler le feu de la persécution, aurait voulu que Tiburce, encore jeune et converti depuis peu, s'absentât quelque temps de Rome pour n'être pas sitôt exposé à la cruauté des tyrans, mais le nouveau soldat de Jésus-Christ, animé du désir du martyre, voulut demeurer avec les saints confesseurs dans la ville. Il n'aspirait qu'à la gloire de combattre pour la religion qu'il venait d'embrasser, et s'exciter par l'exemple de ceux qui endureraient la mort pour la foi. La renommée de sa vertu et de son zèle ne devait pas tarder de se répandre. Un jour qu'il sortait du logis où tous les confesseurs étaient assemblés, il trouva dans la rue une pauvre victime tombée

d'un étage fort élevé, le corps tout brisé et ne donnant aucune espérance de vie. Touché du danger que courait cette âme de se perdre, Tiburce s'approcha du moribond et faisant sur lui le signe de la croix, il lui rendit la santé. Cette merveille convertit le malheureux avec toute sa famille et confirma les chrétiens dans la foi.

Le zèle de notre héros allait en croissant de plus en plus, nourri par les continuels exercices de la charité. Nuit et jour il parcourait les habitations des chrétiens pour les assister, les exhorter à la persévérance et les encourager à donner leur sang pour Jésus-Christ. Son plus ardent désir était de voir tous ceux qui portaient le nom de chrétiens édifier par leurs paroles et par l'exemple de leur vie, et il ne pouvait en voir un seul dans le dérèglement sans le reprendre charitablement. Un insigne hypocrite, nommé Torquat, feignait d'être chrétien, et après avoir renié sa foi, vivait dans toutes sortes de dérèglements. Tiburce s'en aperçut et il ne manqua point de l'en reprendre avec zèle et fermeté. Torquat fit semblant de prendre en bonne part ces remontrances bienveillantes ; mais il conserva dans le cœur un désir violent de se venger, et de perdre celui qui avait si fort à cœur le salut de son âme. Bientôt parut un édit de Dioclétien. Une recherche exacte devait être faite de tous les chrétiens, et tous ceux qui refuseraient de sacrifier aux dieux devaient être condamnés au dernier supplice, Torquat dénonça Tiburce aux agents de la police impériale. Pour mieux couvrir sa trahison il se laissa arrêter avec lui. On le conduisit devant le juge Fabien, suc-

cesseur de Chromace. Celui-ci avait été averti de cette cruelle comédie, et il affecta d'interroger Torquat sur sa religion : « Quoi donc, Torquat, reconnaissez-vous aussi un homme crucifié pour votre Dieu? » A cette interrogation l'impie se mit à rire; montrant Tiburce, il répondit qu'il n'avait point d'autre Dieu que celui de ce bienheureux. Tiburce comprit la perfidie et la trahison de l'apostat. Prenant la parole il lui dit d'un ton grave et ferme : « Ne croyez pas que vos artifices nous soient inconnus; nous ne vous avons jamais pris pour un disciple de Jésus-Christ. Les dérèglements honteux de votre vie faisaient assez voir que vous n'étiez pas un fidèle. Vous vous mêliez parmi nous, mais vous n'étiez pas des nôtres. Votre trahison en est une preuve. Cependant je ne vous sais pas mauvais gré de votre fourberie, vous me faites un bien infini en voulant me nuire, puisqu'il n'y a rien que je souhaite plus passionnément que de donner mon sang et ma vie pour Celui qui est mort sur une croix par amour pour moi. » Fabien, irrité de ce discours, dit à Tiburce qu'il n'était pas question de parler, mais de sacrifier aux dieux de l'Empire. « Je ne sacrifie, dit Tiburce, qu'à un seul Dieu, créateur du ciel et de la terre. — Il faut cependant, répliqua le juge, que tu nous obéisses, ou que tu marches nu-pieds sur des charbons embrasés. — J'y marcherai volontiers, dit le martyr, et ces charbons me seront plus agréables que des roses. » A l'instant même le magistrat inique fait répandre des charbons ardents. Le Saint se hâte de quitter sa chaussure et ayant fait le signe de la croix, il marcha plein de confiance sur le feu et dit à ses persé-

cuteurs : « Reconnaissez par ce miracle pour vrai Dieu celui que les chrétiens adorent; ces charbons me semblent des fleurs. » Le juge, au lieu de se laisser toucher par ces prodiges, s'endurcit de plus en plus. Il fit trancher la tête au martyr. C'était le 11 août de l'an 286.

Sainte Suzanne, vierge et martyre, sortait d'une famille noble de Rome; elle était nièce du pape Caïus et parente de l'empereur Dioclétien. Ses parents lui avaient donné une éducation chrétienne et l'avaient élevée dans les sentiments d'une haute piété. Sa tendresse pour la Reine des Vierges lui inspira, dès le berceau, un amour constant pour la chasteté. Elle consacra sa virginité à Jésus-Christ et eut un si grand amour pour ce divin Époux qu'elle refusa la main de Maximien devenu veuf par la mort de la fille de Dioclétien. L'empereur, voulant donner à son gendre une autre femme de sa parenté, jeta les yeux sur Suzanne dont l'esprit, la sagesse et la beauté ravissaient tout le monde. Quelle ne fut pas sa surprise lorsqu'on lui annonça que Suzanne refusait cette union, d'abord, parce qu'elle s'était consacrée à Dieu qu'elle avait choisi pour son unique époux, ensuite parce qu'elle n'épouserait jamais un homme souillé par les abominations de l'idolâtrie, et par le massacre d'un nombre infini de chrétiens. Suzanne parla avec tant de force et d'onction qu'elle convertit un seigneur romain nommé Claude, avec Maxime son frère, chargés de faire les propositions de mariage. A cette nouvelle l'empereur, irrité, fit incarcérer la vierge et condamna à mort les nouveaux convertis. Après

cinquante-cinq jours de prison Dioclétien, apprenant qu'elle était inébranlable, la fit conduire dans sa maison, et permit à Maximien d'y aller pour user de violence. Ce prince s'y rendit ; mais lorsqu'il entra dans sa chambre, il aperçut un ange, d'un éclat merveilleux, qui était auprès d'elle et la gardait. L'effroi le saisit, et il se retira tout confus sans avoir osé rien entreprendre. Dioclétien attribua cet effet à la magie, et envoya un de ses officiers pour contraindre la Sainte d'adorer les idoles. Cet officier employa tour à tour, pour l'y déterminer, la douceur et les menaces et comme elle se montra inébranlable, il lui fit subir d'horribles tortures, puis la frappa du glaive dans sa propre demeure. C'est ainsi qu'elle emporta la double palme de la virginité et du martyre.

Réflexions pratiques.

Que devons-nous le plus admirer dans la conduite de saint Tiburce et de sainte Suzanne ; est-ce leur courage héroïque en face de leurs bourreaux, ou bien leur courage moral pour fouler aux pieds les honneurs, les plaisirs et les richesses de la terre et renoncer aux plus brillantes espérances ? Ils ont déployé l'un et l'autre une bravoure au-dessus de toute expression.

Le barreau promettait à Tiburce bien des applaudissements et une fortune. La cour attendait Suzanne pour la revêtir de la pourpre impériale. L'un et l'autre ne veulent connaître que Jésus crucifié. Rien ne peut ébranler leurs résolutions, ni les tortures ni les horreurs de la mort. Quelle grandeur

d'âme ! Quitter la vie au moment où le monde offre tout ce qui est capable de captiver le cœur ! Quelle confusion pour nous qui ne savons faire à Dieu le moindre sacrifice ! Que dis-je, pour nous qui, au lieu de tout sacrifier à notre conscience, sacrifions notre âme, notre conscience, notre devoir pour la moindre satisfaction temporelle !

Plan de méditation.

Saint Tiburce et sainte Suzanne : 1° chrétiens dévoués ; 2° serviteurs fidèles ; 3° martyrs héroïques.

SAINTE CLAIRE, Vierge

12 *août.*

Sainte Claire naquit à Assise, ville d'Italie, en 1193. Ses parents, distingués dans le pays par leur haute naissance, leur grande fortune et surtout par leurs vertus chrétiennes, étaient sans enfants. Sa noble mère fit le pèlerinage de la Terre Sainte, visita le sanctuaire de Saint-Michel et pria aux tombeaux des Apôtres Pierre et Paul. Elle eut enfin une fille. Un jour, pendant sa grossesse, elle priait Dieu de lui accorder une heureuse délivrance, quand elle entendit ces paroles : « Femme, ne craignez pas, vous accoucherez sans danger d'une lumière qui éclairera le monde. » L'enfant fut nommée Claire au baptême, nom qui caractérisait sa mission. Claire était née le sourire aux lèvres. Petite enfant, on ne

la vit jamais pleurer; elle réservait ses larmes pour les répandre aux pieds de Jésus crucifié. — L'heureuse mère veillait avec un soin extrême sur l'éducation de sa fille, et développait, par ses conseils et ses exemples, les germes précieux de vertus que le Ciel avait déposés dans cette jeune âme. Aussi, dès l'âge le plus tendre, pouvait-on admirer en Claire un vif attrait pour la retraite, l'oraison, le mépris du monde, l'amour des pauvres et de la souffrance. Cette admirable enfant, distinguée par une beauté ravissante, le fut davantage encore par sa modestie; les personnes les plus pieuses et les plus ferventes le prenaient pour modèle, et les gens du monde la regardaient comme un prodige d'innocence. Elle avait confié à la pénitence le soin de garder sa vertu; sous ses habits précieux elle portait le cilice. Chaque jour elle songeait à renoncer au siècle, pour se donner à Dieu entièrement et d'une manière irrévocable; mais il fallait attendre le moment fixé par la Providence. Ce moment ne tarda pas. A cette époque on ne parlait que de la vie admirable et des miracles de saint François, qui habitait le couvent de la Portioncule, situé aux extrémités d'un faubourg d'Assise. Elle résolut de le voir et de s'entendre avec lui sur les moyens de se consacrer plus particulièrement à Dieu. Elle alla le trouver avec une de ses parentes. Le Saint, éclairé d'en haut, connaissant la valeur de cette perle que le Ciel s'était choisie, lui parla si fortement sur le mépris du monde et sur les avantages de la vie religieuse, qu'elle promit de se consacrer à tout jamais à Dieu sous la conduite de ce grand saint. Comme ses parents voulaient

la marier richement et s'opposaient à sa vocation, elle résolut de quitter secrètement sa famille. Elle convint avec saint François du jour où elle devait réaliser son projet. C'est le 19 mars qu'elle fixa pour se dérober au monde.

Le dimanche des Rameaux, Claire, contre son habitude, se revêt de ses plus beaux habits et se rend avec sa mère et ses sœurs à l'église de la Portioncule pour la cérémonie des palmes; l'évêque d'Assise officiait. La Sainte, entièrement absorbée dans la méditation des grands mystères de l'Église, et surtout dans la pensée de l'importante démarche qu'elle se proposait de faire le soir, oublia d'aller avec la foule recevoir son rameau des mains du célébrant. L'évêque, s'en étant aperçu, présenta lui-même à la jeune vierge la palme qu'elle avait oublié de venir prendre à ses pieds. — Le soir, de concert avec une dame, seule confidente des secrets de son cœur, elle veut sortir de la maison, par une porte dérobée, pour ne pas donner l'éveil à ses parents; mais contre cette porte on a amassé de solides poutres et de gros blocs de pierre. Que fera cette pauvre enfant? Céder! c'est impossible; Claire se jette à genoux, prie avec larmes son Sauveur; et, armée d'une foi vive, elle dégage la porte et part. L'innocente colombe vole plutôt qu'elle ne marche vers le sanctuaire de Notre-Dame de la Portioncule : c'est là qu'elle doit célébrer ses mystiques épousailles avec le Fils de Dieu et s'offrir en holocauste. Le séraphique Père l'attendait avec ses religieux. Claire se place devant l'image sacrée de la Reine des Anges, et après une allocution de saint François, elle

échange ses riches habits contre une rude tunique, et se ceint les reins d'une corde ; François lui coupe les cheveux et place sur sa tête un voile d'étoffe grossière. Claire, l'âme inondée de joie, prononce ses vœux perpétuels de pauvreté, de chasteté et d'obéissance.

Cette fuite inattendue retentit comme la foudre dans sa famille et dans toute la ville. Ses parents irrités mettent tout en œuvre pour la tirer de son asile. Le père se rend près d'elle pour la ramener dans la maison paternelle. Après le père vient la mère; aux raisons succèdent les larmes, puis les menaces; rien ne peut l'ébranler; tenant l'autel d'une main, et montrant de l'autre ses cheveux coupés : « Jésus désormais, s'écrie-t-elle, sera mon époux, et mon vêtement une robe de pénitence. » On la laissa en paix. Quinze jours après, sa sœur Agnès, plus jeune qu'elle, vint lui rendre visite ; les parents attendaient beaucoup de cette entrevue des deux sœurs pour vaincre l'obstination d'un esprit fanatisé; mais Claire avait prié; elle devait conquérir sa sœur à Jésus. En apercevant sa sœur, Agnès lui dit : « Pardon, ma sœur, de vous avoir contristée; oubliez le passé, je vous en supplie, et acceptez-moi près de vous; je veux partager votre sacrifice. »

Claire tressaille de bonheur et rend grâces au Ciel. La porte du couvent se referme sur Agnès. A cette nouvelle, le père, transporté de colère, convoque tous les membres de la famille, les excite à la vengeance pour ce nouveau déshonneur : « Morte ou vive, s'écrie-t-il, qu'on me ramène Agnès. » Les furieux arrivent au couvent, essayent les paroles dou

ces, puis les menaces, rien ne fait ; ils s'élancent sur Agnès et la traînent par les cheveux : ils étaient hors du couvent, quand, soudain, le corps de l'enfant devint si lourd, qu'il fut impossible de le traîner plus loin. Un oncle d'Agnès, aveugle dans sa rage, lève le bras pour frapper l'enfant, son bras se raidit à l'instant, et Agnès peut rentrer au couvent. Tant de merveilles ne restèrent pas sans résultat. Peu de temps après la mère de Claire, devenue veuve, prit l'habit religieux avec une autre de ses filles, sœur Béatrix.

Le bruit de la sainteté de Claire lui attira beaucoup de compagnes, dont elle forma une communauté. Saint François ayant fait réparer l'église de Saint-Damien qui tombait en ruines, acheta la maison qui y était contiguë. C'est là que commença l'Ordre des Clarisses, comme celui des Franciscains avait commencé dans l'église de la Portioncule. Claire fut établie supérieure de cette communauté naissante, malgré toutes les résistances de son humilité. On y pratiquait des austérités extraordinaires. Les religieuses allaient nu-pieds, couchaient sur la terre, gardaient une abstinence perpétuelle et ne rompaient le silence que quand la nécessité ou la charité les y obligeaient. Elles ne vivaient que d'aumônes, jeûnaient, le Carême et l'Avent, au pain et à l'eau. Claire renchérissait encore sur les austérités communes et se montra toujours la plus humble et la plus pauvre des religieuses. Dieu voulut manifester sa sainteté par de nombreux miracles. Elle rendit l'usage de la parole à une des sœurs de son monastère et l'ouïe à une seconde. Un frère de l'Ordre des Mineurs fut guéri de la folie par ses prières. Cinquante religieuses

furent rassasiées avec la moitié d'un pain. Mais voici un prodige plus étonnant : Les Sarrasins, ayant assiégé la ville d'Assise, étaient sur le point d'escalader les murailles du couvent, sainte Claire, malade, âgée et infirme, se fait porter à la porte du monastère avec un ciboire renfermant le Saint-Sacrement. Là, prosternée, avec ses filles, devant le Sauveur, elle dit avec foi : « Seigneur, ne livrez pas aux bêtes féroces les âmes qui ont confiance en vous ; protégez vos servantes que vous avez rachetées au prix de votre sang. » Sa prière finie, une voix lui dit : *Ne craignez rien, ma fille, je vous garderai et vous serez toujours sous ma protection.* Au même instant une terreur panique s'empare des assiégeants qui prennent tous la fuite. Sainte Claire mourut, le 11 août de l'an 1253, dans la soixantième année de son âge et la quarante-deuxième de sa profession religieuse.

Réflexions pratiques.

Macérer son corps dès le jeune âge, et faire ses délices de la retraite et du jeûne ; s'arracher à la tendresse de ses parents, aux plaisirs et aux honneurs d'une famille distinguée ; se dépouiller de biens considérables, pour vivre pendant quarante ans dans toutes les austérités de la pauvreté, de la solitude et de la souffrance, voilà qui constitue l'héroïsme de la mortification ; et c'est ce que nous admirons dans la vie de sainte Claire. Cette admirable vierge commence à se mortifier dès le premier usage de la raison. Mais ne pouvant, dans le monde, facilement satisfaire sa grande soif de la pénitence, elle forme la

résolution d'aller s'ensevelir dans le cloître. Malgré les obstacles sans nombre qu'elle rencontre dans la réalisation de son dessein, avec la grâce de Dieu et son héroïque volonté, elle triomphe et arrive à son but ; bon gré, mal gré, ses parents sont obligés de la laisser à son Dieu, et plus tard ils rendent grâce au Ciel, et ne trouvent rien de mieux que de la suivre dans sa retraite.

Cette merveille ne se renouvelle-t-elle pas encore tous les jours dans notre siècle de sensualisme, où le monde ne prêche plus à ses enfants le Dieu du Calvaire, mais le Dieu de la chair et de la jouissance. Combien de parents, après s'être formellement opposés à la vocation religieuse de leurs enfants, n'on trouvé de consolation qu'auprès d'eux. C'est ainsi que tôt ou tard on rendra justice à la vertu.

O Vierge incomparable qui avez combattu le règne de la chair, délivrez notre pauvre société de la tyrannie du luxe et de la sensualité.

Plan de méditation.

I. Sainte Claire revêtue de force.
II. Sainte Claire revêtue de gloire.

SAINT HIPPOLYTE ET SAINT CASSIEN, MARTYRS

13 *août.*

Saint Hippolyte était chevalier romain et avai reçu de l'empereur Valérien l'ordre de garder saint

Laurent et d'obliger le saint diacre à découvrir les trésors de l'Église que l'on croyait lui avoir été confiés par le pape saint Sixte. Hippolyte emmena le martyr avec lui et le jeta en prison avec plusieurs autres tant chrétiens qu'idolâtres; mais il devint bientôt lui-même son captif. Voyant les grands miracles que Laurent faisait au nom du vrai Dieu, admirant surtout que, par la seule imposition des ses mains, il rendait la vue aux aveugles, il crut en Jésus-Christ, et, se soumettant au joug salutaire de la foi, il voulut être baptisé. Il reçut en effet le baptême des mains du saint diacre qu'il devait conduire au martyre. Son exemple fut suivi de tous les membres de sa famille au nombre de vingt. De tous ces généreux confesseurs de la foi nous ne connaissons que sainte Concorde, nourrice et gouvernante d'Hippolyte. Pendant son baptême, celui-ci eut une vision. Les âmes innocentes des chrétiens qui avaient été martyrisés pour la religion, lui apparurent dans la gloire et il les aperçut jouissant d'un bonheur incomparable. Ce prodige le confirma dans l'espérance de la vie éternelle due à sa conversion.

Peu de temps après, Valérien, qui brûlait du désir de s'emparer des trésors de l'Église, commanda à Hippolyte de lui amener le saint diacre. Le gardien du martyr, émerveillé des réponses fermes et courageuses du généreux confesseur, et profondément touché des tourments inouïs qu'il endurait sans exhaler la moindre plainte, aurait voulu déclarer ouvertement qu'il était lui-même chrétien, afin de participer aux peines et aux triomphes de son bienfaiteur, mais l'héroïque martyr l'en empêcha. Il n'était

pas encore temps pour lui de manifester publiquement sa foi, quoiqu'il ne dût pas tarder de le suivre dans la gloire. Il se contenta donc de pleurer amèrement; et lorsque saint Laurent fut mort, Hippolyte enleva son corps et l'ensevelit avec honneur. L'empereur l'ayant appris, connut par là que le chevalier était devenu chrétien. On conçoit aisément quelle dut être sa fureur. Il le fit arrêter et voulut lui-même l'examiner. Hippolyte comparaît. — « Es-tu donc devenu magicien, aussi bien que ce misérable que nous avons fait brûler? lui dit le tyran en courroux. Est-ce parce que tu participes à ces erreurs que tu lui as donné la sépulture? — Je ne suis point magicien, répondit Hippolyte, pas plus que lui-même, mais je suis devenu chrétien. » A cette réponse, Valérien lui fit écraser la bouche à coups de pierres; ensuite il le dépouilla de ses habits qui étaient ceux dont il avait été revêtu au baptême; on le broya à coups de bâton, on le frictionna avec des charbons ardents. Ce supplice ne put ébranler sa constance, ni lui arracher la moindre plainte. Accablé de douleurs, meurtri et sanglant, il déclara hardiment au tyran que les tourments les plus affreux et la mort la plus cruelle ne sauraient changer ses sentiments. En face de tant de constance, Valérien changea de tactique et essaya de le séduire par l'appât des présents ou l'éclat des honneurs. L'ayant fait revêtir des habits de chevalier romain, il lui dit : « Sois maintenant notre ami; continue l'office que tu remplissais dans l'armée, et jouis en paix des biens que la fortune t'avait donnés; pour cela, renonce à tes superstitions. » Hippolyte répondit

qu'il ne reconnaissait pas d'autre Maître que Jésus-Christ, et qu'avant tout il voulait être le soldat du souverain du Ciel et de la terre. L'empereur, irrité de ne pouvoir le vaincre, livra cet intrépide chrétien au préfet de Rome pour être mis à mort. Ce magistrat, étant allé dans la maison d'Hippolyte pour s'emparer de tous ses biens, connut que toutes les personnes de sa famille étaient chrétiennes. Il déchargea sur elles toute sa fureur. Concordia, nourrice d'Hippolyte expira sous les coups de verges plombées, les dix-neuf autres furent décapitées. Quant à Hippolyte il fut traîné par des chevaux indomptés dans des lieux tout couverts de chardons et d'épines. Ainsi mourut ce généreux soldat de Jésus-Christ. Ce fut le 13 août qu'il quitta ce lieu d'épreuves pour aller goûter dans le Ciel les douceurs de l'immortalité.

Le même jour l'Église fait mémoire de saint Cassien. Cet illustre martyr exerçait à Imola les fonctions d'instituteur et enseignait à lire et à écrire aux enfants quand il fut arrêté comme chrétien.

Interrogé par le gouverneur de la province, il confessa généreusement Jésus-Christ et refusa de sacrifier aux idoles. Le juge ordonna à ses élèves de le piquer à coups de stylets jusqu'à ce qu'il fût mort. On l'exposa nu au milieu d'une troupe de deux cents enfants. Les uns le frappaient au visage et sur la tête avec leurs tablettes, les autres le perçaient de leurs stylets. Son supplice fut d'autant plus long et plus douloureux que ceux qu'on lui avait donnés pour bourreaux lui portaient des coups plus faibles. Après sa mort, les chrétiens l'ensevelirent à Imola et ren-

fermèrent depuis ses reliques dans un riche et gracieux mausolée.

Réflexions pratiques.

Quels nobles martyrs que saint Hippolyte et saint Cassien! Cités devant le proconsul, on leur ordonne de renier Jésus-Christ pour offrir des sacrifices aux dieux de l'Etat : Nous sommes chrétiens et soldats du Christ, nous n'aurons jamais d'autre maître que le Créateur du ciel et de la terre, répondent-ils. On les frappe, on les torture de la manière la plus inhumaine et ils n'ont sur les lèvres que la même profession de foi. Quel héroïsme!

Ce n'est pas assez d'admirer leur courage, il faut encore nous souvenir que par le baptême nous avons été enrôlés sous le même étendard et que nous avons le même maître à servir.

Pour nous aussi la vie est un combat. Et si nous n'avons pas à subir le martyre du sang, il y a celui de la vertu. Se sacrifier pour sa foi est une des obligations du chrétien. S'immoler pour ne point trahir ses engagements premiers est le plus sacré des devoirs. Le ciel ne couronnera que des martyrs, comme il ne glorifiera que des vainqueurs. — Pour vaincre il faut lutter et la lutte suppose le courage et l'abnégation. Le renoncement est écrit à la première page de la loi évangélique. — Qui ne sut mortifier ses passions ne suivit jamais la voie où a passé le Christ et qui est la voie tracée à tous les chrétiens.

Plan de méditation.

Le chemin des souffrances fut : 1° celui du Sauveur;

2° celui de l'humanité tout entière; 3° ce fut surtout celui de saint Hippolyte et de saint Cassien.

SAINTE PHILOMÈNE, Vierge et Martyre

14 août.

Sainte Philomène, célèbre par ses miracles, était fille du souverain d'un petit État dans la Grèce. Sa mère était aussi de sang royal. Ils étaient païens l'un et l'autre et sans enfants. Dans l'espoir d'en obtenir ils offraient à leurs dieux de fréquents sacrifices et leurs prières restaient inefficaces. Dans leur palais vivait un médecin de Rome nommé, Publius, fervent chrétien. Touché de leur aveuglement et de leur affliction, il leur parla de la religion de Jésus-Christ et la leur fit connaître ; il alla jusqu'à leur promettre de la postérité s'ils consentaient à recevoir le baptême. Touchés de la grâce, le prince et la princesse se firent chrétiens et eurent peu de temps après le bonheur que Publius avait promis comme gage de leur conversion. Le 10 janvier, Dieu leur donna une fille qu'il nommèrent Philomène, c'est-à-dire fille de la lumière.

Dès sa plus tendre enfance, Philomène montra de grandes dispositions à la piété et un amour ardent pour la vertu, surtout pour la pureté. A l'âge de onze ans, elle choisit Jésus-Christ pour son époux et fit vœu de perpétuelle virginité. Dioclétien occupait alors le trône des Césars ; il menaça de la guerre le prince grec qui vint à Rome pour renouer la paix

avec l'ambitieux et injuste empereur. Le père de Philomène emmena avec lui sa femme et sa chère fille qu'il ne pouvait perdre de vue un seul instant. A leur arrivée dans la capitale, ils se rendirent tous les trois au palais de l'empereur, qui les admit à son audience. Philomène, alors âgée de treize ans, captiva les regards de Dioclétien. « Allez, dit celui-ci aux parents de la jeune vierge, n'ayez plus d'inquiétude ; bannissez toute crainte, et ne songez plus qu'à vivre heureux. Loin de vous susciter des embarras, je mets à votre disposition toutes les forces de l'empire ; je ne vous demande qu'une chose : la main de votre fille. » Les parents de Philomène éblouis par un honneur auquel ils étaient loin de s'attendre, accédèrent sur-le-champ à la proposition de l'empereur. Ils étaient tout heureux de se voir à la veille de contracter une alliance si flatteuse. Mais l'angélique enfant refusa la main royale. « L'empereur est venu trop tard, dit-elle, j'ai donné mon cœur, mon âme et ma volonté à l'Époux divin des vierges chrétiennes. Allez dire à Dioclétien que j'appartiens à Jésus-Christ et que je refuse ses honneurs et sa couronne. » En vain son père et sa mère se jettent-ils à ses pieds, la conjurant d'avoir pitié d'eux et de leur patrie ; elle fut inébranlable. « Non, non répondit-elle, Dieu et la virginité, voilà mes richesses ; le ciel, voilà ma patrie. » Une telle fermeté plongea son père et sa mère dans le désespoir. Ils conduisirent Philomène devant l'empereur. Dioclétien employa tour à tour les promesses les plus brillantes et les menaces les plus terribles ; mais la courageuse vierge demeura fidèle à Jésus-Christ. Le tyran, furieux, la fit jeter,

chargée de chaînes dans un cachot de son palais, avec l'espoir que la douleur et la honte changeraient ses dispositions. Il venait cependant la voir chaque jour, lui offrant, avec la liberté, le premier trône du monde.

Il y avait trente-sept jours qu'elle était en prison lorsque, au milieu d'une lumière céleste, elle vit apparaître la Reine des Anges tenant son divin Fils entre ses bras. « Ma fille, lui dit Marie, encore trois jours de captivité, et après ces quarante jours, tu sortiras de cet état pénible. Tu seras exposée à des combats terribles et à des tourments affreux pour l'amour de mon Fils. Courage, ma fille, courage, je t'aiderai. Au moment du combat, la grâce sera ton soutien ; et ton Ange qui fut aussi le mien sur la terre, Gabriel, dont le nom signifie *force*, viendra à ton aide. Je te recommande à sa protection spéciale, comme la plus chère de mes enfants. » Ces paroles tombées de la bouche de Marie établirent dans l'âme de Philomène un invincible courage.

Ce que la Reine du ciel venait d'annoncer à l'héroïque vierge ne tarda pas à se réaliser. Dioclétien, désespérant de la fléchir, résolut d'employer les tourments. Il la fit dépouiller de ses vêtements, lier à une colonne de son palais et déchirer avec tant de violence que son corps tout sanglant ne fut bientôt plus qu'une plaie. Philomène fut emportée mourante dans sa prison; mais la nuit suivante, deux anges, perçant les ténèbres de son cachot, vinrent resplendir à ses côtés, et versèrent sur les plaies un baume qui les guérit et renouvela toutes ses forces. — Instruit de ce prodige, Dioclétien la fit venir le lende-

main en sa présence, et voulut lui persuader que Jupiter était l'auteur de sa guérison et la voulait pour maîtresse du monde. Il employa ensuite les promesses et tout ce que put lui suggérer l'enfer pour la séduire et la faire succomber, mais inutilement. L'empereur ordonna alors qu'on attachât une ancre au cou de Philomène et qu'on la précipitât dans le Tibre. L'ordre s'exécuta ; mais deux anges coupèrent la corde ; l'ancre tomba au fond du fleuve, et la jeune chrétienne fut transportée saine et sauve sur la rive, à la vue d'une immense multitude de spectateurs qui se convertirent à la foi.

Dioclétien, attribuant ce prodige à la magie, fit traîner la jeune fille dans les rues de Rome et décocher contre elle une grêle de traits. Elle en était hérissée, son sang ruisselait sur tout son corps ; elle fut encore guérie miraculeusement. Instruit de ce nouveau prodige : « Eh bien, s'écrie le tyran, qu'on fasse rougir des dards dans une fournaise et qu'on la perce une seconde fois ; je veux qu'elle meure en ma présence de ce supplice. » Mais par la volonté divine, les flèches, après avoir parcouru une partie de l'espace, retournaient contre ceux qui les avaient lancées. Six des archers furent tués, plusieurs autres se convertirent à la foi. Enfin, l'empereur ordonna qu'on lui tranchât la tête, ce qui fut exécuté le vendredi, 10 août.

Réflexions pratiques.

La beauté, les grâces angéliques de Philomène, embellies par la sérénité et la modestie de tout son maintien, ont captivé les yeux et le cœur du cruel

Dioclétien. L'empereur lui propose la plus belle et la plus flatteuse des alliances. Quelle tentation pour le cœur d'une jeune fille de treize ans ! Elle n'a qu'à dire un mot et elle partagera l'empire du monde entier, un seul mot et le diadème impérial resplendira sur sa tête. Quel triomphe pour son père et sa mère, pour tous les membres de sa famille ! Mais Philomène ne partage point leurs vues. Le monde est venu trop tard. Elle appartient au Christ. C'est sa résolution inébranlable. Rien ne pourra faire fléchir sa volonté. Cherche à séduire, tyran barbare, environne tes avances de toutes les séductions qu'inspire la passion ! C'est trop tard ! Essaye des menaces, invente les supplices les plus atroces ; use de tout ce que la cruauté peut trouver de plus barbare ! C'est trop tard ! Jamais tu ne pourras vaincre une fiancée du Christ.

Jeunes chrétiens si faibles dans la tentation, qu'avez-vous fait pour imiter sainte Philomène et pour faire briller en vous la plus belle des vertus ? Venez aujourd'hui à l'école de l'invincible héroïne, venez apprendre à aimer la sainte chasteté, à combattre et à mourir pour elle.

Plan de méditation.

I. Invincible constance de sainte Philomène devant les redoutables épreuves : 1° de la séduction ; 2° des tourments du martyre.

II. Imitation de cette Sainte.

ASSOMPTION DE LA TRÈS SAINTE VIERGE

15 *août.*

La fête de l'Assomption, que l'Église célèbre aujourd'hui, a pour objet d'honorer la bienheureuse mort de la très Sainte Vierge, sa résurrection et son entrée triomphante dans le Ciel en corps et en âme. Lorsque Jésus-Christ, vainqueur de la mort et de l'enfer, fut monté au Ciel, sa bienheureuse Mère resta à Jérusalem, persévérant dans la prière avec ses disciples, jusqu'à ce qu'elle eût, avec eux, reçu le Saint-Esprit. Saint Jean l'Évangéliste, auquel le Sauveur l'avait recommandée du haut de la croix, se chargea du soin de pourvoir à ses besoins. Marie paya le tribut de la mort comme toutes les autres filles d'Ève. Elle s'endormit paisiblement, le samedi 14 août, de l'année 46, à l'âge de soixante-six ans. Le lendemain de ce jour, dont les anges se réjouirent, les Apôtres ensevelirent eux-mêmes la Mère de leur divin Maître et déposèrent son corps dans un tombeau creusé dans le roc, à Gethsémani, près de Jérusalem. Les funérailles de Marie furent faites avec une grande pompe et avec les cérémonies alors en usage chez le peuple juif. Tous les chrétiens qui se trouvaient dans la ville sainte et aux environs, se réunirent au cortège funèbre, et témoignèrent, par leur empressement, par leur pieuse douleur et leur profond respect, qu'ils reconnaissaient la très Sainte Vierge pour la Mère de l'Homme-Dieu. La grotte sépulcrale où les Apôtres déposèrent Marie, retentit de plusieurs panégyriques en l'honneur de la Reine

des Vierges : Celui d'Hierothée fit répandre des larmes abondantes et des prières pleines d'émotion sur la pierre ornée de guirlandes de fleurs qui venait de recevoir son corps mortel.

Le corps de Marie ne resta pas longtemps séparé de son âme. La bienheureuse Vierge ressuscita immédiatement après sa mort et fut transportée en triomphe jusque dans le sein de Dieu même. Trois jours après, saint Thomas qui, par une permission spéciale de Dieu, ne s'était point trouvé au décès de la bienheureuse Vierge Marie, revint à Jérusalem pour contempler une dernière fois les traits vénérés de l'auguste Mère de Dieu et lui rendre ses hommages. Sur ses vives instances, les Apôtres soulevèrent la pierre sépulcrale ; mais, ô prodige admirable! ils n'y trouvèrent plus que des fleurs fraîches et odorantes, et une robe virginale, simple et modeste vêtement, dit Chateaubriand, de cette reine de gloire que les anges avaient enlevée aux Cieux.

Ainsi son divin Fils l'attira à lui immédiatement après sa mort, et la plaça sur un trône à la droite de Dieu son Père. C'est cet enlèvement instantané du corps très pur de la Vierge immaculée que l'Église traduit par ce mot Assomption, qui en latin signifie l'action d'*attirer à soi*. On voit encore aujourd'hui au village de Gethsémani, sur le penchant de la montagne des Oliviers, une belle église qui a été bâtie sur le tombeau de la Sainte Vierge. Cette église est souterraine : on y descend par un escalier fort large, composé de cinquante degrés. Le tombeau est dans le côté oriental de la croix que forme l'église. Vers le milieu de l'escalier, se trouve, à gauche, le tom-

beau de saint Joseph, et, à droite, ceux de sainte Anne et de saint Joachim. Toutes les communions y ont un oratoire; les sectateurs de Mahomet, eux-mêmes, viennent y vénérer la fille d'Abraham. Ce monument est entre les mains des schismatiques, mais le tombeau appartient aux catholiques.

L'Assomption de la très Sainte Vierge est la plus grande des fêtes que l'Église célèbre en son honneur : c'est la consommation de tous les mystères de son adorable vie. C'est en ce jour que commence sa véritable gloire; c'est en ce jour que sont couronnées toutes les vertus que nous révérons simplement dans ses autres fêtes. La solennité de l'Assomption est particulièrement chère à la France, depuis le jour mémorable où Louis XIII mit son royaume et sa personne sous la protection de la mère du Christ. On y fait, après vêpres, une procession générale dans toutes les paroisses, pour perpétuer le souvenir de cette consécration.

Réflexions pratiques.

Après nous être rappelé que Marie est notre mère, il faut nous transporter à son lit de mort. Nous la voyons expirer sans douleur, dans les langueurs de l'amour divin et par un dernier effort de cet amour. Nous voyons son âme à l'instant réunie à son corps, et cette créature incomparable transportée par les anges au plus haut des Cieux, au milieu des applaudissements de toute la cour céleste. Nous la voyons placée par son Fils sur un trône éclatant, au-dessus de tout ce qui n'est pas Dieu, couronnée Reine des Anges et des hommes, et établie notre médiatrice,

notre avocate puissante, et la dispensatrice de toutes les grâces. Recevez en ce moment, ô tendre mère, nos félicitations pour ces insignes faveurs ; recevez nos louanges et tout ce que notre cœur peut vous offrir dans l'effusion de sa joie ; mais aussi attirez-nous à vous, et ne nous laissez pas languir sur cette terre d'exil où nous courons sans cesse le danger de nous perdre.

Voici, Vierge Sainte, le jour de vos faveurs, où le pécheur qui vous reconnaît encore pour la mère de miséricorde, sent renaître sa confiance, et le juste augmenter son amour. Donnez-nous de connaître nos devoirs. Peut-être, hélas ! sommes-nous environnés d'épaisses ténèbres. Peut-être de déplorables illusions compromettent le salut de notre âme. Venez à notre secours. Suppliez votre divin Fils de nous faire imiter vos vertus. Enfin, assistez-nous à l'heure de notre mort, pour que nous rendions notre dernier soupir dans l'amour de Dieu ; et puis, recevez notre âme, présentez-la vous-même à son juge.

Plan de méditation.

I. L'Assomption de la Sainte Vierge est la consommation de sa sainteté.

II. L'Assomption de la Sainte Vierge fut la consommation de sa gloire.

III. L'Assomption de Marie est la consommation de notre confiance.

SAINT ROCH, Confesseur.

16 *août.*

Saint Roch, un des plus illustres saints du quatorzième siècle, naquit à Montpellier en 1284 d'une famille illustre par sa noblesse, sa fortune et ses emplois. Son père, grand seigneur du Languedoc, et sa mère qui portait elle aussi un grand nom, étaient d'excellents chrétiens. Parvenus à un âge fort avancé ils n'avaient pas encore d'héritier. Ils demandèrent instamment à Dieu et à la Sainte Vierge un enfant. Leurs vœux furent exaucés. Le Ciel leur donna un fils parfaitement beau, et qui apporta en naissant, une croix rouge sur sa poitrine. Il avait été conçu par miracle : Dieu fit voir par un autre prodige sa sainteté future. Il commença dès la mamelle à pratiquer l'abstinence, ne buvant les mercredis et les vendredis qu'une fois le jour. On le vit avec étonnement, dès l'âge de cinq ans, observer le précepte de l'Apôtre, châtier son corps pour le réduire en servitude ; car dès lors il ne prenait de nourriture que le moins qu'il pouvait. Quand il eut douze ans, il renonça entièrement à tout ce qu'il y a de plus éclatant dans le siècle : son unique plaisir était de faire du bien aux malheureux et aux étrangers, et il les assistait avec la même charité qu'il aurait fait pour ses propres frères. Toutes ses actions n'avaient pour but que le service et la gloire de Dieu. Tant de douceur brillaient en ses regards, tant de politesse en ses paroles, tant de majesté dans tout son extérieur qu'on

ne se lassait point d'admirer les dons de la nature et de la grâce réunis dans une seule existence.

Le jeune Roch eut le malheur de perdre ses parents avant d'avoir atteint sa vingtième année. Se voyant maître absolu de sa fortune, il distribua secrètement aux pauvres tout ce qu'il put retirer de ses biens, et laissa l'administration du reste entre les mains de son oncle paternel ; puis il prit l'habit et le bâton de pèlerin et partit pour Rome.

Le Saint arriva dans un moment bien pénible en Italie. La peste exerçait d'affreux ravages; les places publiques regorgeaient de malades. N'écoutant que son zèle et son dévouement, saint Roch se voua nuit et jour au soulagement des malheureux atteints de l'épidémie; par sa douceur et sa bienveillance, il savait faire naître des pensées de foi et d'espérance au milieu des plus vives douleurs : il avait le talent de ramener les âmes à Dieu. De nombreux miracles s'attachaient à chacun de ses pas. Il parcourut tour à tour plusieurs villes d'Italie. Partout il se distingua par la multitude des miracles qu'il opérait. Un seul signe de croix de sa main suffisait à délivrer les victimes du mal affreux. Son dévouement fut loué avec tant d'enthousiasme à Rome, à Césène et à Rimini qu'il voulut se dérober à la reconnaissance publique; c'est dans ce but qu'il s'achemina vers les Alpes. Arrivé à Plaisance, notre Saint fut lui-même atteint du fléau. Alors, pour ne point être à charge à son prochain, il sortit comme il put de l'hôpital et de la ville et se traîna jusqu'à la forêt voisine où quelques herbes lui servirent de lit. Il y serait mort sans le secours de la Providence. Une douleur cruelle qu'il

éprouvait dans la jambe gauche, lui faisait, malgré sa patience, pousser de hauts cris. Étant ainsi abandonné, il pria le Tout-Puissant de le guérir. Aussitôt une source que l'on voit encore aujourd'hui, jaillit à ses pieds ; il en but, il s'en lava et ses douleurs se calmèrent ; et le chien d'un grand seigneur apportait tous les jours au serviteur de Dieu un pain, qu'il dérobait à son maître. Comme le larcin se renouvelait tous les jours, on ne tarda pas à s'en apercevoir. On suivit l'animal, et on vit qu'il portait le pain dérobé dans la hutte de saint Roch, et que, l'ayant déposé à ses pieds, il s'en retournait. Le seigneur appelé Gothard, frappé de ce prodige, alla visiter le pestiféré et voulut le soigner lui-même. Une fois guéri, notre Saint retourna à Plaisance avec Gothard, et faisant le signe de la croix dans les rues, à l'hôpital, il guérit à l'instant même ceux qui étaient atteints de la peste et délivra la ville de ce fléau. Un prodige si éclatant fit crier tout le monde au miracle et chacun regardait Roch comme un ange envoyé du Ciel pour secourir les malheureux.

L'esprit de Dieu qui conduisait Roch lui inspira le désir de retourner à Montpellier, lieu de sa naissance, pour y mener une vie cachée et souffrante. Il se hâta d'obéir. Il reprit le chemin de la France en habit de pèlerin, et demandant l'aumône. Une fois arrivé dans son pays, qui était alors affligé de grandes guerres, Roch se rendit à l'église pour y prier. A la mine exténuée, à son accoutrement singulier, on le prit pour un espion, et on le conduisit, comme tel, au gouverneur de Montpellier, qui était son propre oncle. Comme il ne voulut jamais dire qui il était, on

ne douta plus que ce ne fût un espion. Il fut mis dans un cachot comme un ennemi secret. On ne saurait dire tout ce qu'il souffrit pendant cinq ans dans cette affreuse prison. Depuis, ses entretiens n'étaient plus qu'avec Dieu, et il passait la nuit et le jour en prières, ajoutant à ses tourments les austérités les plus extraordinaires. Dieu voulant récompenser son serviteur, lui révéla le jour et l'heure de sa précieuse mort. Roch pria le geôlier de lui amener un prêtre. Celui-ci ne tarda pas à reconnaître l'éminente sainteté de l'humble prisonnier et l'obligea à déclarer sa naissance. Le Saint mourut, le 13 août, en 1327, âgé de trente-quatre ans. On trouva sur son corps un écriteau où étaient gravés ces mots : «Ceux qui, étant frappés de la peste, auront recours à l'intercession de Roch, seront délivrés de cette cruelle maladie. » Le Bienheureux fut reconnu par ses concitoyens, par ses parents et enseveli avec la plus grande pompe. Depuis, son oncle fit bâtir, en son honneur, un temple où ses précieuses reliques furent transportées.

Réflexions pratiques.

Se dépouiller de tout pour se livrer tout entier et mourir au service des pestiférés, voilà ce qui constitue l'héroïsme de la charité, et voilà ce qu'a fait saint Roch dont nous célébrons la fête en ce jour. Ce martyr du dévouement pour les malheureux était, à vingt ans, possesseur d'un grand nom et d'une immense fortune. Un brillant avenir lui était réservé dans le monde; mais le digne enfant de Libérie, mar-

qué en naissant du sceau de Jésus-Christ crucifié, ne veut d'autre gloire que celle de la croix, d'autre alliance que celle qu'il va contracter avec les membres souffrants du divin Crucifié. Pour être plus libre dans son apostolat de charité, il vend tout ce dont il peut disposer en faveur des pauvres, et il part pour Rome où la grâce l'appelle. Sur son chemin, Dieu lui montre d'innombrables malheureux atteints de la peste, le plus redoutable des fléaux. Déjà le nombre des victimes est incalculable. Partout on n'entend que sanglots, on n'aperçoit que morts et mourants; sur toutes les habitations on voit flotter le crêpe noir de la désolation. Notre intrépide pèlerin qui sait que Jésus-Christ, nous ayant aimé jusqu'à sacrifier ses biens, son repos, sa gloire et sa vie, nous recommande d'aimer d'un amour pareil nos frères éprouvés, vole avec une ardeur infatigable au secours des malheureux. Qui pourrait dire tout ce qu'il a fait pour les soulager et avec quel héroïsme il a exposé sa vie pour sauver celle de ses frères ! Cet ange consolateur va de cité en cité et porte l'espérance dans tous les cœurs en chassant devant lui le fléau dévastateur. Quel exemple de dévouement !

Avons-nous quelque peu de cette charité agissante qui faisait le caractère distinctif de saint Roch ? Que faisons-nous pour les malheureux, et à quoi pouvons-nous reconnaître que nous les aimons ? Quels sont les pauvres que nous soulageons ? Quelles sont les faiblesses auxquelles nous compatissons ? Comment pratiquons-nous la charité ? Avons-nous des prévenances, de l'indulgence, de la bonté pour les affligés, les ignorants ? En avons-nous pour tous ? O mon

Dieu ! Que d'imperfections dans ma charité ! Allumez dans mon âme ce feu divin.

Plan de méditation.

I. Ce qu'a fait saint Roch pour les malades.
II. Ce qu'a fait l'Église pour les malades.
III. Ce que nous devons faire nous-mêmes.

LA BIENHEUREUSE CLAIRE DE MONTEFALCO

17 *août.*

Claire naquit à Montefalco, ville d'Italie, de parents aussi honorables que pieux. A l'âge de quatre ans elle savait par cœur le *Pater*, l'*Ave* et plusieurs autres prières qu'elle aimait à réciter à genoux, les mains jointes et les yeux au Ciel, avec une piété si sensible, que tous ceux qui la voyaient prier en étaient émus. Elle conserva toute sa vie cette ardeur dans la prière. Le démon, irrité d'une piété si précoce, employa toutes ses ruses pour l'en détourner, cherchant tantôt à l'effrayer par d'horribles apparitions, tantôt à lui persuader par de subtiles raisons, que cette application à la prière était pleine de dangers. Une fois il lui apparut sous la figure d'une femme vénérable, au visage voilé, qui lui dit : « Prends garde, Claire, prends garde, si tu continues à écouter ta sœur et à tant prier, tu seras emportée, par une mort prématurée, comme ta sœur Théodorice. » Sa sœur aînée, nommée Jeanne, était religieuse et la formait aux exercices de piété. Elle ne se laissa pas

prendre aux pièges du démon, et n'en fut que plus dévote.

Elle dormait fort peu la nuit; quand elle était accablée de sommeil, elle se couchait sur une planche nue; rarement elle usa de lit et de couverture. Claire s'habitua au jeûne dès l'enfance, et évitait tout ce qui flatte les sens, au point qu'elle vivait de pain d'orge et d'eau ; rarement elle y ajoutait des fruits ou des herbes crues; toute sa vie elle garda cette étroite abstinence et les médecins s'étonnaient de ce qu'elle pût vivre de si peu.

Arrivée à l'adolescence, comprenant les dangers de la vie dans le monde, elle demanda à sa sœur de l'admettre dans la communauté, ce qu'elle n'obtint qu'après de longues instances. Car Jeanne craignait que dans un âge encore peu avancé, elle ne pût supporter une vie si austère. Mais elle subit vaillamment l'épreuve du noviciat, et, au bout d'un an, elle fut admise, du consentement de toutes les sœurs, à la profession religieuse.

Ses trois vœux prononcés, elle mit plus d'ardeur encore à la prière et à la pratique des vertus monastiques, au point que ses forces physiques défaillaient. Mais Dieu manifesta par divers signes combien ses pures et ardentes prières lui étaient agréables. Un jour que les sœurs l'observaient priant dans sa cellule, elles la virent ornée d'un collier des plus belles fleurs du monde, et le front ceint d'une couronne : c'étaient les anges qui la paraient ainsi. Une autre fois, la cellule où elle priait, apparut illuminée d'une lumière céleste. Claire entendait parfois les concerts des anges, et ses forces épuisées par le jeûne et les

veilles, lui étaient rendues par cette douce mélodie. Elle portait continuellement un cilice, et se disciplinait jusqu'au sang pendant la nuit. L'humilité lui était si chère, qu'elle se contentait du vêtement le plus grossier, et elle garda toute sa vie l'obéissance empressée qu'elle manifestait dans son enfance.

Mais parmi tant de vertus, la plus belle fut la chasteté qu'elle conservait avec un soin jaloux en elle et dans les vierges qui lui furent soumises. Une fois, à l'âge de neuf ans, elle laissa en dormant, son petit pied nu sortir du lit. Sa sœur Jeanne, qui le remarqua, la reprit et lui dit que cela n'était pas convenable à une fille pieuse et modeste. La petite Claire en eut tant de chagrin, que depuis lors elle enveloppait étroitement ses pieds avant de s'endormir. Plus tard elle ne permettait pas même aux sœurs de lui toucher la main.

Étant religieuse elle aimait beaucoup le silence et détestait le bavardage, aussi ne lui arriva-t-il qu'une seule fois de tomber dans une faute sur ce point; encore ce fut pour condescendre au désir de sa mère. Néanmoins elle eut un tel regret de ce laisser aller, qu'elle pleura comme si elle eût commis un péché grave et s'imposa pour pénitence de réciter cent fois le *Pater* et l'*Avc Maria* les pieds nus dans la neige.

Claire avait une telle horreur du mensonge que jamais elle ne parlait contre sa pensée. A la mort de sa sœur Jeanne, elle fut élue abbesse et remplit cette charge avec une sagesse et une distinction admirables.

Elle était émue de compassion pour les pauvres

et lorsqu'elle les voyait manquer de vêtements, elle se dépouillait de ses propres habits pour les revêtir.

Toutes les fois qu'on faisait du pain au couvent, elle voulait qu'on fît douze pains de plus que le nécessaire, pour les distribuer à douze pauvres, en l'honneur des douze apôtres. Ses soins les plus minutieux et les plus maternels étaient pour les malades qu'elle assistait avec une charité et une bienveillance merveilleuses. Sa prudence et sa sagesse brillaient surtout dans l'admission des filles de sa communauté. Elle ne s'arrêtait ni à la figure, ni aux bonnes façons, ni à la naissance, mais à ce seul point, savoir si elles désiraient vraiment et sincèrement servir Dieu.

Tant de perfection lui mérita d'insignes faveurs de la part du Ciel. Une des plus grandes fut de recevoir la sainte communion des mains adorables de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Mais aussi, quelle exigence de la part de celui qui se communiquait ainsi à elle ! Pour une légère impatience à l'égard d'une sœur qui lui assurait que, malgré ses efforts, elle ne trouvait aucune douceur dans la prière, elle fut elle-même privée de toute consolation ; et la nuit de l'âme où elle fut plongée dura *onze ans* entiers !

Elle était singulièrement enflammée de dévotion, de reconnaissance et de compassion quand elle méditait sur la passion du Sauveur, et désirait beaucoup voir des yeux du corps, au moins une fois, le Seigneur tel qu'il était au moment où il mourut pour nous sur la croix. Un jour qu'elle était dans cette pensée, une voix du ciel lui dit : « Claire, ma fille, que peut-il arriver de plus heureux que de participer

à mes douleurs ! » Dès lors elle resta tellement absorbée dans la contemplation de la passion que, même quand elle buvait de l'eau et mangeait du pain, il lui semblait qu'elle prenait du fiel et du vinaigre, tant le glaive de la compassion était profondément gravé dans son cœur. — Une autre fois, le Seigneur lui apparut sous la figure d'un pèlerin portant une croix sur ses épaules ; il lui dit : « Ma fille, en cherchant ce que je pourrais offrir de plus agréable à ton cœur, il m'a semblé que ma croix serait la chose qui lui convient le mieux. Reçois-la, embrasse-la, et donne-moi ton cœur afin que tu puisses mourir sur la croix. » Ces paroles émurent si profondément le cœur de cette tendre vierge, enflammé de l'amour de Jésus-Christ, qu'il reçut en ce moment l'impression des stigmates de la passion. — Elle connut dès lors l'heure de sa mort. Quand elle la sentit s'approcher elle demanda les sacrements de l'Église, et les reçut avec un amour et une dévotion extrêmes. Elle vit, au dernier moment, le démon qu'elle mit en fuite par ces paroles : « Que veux-tu, cruelle bête ? Retire-toi de moi, maudit, et va au lieu de tes tourments. » Une sœur qui entendit ces paroles, craignant que le démon n'eût puissance sur elle, lui plaça un crucifix devant les yeux : « Ma sœur, lui dit Claire, si vous cherchez le crucifix, vous le trouverez gravé dans mon cœur. » Elle s'endormit dans le Seigneur, le lendemain de l'Assomption de l'an 1308, à l'âge de quarante ans. Son corps fut enseveli dans son monastère, où il repose encore aujourd'hui ; conservé tout entier, et souple comme s'il venait d'être déposé hier, il est blanc comme l'albâtre. Sa

complète conservation a été constatée de nouveau sous le pontificat de Pie IX, d'heureuse mémoire.

Comme Claire avait affirmé plusieurs fois qu'elle portait Jésus crucifié dans son cœur. Les religieuses voulurent s'en assurer. On fit l'autopsie; son cœur était de la grosseur de la tête d'un enfant. Une sœur l'ouvrit en deux parts et on y trouva réellement les instruments de la passion. D'un côté on voyait l'image de Notre-Seigneur attaché à la croix, la tête inclinée à droite, le côté ouvert d'une large plaie. De l'autre les trois clous, la lance, l'éponge, etc. Tous ces insignes, quoique formés de chair, étaient durs comme les instruments réels de la passion du Sauveur. L'administration diocésaine en fut informée et constata la réalité du fait.

Réflexions pratiques.

La vie de Claire de Montefalco nous prouve que les âmes les plus innocentes sont ordinairement les plus pénitentes. Cette angélique enfant, pure et fervente à toutes les époques de sa noble vie, n'avait pas comme nous à expier les égarements d'un passé orageux. Toutefois, dès l'âge de six ans, elle est affamée d'austérités, et les macérations les plus effrayantes de la chair font ses délices. Tant il est vrai que ce sont les saints qui se méprisent, se persécutent eux-mêmes par les rigueurs de la pénitence, tandis que les pauvres esclaves de toutes les passions ne songent qu'aux plaisirs grossiers de la terre. Ne sommes-nous pas de ce nombre? Jusques à quand durera cet aveuglement? Quand comprendrons-nous que si nous ne suivons la voie de la croix

nous n'arriverons jamais à la félicité éternelle ; que la pénitence est pour le pauvre naufragé l'unique planche de salut et pour les justes une moyen de perfection ?

Plan de méditation.

Sainte Claire de Montefalco s'est donnée à Dieu : 1° par une fidèle correspondance à la grâce ; 2° par ses mortifications ; 3° par son avancement dans la perfection, en pratiquant toutes les vertus à un degré éminent.

SAINTE HÉLÈNE, Impératrice

18 *août.*

Sainte Hélène, devenue célèbre dans l'Église par sa foi et les vertus de Constantin son fils, naquit à Drépane en Bithynie, d'une famille obscure, car on prétend que son père tenait hôtellerie. L'empereur Constance, n'étant encore que simple officier, l'épousa par inclination et à cause de ses excellentes qualités. Hélène vécut avec lui jusqu'à 292. Ce prince nouvellement associé à l'empire, la répudia pour épouser la belle-fille de Maximien-Hercule. Constance étant mort en 306, Constantin, qu'Hélène avait eu de lui, fut proclamé empereur.

A peine ce jeune prince fut-il monté sur le trône impérial qu'il se hâta de rappeler sa mère à la Cour. Il lui donna alors le titre d'*Auguste*, et des terres dans toute l'étendue de l'empire ; il lui ouvrit même tous

ses trésors, pour en disposer comme il lui plairait. Hélène, aussi bien que Constantin, était encore dans l'ignorance de la vraie foi, lorsque Dieu, après avoir rendu sensible le miracle de sa protection dans l'établissement de l'Église, voulut y appeler enfin les empereurs, et faire du grand Constantin le protecteur déclaré de la religion chrétienne. Maxence, fils de Maximilien-Hercule, déclara la guerre à Constantin, et vint lui présenter la bataille à deux milles de Rome. L'armée de Constantin était inférieure en nombre, mais cet empereur se sentit inspiré de s'adresser au vrai Dieu ; il le pria avec les vœux les plus ardents de se faire connaître à lui. Ce prince avait le cœur droit, il fut exaucé. Vers l'heure de midi, lorsqu'il marchait à la tête de ses troupes, par un temps calme et serein, il aperçut dans le ciel une croix éclatante, au milieu de laquelle étaient tracés en caractères de feu ces mots : *Par ce signe, vous serez victorieux.* Toute l'armée vit ce prodige ; mais personne n'en fut frappé que le prince ; il s'occupa le reste du jour à chercher ce que signifiait cette merveille. La nuit suivante, pendant son sommeil, Jésus-Christ lui apparut avec le même signe, et lui ordonna de faire, sur ce modèle, un étendard, pour le porter dans les combats, comme une sauvegarde contre ses ennemis. Constantin obéit et fit faire la célèbre bannière connue sous le nom de *Labarum.* Maxence fut défait, et le pont qu'il avait jeté sur le Tibre s'étant rompu pendant qu'il fuyait, il se noya dans ce fleuve.

Constantin, après la défaite des ennemis, rendit hommage de sa victoire à Jésus-Christ, et s'appliqua

à le faire régner dans toute l'étendue de son empire. C'est à son fils qu'Hélène dut la connaissance de la vraie religion. Elle vécut dans les ténèbres du paganisme jusqu'à l'âge de soixante-quatre ans, époque où elle reçut la lumière de l'Évangile ; mais sa conversion fut si parfaite, qu'elle pratiqua, depuis, les plus héroïques vertus. Elle se distingua surtout par une vie extrêmement simple et mortifiée, par un grand zèle pour la gloire de Dieu et le salut des âmes, par un amour tendre et généreux envers les pauvres, dont elle était la véritable mère ; par une piété humble et sincère, qui lui faisait oublier sa dignité, pour se confondre parmi le peuple dans les assemblées saintes. On la voyait assister aux divins offices avec une assiduité exemplaire, décorant les églises de riches meubles et de vases précieux, et enrichissant de ses libéralités jusqu'aux oratoires des moindres bourgades.

Après le concile de Nicée, qui se tint l'an 325, Constantin employa des sommes immenses à élever des temples au vrai Dieu, surtout dans la Terre Sainte. Hélène se chargea de l'exécution de ce pieux dessein, et passa en Palestine, quoiqu'elle fût âgée alors de près de quatre-vingts ans. A son arrivée à Jérusalem, elle se sentit animée d'un désir ardent de trouver la croix sur laquelle Jésus-Christ avait souffert la mort. La recherche n'en était pas aisée ; les païens, pour tâcher d'abolir la mémoire de la résurrection de Jésus-Christ, avaient ramassé beaucoup de terre à l'endroit du sépulcre, et après avoir construit une grande plate-forme, ils y avaient élevé un temple à Vénus, afin de détourner les chrétiens de

visiter ce lieu. Mais rien ne put arrêter la pieuse princesse : elle consulta les vieillards de Jérusalem ; on lui répondit que si elle voulait découvrir le sépulcre du Sauveur, elle ne manquerait pas de trouver les instruments de son supplice. C'était, en effet, la coutume, chez les Juifs, d'enterrer auprès du corps tout ce qui avait servi à l'exécution de la personne condamnée à mort. L'impératrice fit aussitôt démolir le temple profane; on nettoya la place et l'on se mit à creuser. Enfin l'on trouva la grotte du Saint Sépulcre; près du tombeau étaient trois croix, l'inscription qui avait été attachée à celle de Jésus-Christ, et les clous qui avaient percé son corps sacré. Il ne s'agissait plus que de distinguer parmi ces croix celle du Sauveur. Une foi vive peut tout obtenir : sainte Hélène prend le conseil de Macaire, évêque de Jérusalem, fait porter les croix chez une femme affligée depuis longtemps d'une maladie incurable; on lui applique successivement chacune d'elles, en priant Dieu de faire connaître celle qu'il avait arrosée de son sang. L'impératrice est là, et toute la ville attend le dénouement. Les deux premières n'opèrent rien; mais dès qu'on approcha la troisième, la malade se trouva parfaitement guérie, et se leva à l'instant. L'historien Sozomène assure qu'on l'appliqua ensuite au cadavre d'un homme mort, et que cet homme ressuscita. Saint Paulin rapporte la même chose. La pieuse princesse fut transportée de joie lorsqu'elle se vit en possession du trésor qu'elle préférait à toutes les richesses de l'empire. Elle prit une partie de la vraie croix, pour la porter à son fils, et ayant enfermé l'autre partie

dans une châsse d'argent, elle la remit entre les mains de l'évêque de Jérusalem, pour être déposée dans l'église que Constantin avait donné ordre de bâtir sur le Saint Sépulcre. Cet édifice fut construit avec une magnificence digne de la sainteté du lieu. Il embrassait dans son enceinte le sépulcre, et s'étendait jusqu'au mont Calvaire. Sainte Hélène fit aussi bâtir deux autres églises, l'une à l'endroit où le Sauveur était monté au Ciel, et l'autre à Bethléem, où il était né. Sa piété ne se borna point à la pompe des édifices ; elle répandit ses bienfaits dans tous les lieux où elle passa, soulageant les pauvres par d'abondantes aumônes, se montrant partout la mère des orphelins et des malheureux.

Avant de quitter la Palestine, Hélène voulut témoigner aux vierges consacrées à Dieu l'estime qu'elle faisait de la sainteté de leur état. Elle les assembla toutes et leur donna un repas, où elle les servit de ses propres mains. De retour à Rome, Hélène sentit que sa dernière heure approchait. Lorsqu'elle se vit sur le point de sortir de ce monde, elle entretint son fils des moyens de gouverner l'empire d'une manière conforme à la loi divine. Elle lui fit ensuite, ainsi qu'à ses petits-fils, un adieu fort touchant, et enfin, comblée de mérites devant Dieu et devant les hommes, elle mourut âgée de quatre-vingts ans, entre les bras de Constantin, qui se montra fidèle aux devoirs de la piété filiale. Les funérailles de l'impératrice furent célébrées avec la plus grande pompe. On fit faire, pour renfermer son corps, un mausolée de briques en forme de tour ronde, dans l'intérieur duquel on plaça son tombeau,

qui était une corne de porphyre. Constantin érigea au milieu de la grande place de Constantinople une croix, avec une statue représentant sa bienheureuse mère. Les cendres de sainte Hélène sont aujourd'hui sous le maître-autel de l'église Sainte-Marie-Majeure à Rome.

Réflexions pratiques.

Elle est digne d'admiration, sainte Hélène qui, après avoir été élevée et avoir vécu de longues années dans les ténèbres du paganisme, se montre docile à la voix de la grâce et se donne entièrement à Jésus-Christ en pratiquant, dès son baptême, les vertus les plus héroïques.

On ne saurait trop louer cette admirable princesse d'avoir élevé et conduit dans les sentiers de la vertu et de la piété un fils devenu le vaillant défenseur de l'Église. Mais ce qui fait surtout sa gloire, ce sont les nombreux travaux qu'elle a entrepris pour le bien et la prospérité de la religion chrétienne. Qui pourrait dire les conversions éclatantes qu'elle a opérées par la seule influence de sa conduite héroïque? Saint Grégoire le Grand nous assure que ses exemples attiraient tous les Romains à la connaissance et au service du vrai Dieu. Qui ne connaît son zèle et ses libéralités sans bornes pour la construction et l'embellissement des églises! Élever des temples dans les grandes cités et des oratoires jusque dans les moindres bourgades, orner la maison de Dieu de meubles riches et de vases précieux, tel était le saint usage qu'elle faisait des trésors qui étaient à sa disposition, sans négliger pour cela le

soin des pauvres. Mais c'est surtout la Terre Sainte, qui reçut le principal tribut de ses services et de ses largesses. C'est là qu'elle mit son bonheur à visiter et à embellir les lieux consacrés par la présence et les mystères du divin Sauveur, rendant la liberté aux exilés et aux confesseurs de la foi, consolant, servant de ses propres mains les vierges consacrées au Seigneur.

Ames chrétiennes qui aimez l'Église, travaillez si vous le pouvez à la décoration de ses autels, par la régularité du chant et des cérémonies du temple, et pour tout ce qui peut contribuer à la gloire et à la majesté du culte divin; et si vous ne pouvez pas servir la maison de Dieu par la sainteté de votre fortune, glorifiez-le par la sainteté de votre conduite.

Plan de méditation.

Admirable exemple : 1° de piété ; 2° d'humilité ; 3° de sainteté donné par l'impératrice Hélène à l'empereur Constantin, son fils et aux peuples chrétiens.

LE BIENHEUREUX URBAIN II, PAPE

19 *août.*

Le bienheureux pape François-Urbain II, naquit au onzième siècle à Châtillon-sur-Marne, non loin de la ville de Reims, d'une noble famille. Avant de monter sur le siège apostolique, il portait le nom d'Odon. Ses parents lui firent étudier la philosophie et la théologie sous la direction de saint Bruno, le

célèbre fondateur des Chartreux. Sous un tel maître, Odon fit des progrès extraordinaires et devint si célèbre que, quoique jeune, il fut appelé à s'asseoir dans les rangs du chapitre de la métropole et, peu après, il devint archidiacre du diocèse. Effrayé par les honneurs qui, au lieu de le satisfaire, ne faisaient que creuser le vide dans son âme, il se retira à Cluny pour pouvoir travailler d'une manière plus sérieuse à sa propre perfection. Mais là, ses grandes vertus jointes à sa haute intelligence le trahirent et le firent élever à la dignité de prieur du monastère. C'est en cette qualité, qu'en l'année 1077, il revint dans son pays natal, pour établir sur le domaine de son père, à Bainson, un prieuré de bénédictins auquel il accordera plus tard d'importants privilèges.

En ce temps, le fougueux Henri IV, empereur d'Allemagne, poursuivant la politique impie de ses prédécesseurs, voulait faire de l'Italie une dépendance de son empire. Par les moyens les plus iniques, il empiéta sur les droits de l'Église et disposa de toutes ses dignités qu'il vendait aux plus offrants. A la vue de crimes si abominables, le pape Grégoire VII demanda à l'abbé de Cluny des auxiliaires capables de partager ses angoisses et ses travaux. Odon fut choisi le premier. Il quitta par obéissance, mais à regret sa chère solitude et se rendit à Rome. Le Pape, reconnaissant bientôt les rares mérites de ce religieux, le nomma évêque d'Ostie et cardinal de la sainte Église romaine. L'empereur d'Allemagne, à son tour, ne tarda pas de s'apercevoir qu'il éprouverait de grandes résistances de la part du nouveau Pontife, aussi, voyant qu'il ne pouvait pas le gagner

à sa cause, il le fit arrêter au moment où il se rendait au concile de Rome. Henri IV essaya par des promesses, puis par des menaces, de contraindre Odon à introniser Guibert de Ravenne, évêque excommunié, qu'il voulait faire élire pape à la place de Grégoire ; mais tous les calculs impies du tyran échouèrent devant la fermeté de l'intrépide défenseur des droits de la religion. Deux fois captif de l'empereur irrité, deux fois il brava la colère de son persécuteur. Le jour où il fut rendu à la liberté, il se rendit sans hésiter au cœur de l'Allemagne pour retrancher de l'Église les puissants schismatiques dont il avait tout à redouter et pour élever sur des sièges épiscopaux des hommes d'une vertu éprouvée. Il fit ensuite acclamer Grégoire VII pape, au concile de Quedlimbourg et prononcer l'anathème contre Guibert et ses partisans.

Sa mission remplie, Odon avant de rentrer à Rome, voulut revoir encore une fois son abbaye de Cluny et prendre quelques jours de repos dans ce paisible séjour où il avait goûté tant de charmes. Mais Dieu ne le permit pas. Le pape Grégoire VII étant mort à Salerne, le 25 mai 1085, le vertueux cardinal fut obligé de reprendre le chemin de Rome. A son arrivée dans la ville éternelle, il apprit que, sur son lit de mort, saint Grégoire avait prononcé le nom d'Odon pour lui succéder. Cependant Didier, abbé du Mont-Cassin, est élu sous le nom de Victor III. Le nouveau Pape, pendant son court pontificat, eut l'occasion d'apprécier le généreux dévouement de l'évêque d'Ostie. Aussi, lorsqu'il sentit sa fin prochaine, Victor III recommanda chaleureuse-

ment Odon aux suffrages des cardinaux. Le 12 mai 1088, le cardinal d'Ostie était élu à Terracine et prenait le nom d'Urbain II. Il avait alors quarante-six ans.

Le nouveau Pape, en montant sur le siège de saint Pierre, connaissait la pesanteur du fardeau dont il venait d'être chargé. C'est pour cela que, se confiant entièrement à Dieu, il se mit immédiatement à l'œuvre pour combattre la simonie et d'autres abus révoltants qui tendaient à se glisser dans l'Église. En vain, l'empereur d'Allemagne se leva contre ces réformes, en vain Philippe Ier, en France, encouragea, par ses audacieux exemples, la polygamie ; en vain les seigneurs de tout rang étalent publiquement à leur suite le scandale de leurs débauches. Urbain avertit, exhorte, supplie, tonne et enfin lance la foudre contre les grands coupables qui finissent par se soumettre.

En ce moment où l'Islamisme unissait ses efforts aux autres puissances de la terre et de l'enfer pour mettre en péril l'existence de l'Église. Urbain, sans se laisser effrayer par les difficultés qui surgissent de tous côtés, part pour la France dont il vient d'excommunier le roi Philippe Ier et convoque un concile à Clermont. Les chrétiens s'y rendent de tous les points. Après avoir discuté avec calme, douceur et fermeté les affaires concernant l'Église, le Pape parle des désastres qui affligent les chrétiens d'Orient écrasés sous le joug et la tyrannie des musulmans. S'adressant à plus de cent mille personnes réunies en plein air, il leur prêcha la croisade et encouragea les justes et les pécheurs à se rendre au

tombeau du Christ. *Dieu le veut !* dit-il. A ces mots, chevaliers, seigneurs, vassaux, tous se présentent à l'envie pour recevoir la croix, et, oubliant les haines et les préjugés qui les arment les uns contre les autres, ils partent pour Jérusalem. C'est à cette époque, et dans le but d'attirer les bénédictions du Ciel sur les combattants, que ce saint Pontife, rempli d'une grande confiance envers la très Sainte Vierge, établit l'usage de réciter la Salutation angélique trois fois par jour, au son de la cloche. Il composa aussi dans un sublime élan d'improvisation la belle préface de la messe votive en l'honneur de Marie.

Après le concile de Clermont, Urbain vécut encore quatre ans, mais, le 29 juillet 1089, il s'endormit dans la paix du Seigneur. Il avait occupé la chaire de saint Pierre onze ans et quelques mois. C'est le 12 juillet 1881, que le Souverain Pontife, sur la prière de l'archevêque de Reims, rétablit le culte de notre Saint, complètement oublié en France.

Réflexions pratiques.

Jésus-Christ fonda son Église pour être, dans le monde, la colonne de la vérité. Il savait bien d'avance qu'en la plaçant ainsi au milieu des passions humaines qu'elle devait condamner en son nom, il s'élèverait contre elle toute sorte de contradictions. Il prédit ces épreuves à ses apôtres et à leurs successeurs et leur annonça ces terribles luttes : les grossières cruautés du paganisme, les perfides attaques du schisme et de l'hérésie, les chocs soulevés par l'ambition des princes ; les guer-

res et les révoltes des peuples ; mais tout en leur annonçant ces combats, il ajouta : ne vous effrayez pas, n'ayez pas peur, je serai avec vous comme témoin et comme auxiliaire. Saint Urbain a compris ces promesses et les devoirs qu'elles lui imposaient. Aussi, voyez comme il a lutté contre les ennemis de l'Église, comme il a défendu ses intérêts. Rien n'a pu mettre un terme à son zèle, ni les promesses, ni les menaces.

Notre époque est également une époque de combat contre l'Église. Que ne dit-on pas contre la religion, contre ses ministres ! Que n'entreprend-on pas pour arracher la foi des grands et des petits, pour restreindre le royaume du Christ et élargir celui de Satan ! Notre devoir dans ces circonstances critiques est de soutenir la religion par nos prières, par nos paroles et notre influence chacun dans sa position. Le faisons-nous ?

Plan de méditation.

I. Zèle de saint Urbain à détruire la simonie et les autres abus qui menaçaient la religion.

II. Ses luttes incessantes contre les ennemis de l'Église.

III. Ses triomphes.

SAINT DONAT, Confesseur

19 *août.*

Saint Donat naquit dans l'antique cité d'Orléans, vers la fin du cinquième siècle. Il fut, dès l'enfance,

comblé des plus précieuses grâces et des plus amples bénédictions célestes. Son intelligence était si précoce, qu'à peine âgé de trois ans, ses parents lui donnèrent un maître pour l'initier aux sciences humaines. A huit ans, il savait le psautier par cœur et, à douze ans, il avait lu toutes les saintes Écritures. La vive inclination de cet admirable enfant pour la piété, sa merveilleuse facilité pour l'étude, jointes à l'amour de la vertu, développèrent rapidement en lui les germes féconds de la sainteté et de la science. L'évêque d'Orléans, frappé des dispositions étonnantes du jeune Donat et plus encore de la douceur de son caractère, le plaça parmi les clercs, puis en considération de son rare mérite, il lui conféra, avant l'âge, le diaconat, et peu de temps après l'ordre de la prêtrise. Le saint jeune homme se montra digne de la haute confiance que lui accorda son évêque, mais tandis qu'il se livrait aux fonctions du sacré ministère avec ce zèle et cet élan que la charité sacerdotale met au cœur du saint prêtre, il crut que Dieu l'appelait dans une terre étrangère. Il quitte son pays et sa famille et se rend au tombeau de saint Martin de Tours, puis il se met à la recherche de la demeure que Dieu se chargerait de lui indiquer. Mais ce n'est qu'après de longues et fatigantes recherches qu'il parvient à la montagne de Lure, non loin de Sisteron. Lure était un site sauvage, entouré de bois épais, où nul bruit ne pouvait interrompre le recueillement de l'âme contemplative. Il choisit cette profonde solitude pour en faire le lieu de son repos. Il dresse sa tente dans ce désert infecté de serpents et redoutable surtout par la pré-

sence d'un énorme dragon. Là, notre Saint partageait son temps entre la psalmodie, la lecture, la contemplation, et les actes d'une rigoureuse pénitence. La terre nue était son lit, un rude cilice son vêtement, quelques fruits sauvages sa nourriture et l'eau du torrent son breuvage. La bonne odeur de ses vertus ne tarda pas à se répandre au loin. L'humble solitaire apprenant que quelques-unes des contrées voisines étaient ensevelies dans les ténèbres de l'idolâtrie, d'autres plongées dans une profonde ignorance et toutes dans une grande corruption, résolut de travailler à la conversion de ces brebis errantes et perdues. Il se met à l'œuvre : avec une douce et mâle éloquence qui porte dans les cœurs la conviction, le repentir et l'amour, il prêche la vérité de la croix, le mensonge de l'idolâtrie, les miséricordes du Sauveur, les mystères de sa douloureuse passion ; il rappelle la beauté de la vertu, la brièveté des plaisirs, l'éternité de la gloire céleste, et il parle avec une onction si pénétrante, que les ténèbres de l'idolâtrie se dissipent, et que la vigueur du christianisme refleurit sur une terre aride et désolée. Tant de conversions si éclatantes excitèrent la haine de Celse, proconsul des Alpes Maritimes, qui le fit battre de verges, et lui défendit, sous peine de mort, de sortir jamais plus de son désert. Notre Saint était à peine rentré dans sa solitude lorsque la fille du proconsul perdit subitement la vue. Dans ses cruelles souffrances, l'infortunée appelait sans cesse Donat à son secours, soit à cause du bruit de ses miracles, soit qu'elle fût inspirée de Dieu. Celse qui aimait sa fille, fit chercher le saint solitaire et le fit prier de venir guérir sa fille.

Donat, sans rancune pour son bourreau, se rendit à sa prière, et vint dans la maison du gouverneur dont il guérit la fille.

Ce miracle, joint aux éminentes vertus du saint anachorète, attira à son genre de vie un jeune homme d'Embrun, nommé Florentin, et depuis ils vécurent dans une douce et intime affection. L'âme de nos deux solitaires s'élevait chaque jour jusqu'au ciel et s'absorbait dans une ineffable union avec Dieu. La légende raconte que Donat et Florentin plantèrent tout près de leur solitude une petite vigne qu'ils cultivèrent avec soin pour l'usage du sacrifice, et que, dès la première année, les ceps se couvrirent de pampres et de fruits. Or, au temps que les raisins étaient en pleine maturité, un étranger qui aperçut par hasard cette vigne en des lieux si reculés, se permit d'en détacher quelques grappes pour satisfaire sa sensualité ; mais à peine eut-il porté les grains de ce raisin à sa bouche, qu'il sentit une douleur très vive, et il eût infailliblement perdu la vie, si Donat, attiré par ses cris, n'eût prié pour lui et obtenu sa guérison.

Notre Saint fut obligé encore une fois de s'arracher aux douceurs de sa solitude. Appelé par saint Gallican I, alors archevêque d'Embrun, le pieux ermite se rendit auprès de son supérieur et y demeura quelque temps. La réputation de sa sainteté le fit assiéger des respects et de la vénération des fidèles. Il opéra dans cette ville de nombreux miracles. Comme il comprit que le moment de passer de ce monde à l'éternité était arrivé, il voulut rendre le dernier soupir dans la grotte où il avait vieilli. A son retour à

Lure il reçut la visite de Marius, abbé du monastère de Rodan et son compatriote. Celui-ci l'assista dans ses derniers moments et lui donna le saint Viatique. Saint Donat quitta la terre le 16 août 522 et s'envola aux cieux. Son corps fut enseveli dans le lieu même où il termina son innocente vie. Plus tard on y construisit un monastère de bénédictins et une église dédiée à la Sainte Vierge. Son tombeau fut vénéré pendant dix siècles, c'est-à-dire jusqu'aux guerres de religion durant lesquelles les moines furent expulsés.

Réflexions pratiques.

Saint Donat a été un illustre prédicateur et un vrai Apôtre de Jésus-Christ. Les sublimes enseignements de son Maître tombaient de ses lèvres comme une flamme ardente qui pénétrait profondément dans les âmes, faisait couler les larmes, provoquait les gémissements et arrachait des cris de douleur et de repentir aux pécheurs les plus endurcis. — Les multitudes se précipitaient pour entendre cet homme de Dieu qui ne recherchait en tout et partout que la gloire du Seigneur. Chacun voulait voir ce saint extraordinaire dont l'extérieur seul était une véritable prédication. Partout, sur son passage, il détruisit l'idolâtrie et rétablit le culte du vrai Dieu. Quel homme ! Quel saint ! Quel Apôtre ! Apprenons de lui à aimer, à servir le bon Maître, à le faire connaître par nos sages conseils et par nos bons exemples. Sachons lui sacrifier tout ici-bas pour le retrouver et le posséder sûrement dans l'éternité.

Plan de méditation.

I. Saint Donat recherche constamment et soutient sans cesse les intérêts de Dieu.

II. Il demeure absolument insensible aux souffrances du corps et les endure avec le plus invincible courage.

SAINT HYACINTHE, DOMINICAIN

19 *août.*

Saint Hyacinthe, l'un des plus grands ornements des Frères-Prêcheurs, l'élève de saint Dominique, vint au monde en l'an 1182, au château de Saxe, en Silésie, province de Pologne. Il montra de bonne heure un naturel enclin à la vertu, et ses parents, aussi distingués par la foi qu'illustres par la naissance, eurent un soin particulier de cultiver ses heureuses dispositions. Sa douceur, sa docilité, sa modestie étaient des présages de sa sainteté future. Il commença ses études au collège de Cracovie, les continua à Prague et vint les achever à Bologne. C'est dans l'université de cette dernière ville qu'il prit le grade de docteur en droit et en théologie. De retour dans sa patrie, il s'attacha à Vincent, évêque de Cracovie, qui le fit chanoine de sa cathédrale et l'associa au gouvernement de son diocèse. Hyacinthe justifia ce choix. Vincent, évêque de Cracovie, s'étant démis de sa dignité pour se préparer à la mort dans la solitude, on plaça sur son

siège Ives de Kouski, chancelier de Pologne et oncle d'Hyacinthe. Ce nouveau prélat emmena avec lui son neveu à Rome. Ce fut là que Hyacinthe eut occasion de voir saint Dominique fondant son Institut. Ce saint patriarche ayant ressucité par ses prières un jeune homme qui s'était tué en tombant de cheval, Hyacinthe témoin de ce miracle en fut si frappé qu'il renonça à son bénéfice pour entrer dans l'Ordre de Saint-Dominique.

L'évêque de Cracovie et celui de Prague, ayant entendu les Frères-Prêcheurs, furent tellement touchés de la sainteté et de l'onction de leurs discours, qu'ils prièrent le saint fondateur d'envoyer quelques-uns de ses missionnaires dans leurs diocèses pour y établir des maisons de son Ordre et y fonder des séminaires. Saint Dominique qui avait envoyé tous ses religieux dans les diverses provinces qui les lui avaient demandés, fut dans l'impuissance d'accueillir la demande des dignes prélats, mais il le fit plus tard. Ce fut saint Hyacinthe, dont la vertu brillait d'un éclat extraordinaire, qui fut établi supérieur de la mission envoyée en Pologne. Ce zélé missionnaire prêcha avec beaucoup de fruit ; il fonda même un couvent à Friésach, où il passa six mois ; il y laissa le Père Herman pour supérieur. Étant arrivé à Cracovie, il fut reçu par l'évêque, le clergé, le peuple, et la noblesse comme un envoyé du Ciel : son entrée parut un triomphe. Dieu donna tant de bénédiction à son zèle, qu'il produisit dans tout le diocèse de Cracovie des fruits merveilleux. Il déracina beaucoup de vices honteux qui régnaient parmi les Polonais. L'usage fréquent des sacrements fut rétabli, et l'on

vit renaître l'esprit de prières, de charité et de mortification qui avait rendu si florissante l'Église primitive. Pour perpétuer son œuvre et rendre stables les heureux effets de sa mission, Hyacinthe fonda trois missions de son Ordre à Cracovie ou dans les environs. Sur les bords de la Vistule il opéra un miracle éclatant attesté par plus de quatre cents témoins oculaires. Il voulait passer le fleuve pour aller prêcher à Visgrade, mais les eaux avaient été tellement grossies par un orage qu'aucun batelier n'osait se hasarder sur les flots. Le pieux et zélé missionnaire, ayant fait le signe de la croix, s'avança hardiment sur le fleuve et marcha sur les eaux comme sur une terre ferme, à la vue de la multitude qui l'attendait sur l'autre rive. On imagine bien avec quel respect les habitants de Visgrade, témoins du prodige, écoutèrent l'apôtre qui arrivait ainsi miraculeusement dans leurs murs.

Après avoir prêché dans les principales villes de Pologne, Hyacinthe entreprit de porter la lumière de l'Évangile chez les peuples barbares du Nord. La longueur et la difficulté des chemins, la profondeur des précipices qu'il fallait franchir, la vaste étendue des déserts, qu'il avait à parcourir, rien ne put le décourager ni l'arrêter. Partout sur son passage, il confondit l'erreur, dissipa le schisme, détruisit les vices, gagna de nombreuses âmes à Dieu et fonda plusieurs couvents de son Ordre. De là il passa dans la Grande Russie, et il s'arrêta à Kiew, où on lui bâtit un couvent et une église. Il était dans cette ville lorsque les Tartares la prirent d'assaut. Tandis qu'on y mettait tout à feu et à sang Hyacinthe se hâta de

prendre le saint sacrement et ordonna à tous ses religieux de le suivre. En passant dans la nef où était la statue d'albâtre de la Sainte Vierge devant laquelle il priait souvent; il entendit une voix miraculeuse qui lui dit : *Portez-moi aussi.* Comme la statue avait plus de six pieds de haut, le Saint se vit très en peine; et comme l'image vénérée se pencha vers lui il la prit sur son bras et l'emporta sans peine. Il sortit par une porte dont les Tartares ne s'étaient point encore emparés et prit le chemin de Cracovie. La ville brûlait et des ruisseaux de sang coulaient de toutes parts. Hyacinthe tenant le saint ciboire d'une main, la statue de la Vierge de l'autre, passa au milieu des flammes et arriva sur les bords du Niéper. Il n'y avait pas de pont. Plein de confiance, l'homme de Dieu marcha hardiment sur les eaux, ainsi qu'il l'avait déjà fait en se rendant à Visgrade et ses religieux le suivirent. Après une vie d'apostolat et de labeurs, il mourut plein de jours et de mérites, le 15 août 1257, et sa mort fut suivie de miracles aussi éclatants que ceux qui avaient illustré sa vie.

Réflexions pratiques.

Saint Hyacinthe, issu d'une des premières familles de la Silésie, promu de bonne heure à un canonicat avec le titre de docteur, pouvait aspirer et parvenir sans peine aux premières dignités de l'Église; mais tout cela ne satisfait guère l'humilité de son cœur. Il se sent appelé à la vie religieuse et embrasse l'institut de Saint-Dominique. Il devient un apôtre infatigable qui allume dans les âmes le feu de la charité de Jésus-Christ. Dans toutes les contrées du nord de

la Russie et jusque sur les côtes de l'Asie, il opère partout des prodiges de conversion et de salut.

Quelle noble et sublime vocation de travailler à la sanctification des âmes ! c'est celle qu'ont remplie Jésus-Christ et les Apôtres. Travaillons nous-mêmes, dans la mesure du possible, à sauver les âmes et à propager le royaume de Dieu. Si nous n'avons pas mission de monter en chaire, nous avons celle de prêcher par nos sages conseils, par nos bons exemples, par l'accomplissement exact des devoirs de notre état.

Plan de méditation.

I. Le Saint Sacrement et l'image de la Sainte Vierge furent un doux fardeau pour saint Hyacinthe.

II. Avec le Saint Sacrement et l'image de la Vierge Hyacinthe opéra des miracles.

SAINT BERNARD, Abbé de Clairvaux, Docteur de l'Église

20 *août.*

Saint Bernard, un des plus grands ornements de l'Église de France, au deuxième siècle; le plus zélé et le plus chéri des serviteurs de Marie, vint au monde en 1091, au château de Fontaine, près de Dijon. Son père et sa mère appartenaient l'un et l'autre à deux des plus illustres familles de la province. Cependant, ces nobles époux étaient plus illustres encore par leur pitié que par leur haute nais-

sance. — A peine Bernard fut-il né, que sa mère ne se contenta point de l'offrir à Dieu, comme elle fit à l'égard de tous ses enfants, mais elle le consacra d'une manière spéciale à l'Église ; et depuis ce jour elle ne le regarda plus comme étant à elle, mais comme appartenant exclusivement au Seigneur. Elle prit un soin tout particulier de son éducation dans l'espérance qu'il serait un jour digne de servir à l'autel. Le jeune Bernard profita admirablement des leçons et des exemples de sa vertueuse mère. Aussi sa vie fut-elle plutôt d'un ange que d'un homme. Sa beauté était ravissante, son regard doux et modeste et le son de sa voix suffisait à lui gagner tous les cœurs. Les petits enfants lui tendaient les bras dès qu'ils le voyaient, et il semait les miracles sur ses pas.

Dès que Bernard fut en état d'étudier, il fut envoyé à Châtillon-sur-Seine, chez les chanoines réguliers, qui avaient fondé un collège dans cette ville. Il ne tarda pas d'attirer l'admiration de ses maîtres, qu'il étonna par la vivacité de son esprit, sa pénétration et ses progrès extraordinaires. Tout jeune encore, il fuyait le monde et il aimait la solitude. On le voyait toujours recueilli, docile, affable et complaisant envers tout le monde. Il était surtout d'une modestie angélique. Ce qu'il demandait le plus souvent à Dieu, c'était de ne jamais souiller son âme par le péché. Pour s'en préserver il exerça sur ses sens une vigilance continuelle, réprimant jusqu'aux moindres mouvements de curiosité. Ayant un jour jeté légèrement les yeux sur une femme, il s'en punit aussitôt lui-même en se plongeant jus-

qu'au cou dans un étang glacé. Ce qui aida puissamment notre Saint à triompher des violentes tentations qu'il éprouva, ce fut sa grande dévotion à la Sainte Vierge et son grand amour pour Notre-Seigneur. Une nuit de Noël, l'Enfant Jésus lui apparut sur l'autel rayonnant de grâce et de douceur; sa beauté toute divine le charma tellement, que depuis ce jour-là il se sentit enflammé de la plus tendre dévotion pour le mystère du Verbe Incarné; et toutes les fois qu'il avait l'occasion d'en parler c'était avec une douceur et une onction infinies.

A l'âge de dix-neuf ans, il perdit sa vertueuse mère. Bernard, alors de retour au château de Fontaine, était maître de ses actions. Son père, occupé de ses affaires et obligé de rester à l'armée, ne pouvait veiller sur sa conduite. Sentant tout le danger que sa vertu aurait à courir dans le monde, il prit la résolution de le quitter, et d'aller s'enfermer à Cîteaux. Sa famille s'opposa d'abord à l'exécution de ce projet; mais il plaida si bien sa cause que ceux qui l'avaient désapprouvé imitèrent son exemple. Il entraîna trente jeunes nobles à sa suite, parmi lesquels se trouvaient cinq de ses frères. Guy, l'aîné, faisant ses adieux au plus jeune de ses frères, lui dit : « *Adieu*, mon petit frère Nivard, vous aurez seul nos biens et nos terres. — Quoi! répondit l'enfant, avec une sagesse au-dessus de son âge, vous prenez le ciel pour votre partage, et vous me laissez la terre! ma part est trop inégale. » Dans la suite, ce dernier quitta tout lui-même pour aller, avec son père, se joindre à eux. Saint Étienne, alors abbé de Cîteaux, les reçut avec des transports de joie se-

crète. Ils firent leur noviciat l'an 1113 avec une grande ferveur, et l'année suivante, leur profession.

Bernard avait alors vingt-deux ans; rien n'égalait son ardeur pour toutes les pratiques de la vie religieuse. Uniquement occupé de la prière et du travail des mains, il refusait à son corps les moindres satisfactions et vivait comme un ange sur la terre.

L'exemple de Bernard et de ses compagnons attira à Cîteaux un si grand nombre de religieux, qu'au bout de deux ans le monastère ne pouvant plus les contenir, on fut obligé de fonder deux nouvelles maisons; l'une à Morimond et l'autre à Clairvaux. Bernard fut envoyé à Clairvaux avec douze des siens. C'était alors un affreux désert au milieu d'une forêt, qui servait de repaire aux bêtes féroces et aux voleurs. Ils en défrichèrent une partie et s'y bâtirent de petites cellules. C'est là que Bernard fit paraître dans toute son étendue cet amour de la pénitence et ce zèle héroïque dont il était pénétré. Geoffroi qui lui servait de secrétaire, lui paraissant un jour étonné de son extrême abstinence malgré le mauvais état de sa santé, saint Bernard lui dit : « Si vous connaissiez bien toute la grandeur de vos obligations, vous ne mangeriez pas un seul morceau de pain qui ne fût trempé de vos larmes. » Il ajouta qu'un religieux ne devrait pas oublier ses devoirs à cause de ses infirmités ; que les fondateurs de monastères qui étaient des saints, les avaient bâtis dans des vallées humides et profondes, afin que les religieux y étant souvent malades, et n'ayant qu'une santé faible et mal assurée, eussent toujours l'image et la crainte de la mort devant les yeux. —

Saint Bernard essuya une longue maladie qui fut traitée par un médecin peu habile, auquel il obéissait aveuglément, et qui lui fit souffrir des douleurs inexprimables. Il conserva toujours un calme et une patience admirables.

La vie sainte que l'on menait à Clairvaux, inspira à un grand nombre de personnes le désir de s'y retirer ; et le saint abbé disait à ceux qui se présentaient pour y être admis, qu'il fallait laisser dehors les corps qu'ils apportaient du monde, et qu'il n'y avait place, dans son couvent, que pour les âmes. Cependant l'Ordre de Cîteaux se multipliait tous les jours, et saint Bernard fut contraint d'envoyer des religieux en divers endroits, et de présider à un grand nombre de monastères. Bientôt la sainteté de Bernard attira sur lui l'attention de l'Église entière. Il se vit consulté par les papes, les rois, les souverains, les cardinaux et les évêques, il devint l'âme des conciles, le fléau des hérésies de son temps, l'apôtre de la France, la lumière du monde.

Le pape Innocent II se rendit à Clairvaux avec toute sa Cour ; les cardinaux, les prélats, les évêques et le Pape lui-même furent touchés jusqu'aux larmes, en voyant les religieux du couvent venir au-devant d'eux. Ils étaient précédés d'un moine qui portait une croix de bois grossière et mal polie ; tous marchaient gravement, les yeux baissés, en chantant des cantiques avec une dévotion sensible et édifiante ; on voyait, sur leur visage pâle et décharné, l'image de la pénitence et de la vertu : ils étaient vêtus grossièrement, et l'abbé n'avait rien dans ses habillement qui le distinguât des autres.

Dieu, pour montrer combien la sainteté de son serviteur lui était agréable, lui donna le pouvoir d'opérer de nombreux miracles : Durant une famine Bernard multipliait le blé qu'il distribuait. Un de ses parents dont la vie avait été fort peu chrétienne, était sans connaissance depuis trois jours et menacé de mourir sans sacrements. Saint Bernard arrive, dit la messe pour le malade, et aussitôt la connaissance lui revient, il se confesse de tous ses péchés et meurt dans de vifs sentiments de piété.

Mais parmi toutes ses vertus, celle qui faisait son caractère distinctif, c'était sa dévotion pour la Sainte Vierge. Il en avait reçu des faveurs extraordinaires; aussi son cœur débordait toujours de reconnaissance pour elle. Personne n'a parlé de la divine Vierge avec plus d'onction, de charme et d'éloquence; tous ses nombreux écrits, qui lui ont mérité le titre de docteur de l'Église, sont pleins de Marie. C'est le dévot saint Bernard qui a composé cette admirable prière, une des plus consolantes que puisse réciter un chrétien : *Souvenez-vous, ô très pieuse Vierge Marie...* Ce grand Saint rendit sa belle âme à Dieu, le 20 août 1153, dans la soixante-troisième année de son âge.

Réflexions pratiques.

Saint Bernard comprit, dès sa première jeunesse, que son âme était faite pour quelque chose de plus haut que le monde ; et, en conséquence, fermant son cœur à toute attache terrestre, l'ouvrant tout entier à l'amour de Jésus et de Marie, il s'éleva, par ce double amour comme par un double échelon, au-dessus de tout ce qui passe, et dit adieu au monde,

emmenant avec lui comme en triomphe, dans la solitude de Cîteaux, et son père et son oncle et ses frères, et trente jeunes hommes de ses amis auxquels il avait communiqué le feu sacré qui le consumait. Là, vivant d'une vie céleste, il tenait son âme continuellement unie à Dieu par la prière, et dégagée des sens par les jeûnes et le travail. Dieu se servait de ce jeune religieux faible et délicat pour opérer les œuvres les plus étonnantes. Il devint le restaurateur de l'état religieux, un des plus éclairés maîtres de la vie spirituelle, le conseil des souverains pontifes et des rois, l'oracle des conciles, le fléau des hérétiques, l'apôtre de toute l'Europe, l'arbitre de tous les différends, un des plus grands docteurs de l'Église.

Qu'on fait des merveilles quand on est un instrument humble et docile entre les mains du Tout-Puissant et qu'on ne recherche que sa gloire ! La dévotion envers la Reine du ciel fait en partie le caractère de ce grand saint; on doit s'attendre à toutes les faveurs du Ciel, quand on est véritable serviteur de la Sainte Vierge. Que ne doit-on pas attendre du Seigneur, quand on a cette tendre et véritable dévotion ! peu de saints qui aient fait de si grands miracles et en si grands nombre. Imitons ce grand docteur dans son humilité, dans sa fuite du monde. Aimons comme lui Jésus et Marie et nous serons les fidèles disciples de Dieu.

Plan de méditation.

I. Saint Bernard fut grand par son union à Dieu.

II. Et par les œuvres accomplies pour la gloire du Très-Haut.

III. Saint Bernard fut plus grand encore par son humilité.

SAINTE JEANNE-FRANÇOISE DE CHANTAL

21 *août.*

Sainte Jeanne-Françoise de Chantal vint au monde, à Dijon, le 23 janvier 1572. Son père était président au parlement de Bourgogne, et appartenait à une famille dont la noblesse était ancienne et les vertus chrétiennes héréditaires. Il perdit son épouse lorsque ses enfants étaient encore en bas âge. Ce père désolé s'efforça de remplacer leur mère auprès d'eux en s'appliquant à leur donner une éducation morale et religieuse. Son dévouement fut récompensé; Jeanne surtout y répondit d'une manière soutenue et avec un merveilleux succès; aussi lui témoignait-il une tendresse particulière.

Dès l'âge le plus tendre Jeanne donna des marques éclatantes d'une rare sainteté et d'un zèle ardent pour la foi catholique; et on la vit, à l'âge de cinq ans, reprendre avec force un hérétique qui parlait contre la présence réelle : « Monsieur, lui dit-elle, vous ne croyez pas que Jésus-Christ soit au Sacrement, cependant il a dit qu'il y était, vous croyez donc qu'il n'a pas dit la vérité? »

Un peu surpris de cette saillie, l'étranger lui répondit ce qu'il trouva de mieux à dire à ce contro-

versiste de cinq ans, et pour n'avoir pas tort il lui offrit des friandises dont le jeune âge est si jaloux et si charmé. Mais Jeanne, pour dernier argument, jeta les dragées au feu et dit à son adversaire : « Voilà, monsieur, comment les hérétiques brûleront dans l'enfer parce qu'ils ne croient pas ce que Notre-Seigneur a dit. »

Jeanne, qui à ce prénom joignit celui de Françoise quand elle reçut le sacrement de confirmation, ne parut pas moins ferme dans la vertu que dans la foi. Ayant suivi en Poitou sa sœur aînée, qui venait d'épouser le baron d'Effran, elle fut confiée à une domestique intrigante et corrompue qui tendit des pièges à son innocence. La pieuse enfant eut recours à Marie et la mère de Dieu veilla sur elle et défendit la pureté de cette jeune fille qui était venue pleine de confiance se jeter à ses pieds. L'infâme domestique fut impitoyablement chassée de la maison. Cependant la baronne d'Effran songeait à marier sa sœur. Elle jeta les yeux sur un gentilhomme du Poitou qui, avec d'aimables qualités, possédait une grande fortune; mais Jeanne ayant appris que ce jeune homme était calviniste, repoussa d'une manière inflexible une alliance nuisible à sa foi.

Lorsqu'elle eut atteint sa vingtième année, son père la maria au baron de Chantal, l'aîné de la maison de Rabutin. C'était un officier de vingt-sept ans, servant son pays avec distinction, et honoré de la bienveillance du roi Henri IV. Après les noces on se rendit au château de Bourbilly, où demeurait M. de Chantal. A l'occasion des nombreuses absences du baron, plusieurs abus s'étaient glissés et puis ins-

tallés au château. Jeanne-Françoise entreprit de les réformer et réussit. Elle s'occupa des domestiques, pour les choisir, veiller sur eux, les instruire de la religion et de leurs devoirs. Rien de mieux réglé que cet intérieur où elle avait l'œil et la main. La religion présidait à tout, pour tout adoucir et tout élever. Le matin et le soir on faisait la prière où la baronne assistait avec ses domestiques. Tous entendaient la messe, qui se disait de très bonne heure, puis se rendaient au travail. Quand le service militaire appelait le baron au dehors, madame de Chantal vivait plus retirée, ne faisant et ne recevant que les visites indispensables. Par là elle évitait la dissipation et pouvait se livrer tout entière aux soins que demandaient ses enfants et ses affaires domestiques. Aussitôt que son mari était revenu au château, elle cherchait à lui plaire en y attirant de bonnes et agréables compagnies, et en lui procurant les plaisirs innocents que ne proscrit point la loi du Seigneur. Aussi le baron de Chantal aimait-il son épouse d'une affection sans bornes. Rien ne manquait au bonheur de leur vie : Dieu leur avait donné quatre enfants, un garçon et trois filles. Mais cette vie si heureuse, si prospère disparut tout à coup d'une façon tragique. Le baron de Chantal sortait de maladie. Un de ses amis, venant le voir au château de Bourbilly, lui proposa pour le récréer, une partie de chasse. Le baron l'accepta, et partit avec un surtout de couleur de biche. Son ami, qui était un peu éloigné de lui, ne s'aperçut point qu'il s'était placé derrière des broussailles; trompé par un faux jour, il le prend pour une bête fauve, et décharge sur lui

son fusil. Le coup fut mortel; le baron survécut peu de jours et mourut en parfait chrétien. Il consola lui-même son ami inconsolable, fit inscrire sur le régistre de la paroisse l'acte du pardon qu'il accordait, et l'ordre donné à sa famille de ne conserver aucun ressentiment de sa mort. Il expira âgé de trente-six ans, dans les bras de son épouse dont il ne serait pas possible d'exprimer la désolation. Jeanne-Françoise, devenue veuve à vingt-huit ans, ne mit plus de bornes à son mépris pour le monde et à ses désirs de la perfection. Elle se défit, en faveur des pauvres, de tous ses vêtements de luxe, se revêtit d'un cilice sous des habits simples, augmenta ses aumônes, se livra aux exercices de la prière, du jeûne, au travail et à l'éducation de ses enfants. Elle eût voulu se retirer dans un désert, tant la pressait son désir de se donner uniquement à Dieu, mais elle ne pouvait abandonner ses enfants en bas âge.

Il manquait à cette âme un saint directeur; depuis longtemps elle le demandait à Dieu dans ses prières; elle fut largement exaucée. Saint François de Sales vint à Dijon prêcher le carême de 1604; elle vint l'entendre, comprit aussitôt l'homme de Dieu, et souhaita vivement de l'avoir pour son guide. Elle lui ouvrit sa conscience, et depuis, elle se mit entièrement sous sa direction. Jeanne devint dès lors un modèle accompli de toutes les vertus. Elle régla tellement son intérieur, qu'elle semblait à l'extérieur faire seulement la volonté des autres, surtout chez son père et son beau-père. Elle se rendait à charge le moins possible, même à ses domestiques; aussi avait-on coutume de dire : « Madame

est très dévote, mais elle n'est jamais incommode à personne. » Plus cette âme héroïque se détachait du monde, plus elle recevait de consolations, de lumières et de faveurs surnaturelles. Souvent elle pensait à rompre les derniers liens qui l'attachaient encore aux choses de la terre, pour se retirer dans la solitude, où elle n'aurait qu'à aimer Dieu seul, à l'aimer sans mesure et à lui donner sans nul partage tous ses désirs, toutes ses actions. Elle fit connaître son attrait à saint François de Sales. Celui-ci, après de sérieuses et mures réflexions, lui déclara que Dieu jetait sur elle les yeux pour fonder l'ordre de la *Visitation*. La pieuse veuve aurait bien voulu entrer dans les vues de son cher directeur, mais comment quitter son père et son beau-père qui étaient fort âgés? Comment se séparer de ses enfants, jeunes encore, et qui ne pouvaient se passer de ses soins?... Dieu parle et lui commande de tout abandonner pour le suivre. C'en est assez, elle obéit. Françoise fait ses adieux au baron de Chantal. Ce vieillard de quatre-vingt-six ans était inconsolable, sa douleur faisait pitié. Les pauvres du village, mêlant leurs larmes à celles de la famille, poussaient des cris lamentables. A Dijon, la scène fut plus émouvante encore : le président avait les larmes dans les yeux et le cœur si brisé qu'il ne pouvait proférer une seule parole. Il tenait sa fille tendrement embrassée, sans avoir la force de s'en détacher : « O mon Dieu! s'écria-t-il enfin, quel sacrifice me demandez-vous! mais vous l'exigez; je vous offre cette chère enfant, recevez-la et soyez ma consolation. » Le jeune baron, tout en larmes, était suspendu au cou de sa mère, et

lui disait : *O maman, ne me quittez pas.* Voyant tous ses efforts inutiles, le tendre enfant, ne se rebute pas encore, il se couche sur le seuil de la porte pour barrer l'endroit par où doit passer la courageuse femme. A ce spectacle, la pauvre mère s'arrête interdite, son cœur est percé d'un glaive tranchant; puis, ramassant ses forces, elle passe par-dessus le corps, franchit ainsi la barrière qui lui était opposée, et va jeter les fondements de l'institut religieux de la *Visitation* de la Sainte-Vierge. Saint François de Sales donna à cet Ordre des règles pleines de sa douceur et de son humilité. Après sa profession, la sainte fondatrice s'engagea, comme l'avait fait sainte Thérèse, par un vœu formel, à faire toujours ce qui serait jugé le plus parfait. Elle fut souvent affligée de maladies douloureuses, produites, dit un jour son médecin, par l'ardeur de l'amour divin qui la consumait. « Ah! disait cette sainte âme, si le monde connaissait la douceur d'aimer Dieu, il mourrait d'amour!... » Aussi, au milieu de ses souffrances, jouissait-elle de délices ineffables. Dieu mit le comble aux mérites de Jeanne-Françoise en l'affligeant de croix fort dures, qu'elle porta avec une grande résignation. Elle mourut à Moulins, l'an 1641, à l'âge de soixante-neuf ans.

Réflexions pratiques.

Possédée du divin amour, sainte Jeanne-Françoise de Chantal ne faisait, ne disait rien qu'en vue de Dieu et pour Dieu. C'était chez elle un amour fort et vigoureux, qui embrassait avec joie tous les sacrifices, tous les dévouements, jusqu'à passer,

malgré les déchirements du cœur le plus maternel, sur le corps d'un fils qui faisait obstacle à sa vocation; un amour hardi et invincible qui se jetait dans les plus grandes entreprises pour la gloire de Dieu et le salut des âmes; un amour inébranlable dans les revers, toujours abandonné à la Providence sans aucune recherche de soi; un amour humble jusqu'à l'anéantissement total du moi humain, pourvu que Dieu seul fût exalté; un amour joyeux dans les angoisses, jusqu'à goûter avec délices au dedans l'amertume du fiel et du vinaigre, au dehors le mépris et la contradiction; un amour, enfin, qui la tenait dans un complet abandon à toutes les conduites de Dieu sur elle. Elle était vraiment comme l'enfant qui, donnant la main à sa mère, se laisse mener par elle partout où elle veut et tout comme elle veut. De là ce vœu par lequel elle s'engagea à faire en tout le plus parfait; de là cette vue de Dieu dans le prochain quel qu'il fût; dans les pauvres et les malades, dans les gens même remplis de défauts qui, par cela même, devenaient à ses yeux l'objet de ses plus tendres sympathies, à tel point, que c'était pour elle une joie de rendre le bien pour le mal, de tout supporter, de tout pardonner et d'aimer toujours quand même. Quel admirable modèle! Comme nous en sommes loin!

Plan de méditation.

Les sacrifices qui ont : 1° préparé; 2° accompagné et 3° suivi la vocation de sainte Jeanne-Françoise de Chantal.

SAINT SYMPHORIEN, Martyr a Autun

22 *août.*

Saint Symphorien confessa intrépidement sa foi et mourut glorieusement pour elle à Autun, dans les Gaules, vers l'an 178, sous le règne de Marc-Aurèle. Il était fils de Fauste, d'une famille noble et chrétienne. Il avait été baptisé par saint Bénigne, et joignait une grande connaissance des belles-lettres à celle de la religion. Il était à la fleur de l'âge, et universellement estimé par ses belles qualités, lorsqu'il fit le sacrifice de sa vie. Les Actes des martyrs nous rapportent comment le jeune et brillant patricien soutint le combat qui lui valut la palme du martyre, mais ils ne disent presque rien sur les premières années de sa vie. Ce qu'il y a de certain, c'est que les scandales et les hontes du monde furent impuissants à ternir l'innocence du jeune chrétien vivant dans tout l'éclat que peut donner une haute naissance. Quoique jeune, il possédait tant de vertus que déjà il était l'ornement de son pays, un jour il en sera le patron.

La ville d'Autun, une des plus anciennes et des plus célèbres des Gaules, était en même temps l'une des plus superstitieuses, et principalement livrée au culte de Cybèle, d'Apollon et de Diane. Un jour de l'année où l'on portait sur un char magnifiquement décoré la statue de Cybèle, dans les rues d'Autun, et qu'un grand concours de peuple se trouvait à cette cérémonie sacrilège, Symphorien ne s'inclina pas devant l'idole. Il fut arrêté par la populace, et

conduit devant Héraclius, gouverneur de la province, qui était alors dans la ville, et qui n'y était venu que pour rechercher les chrétiens.

Héraclius s'étant assis sur son tribunal demanda au jeune chrétien son nom et sa condition. « Je m'appelle Symphorien et je suis chrétien. — Tu es chrétien ! Comment as-tu donc pu nous échapper jusqu'à présent ? car on ne trouve guère ici des gens de cette profession ? Mais, réponds-moi, pourquoi n'as-tu pas voulu adorer l'image de la mère des dieux ? — Je vous l'ai déjà dit, je suis chrétien. J'adore le Dieu vivant qui règne dans les cieux, et ce n'est pas à une vaine idole du démon que je rendrai des marques d'adoration. Au contraire, faites-moi donner un marteau et je réduirai en mille pièces la statue de la mère de vos dieux. »

Le juge, étonné d'une telle fermeté, dit à un des officiers : « Ce jeune homme n'est pas seulement un sacrilège, mais il joint la révolte à l'impiété. Est-il de cette ville ? — Oui, seigneur, répond l'officier, et sa famille est une des premières de la cité. — C'est sans doute ce qui te rend si fier, dit Héraclius à Symphorien. Ignores-tu quelles sont les ordonnances de l'empereur ! Qu'on les lise. » — Après la lecture de l'édit impérial, Symphorien continuant à déclarer qu'il méprisait les idoles, Héraclius ordonna à ses licteurs de le battre de verges. Cet ordre cruel fut exécuté, et le jeune adolescent subit comme son Maître et son Chef le supplice de la flagellation. Il fut ensuite enfermé dans un affreux cachot ; on espérait ainsi que la solitude et les horreurs de la prison pourraient abattre son courage vraiment

chrétien. Mais il en fut autrement. Dieu soutenait son soldat, le martyre était commencé.

Deux jours après il comparut de nouveau devant le tribunal ; et le juge prenant un ton plein de douceur affecta une compassion mille fois plus dangereuse que les menaces : « Considère, Symphorien, lui dit-il, ce que tu perds ; combien tu as tort de ne pas vouloir adorer les dieux immortels ! Crois-moi, offre l'encens à nos divinités ; tu recevras une gratification du trésor public, avec une place honorable à l'armée. Je vais faire orner de fleurs l'autel et tu offriras aux dieux l'encens qui leur est dû. »

Symphorien : « Un juge se déshonore lorsqu'il se sert du pouvoir que la justice a mis entre ses mains pour tendre des pièges à l'innocence. Nos richesses, nos honneurs, nous les attendons du Christ ; nous savons que le temps ne pourra les corrompre. — C'en est trop, Symphorien, tu lasses enfin ma patience par tes discours sur la grandeur et la majesté de je ne sais quel Christ. Obéis, adore la mère de tous les dieux, sinon je me vois obligé de prononcer contre toi la peine capitale. »

A cette injonction suprême, le jeune martyr, rayonnant de joie, confesse une dernière fois le Seigneur Jésus : « Je crains le Dieu tout-puissant et unique, dit-il, c'est lui seul que je sers. Vous avez pouvoir sur mon corps, mais vous ne pouvez rien sur mon âme. »

Enfin, Héraclius, au désespoir de n'avoir pu le vaincre, le condamna à être décapité. — Lorsqu'on le conduisait hors de la ville pour l'exécuter, Augusta, sa mère, qui avait sans doute suivi tous les

détails de l'interrogatoire de son fils bien-aimé, le regardant passer, lui cria : « Mon fils, mon cher fils Symphorien, souvenez-vous du Dieu vivant. Courage, ô mon fils, courage ! Nous ne pouvons craindre la mort lorsqu'elle nous conduit à la vie. Élevez votre cœur vers le Ciel et considérez celui qui y règne. Non, votre vie n'est pas perdue ; mais vous l'échangez contre une vie meilleure. Aujourd'hui, mon fils, par un heureux échange, vous allez entrer dans la gloire sans fin et éternelle. »

Fortifié par les paroles de sa mère, le jeune chrétien livra sans hésiter sa tête au bourreau. Aussitôt il reçut le coup, et vit s'ouvrir devant lui les portes de la bienheureuse éternité, où il règne aujourd'hui dans la gloire, d'où il protège ceux qui l'invoquent, où il doit vivre à jamais. Quelques personnes pieuses enlevèrent secrètement son corps et lui donnèrent une honorable sépulture. De nombreux miracles attirèrent auprès du tombeau du martyr d'illustres et saints pèlerins.

Réflexions pratiques.

Le proconsul demandait à Symphorien sa tête ou l'apostasie. Le généreux confesseur, sans hésiter, présente le cou aux bourreaux. Quel noble courage ! Quelle constance héroïque !

Le martyre est une gloire insigne que Dieu n'accorde de nos jours qu'à un petit nombre de chrétiens. Mais si nous n'avons pas l'honneur de combattre et de mourir pour Jésus-Christ dans une arène sanglante, nous ne sommes pas pour cela exempts de la lutte chrétienne qui nous est imposée

à tous, et qui n'est pas sans mérite ni sans gloire. Car, nous dit saint Cyprien, si les martyrs ont vaincu les tyrans, triomphez vous-même de la tyrannie de vos passions? Comment avons-nous soutenu cette lutte jusqu'ici? Avons-nous bridé nos passions? Avons-nous méprisé et fui le monde?... Si nous avons eu des défaillances, prenons courage et souvenons-nous que la plus belle victoire consiste à se vaincre soi-même. N'oublions jamais que si nous combattons vaillamment le Ciel est à nous.

Plan de méditation.

I. Pourquoi saint Symphorien est-il condamné aux chaînes et à la torture? Ce n'est pas pour ses crimes...

II. Que souffre saint Symphonien? Qui pourrait l'exprimer...

III. Comment souffre-t-il? Avec un calme et une patience admirables, avec une constance et un courage héroïques...

IV. Pour quelle fin souffre-t-il?

Autre plan.

Triple martyre de saint Symphonien : 1° il souffre de se séparer de sa mère; 2° il souffre sous les yeux de sa mère; 3° il meurt à l'ordre de sa mère.

SAINTS THIMOTHÉE, HIPPOLYTE ET SYMPHORIEN, MARTYRS.

22 *août.*

Les trois martyrs dont l'Église fait mémoire le 22 août, sont célèbres par leur constance à confesser la foi de Jésus-Christ au milieu de leurs tourments. — Saint Thimothée fort distingué par sa naissance et par sa science de l'Écriture sainte, était d'Antioche et il vint à Rome sous le pontificat de Melchiade. Durant son séjour dans la ville éternelle, il se distingua par sa ferveur et par son zèle à confirmer les fidèles dans la foi de l'Évangile. Après avoir prêché pendant un an la doctrine du Sauveur et éclairé des lumières de l'Évangile un grand nombre de gentils, il fut arrêté par Tarquin, préfet de Rome et jeté dans les fers. Après avoir longtemps enduré les souffrances de la prison, il fut conduit aux idoles pour offrir des sacrifices ; mais ayant repoussé avec indignation une pareille impiété, il fut accablé des traitements les plus cruels. Trois fois il eut à subir les tourments de la flagellation et son corps brisé et déchiré par les bourreaux, fut plongé dans la chaux vive. Il endura tous ces supplices et d'autres encore avec une admirable constance, puis il fut décapité. Son corps fut enseveli sur la voie d'Ostie, près du tombeau du bienheureux apôtre saint Paul. Son culte était déjà célèbre à Rome dès le milieu du quatrième siècle.

Saint Hippolyte, évêque et martyr, surnommé le Grand, pour le distinguer des autres martyrs qui

portent le même nom, vivait en 222 sous l'empire d'Alexandre Sévère. On ignore quelle était sa famille et quel est le pays qui l'a vu naître. Toutefois, il y a lieu de croire que ses parents étaient illustres, puisque saint Jérôme lui donne le titre de sénateur romain. Il eut pour maîtres saint Irénée et Clément d'Alexandrie. Il fut élevé à l'épiscopat dans l'Église d'Orient, mais on ne sait pas dans quelle ville. Si les détails nous manquent sur la vie de ce célèbre docteur, l'histoire nous en fournit d'importants sur ses remarquables travaux pour la religion. Les auteurs ecclésiastiques qui ont parlé de lui, nous le représentent comme un écrivain illustre consommé dans la science de l'Écriture et dans la doctrine de la foi. Plusieurs Pères de l'Église affirment qu'il reçut la couronne du martyre durant la persécution de Dèce, en 251, et qu'il confessa la foi de Jésus-Christ avec un courage héroïque.

Saint Symphorien, un des plus illustres martyrs que la France ait donné à l'Église, était d'Autun, ville célèbre des Gaules. Son père, noble et chrétien, logeait chez lui saint Bénigne et saint Andoche, apôtres du pays. Il voulut que son fils fût baptisé par un des deux saints, et après sa régénération, il l'éleva avec beaucoup de soin dans la religion chrétienne et dans les principes de la vraie piété. Le jeune Symphorien, doté d'un naturel très heureux et d'un esprit excellent, profita merveilleusement des leçons et des exemples de son vertueux père. Il fut fidèle à la grâce de son baptême et vécut constamment dans une grande pureté de mœurs. Un jour qu'on célébrait dans la ville d'Autun une fête

magnifique en l'honneur de Cybèle, Symphorien apercevant une foule immense de peuple qui accompagnait la statue de la Déesse que l'on portait sur un char magnifiquement décoré, ne put s'empêcher de témoigner de la douleur et de parler de cette idole avec mépris. La populace s'en plaignit d'abord, l'arrêta ensuite et le conduisit devant Héraclius, gouverneur de la province et grand ennemi des chrétiens. Le juge s'étant assis sur son tribunal demanda à Symphorien pourquoi il refusait d'adorer l'image des dieux. Le Saint répondit : « Parce que je suis chrétien et qu'en cette qualité j'adore le vrai Dieu qui règne dans le ciel. » Le juge qui connaissait sa famille lui dit : « Vous comptez sans doute sur votre naissance, et peut-être ignorez-vous les ordres de l'empereur. » Il les lui fit connaître. Héralius dit ensuite à Symphorien : « Qu'avez-vous à répondre à cela? pouvons-nous violer les lois de nos princes? Il y a deux chefs d'accusation contre vous : celui du sacrilège envers les dieux, et celui de la rébellion aux ordres de l'empereur. » Symphorien lui déclara qu'il était résolu de demeurer fidèle à Dieu, et que rien n'était capable de lui faire adorer des idoles. Le juge le fit battre de verges par ses licteurs et l'envoya en prison.

Deux jours après, Symphorien comparut de nouveau devant le tribunal, et le juge quittant le ton de menaces, lui dit : « Vous seriez bien plus sage de servir les dieux immortels, et de recevoir une gratification du trésor public, avec une place honorable à l'armée. Je vais faire orner de fleurs l'autel, et vous offrirez aux dieux l'encens qui leur est dû. » Sym-

phorien répondit qu'il méprisait de telles offres et qu'il détestait les superstitions extravagantes et cruelles du culte de Cybèle. Enfin, Héraclius, au désespoir de n'avoir pu le vaincre, le condamna à être décapité. Le Saint entendit prononcer sa sentence avec joie.

Lorsqu'on le conduisait hors de la ville pour l'exécuter, sa mère qui le regardait passer, lui cria : « Mon fils, mon cher fils Symphorien, souvenez-vous du Dieu vivant et montrez-vous courageux jusqu'à la fin. Élevez votre cœur vers le Ciel, et considérez celui qui y règne. Ne craignez point la mort qui vous conduit à la vie éternelle. » Symphorien animé par le discours de sa courageuse mère, et soutenu par la grâce, souffrit la mort avec une constance invincible. Les fidèles eurent soin de recueillir son corps, et le tombeau où il fut déposé devint célèbre par les miracles qui s'y opéraient.

Réflexions pratiques.

Quels nobles exemples de désintéressement nous donnent nos saints martyrs ! A leurs yeux la terre n'est rien ; Dieu, le ciel, l'âme voilà leur unique préoccupation. Aussi virent-ils arriver sans trembler l'heure des tortures. On les traita de la manière la plus inhumaine, mais ces courageux soldats de la foi, soutenus par la grâce de Dieu, demeurèrent inébranlables. Animés par l'espérance et la charité, ils s'estimèrent heureux et fiers de pouvoir offrir à leur Créateur leurs biens, leur santé et leur vie.

Modelons notre conduite sur celle de nos généreux martyrs. Dieu n'exige pas de nous une fin tragique et sanglante ; il nous impose de mourir au monde, à la nature et aux mauvaises passions ; ce qu'il réclame c'est le renoncement à nos attaches criminelles, aux honneurs, à l'estime des hommes, à notre propre excellence ; ce qu'il demande de nous c'est le divorce avec les plaisirs, la volupté et l'intempérance qui nous mettent à deux doigts de l'enfer ; ce qu'il condamne hautement en nous, c'est notre culte idolâtrique pour la créature. — Confondons-nous devant le spectacle de foi que nous donnent saint Thimothée, saint Hippolyte et saint Symphorien, et apprenons au moins à vivre et à mourir chrétiennement.

Plan de méditation.

Saint Thimothée, saint Hippolyte et saint Symphorien ont triomphé :

1° des sollicitations des tyrans.

2° des supplices de leurs bourreaux.

SAINT PHILIPPE BENITI, Confesseur

23 *août.*

Saint Philippe Beniti, illustre propagateur de l'Ordre des *Servites* ou serviteurs de la Sainte Vierge,

eut Florence pour patrie. Il naquit vers l'an 1224. Ses parents profondément pieux eurent soin de lui donner une éducation chrétienne. Ils étaient persuadés que tout dépend des premiers principes reçus dans l'enfance, et ils savaient que l'essentiel de cet art consiste surtout à plier la jeunesse à des habitudes vertueuses et à lui inspirer l'amour du bien et l'horreur du mal. Aussi élevèrent-ils le jeune Philippe d'une manière vraiment sage et chrétienne. La grâce seconda leurs vues. L'heureux enfant donna dès le berceau une marque de sa sainteté future. Il n'avait encore que cinq mois, lorsque quelques religieux Servites étant venus quêter, sa langue se délia miraculeusement et il dit à sa mère : « Ce sont les servitéurs de la Sainte Vierge, faites-leur l'aumône. » Cette merveille augmenta l'amour et l'attention des parents, qui regardèrent cet enfant comme devant faire un jour l'honneur de la famille.

Lorsqu'il eut achevé son cours d'humanités, dans sa patrie, il vint à Paris, pour y étudier la médecine. On y admira la vivacité et la pénétration de son esprit, aussi bien que la pureté de ses mœurs et une sagesse peu ordinaire dans ceux de son âge. Tous ses condisciples l'aimaient et il allumait dans leurs cœurs le désir de la patrie céleste. Il revint en Italie et alla continuer la même étude dans l'université de Padoue où il reçut le bonnet de docteur. Étant revenu à Florence, bien loin de se laisser éblouir des brillantes espérances qui le flattaient, il résolut d'aspirer à une gloire plus solide. Délibérant sur le choix de l'état qu'il devait embrasser, il entra un

jeudi de l'octave de Pâques dans la chapelle des Servites, près de Florence, pour entendre la messe. Comme on lisait l'épître du jour, qui contient l'histoire de la conversion de l'eunuque de la reine d'Éthiopie, il fut frappé de ces paroles que le Saint-Esprit dit au diacre Philippe : « Approchez et tenez-vous à côté de ce char, » et par la conformité du nom de Philippe, il crut qu'elles lui étaient adressées. Occupé de ces pensées, il se retira chez lui, supplia la Sainte Vierge de lui faire connaître la volonté de Dieu, et passa en prières le reste du temps jusqu'à l'heure de minuit. Il eut une vision durant son oraison. Il lui sembla se trouver dans une campagne vaste et déserte, où il ne voyait, de tout côté, que précipices, cailloux, rochers, épines et pièges tendus. Une vision si étrange l'effraya ; il se mit à crier de toutes ses forces durant cette extase; mais il fut bientôt rassuré par l'apparition de la Sainte Vierge assise sur un chariot, et environnée d'anges, et de bienheureux, lui répétant les paroles qu'il avait entendues à la messe : « Philippe, approchez et tenez-vous à côté de ce char. » Elle lui ordonna ensuite d'entrer dans l'Ordre naissant des Servites dont ce chariot était la figure. Le saint jeune homme, persuadé que Dieu l'appelait dans l'Ordre des Servites, demanda par humilité à y être reçu en qualité de frère convers. Son supérieur, qui ne connaissait ni les talents, ni les science du postulant, l'envoya sur le mont Serène, et l'occupa aux travaux de la campagne et aux offices les plus bas. Content de son sort, Philippe n'avait qu'une pensée, celle de plaire à Dieu et de parvenir à la perfection. Chacun admi-

rait sa grande sagesse et ses éminentes vertus. Ses mérites et son savoir furent jusque-là inconnus; mais deux religieux de l'Ordre de Saint-Dominique, ayant eu occasion de l'entretenir, s'aperçurent aisément que son esprit était cultivé par l'étude, et ils dirent à ses supérieurs qu'il méritait mieux que personne d'être élevé au sacerdoce. Alors on le tira de sa solitude, il reçut les ordres sacrés, bientôt après il devint assistant, puis général de la congrégation nouvelle qui s'étendit par ses soins, et qui commença à s'établir en plusieurs localités de l'Italie. Sa réputation devint si grande qu'on venait en foule de toute part pour se mettre sous sa direction. Un miracle qu'il fit en allant à Rome ne contribua pas pour peu à cette haute réputation. Un jour, ayant trouvé sur son chemin un pauvre lépreux presque tout nu, et n'ayant ni or ni argent à lui donner, il se dépouilla de sa tunique et l'en revêtit, à l'heure même le lépreux se trouva guéri de sa lèpre. Le bruit de ce miracle s'étant répandu de tous côtés, les cardinaux assemblés à Viterbe pour l'élection d'un pape résolurent de l'élever sur la chaire de saint Pierre. Il eut connaissance de leur dessein et se cacha si bien dans les montagnes du territoire de Sienne, que personne ne put découvrir le lieu de sa retraite. Il en sortit lorsqu'ils eurent élu un pape qui prit le nom de Grégoire X, et continua à édifier le peuple par ses prédications, et les religieux de son Ordre par ses exemples. Enfin, le 22 août 1285, il mourut à Todi de la mort la plus sainte, embrassant le crucifix, qu'il appelait son livre. A son tombeau des aveugles recouvrèrent la vue, des boiteux l'usage des jambes,

et même des morts revinrent à la vie. L'éclat de ces miracles et d'autres plus grands encore détermina le pape Clément X à le mettre au nombre des saints.

Réflexions pratiques.

La vision qu'eut saint Philippe Beniti est la véritable image du monde où l'on ne rencontre partout qu'écueils et séductions. Ce Saint en pénétra tout le sens, c'est pour cela qu'il abandonna totalement le siècle et chercha dans l'état religieux un asile assuré contre ses dangers. Là, uniquement occupé à plaire à Dieu, il ne voulut briller que par sa grande humilité. Ses nombreux mérites et ses hautes vertus demeurèrent longtemps cachés. Mais Dieu finit par les manifester au monde et par l'élever malgré lui au faîte des honneurs.

Nous ne sommes pas appelés à sortir du siècle pour embrasser la vie solitaire, mais nous sommes tous obligés de détacher notre cœur des vanités de ce monde pour l'attacher à Dieu par un amour de prédilection. C'est la première condition de la perfection chrétienne. Avons-nous compris cette obligation ? — Mon Dieu ! éclairez-nous et donnez-nous le courage de vous suivre toujours et partout.

Plan de méditation.

I. Saint Philippe Beniti travailla constamment à sa perfection.

II. Avons-nous déployé le même zèle dès notre enfance ?

III. Que ferons-nous à l'avenir ?

SAINT BARTHÉLEMY, Apôtre

24 août.

Saint Barthélemy était de Galilée, pêcheur de profession et fils de Tolomée. Il fut choisi par Jésus-Christ pour faire partie du collège apostolique. Plusieurs savants interprètes pensent que Barthélemy n'est autre que Nathanaël, né à Cana en Galilée et docteur de la loi; s'il en est ainsi, il reçut de la bouche même de la Vérité le plus bel éloge qu'un homme puisse recevoir après celui de saint Jean. C'est de lui que la Sauveur a dit : « Voilà un véritable Israélite chez lequel on ne trouve aucun artifice. »

Saint Barthélemy fut un des plus ordinaires compagnons du Sauveur, et un des témoins les plus assidus de ses miracles. Il était présent quand Jésus guérit, à Capharnaüm, le serviteur du centenier; quand il ressuscita le fils de la veuve de Naïm; quand il guérit le malheureux que le démon privait de l'usage de la vue et de la parole. Il était avec le Maître aux noces de Cana, au repas de Simon le pharisien, le jour de la conversion de la Madeleine la pécheresse. Après l'Ascension du Sauveur et la descente du Saint-Esprit, il ne pensa plus qu'à porter la nouvelle du salut jusqu'aux extrémités de la terre. Il se dirigea vers l'Orient et pénétra jusque dans les Indes, où saint Pantène trouva, cent ans plus tard, les restes de la semence évangélique qu'il y avait jetée.

Barthélemy passa ensuite dans la Grande Arménie. Dès qu'il fut entré dans le temple de la capitale où

demeurait le roi Polimius avec toute sa cour, le démon qui y rendait des oracles par la bouche d'une idole, refusa de parler. Un autre oracle dit que ce silence venait de la présence de l'Apôtre. Les prêtres païens cherchèrent donc le moyen de s'en défaire. La délivrance des possédés, la guérison des malades, et d'autres prodiges qui remplirent les infidèles d'admiration, ôtèrent à ces prêtres le pouvoir de le maltraiter comme ils le prétendaient. Le roi lui-même, qui avait une fille possédée du démon et cruellement tourmentée par ce mauvais esprit, le fit venir en son palais et le supplia de guérir cette infortunée. Barthélemy le fit sur-le-champ avec une autorité souveraine ; le prince en fut ravi et pour reconnaître un si grand bienfait, il fui offrit de le combler de présents. Mais l'Apôtre remercia disant que le motif de son voyage n'était point l'appât de l'or et des richesses, mais le salut des âmes, qu'il le suppliait de se rendre lui-même digne des trésors éternels en quittant l'abominable superstition de l'idolâtrie et en reconnaissant le vrai Dieu. Il ajouta que, pour le convaincre de la vérité de sa doctrine, il lui offrait de faire confesser au démon, qu'il l'avait trompé jusqu'alors par ses méchancetés et ses impostures. En effet, Polimius l'ayant mené au temple, ce démon qui parlait dans l'idole, avoua qu'il n'était pas dieu, mais un misérable esprit condamné aux flammes éternelles. Polimius frappé de cet aveu et touché par la grâce embrassa le christianisme. Son exemple fut suivi de toute la cour et par douze des principales villes du royaume. Les prêtres des idoles furieux animèrent, contre Barthélemy, Astiag, frère

du roi, prince très superstitieux qui se saisit du saint Apôtre, et le fit écorcher vif. Le lendemain, voyant qu'il respirait encore, il lui fit trancher la tête. Les miracles se multiplièrent sur son tombeau.

Réflexions pratiques.

Le zèle pour la gloire de Dieu fut la vertu distinctive des Apôtres, et c'est aussi la première propriété de l'amour divin. Un soldat est toujours prêt à défendre l'honneur de son prince, et un fils celui de son père. Comment un chrétien, soldat et enfant de Dieu, pourrait-il se flatter d'aimer son Maître souverain, s'il est indifférent à sa gloire? Notre ardent désir doit être de voir Dieu universellement connu, parfaitement aimé et fidèlement servi par tous les hommes. Que faisons-nous pour l'honneur de Dieu et pour le salut des âmes? En quoi brille notre zèle? Où sont nos sacrifices? Ah! qu'il y a loin de notre vie à celle des Apôtres!

Plan de méditation.

I. Saint Barthélemy offrit à Jésus-Christ son divin Maître, son corps crucifié.

II. A Jésus-Christ crucifié, ses membres sanglants et défigurés.

SAINT LOUIS, Roi de France

25 *août.*

Saint Louis, l'un des plus grands rois de France, et l'un des plus grands saints de l'Église, naquit le

25 avril 1215. Il eut pour père Louis VIII, et pour mère Blanche de Castille. Il fut baptisé à Poissy et par reconnaissance de la grâce du saint baptême qu'il avait reçu dans ce village, il signait habituellement Louis de Poissy. Jamais prince ne vint au monde avec un fond de plus belles qualités, et jamais enfant n'eut le bonheur d'une mère plus capable d'en faire un héros et un saint. Blanche de Castille, princesse d'un grand courage, d'un grand esprit, digne de régner, et capable de bien conduire un État, voulut elle-même nourrir son fils, l'élever et lui apprendre à aimer Dieu pour lui enseigner à commander aux hommes.

Louis VIII, son père, étant mort, après trois ans de règne, lui laissa la couronne. Comme le jeune prince n'avait que douze ans, la reine mère fut régente. Cette habile princesse, voulant prévenir les troubles d'une longue minorité, le conduisit à Reims et l'y fit sacrer, le 1er décembre 1226. Ce qu'elle avait prévu arriva. Plusieurs des seigneurs du royaume, opposés à la régence de la reine, n'assistèrent point à cette solennité et formèrent une ligue dans le but de dépouiller le jeune enfant de la couronne. Blanche dans cette circonstance fit preuve d'une grande fermeté d'âme, et s'attacha, de son côté, à ruiner dans ses bases, une féodalité turbulente. Pendant ce temps d'épreuve, son plus grand soin fut de remplir de piété l'âme de ce fils bien-aimé. « Cher fils, lui disait-elle, aimez votre mère, votre peuple, et surtout aimez Dieu. Pour moi, malgré ma tendresse pour vous, j'aimerais mieux vous voir mort que coupable d'un seul péché mortel. »

Ce prince répondit parfaitement aux soins de sa pieuse mère, et il devint un modèle de toutes les vertus chrétiennes. Il se distingua par une délicatesse de conscience, une pureté de mœurs et une piété qu'on eût admirées dans le cloître même.

Arrivé à sa vingtième année, Louis épousa, sur l'avis de sa mère, une princesse distinguée par sa piété, son esprit et sa beauté, Marguerite de Provence. La devise de celle-ci était : « Reine de la terre, servante du Ciel. »

L'année suivante, devenu majeur, il reçut de sa mère les rênes de l'État. Ceux qui ne comprenaient pas combien on goûte de bonheur à vivre chrétiennement, s'imaginaient que le roi, n'étant plus sous le joug de la reine Blanche, sa mère, s'abandonnerait plus volontiers aux plaisirs et au luxe. Mais le saint roi trompa leur attente. Il se montra plus pieux que jamais. Il récitait chaque jour l'office divin, assistait à la messe, visitait les hôpitaux. Outre les jeûnes commandés par l'Église, il jeûnait exactement pendant le temps de l'Avent, tous les vendredis de l'année et toutes les veilles des fêtes de la Sainte Vierge. Dieu bénit ce prince, et son royaume fut très florissant. Quelques personnes murmuraient contre ces exercices de piété qui, disaient-elles, devaient nuire aux affaires de l'État. « Les hommes sont étranges, répondit-il, ils me font un crime de mon assiduité à la prière, et ils ne diraient rien si je passais mon temps à chasser et à jouer. » — Ce saint monarque se montra très sévère envers les blasphémateurs. D'après la loi, on devait leur percer la langue.

Le comte de la Marche, prince inquiet et turbulent, à qui Louis avait pardonné ses premières révoltes, se ligua avec le roi d'Angleterre pour faira la guerre au roi de France. Les deux armées sont en présence. La lutte est cruelle. Néanmoins, après des prodiges de valeur, notre Saint porte l'effroi dans les rangs ennemis, le vassal rebelle est battu et les Anglais vaincus à Taillebourg.

La haute réputation de Louis porta les rois les plus éloignés à rechercher son alliance. L'empereur de Constantinople, Baudoin II, vint implorer son secours. Le roi l'aida de ses troupes et de son argent. L'empereur, par reconnaissance, lui offrit la couronne d'épines de Notre-Seigneur qui était engagée chez les Vénitiens pour une somme considérable. La somme fut remboursée et la couronne rapportée en France. Le roi alla la recevoir à cinq lieues de Sens, suivi de toute la Cour et du clergé. Il voulut la porter lui-même nu-pieds et nu-tête jusqu'à l'Église de Notre-Dame. Ayant reçu plus tard une portion de la vraie croix, il fit bâtir la Sainte Chapelle à Paris, où il déposa les saintes reliques et où on les conserve encore précieusement.

La France jouissait alors d'un calme profond et d'une paix florissante sous le sceptre de son roi vénéré, lorsqu'une fièvre maligne réduisit Louis à la dernière extrémité. Tout Paris et bientôt tout le royaume fut dans la consternation. De toutes parts, on adressait à Dieu des vœux et des prières pour la conservation de ce bon roi. Le Ciel touché de tant de supplications lui rendit la santé, et le pieux monarque fit vœu d'aller en Terre Sainte pour délivrer

le Saint Sépulcre de la profanation des Musulmans. Dans ces expéditions d'outre-mer, il donna des preuves de sa bravoure aussi bien que de sa piété. Au milieu des revers et des maladies, sa vertu ne se démentit jamais. Il mourut de la peste, près de Tunis, le 25 août 1270, à l'âge de cinquante-cinq ans, en récitant cette prière : « *J'entrerai dans votre maison ;* je vous adorerai dans votre temple, et je rendrai gloire à votre nom. » Son corps fut transporté à Paris, pour être conservé et honoré dans la célèbre église de Saint-Denis.

Réflexions pratiques.

L'immortel saint Louis a été doublement roi puisqu'il a régné avec gloire sur le trône de la France et sur ses passions qu'il n'a cessé de maîtriser. La Providence ne veut pas que nous prétendions, comme ce pieux monarque, illustrer un trône dans le monde par le dévouement, la sagesse et d'éclatantes vertus ; mais elle veut que, comme lui, nous soyons rois dans le ciel, que nous régnions ici-bas sur nos passions en assujettissant le corps à la raison et la raison à Dieu. Pour atteindre ce but, nous devons éviter le péché dont ne s'est jamais souillé le prince que nous fêtons en ce jour ; nous devons comme lui mépriser, fuir et haïr le monde, pratiquer la charité, aimer nos ennemis, être détachés au sein des richesses, pratiquer l'humilité au milieu des honneurs. N'avons-nous pas, en qualité de chrétiens, les mêmes obligations que lui, les mêmes moyens pour les remplir ? N'a-t-il pas, en qualité de roi, de plus grands obstacles que nous ? Quelles excuses pour-

rons-nous donc alléguer si nous ne travaillons pas à nous rendre parfaits, à devenir des saints. Si l'exemple de saint Louis ne nous anime pas, il nous condamnera.

Plan de méditation.

Saint Louis a été l'honneur : I. de la famille par l'accomplissement de tous ses devoirs domestiques, 1° modèle des enfants ; 2° modèle des époux ; 3° modèle des pères ; 4° modèle des maîtres et des chefs de la maison.

II. L'honneur du trône par son dévouement : 1° à la patrie ; 2° à l'Église.

SAINT ZÉPHIRIN, Pape et Martyr

26 *août.*

Saint Zéphirin, Romain de naissance, vint au monde vers le milieu du deuxième siècle. Ses parents étaient chrétiens et d'une probité remarquable. On ne connaît rien de bien certain sur ses premières années, sinon qu'il avait acquis une haute vertu et des mérites extraordinaires. Lorsque le pape saint Victor mourut, l'empereur Sévère, prince impie, puissant et féroce, continuait d'allumer le feu de la cinquième persécution avec une fureur inouïe jusque-là. L'Église avait besoin dans ces circonstances d'un saint et courageux pape. Dieu le lui donna.

Il y avait onze jours que les fidèles et le clergé ne cessaient d'adresser au Ciel de continuelles et fer-

ventes prières pour lui demander un pontife capable de diriger habilement la barque de Pierre, lorsque le Seigneur se déclara tout à coup, par un signe visible et d'une manière surnaturelle, en faveur de saint Zéphirin. En effet, lorsque les chrétiens réunis faisaient monter jusqu'à l'Éternel leurs ardentes supplications, le Saint-Esprit sous la forme d'une colombe vint se reposer sur la tête de saint Zéphirin et peu après disparut. Un signe si visible d'un choix si spécial fit l'éloge du mérite du nouveau pontife et lui valut tous les suffrages. Saint Zéphirin fut donc élu successeur du pape Victor, l'an 202, à la grand satisfaction de tous les fidèles. Son zèle et son grand amour pour Jésus-Christ lui inspirèrent d'abord le désir de se produire comme un bon pasteur, pour répandre au plus tôt son sang pour son troupeau et signaler les commencements de son pontificat par le martyre ; mais ayant fait réflexion que le troupeau ne serait pas épargné par la mort du pasteur, et que le vaisseau de l'Église, se trouvant sans pilote, n'en serait que plus battu par l'orage, il crut qu'il devait se ménager pour la consolation de ses enfants. Il n'épargna ni soins, ni travaux pour encourager les chrétiens et pour les secourir dans cette désolation publique. Il allait nuit et jour dans les maisons et pénétrait jusque dans les cavernes et les souterrains où la tempête avait assemblé les plus timides. Il les animait par ses paroles, les exhortait par ses discours, les fortifiait par l'administration des sacrements et les assistait de ses aumônes. Ce ne fut qu'après neuf ans de luttes que la paix fut rendue à l'Église par la mort de l'empereur. Saint Zéphirin

profita de ce calme pour combattre diverses hérésies qui attaquèrent en ce moment l'Église avec plus de violence que jamais. Il convertit un certain nombre d'hérétiques qu'il traita avec beaucoup de charité et de bonté. Cette indulgence, si conforme à l'esprit de Jésus-Christ, déplut singulièrement à l'austère Tertullien qui était naturellement porté à la sévérité et à la rigueur. Ce grand savant que l'on regardait comme une colonne de l'Église fut renversé par l'orgueil et tomba dans l'erreur. Cette chute prouve une fois de plus combien la vertu est fragile lorsqu'elle n'est pas fondée sur l'humilité.

Saint Zéphirin porta plusieurs décrets utiles pour la discipline de l'Église. Il ordonna que tous les fidèles communieraient à Pâques et que tous les sujets choisis pour le ministère ecclésiastique seraient des hommes savants et d'une vie éprouvée. Il défendit ensuite aux prêtres de se servir de calices de bois à la messe, comme on le faisait alors à cause de l'extrême pauvreté des fidèles. Il fut couronné par le martyre, sous le règne d'Antonin-Héliogabale, le 26 du mois d'août, en 221.

Réflexions pratiques.

Jésus-Christ a promis d'être constamment sur la barque de Pierre, et de ne jamais la laisser submerger et périr. Il savait d'avance qu'en la lançant au milieu des passions humaines, il s'élèverait contre elle de nombreux et terribles orages. En prédisant ces tempêtes il a recommandé de ne point s'effrayer. Saint Zéphirin, confiant en ces promesses, a gouverné l'Église avec une sagesse et une fermeté admirables.

L'empereur Sévère, ayant juré d'anéantir le nom chrétien, travailla sans relâche à la destruction de la papauté et du christianisme; il multiplia le nombre des martyrs; mais le nombre des fidèles ne fit que s'accroître sous le feu de ses persécutions et le tyran disparut à tout jamais comme tous les persécuteurs de la vérité, et l'immortelle barque de Pierre, dirigée par saint Zéphirin, demeura ferme au sein des orages. Quelle consolation pour les chrétiens qui sont dans cette barque d'être assurés de ne jamais faire naufrage! Attachons-nous au pilote chargé de conduire l'Église; écoutons ses enseignements et jamais l'erreur ne nous mènera à l'abîme.

Plan de méditation.

I. Zèle de saint Zéphirin durant la persécution.
II. Sa fermeté envers les hérétiques obtinés.
III. Sa douceur envers les hérétiques repentants.

SAINT JOSEPH CALAZANY, Confesseur

27 *août.*

Saint Joseph Calazany, *de la Mère de Dieu*, naquit en Espagne, en 1556, d'une famille noble et riche. Dès ses plus tendres années il donna des marques de sa charité future pour les enfants et du soin qu'il prendrait un jour de leur éducation. Il était encore très jeune, que déjà il rassemblait autour de lui ses petits compagnons pour leur apprendre les mystères de la foi et les prières chrétiennes. Très versé dans

la connaissance des lettres divines et humaines, tandis qu'il s'appliquait aux études théologiques à Valence, il triompha courageusement des efforts que fit, pour le porter au mal, une femme noble et puissante, et par une insigne victoire, il conserva sans atteinte la virginité qu'il avait vouée au Seigneur. Devenu prêtre, il évangélisa pendant huit ans, avec le zèle et les succès d'un apôtre, plusieurs provinces d'Espagne. Employé comme collaborateur par plusieurs évêques, il corrigea les mœurs dépravées partout où il travailla, rétablit la discipline ecclésiastique, montra un talent admirable pour éteindre les inimitiés et désarmer les factions qui ensanglantaient les villes. Se sentant ensuite appelé par la voix même de Dieu à un genre de vie plus parfait, il partit pour Rome. Dans cette grande ville, il affligeait son corps par la rigueur extrême de son genre de vie, par ses veilles et ses jeûnes. Il passait les jours et les nuits dans la prière et la contemplation des choses célestes.

Durant plusieurs années il ne passa pas un seul jour sans aller visiter les sept basiliques de la ville éternelle. Il s'enrôla dans plusieurs confréries, et l'on ne saurait s'imaginer l'ardeur avec laquelle il soulageait, par l'aumône et par tous les services de la charité, les pauvres, et particulièrement ceux d'entre eux qui étaient malades ou détenus dans les prisons. Pendant une peste qui dépeupla la ville de Rome, de concert avec Camille de Lellis, il fut entraîné si loin par l'élan de sa charité, qu'en outre des secours distribués généreusement aux pauvres que le fléau avait atteints, il transportait encore sur

ses épaules les cadavres de ceux qui avaient succombé, et leur donnait lui-même la sépulture.

Ayant appris par révélation divine qu'il était destiné à former les enfants, principalement ceux des pauvres, à la science et à la piété, il fonda l'Ordre des *Pauvres-Clers-Réguliers* de la Mère de Dieu pour les écoles pies. Les règles propres de l'institut obligeaient ces religieux à s'appliquer avec un soin tout spécial à l'instruction des enfants. Cette association fut hautement approuvée par Clément VIII, Paul V et plusieurs autres Souverains Pontifes; et bientôt Joseph la propagea, d'une manière étonnante, dans beaucoup de provinces et de royaumes de l'Europe. A ce sujet il eut à essuyer tant de fatigues et souffrit avec une constance invincible tant de tribulations, qu'il fut d'une voix unanime appelé un prodige de force et la copie parfaite du saint homme Job.

Quoiqu'il fût chargé du gouvernement de tout son Ordre, et qu'il s'appliquât de tout son pouvoir au salut des âmes, jamais cependant il ne cessa d'instruire les enfants, ceux des pauvres de préférence. Il balayait lui-même leurs écoles, et les reconduisait, après les classes, dans leurs familles. Il persévéra cinquante-deux ans dans cette œuvre de patience et d'humilité, et il ne l'abandonna pas même à une époque où sa santé était considérablement altérée. Ce dévouement héroïque fut cause que Dieu le glorifia par de nombreux miracles, dont ses disciples furent témoins. Tant de vertus lui obtinrent de voir la bienheureuse Vierge Marie, tenant entre ses bras l'Enfant-Dieu, lequel bénit les écoliers pendant qu'ils faisaient la prière. Ce saint homme, qui avait

refusé les plus hautes dignités, brillait encore par le don de prophétie, par celui de l'intuition des cœurs et de la connaissance des événements éloignés. Il fut souvent favorisé de l'apparition de plusieurs habitants du Ciel, et notamment de la Vierge, Mère de Dieu, pour qui, dès son enfance, il eut cette tendre piété qu'il recommandait si fortement à ses disciples. Après avoir prédit le jour de sa mort, le rétablissement par lequel son Ordre presque détruit se relèverait un jour, et les accroissements qu'il prendrait, il s'endormit dans le Seigneur, le 25 août 1648, à l'âge de quatre-vingt-douze ans. Son cœur et sa langue furent, après un siècle, retrouvés intacts et sans aucune marque de corruption. Illustré encore par de nombreux miracles qui s'accomplirent après sa mort, il fut canonisé par Clément XIII.

Réflexions pratiques.

C'est une maxime du Sauveur que la fidélité du chrétien et son amour pour Dieu se mesurent sur la charité envers le prochain. Nous pouvons, d'après cela, nous former une juste idée du mérite de Joseph Calazany. Ce zélé serviteur de Dieu n'a cessé de pratiquer la vertu de prédilection du divin Maître. Aussi toute sa vie est-elle consacrée au soulagement des misères humaines. Toutefois ceux qui ont la plus large part dans ses affections sont les enfants que Notre-Seigneur lui-même a traités avec tant d'affection. Il a pour eux la sollicitude d'un père et la tendresse d'une mère. Il les bénit, il les instruit, il

leur apprend à connaître, à aimer et à servir Dieu. Quelle noble mission ! ! !

Comment pratiquons-nous la charité envers les malheureux et envers les enfants ? Avons-nous pour eux des prévenances, de l'indulgence, de la bonté ? En avons-nous pour tous ?... Nous efforçons-nous de les éloigner du mal et de les porter au bien ?

O mon Dieu ! que d'imperfections dans ma charité. Accordez-moi la grâce d'aimer tout le monde et en particulier les enfants, non en paroles, mais en œuvres, comme vous l'avez fait vous-même.

Plan de méditation.

Le caractère dominant de la sainteté de Joseph Calazany est : 1° un ardent amour pour le salut des âmes ; 2° une charité admirable pour les enfants.

SAINT AUGUSTIN, Docteur de l'Église

28 *août.*

Saint Augustin, ce parfait modèle des vrais pénitents, cette brillante lumière de l'Église, naquit à Tagaste en Afrique, le 13 novembre 354. Sa famille était honnête, mais peu favorisée des biens de la fortune. Son père, nommé Patrice, d'abord infidèle, fut longtemps violent et débauché ; il dut sa conversion aux prières et aux larmes de sainte Monique, sa vertueuse épouse, aussi distinguée par la supériorité de son esprit que par sa touchante piété. Augustin apporta, en naissant, les inclinations les plus

mauvaises. Il était orgueilleux, plein de caprices et de colère. Cependant sa pieuse mère l'avait mis au rang des catéchumènes, et ne négligeait rien pour lui donner une éducation chrétienne ; lui-même, étant tombé dans une maladie fort grave, avait demandé le baptême, qui fut néanmoins différé, à cause des inclinations mauvaises qu'on lui savait. Des petites écoles de Tagaste, on l'envoya étudier à Madaure, ville voisine, où il apprit les principes de la grammaire et ceux de la rhétorique. Là, il éclipsa tous ses condisciples par ses talents et sa science. Son père, ravi des rares dispositions de son fils, résolut de l'envoyer à Carthage pour achever ses études et lui ouvrir le chemin à quelque brillante carrière. Mais là Augustin se livra avec une licence effrénée à tous les dérèglements d'une volupté criminelle. Ce qui acheva de le perdre, ce fut la compagnie de quelques amis de débauche qui, charmés de son beau naturel et de ses qualités brillantes, recherchèrent son amitié, l'entraînèrent dans les désordres où ils se jetaient eux-mêmes sans rougir et le firent tomber dans les erreurs ou plutôt dans les extravagances des manichéens.

A vingt ans, Augustin, ayant fini ses études, quitta Carthage pour retourner dans sa patrie, où il ouvrit une école de grammaire et de rhétorique. Ce fut vers cette époque qu'un de ses amis les plus intimes, qui s'était fait manichéen à sa persuasion, se voyant dangereusement malade, abjura l'hérésie, demanda et reçut le baptême. Augustin, étant venu le voir, se permit quelques railleries par rapport aux cérémonies du baptême. Mais le malade lui dit avec fer-

meté : « Votre langage me fait horreur ; je vous prie, si vous tenez quelque peu à mon amitié, de parler autrement. » Cet ami mourut, et Augustin le pleura longtemps. Cette mort lui rendit le séjour de Tagaste insupportable. Il vint à Carthage, puis à Rome, où il professa la rhétorique avec beaucoup d'éclat ; ensuite il se rendit à Milan où il avait sollicité une place de professeur d'éloquence. Ici l'attendait la grâce. Il connut saint Ambroise qui l'accueillit avec la plus grande cordialité. De son côté, Augustin allait assidûment entendre les discours de ce savant et illustre prélat. La vérité peu à peu éclaira son esprit, toucha son cœur et porta le remords dans toute son âme.

Un jour qu'Augustin était seul avec son ami Alipe, il reçut la visite d'un Africain, nommé Pontitien, homme plein de foi, ayant une charge importante à la Cour. Pontitien leur parla longuement de la vie extraordinaire de saint Antoine, patriarche des solitaires, et des nombreux monastères où étaient pratiquées toutes les vertus du christianisme à un degré héroïque. Il leur raconta comment deux officiers de l'empereur venaient d'abandonner, sous ses propres yeux, une brillante existence pour aller s'ensevelir dans un cloître. — Pendant que Pontitien parlait ainsi, le cœur d'Augustin se déchirait et un subit renversement s'opéra dans son âme. Se tournant vers Alipe, il lui dit : « Que dites-vous de ce que nous venons d'entendre ? Quoi ! les ignorants ravissent le ciel, et nous, avec notre science, nous restons comme de vils animaux, ensevelis dans la chair et le sang ! Aurions-nous honte de les suivre ? »

Aussitôt il descend dans son jardin où le suit son ami. Là, il fond en larmes et toutes les puissances de son âme lui crient de se donner entièrement à Dieu. Il voulait se convertir et il ne le voulait pas. « *Demain*, *demain*, je briserai mes fers. »

Mais sur ces entrefaites, la volupté et tous les plaisirs lui disaient : « Augustin, pourras-tu te passer de nous ? pourras-tu vivre sans nous ? » Et la continence, lui apparaissant belle et pleine de majesté comme une reine, lui disait à son tour : « Quoi ! tu ne pourras pas ce qu'ont pu tant d'autres ? Jusques à quand diras-tu : *Demain*, *demain?* Pourquoi pas aujourd'hui ? pourquoi pas à l'heure même rompre la chaîne de tes désordres ? » — Il entend aussitôt comme la voix d'un enfant lui disant : *Tolle*, *lege*. *Prends et lis*. Il ouvre les épîtres de saint Paul, et le premier passage qui s'offre à ses yeux est celui-ci : « Ne vivez pas dans les festins et dans l'ivrognerie, ni dans les impudicités et les débauches ; mais revêtez-vous de Jésus-Christ. » Augustin n'en lut pas davantage. Vaincu par la grâce, il va trouver sainte Monique, lui annonce la résurrection du fils mort qu'elle pleurait depuis tant d'années. Il se prépare au baptême qu'il reçoit bientôt après, à Milan, des mains de saint Ambroise, le 24 avril 387. Il était alors dans la trente-troisième année de son âge.

Résolu de renoncer pleinement au monde, Augustin se détermina à retourner en Afrique pour y pleurer ses fautes dans la solitude. Il passa par Rome où il avait un vœu à remplir. Obligé de séjourner quelque temps à Civita-Vecchia, il commença son ouvrage *sur la Trinité*. Se promenant un jour sur le

bord de la mer, il cherchait à approfondir ce mystère, afin de mieux l'expliquer dans son livre et dans ses sermons. Tout à coup, il voit près de lui un petit enfant, qui ne cessait de prendre de l'eau à la mer, dans une coquille et la portait dans un trou qu'il avait creusé dans le sable. — « Que prétendez-vous faire, mon enfant ? lui dit saint Augustin. — Je prétends, répondit-il, mettre dans ce creux toute l'eau de la mer. — Ce n'est pas possible, reprit saint Augustin, en riant de la simplicité de l'enfant, vous voyez bien que le trou est trop petit et la mer trop grande. — Vous pensez donc que je ne réussirai pas ? Eh bien, il ne vous est pas plus facile à vous de faire entrer le mystère de la Sainte Trinité dans votre esprit qu'à moi de faire entrer l'eau de la mer dans ce petit creux. » Et, cela dit, l'enfant disparut.

A Ostie, il perdit sa sainte mère qu'il pleura amèrement et pour laquelle il pria longtemps. Arrivé à Carthage, il se retira à la campagne où il vécut trois ans dans la prière, le jeûne et les bonnes œuvres avec quelques amis. Valère, évêque d'Hippone, le contraignit par force à recevoir la prêtrise ; plus tard, touché de sa piété, il en fit son coadjuteur dans l'épiscopat, puis son successeur. Le nouveau Pontife se servit de son bel esprit et de sa rare doctrine pour combattre les hérétiques de vive voix et par les savants écrits qu'il a laissés à la postérité. Il pleura le reste de sa vie les péchés de sa jeunesse, et, pour s'humilier davantage, il composa le livre de ses *Confessions*. Il mourut âgé de soixante-seize ans, au moment où les Vandales assiégeaient sa ville épis-

copale et réduisaient le peuple aux plus dures extrémités.

Réflexions pratiques.

Saint Augustin fut pendant sa jeunesse, l'ennemi de la grâce. Il résistait à ses inspirations. N'ai-je point imité les égarements de ce pécheur? Comment ai-je passé ma jeunesse? Ai-je bien commencé à aimer Dieu? N'ai-je jamais résisté à ses inspirations? Commençons, mon cœur, à nous donner à Dieu. — Le saint évêque d'Hippone, d'ennemi de la grâce, se convertit, quitta ses débauches et tout le reste de sa vie, il fut l'enfant, l'ami et le docteur de cette grâce qu'il avait méprisée.

A quoi tient-il que je n'imite saint Augustin dans sa pénitence, puisque je l'ai imité dans ses désordres? Qu'attends-je? Que prétends-je par tant de résistance? Enfin il faudra mourir, quitter ces plaisirs, cette vanité, ces biens qui m'aveuglent et me perdent. Que deviendrai-je si je ne suis pas en état de grâce quand Dieu me citera à son tribunal. — Grand Saint, qui êtes si élevé dans la gloire, faites-moi connaître le prix de la grâce, afin que toujours, docile à sa voix, j'arrive par elle au bonheur céleste.

Plan de méditation.

I. Ce que la grâce a fait pour Augustin.
II. Ce qu'Augustin a fait lui-même pour la grâce.

DÉCOLLATION DE SAINT JEAN-BAPTISTE

29 *août.*

Le 29 août l'Église célèbre la fête de la Décollation de saint Jean-Baptiste, c'est-à-dire de son martyre. Cet illustre Précurseur du Messie s'était retiré dans le désert depuis son enfance et y avait passé près de vingt-cinq ans dans une austère pénitence, lorsque, à l'âge de vingt-neuf ans, il reçut l'ordre du Ciel de quitter le désert pour venir prêcher sur le rivage du Jourdain, un baptême de pénitence et la prochaine arrivée du Messie, disant qu'il était envoyé pour lui préparer les voies. Tous les pays venaient à lui et les peuples, touchés de ses prédications, confessaient leurs péchés et recevaient son baptême.

C'est alors que Jésus vint de la Galilée, au Jourdain, pour être baptisé par lui. La réputation de Jean-Baptiste était si éclatante et faisait tant de bruit que les Juifs lui envoyèrent une ambassade pour lui demander : « Qui êtes-vous ? » Jean répondit avec une humilité profonde : « Je ne suis ni le Christ, ni Élie, ni prophète. — Qui êtes-vous donc ? — Je suis la voix qui crie dans le désert : Préparez la voie du Seigneur et redressez les sentiers où il doit passer. Celui que vous cherchez, le Messie est au milieu de vous, et vous ne l'avez pas connu, et je ne suis pas digne, en m'inclinant à terre, de délier les courroies de sa chaussure. »

L'éclat des vertus de Jean-Baptiste avait frappé Hérode lui-même, tétrarque de la Galilée. Le roi estimait Jean à cause de sa sainteté, il le craignait et

l'écoutait volontiers. Mais il vivait dans un commerce criminel avec Hérodiade, femme de Philippe, son frère. Jean, en présence de cet énorme scandale se présente devant le roi et lui déclare hardiment qu'il ne lui est pas permis d'avoir pour épouse la femme de son frère : *Non licet*. Cette parole lui coûte d'abord la liberté et bientôt la vie. Il est jeté dans les fers où il reste environ un an. Mais la prison ne suffit pas pour assouvir le courroux d'une femme. Hérodiade cherche à le faire mourir, et saisit avec empressement la première occasion qui se présente pour exécuter son noir dessein.

Hérode, pour célébrer l'anniversaire de sa naissance, donnait un magnifique festin aux grands de sa Cour, aux premiers officiers de ses troupes, et aux principauxde la Galilée. La fille d'Hérodiade, étant entrée dans la salle du festin, dansa devant le roi avec tant de grâce, que celui-ci s'engagea par serment à lui donner tout ce qu'elle lui demanderait. La jeune fille sortit et dit à sa mère : « Que demanderai-je ? » Hérodiade de lui répondre : *Demande la tête de Jean-Baptiste*. La princesse rentra aussitôt vers le roi : « Je veux, dit-elle, que vous me donniez à l'instant même, sur un plat, la tête de Jean-Baptiste. »

Hérode fut affligé de cette demande, néanmoins à cause du serment qu'il avait fait devant une si nombreuse assemblée, il n'osa se rétracter. Il envoya un officier trancher la tête du glorieux Précurseur et l'apporta à Salomé, qui la présenta à sa mère. La mort de saint Jean arriva environ un an avant celle de Jésus-Christ.

Réflexions pratiques.

Jean-Baptiste, l'homme incomparable dont Jésus-Christ fait lui-même l'éloge, meurt victime de son zèle, martyr de son devoir. Dieu l'a chargé de faire entendre la vérité à tout le monde, de flétrir le crime partout où il le rencontrera. Fidèle à sa mission, il parle avec un courage que rien ne saurait ébranler. Il tonne contre les vices et les désordres de son temps sans faire acception de personne. Il sait que l'inconduite d'Hérode est un sujet de scandale pour le public. L'homme de Dieu se dirige vers son palais pour lui déclarer au nom du Ciel que la vie qu'il mène est criminelle. Il n'ignore pas qu'en faisant cette démarche il encourra la disgrâce et peut-être la haine d'un prince orgueilleux et cruel. Il sait que, s'il parle, il allumera dans le cœur d'une femme libertine et méchante une de ces fureurs implacables qui ne s'éteignent que dans le sang ! Peu importe ; le saint Précurseur préfère mourir victime de son devoir que de trahir la vérité par un lâche silence. Dussions-nous perdre la vie, nous ne devons jamais déguiser nos sentiments, ni souffrir le vice par une faible complaisance quand le devoir nous impose l'obligation de le flétrir. Avons-nous repris nos inférieurs dans leurs manquements, et quand nos supérieurs nous rappelaient à l'ordre, les avons-nous écoutés avec docilité et sans nous plaindre ? Mon Dieu ! que de lâcheté de notre part, à côté de tant de courage déployé par les saints.

Plan de méditation.

I. Grandeurs de saint Jean-Baptiste dans sa naissance : 1° elle est miraculeuse ; 2° elle a été annoncée par un ange ; 3° elle a été marquée par des faveurs extraordinaires.

II. Grandeurs de saint Jean-Baptiste dans sa vie : 1° par le ministère qu'il exerce ; 2° par la sainteté de sa conduite et les vertus héroïques qu'il pratique.

III. Grandeurs de saint Jean-Baptiste dans sa mort : 1° il meurt pour la justice ; 2° pour la vérité.

Autre plan.

I. Privilèges de saint Jean-Baptiste, voilà sa gloire.

II. Fidélité avec laquelle il y répond, voilà son mérite.

SAINTE ROSE DE LIMA, Vierge

30 *août.*

Sainte Rose naquit à Lima, capitale du Pérou, le 20 avril 1586. Son père et sa mère, d'origine espagnole, étaient de naissance honorable et de fortune médiocre. Elle reçut au baptême le nom d'Isabelle, mais elle fut surnommée Rose, à cause de sa beauté et du vif incarnat de son teint. Dès sa plus tendre enfance, cette jeune enfant semble prévenue de grâces merveilleuses. On observa, non sans surprise, qu'elle ne pleurait jamais, à la différence de tous les autres enfants. Elle était douce, paisible, d'un visage

toujours gai. Lorsqu'elle commença à avoir un peu de discernement, elle eut quelque scrupule de porter le nom de Rose et elle obtint qu'on l'appellerait Rose de Sainte-Marie, pour satisfaire la dévotion qu'elle avait à la Sainte Vierge. Dès la plus tendre enfance, elle se proposa pour modèle sainte Catherine de Sienne, et elle s'efforça, avec un courage héroïque, de l'imiter dans l'amour du silence, de la retraite, de la mortification, comme aussi dans la pureté des mœurs et dans l'assiduité à la prière. Elle fut tellement prévenue des grâces de Dieu dès ses premières années, qu'elle était déjà remarquable par sa sainteté à un âge où les autres n'ont pas encore la raison. A cinq ans, elle faisait vœu de virginité; à six, elle jeûnait trois fois par semaine au pain et à l'eau.

La mère de Rose, fière de la beauté de sa fille, ne songeait qu'à la produire dans le monde avec une parure et des soins qui pussent la faire rechercher. La jeune fille, au contraire, qui ne goûtait de bonheur que dans la solitude, évitait, autant que son état pouvait le permettre, les réunions mondaines. Un jour, sa mère exigeant qu'elle mît des fleurs dans ses cheveux, Rose obéit; mais elle s'enfonça en même temps une aiguille dans la tête, afin que la douleur la tînt en garde contre la vanité.

Nul enfant n'aima davantage et ne pratiqua mieux les devoirs de la piété filiale. Des revers continus compromirent la petite fortune de son père. Rose se livra, pour soutenir sa famille, à de pénibles travaux, ne négligeant rien de ce qui pouvait calmer les inquiétudes et adoucir la misère de ses parents.

La beauté de Rose, les riches qualités de son

esprit et de son cœur, la firent rechercher en mariage. Un jeune homme distingué par sa naissance et ses richesses demanda la main de Rose. Sa mère était au comble du bonheur ; mais quelle ne fut pas sa déception lorsque la jeune fille exprima de vives répugnances et opposa un refus formel à cette union. Dès ce moment les reproches, les injures et les mauvais traitements ne lui furent point épargnés. Elle endura tout avec patience et pour ne pas être exposée à succomber à leurs sollicitations elle coupa sa chevelure qui était d'une rare beauté et s'efforça d'enlaidir son visage en le frottant d'une poudre qui en altérait la fraîcheur.

Enfin Rose, à force d'instances, obtint la permission, depuis longtemps sollicitée, d'entrer dans le tiers-ordre de Saint-Dominique. Elle prit l'habit à l'âge de vingt ans. Après sa profession, sa ferveur augmenta de jour en jour. Elle avait obtenu de se faire au fond du jardin une petite cellule très étroite. Elle s'y était fabriqué un petit lit de bâtons noueux et de tuiles cassées, et à tout cela venaient se joindre de sanglantes disciplines. Ses jeûnes étaient continuels ; pendant tout le carême elle ne mangeait, chaque jour, que cinq grains d'orange, sans pain. Elle ne quittait jamais un rude cilice, et la nuit et le jour elle portait sur sa tête un cercle garni intérieurement de pointes aiguës ; et une triple chaîne de fer environnait ses reins.

A toutes ces pénitences volontaires, la Providence en ajouta de nouvelles. Elle fut éprouvée par toutes sortes de maladies, par des tentations horribles et par des désolations intérieures qui la faisaient dépé-

rir. Ce martyre dura quinze années. Elle le supporta avec cet héroïsme de courage qui lui valut des faveurs extraordinaires. Après ce terme Dieu inonda son âme d'ineffables délices. L'extase fut continuelle en sa vie. Jésus se montra souvent à elle : « Rose de mon cœur, lui dit-il un jour, tu seras mon épouse. » Marie plusieurs fois réjouit ses yeux de son sourire et ses oreilles de ses paroles maternelles. Son bon Ange, à son tour, venait converser avec elle. Aussi son âme débordait-elle d'amour. « Oh ! pourquoi ne suis-je qu'une femme ? s'écriait-elle un jour. Si Dieu m'eût faite homme, j'aurais versé mes forces à l'œuvre des missions et j'aurais parcouru la terre, pour allumer dans les cœurs l'amour de mon Dieu. » Elle mourut, le 24 août 1617, à l'âge de trente et un ans, après avoir reçu les sacrements de l'Église avec une piété angélique.

Réflexions pratiques.

Sainte Rose de Lima sait que la virginité l'emporte sur les autres états et que cette vertu nous assimile à l'ange. Elle n'ignore pas l'estime que Jésus-Christ, la Sainte Vierge et les saints ont eu pour la reine des vertus, c'est ce qui la détermina à s'imposer les plus grands sacrifices pour la conservation de ce trésor inappréciable. Quelle estime avons-nous de cette vertu ? Que faisons-nous pour la pratiquer ? Mais si la virginité n'est le partage que d'un petit nombre d'âmes privilégiées, n'oublions pas que la chasteté est obligatoire pour tout le monde. Sans cette vertu, impossible de plaire à Dieu et d'aller au Ciel. Soyons donc purs, soyons chastes en tout et partout et Dieu

se montrera à nous par sa grâce, pour se donner un jour dans sa gloire : *Beati mundo corde.*

Plan de méditation.

Nous admirerons dans sainte Rose de Lima : 1° l'esprit apostolique ; 2° le cœur et la fermeté d'un martyr ; 3° une grande rigueur de pénitence.

Autre plan.

Considérons la vierge du Pérou dans trois états : 1° comme une rose fermée par l'amour de la retraite ; 2° comme une rose épanouie par l'éclat de ses vertus ; 3° comme une rose environnée des épines de la pénitence (P. Nicolas de Dijon).

SAINT RAYMOND NONNAT, Confesseur

31 *août.*

Saint Raymond fut surnommé Nonnat, ou nonné, parce que sa mère, étant morte avant sa naissance, l'enfant vint au monde en dehors des lois ordinaires de la nature. Il naquit dans la Catalogne, en 1204, d'une famille distinguée par sa noblesse et par ses alliances avec les illustres maisons de Foix et de Cordoue. Dieu le prévint, dès ses premières années, de ses plus précieuses faveurs ; il lui donna un naturel heureux et un penchant pour la vertu qui devança l'âge et l'éducation. A peine eut-il l'usage de la raison, que se voyant sans mère sur la terre, il choisit la Sainte Vierge pour sa mère bien-

aimée dans le Ciel. Il lui voua une tendresse filiale et fut toujours fidèle à imiter ses vertus.

Le jeune Raymond fut élevé avec grand soin ; joignant aux talents naturels une application soutenue, il fit des progrès extrêmement rapides.

Dès lors tous ses goûts se tournèrent vers l'état ecclésiastique. Le père qui fondait sur lui toutes ses espérances les plus brillantes, contrarié de ces inclinations que le vertueux enfant laissait percer, lui fit interrompre ses études et l'envoya à la campagne, où il lui confia le soin d'une de ses métairies. Raymond obéit sans répliquer, et, par amour pour la solitude, il se chargea lui-même du soin de garder le troupeau. Il imitait, sur les montagnes et dans les forêts, la vie des anciens anachorètes. Il se rendait souvent à une chapelle de Saint-Nicolas pour y visiter une sainte image de la bienheureuse Vierge, qui maintenant encore est un objet de grande vénération pour les fidèles. Là, se répandant en prières, il conjurait ardemment la Mère de Dieu de l'adopter pour son fils et de lui enseigner la voie du salut et la science des saints. La bonne et miséricordieuse Vierge exauça ses vœux et lui inspira le dessein d'entrer dans l'Ordre de la Merci pour la rédemption des captifs, que saint Pierre Nolasque venait de fonder depuis peu d'années. Il se rendit à Barcelone, et entra dans cet Ordre avec une résolution ferme de s'y sanctifier. Le jeune novice surpassa bientôt en vertus les plus anciens profès. On ne pouvait assez admirer sa ferveur, son détachement de toutes choses, sa dévotion, son obéissance, sa profonde humilité. Enfin il fit tant de progrès dans la

perfection de son état, que trois ans après la profession il était jugé digne d'un des emplois les plus importants de l'Ordre et qui suppose une vertu consommée. On l'envoyait en Afrique pour racheter les chrétiens qui avaient eu le malheur de tomber dans l'esclavage; mais l'argent qu'il avait apporté ne suffisant pas pour les racheter tous, il s'offrit en ôtage pour ceux dont il ne pouvait fournir la rançon. Ce miracle de charité, presque inouï jusque-là, lui procura une espèce de martyre. Comme l'argent qu'on attendait d'Espagne n'arrivait pas, ceux à qui l'on confia sa garde le traitèrent d'une manière si brutale qu'il faillit perdre la vie. Le cadi ou magistrat de la ville, craignant de perdre, par sa mort, la rançon du captif dont il s'était fait garant, ordonna qu'il fût traité avec plus de ménagement : on lui donna même la liberté d'aller dans la ville. Le Saint en profita pour visiter les chrétiens captifs qu'on amenait chaque jour dans les cachots ; il les consolait dans leur disgrâce, il les fortifiait dans la foi, il les encourageait par l'espoir de leur délivrance. Il ouvrit même les yeux à plusieurs musulmans, qui reçurent de lui le baptême. Le gouverneur informé de ces conversions le condamna à être empalé ; mais comme on était intéressé, ainsi que nous l'avons dit, à la conservation de sa vie, la peine fut commuée et se réduisit à une rude bastonnade. Quand on vit que ce supplice n'avait nullement ralenti son zèle et qu'il continuait à instruire et à baptiser, le gouverneur le fit fouetter par tous les carrefours de la ville, puis mener à la grande place où le bourreau lui perça les lèvres avec un fer chaud, et lui passa un

cadenas d'acier pour lui fermer la bouche. Le juge voulut en garder lui-même la clef, et ne la donnait qu'aux heures où il fallait lui faire prendre un peu de nourriture. En cet état il fut jeté dans un cachot, où il resta huit mois, jusqu'à ce que la rançon fût arrivée.

Les religieux de son Ordre étant arrivés en Afrique, le gouverneur eut de la peine à lui rendre la liberté ; la somme qu'on lui offrit pour sa rançon lui paraissant trop modique. Le Saint conjurait lui-même ses confrères de l'abandonner, parce qu'il ne laissait pas d'être encore à portée de rendre quelques services aux esclaves ; mais enfin il fut racheté, et revint en Espagne. Le pape Grégoire IX, ayant été informé de ses souffrances, et voulant honorer la glorieuse qualité du confesseur de Jésus-Christ qu'elles lui avaient acquise, le nomma Cardinal. Le comte de Cardonne et les autres seigneurs de Catalogne, qui étaient ses parents, s'offrirent à le loger et à lui fournir un train convenable à sa nouvelle dignité ; mais il se renferma dans son couvent de Barcelone où il continua de vivre en vrai religieux.

Le Pape l'ayant appelé à Rome, il fut obligé de partir, mais il fut arrêté à Cardonne par une fièvre dont il mourut, l'an 1240. Il était âgé seulement de trente-six ans. A peine eut-il expiré qu'il s'éleva une contestation sur le lieu de sa sépulture. Les religieux de la Merci le réclamaient comme un trésor qui leur appartenait de droit. Les habitants de Cardonne et de Barcelone soutenaient également leurs prétentions. On mit le corps du Saint dans une châsse, et on en chargea une mule aveugle. On convint que

le lieu de la sépulture serait celui où elle s'arrêterait. La mule marcha assez longtemps suivie d'un concours prodigieux de peuple. Après avoir traversé les champs et les bois, elle alla s'arrêter à cette chapelle où le Saint, dans son enfance, avait reçu tant de faveurs. Ce fut là le lieu de sa sépulture.

Réflexions pratiques.

Le père de saint Raymond, pour affaiblir la dévotion extraordinaire de son fils, le contraignit à interrompre ses études ; et pour l'empêcher d'embrasser la vie religieuse il le fit berger. Le démon, à son tour, pour dégoûter le pieux enfant de sa retraite, mit en jeu toutes ses ruses. Heureusement le jeune Raymond, dès l'âge de raison, avait choisi la Sainte Vierge pour sa mère et s'était placé pour toujours sous sa protection spéciale. Cette tendre mère, qu'il ne cessait d'invoquer, lui apparut un jour et lui commanda d'entrer dans l'ordre de la Merci pour se vouer tout entier à des œuvres de charité.

Quel puissant moyen pour nous faire arriver à la perfection qu'une véritable dévotion envers la très Sainte Vierge ! Heureux les chrétiens qui la possèdent. Tous ceux qui invoquent Marie et la prennent pour guide, sont assurés de parvenir au bonheur. Avec un tel soutien on ne peut pas tomber ; avec un tel guide on ne peut pas s'égarer. O Marie, secourez vos enfants et conduisez-les au port du salut éternel.

Plan de méditation.

Prodiges de saint Raymond Nonnat : 1° il est né d'une mère morte ; 2° il a parlé étant muet ; 3° il règne étant captif ; 4° il est vivant après sa mort.

MOIS DE SEPTEMBRE

SAINT GILLES, Abbé

1er septembre.

Saint Ægidius, vulgairement appelé saint Gilles, était Athénien de naissance. Sa vie n'est qu'un tissu de miracles continuels. Ses parents issus des anciens rois du pays étaient chrétiens, et plus distingués par la piété que par l'éclat de la naissance et de la fortune. Ils donnèrent à leur fils une éducation très soignée. Le jeune enfant répondit à leur sollicitude par une application et une docilité admirables. Dès l'enfance son intelligence fut aussi remarquable que sa sainteté. Il était jeune encore quand il se vit l'héritier de tous les biens de sa famille, par la mort de ses parents. Il n'eut pas beaucoup à délibérer sur l'usage qu'il en ferait. Son parti fut tout d'abord pris. Mettant en pratique ce conseil que Jésus-Christ donnait au jeune homme qui aspirait à la vie parfaite : « Allez, vendez tout ce que vous avez et donnez-le aux pauvres », notre Saint n'hésita pas un moment. Il vendit tous ses biens, et les distribua à tous

ceux qui étaient dans l'indigence. Dieu récompensa sa charité et sa ferveur en le favorisant du don des miracles. A un âge encore fort peu avancé il rendit la santé à un pauvre malade, en lui donnant en aumône la petite robe qu'il portait ; une autre fois, par une courte prière, il guérit un homme qui se mourait de la piqûre d'un serpent. Dans une autre circonstance, il chassa, au nom de Jésus-Christ, le démon du corps d'un possédé qui troublait par des hurlements affreux les offices de l'église. Dès lors toute la ville le regarda avec vénération et avec respect. Le Saint ne s'en fut pas plus tôt aperçu que son humilité en fut alarmée. Pour se dérober à l'admiration du monde, il quitta sa patrie. S'étant embarqué pour la France, il se rendit à Arles, auprès de saint Césaire, archevêque de cette ville. Le saint prélat ne tarda pas de reconnaître la vertu et le mérite de cet étranger. Il eût voulu le garder constamment avec lui. Mais comme, là encore, les miracles rayonnaient autour de notre Saint et lui attiraient l'admiration universelle, il passa le Rhône furtivement, et alla se cacher dans une affreuse forêt voisine, appelée depuis forêt de Saint-Gilles. Il y vécut de longues années au fond d'une caverne, entièrement occupé de la prière et de la contemplation. L'histoire de sa vie raconte qu'il fut nourri miraculeusement du lait d'une biche qui venait à lui à des heures réglées. Cette bête nourricière, poursuivie un jour par la meute du roi Childebert et des autres chasseurs qui l'accompagnaient, alla se réfugier aux pieds de saint Gilles dans la caverne où il demeurait. Malgré le déplaisir qu'il éprouva en se voyant de nou-

veau découvert, l'humble solitaire ne voulut point quitter sa grotte, comme le prince le sollicitait à le faire. Childéric vint souvent le voir et réclamer le bienfait de ses conseils et de ses prières. Saint Gilles, ayant constamment refusé les riches présents que lui offrit le roi, laissa bâtir un monastère où de nombreux disciples ne tardèrent point de venir se sanctifier à son école. Au déclin de sa vie il fut, malgré les résistances de son humilité, ordonné prêtre, et la grâce des miracles reparut en lui avec une nouvelle splendeur. Cédant à la prière du roi, il vint à Orléans où il délivra un possédé à l'entrée de l'église Sainte-Croix. A son retour il passa par l'Auvergne, où il ressuscita la fille d'un seigneur du pays. Enfin avant de mourir il voulut faire à Rome le pèlerinage des Saints-Apôtres. Il revint de cette sainte expédition plein de grâces et de mérites, pour s'endormir dans la paix du Seigneur.

C'était vers la fin du sixième siècle, et un dimanche, 1er septembre. Sa puissance de thaumaturge continua après sa mort, et son corps vénérable, retrouvé intact, au treizième siècle, fut transporté à Toulouse dans la célèbre basilique de Saint-Sernin, où on le vénère encore aujourd'hui.

Réflexions pratiques.

Le caractère distinctif de saint Gilles fut l'humilité, et la fuite de l'estime et des honneurs. Cet illustre personnage se voyant tout jeune encore héritier de tous les biens de sa famille, par la mort de ses parents, crut devoir suivre le conseil que Jésus-Christ donne à toute âme qui aspire à la perfection. Dési-

reux de pouvoir suivre Jésus-Christ pauvre, et de s'élever librement vers les biens solides et véritables, il ne veut rien posséder sur la terre de ce que le monde estime ; en conséquence il vend tout ce qu'il possédait, en distribue le revenu aux pauvres et va s'ensevelir tout vivant dans la profondeur d'un désert affreux. Là il goûte les charmes ineffables du service divin, il savoure ces joies célestes que ne sauraient comprendre les enfants du siècle.

L'exemple de désintéressement de saint Gilles a-t-il beaucoup d'imitateurs ? Dieu, sans doute, ne réprouve pas les richesses, mais il condamne l'amour déréglé des biens de ce monde et le mauvais usage qu'on en fait. N'avons-nous rien à nous reprocher à cet égard ? Vivons-nous dans un détachement complet de toutes les vanités du siècle. N'avons-nous rien à réformer dans nos affections aux biens terrestres ? Sommes-nous prêts à sacrifier tout, à perdre tout plutôt que de tomber en disgrâce auprès de Dieu ? Si nous pouvons répondre affirmativement à ces questions, que n'aurons-nous pas à espérer de lui pour cette vie et pour l'autre ! Seigneur, faites-nous soupirer après les biens éternels.

Plan de méditation.

I. Amour de saint Gilles pour la solitude.
II. Motif de cet amour.
III. Ses admirables fruits.

SAINT ÉTIENNE, Roi de Hongrie

2 *septembre.*

Saint Étienne, premier roi de Hongrie, naquit en 972. Il fut annoncé miraculeusement à la duchesse, sa mère, par le grand martyr saint Étienne, qui lui apparut, lui prédisant les grandeurs et la sainteté de l'enfant qu'elle allait mettre au monde, et lui ordonnant, de la part de Dieu, de lui donner le nom d'Étienne. Le jeune prince était d'une beauté ravissante, et son intelligence égalait sa beauté. Il fut baptisé et élevé par saint Adalbert, évêque de Prague et l'apôtre de la Hongrie. Le jeune disciple ne faisait qu'un avec son saint maître. A quinze ans, Étienne offrait un tel ensemble de vertus et de qualités, que le duc, son père, l'associa au gouvernement de son peuple ; et ce fut le signal d'une transformation totale dans son royaume. Son père étant mort en 997, le jeune Saint, âgé de vingt-cinq ans à peine, prit en main les rênes du gouvernement, et son premier soin fut de faire une paix solide avec les peuples voisins. Il prit ensuite des mesures pour déraciner l'idolâtrie dans ses États, et pour amener ses sujets à la connaissance de l'Évangile. Non seulement il protégea les missionnaires, mais il se fit, pour ainsi dire, lui-même apôtre. Souvent, il accompagnait les prédicateurs, et exhortait les peuples à ouvrir les yeux à la lumière de la vérité. Il s'en trouva qui restèrent opiniâtrément attachés à leurs erreurs et qui prirent même les armes pour les défendre. Ils avaient à leur tête un chef habile et

vaillant, et, leur nombre s'étant considérablement augmenté, ils furent bientôt en état de faire le siège de Vesprin. Étienne, plein de confiance en Dieu, se prépara à la guerre par le jeûne, l'aumône et la prière; il sollicita aussi le secours du Ciel par l'intercession de saint Martin et de saint Georges. Il livra bataille aux rebelles, et, quoique inférieur en nombre, il remporta sur eux une victoire complète où leur chef trouva la mort. Pour témoigner sa reconnaissance, il fit bâtir, près du lieu où s'était livré le combat, sous l'invocation de saint Martin, un monastère connu depuis sous le nom de Montagne-Sainte ; il dota richement cette maison, en lui donnant le tiers des dépouilles qu'il avait enlevées aux ennemis.

Après cette victoire, Étienne reprit son premier dessein de travailler à propager, dans ses États, le règne de l'Évangile. Il fit venir des prêtres et des religieux recommandables par leur piété. Ceux-ci prêchèrent les vérités de la foi, adoucirent les mœurs encore farouches des Hongrois, fondèrent des monastères, bâtirent des églises, et maintes fois scellèrent de leur sang la religion divine qu'ils venaient annoncer.

Grâce à son zèle, Étienne acheva l'œuvre que son père avait heureusement commencée, l'extermination de l'idolâtrie du milieu de son peuple. Il parvint à fonder dix évêchés et l'archevêché de Grau. L'an 1000, les Hongrois lui déférèrent le titre de roi, que le pape Sylvestre II confirma, et que l'empereur saint Henri ratifia, en donnant, à Étienne, sa sœur en mariage. Ayant été sacré solennellement, le nou-

veau monarque mit ses États sous la protection de la Sainte Vierge, pour laquelle il eut toujours une tendre dévotion. Aussi fut-il constamment victorieux dans les diverses guerres qu'il eut à soutenir contre les barbares. Délivré de leurs incursions, il s'appliqua à les policer par des lois sages, et à se préparer un digne successeur, dans la personne d'Émeric, son fils aîné. Émeric était un prince accompli, l'admiration de toute la chrétienté et l'objet des plus flatteuses espérances. Mais, hélas ! c'était une âme trop parfaite pour la terre, le ciel avait hâte de la couronner. Il mourut à la fleur de l'âge ; ce fut un coup terrible pour le roi qui restait sans successeur. Il profita de ces épreuves pour se détacher de plus en plus du monde et fixer pour toujours son cœur vers Dieu. A de si amères afflictions s'en adjoignirent de nouvelles. Le pieux monarque tomba lui-même malade d'une fièvre lente, qui, durant trois ans, le mina tellement, qu'il ne pouvait plus se soutenir. A la fin, sa faiblesse enhardissant quatre lâches ennemis, irrités de l'exactitude rigoureuse avec laquelle il faisait observer la justice sans aucune acception de personnes, ils résolurent de lui ôter la vie. Le plus perfide entra dans sa chambre pendant la nuit, avec un poignard caché sous son habit. Mais Dieu qui veille sur les siens, permit que l'assassin laissât tomber l'épée de ses mains. Le roi, entendant du bruit, demanda qui était là. Le régicide, saisi et épouvanté, se jeta à ses pieds, lui avoua son dessein et lui en demanda pardon. Étienne, touché de ses larmes, lui fit grâce : « Allez, lui dit-il, songez à expier votre crime, réconciliez-

vous avec Dieu, et ne craignez point ma vengeance. »

Ce fut le dernier trait de la clémence du saint roi. Bientôt, sentant sa fin prochaine, il assembla autour de son lit les principaux de la noblesse, et surmontant la fièvre qui dévorait ses dernières heures, il les exhorta avec l'onction d'un mourant et la tendresse d'un père, à garder la foi du Sauveur, à obéir au Saint-Siège et à pratiquer les vertus chrétiennes. Puis, il fit ouvrir toutes les portes, et le palais se remplit d'une multitude en larmes. Étienne, jetant un dernier regard sur ce peuple qu'il avait tant aimé, leva les mains au ciel, remit son royaume et son peuple sous la garde de Marie, puis son âme s'envola vers Dieu, pour vivre à jamais du bonheur des élus. Ce fut le 15 août de l'an 1034, jour de l'Assomption de la Sainte Vierge, comme il l'avait demandé. Ce saint roi avait régné trente-sept ans et en avait environ cinquante-cinq. Il fut pleuré par tous ses sujets, et durant trois ans entiers les jeunes gens, en signe de deuil, suspendirent leurs jeux et leurs danses, et pendant le même temps aucun instrument de musique ne fut entendu dans la Hongrie. Dieu glorifia son serviteur par des miracles éclatants et nombreux.

Réflexions pratiques.

Saint Étienne est ce monarque, à jamais célèbre, qui fut la gloire du onzième siècle, l'honneur des nations chrétiennes et l'orgueil de la Hongrie, par la sagesse de ses lois, par l'éclat de ses victoires sur l'idolâtrie et la fureur des peuples barbares. C'est lui dont les Hongrois sont encore justement fiers et

que l'Église entière vénère chaque année avec amour et reconnaissance, comme l'un des rois les plus illustres qu'ait honorés le trône du christianisme. Ce prince a été grand dans sa conduite privée et personnelle. Élevé par des parents et des maîtres chrétiens, il a, dès l'âge le plus tendre, suivi les sentiers de la vertu dont il ne s'est jamais écarté jusqu'à son dernier soupir. Il a été grand dans l'administration de son royaume. En tout et partout il n'a recherché que le bonheur de ses sujets, et surtout des malheureux qu'il a pris sous sa royale protection. Tout en prenant soin de son peuple, il n'a cessé d'édifier ses sujets et de protéger l'Église. Que dire de son zèle vraiment apostolique pour combattre et bannir de ses États le désordre et l'idolâtrie ! On le voyait, à la tête des missionnaires, travailler à la conversion des pécheurs, établissant partout le règne de la justice, de la religion et de la sainteté. Mais ce qu'il y a de plus admirable dans la vie de ce prince, c'est son profond respect et sa docilité parfaite envers l'Église et le Souverain Pontife. — Grand saint Étienne, faites passer dans nos cœurs quelques-uns de ces sentiments de piété, de dévouement qui ont animé le vôtre pour Dieu et pour l'Église.

Plan de méditation.

I. Saint Étienne fut un roi formé selon le cœur de Dieu.

II. Il fut un roi né et placé sur le trône pour le bonheur de ses sujets.

Autre plan.

I. Saint Étienne a fait servir tout ce que la royauté a de plus grand à la grandeur de la religion.

II. Il a sanctifié tout ce que la royauté a de dangereux à la sainteté de la religion.

SAINTE SÉRAPIE ET SAINTE SABINE, Martyres

3 *septembre.*

Sainte Sérapie naquit à Antioche, de parents chrétiens qui, durant la persécution d'Adrien, passèrent en Italie et s'y établirent. Elle fut élevée avec soin dans les saintes maximes de la religion chrétienne. Mais une mort prématurée ayant retiré de ce monde son père et sa mère, la jeune orpheline fut recherchée en mariage pour sa rare beauté, son esprit et ses brillantes qualités. Plusieurs partis, des plus distingués du pays, se présentèrent successivement, tout fut employé pour la faire consentir à un établissement, et si elle eût été moins fortement résolue de n'avoir jamais d'autre époux que son Dieu, elle n'aurait pu résister à tant d'instances et de moyens de séduction. Mais sa détermination était prise depuis longtemps. Pour couper court à toutes les sollicitations, elle vendit et distribua aux pauvres ce qu'elle possédait, puis elle s'attacha au service d'une veuve romaine de distinction, en qualité de simple servante.

Cette veuve était l'illustre Sabine, une des plus

riches et des plus excellentes matrones de la noblesse romaine. Son palais était situé sur le mont Aventin. Sérapie, après deux mois, ayant obtenu l'affection de sa maîtresse, devint de sa servante sa confidente et son amie. Comme elle avait beaucoup d'esprit, et encore plus de piété, elle n'eut pas de peine à faire comprendre à celle qui l'avait honorée de son affection, la vanité des idoles et les folies du paganisme. Sabine, touchée de la grâce, reçut le baptême avec les sentiments de la foi la plus vive. Elle devint, non seulement une parfaite chrétienne, mais par les conseils de sa sainte amie, elle quitta le monde, où il lui était trop difficile de suivre l'attrait de la piété. Elle se retira en Ombrie, dans une de ses terres, et elle appela auprès d'elle quelques personnes animées des mêmes sentiments. Ainsi se forma dans sa maison une petite société, qui ressemblait à un monastère. Leur vie était si parfaite, et leur charité si grande, que les magistrats païens s'en émurent, et Sérapie fut mandée à leur tribunal. Sabine l'y accompagna, et l'énergie de sa contenance fit sur eux une telle impression, qu'ils laissèrent la vierge Sérapie s'en retourner en liberté, avec Sabine, dans leur solitude. Mais trois jours après, s'étant ravisés, ils la firent de nouveau comparaître. Sérapie invitée à sacrifier aux dieux de l'empire répondit : « Je suis chrétienne, et je ne puis, en cela, obéir, ni à vos empereurs ni à vos lois. — Sacrifie donc à ton Christ, lui répliqua le préteur. — Je le puis, car, je lui offre continuellement des sacrifices en l'adorant nuit et jour. — Quel sacrifice penses-tu lui offrir, puisque tu n'as pas de temple? — Le sacrifice

qui lui est le plus agréable, c'est une vie sans tache, et son temple, c'est moi-même. — Tu es donc le temple de Dieu? — Oui, si par sa grâce, je vis dans l'innocence de la sainteté, car il est écrit : Vous êtes le temple du Dieu vivant, et l'Esprit-Saint habite en vous. — Tout ce que tu dis sont des folies, dit le magistrat en colère. Sacrifie aux dieux, obéis aux lois, ou je te ferai couper la tête. — Faites ce que vous voudrez; je ne sacrifie point au démon, et je ne ferai point la volonté de Satan, votre père, parce que je suis chrétienne. » Là-dessus, le juge ordonne à deux jeunes gens débauchés de l'Égypte, de la conduire dans un cachot, et la livre à leur brutalité. Mais Dieu se déclare le protecteur de sa chaste épouse. Un ange envoyé du Ciel foudroie les deux libertins qui restent à demi morts aux pieds de Sérapie. Deux bourreaux lui appliquèrent sur le corps des torches ardentes, mais elles s'éteignirent aussitôt et les deux tyrans tombèrent renversés. Le préteur, de plus en plus exaspéré, la fait frapper cruellement à coups de bâtons; mais voilà que la terre tremble, les bâtons se rompent, et un éclat de bois va frapper l'œil droit du juge qui devint borgne quelques jours après. Transporté de rage le misérable fait trancher la tête à la jeune martyre et celle-ci emporte, dans le ciel, la double couronne du martyre et de la virginité.

Sabine, instruite du glorieux triomphe de sa sainte amie, obtint son corps et l'ensevelit dans un tombeau magnifique préparé pour elle et sa famille. Dès lors, elle n'aspirait plus qu'après le martyre et elle ne doutait pas que sa chère Sérapie ne lui obtînt ce

bonheur. Il lui fut accordé un mois après, jour pour jour. Un nouveau gouverneur, plus cruel que son devancier, cita à son tribunal l'illustre veuve : « Etes-vous, lui dit-il, cette Sabine, si célèbre par sa naissance et son mariage? — Je suis celle dont vous parlez, répondit-elle. — Comment une personne de votre rang s'abaisse-t-elle jusqu'à suivre les extravagances des chrétiens, et cela à l'instigation d'une servante, d'une misérable magicienne? — Vous vous trompez sur la religion chrétienne dont vous ne connaissez ni la noblesse, ni l'excellence, ni le prix ; les chrétiens ne connaissent ni la magie, ni les sortilèges. Ma conversion est l'effet de la grâce qui m'a arrachée à la servitude du démon. Et Dieu, pour me l'accorder, s'est servi de ma pieuse servante, Sérapie. » Le tyran, interdit de cette fermeté de langage, prenant alors un autre ton lui dit : « Croyez-moi, madame, quittez ces préjugés qui vous ont séduite et revenez à la religion de vos pères. Adorez les dieux que tout l'empire adore, sinon, vous me forcerez à vous traiter avec la dernière rigueur. — Vous êtes le maître, seigneur, lui répondit Sabine, vous pouvez m'ôter la vie, mais vous ne me ferez pas changer de religion. » Le gouverneur, se voyant impuissant à ébranler sa constance, lui fit trancher la tête. Son corps repose encore aujourd'hui à côté de celui de sainte Sérapie, dans la crypte de la belle basilique construite sur l'emplacement même du palais de Sabine.

Réflexions pratiques.

Rien n'inspire du courage et de l'intrépidité

comme une foi vive, animée d'une ardente charité. Nous en avons une preuve frappante dans ces jeunes martyres qui bravent les tourments et la mort, par leurs réponses pleines de sagesse et de fermeté, et ferment la bouche aux tyrans. Il n'y a et il ne peut y avoir que la foi chrétienne qui opère ces merveilles. Quel courage! Quelle hardiesse dans la jeune Sérapie! Quelle héroïque intrépidité dans l'illustre Sabine; et cela à la vue de tout ce que la tyrannie et la cruauté peuvent étaler de plus effrayant! — Oh! qu'ils sont merveilleux les effets de cette foi qui a vaincu le monde! A voir aujourd'hui la lâcheté et les défaillances d'un grand nombre de fidèles dans tout ce qui regarde la religion et le salut, ne serait-on pas en droit de se demander : La foi vit-elle encore dans le siècle? Où est notre foi? Où en sont les œuvres? Si nous croyons que cette vie n'est qu'un court passage à une meilleure, nous attacherions-nous à la terre comme nous le faisons? Si nous étions persuadés, comme les saints, que nous n'aurons droit de régner avec Jésus-Christ dans la gloire qu'en souffrant avec lui ici-bas, repousserions-nous la croix comme cela nous arrive chaque jour? O mon Dieu! quelle folie d'avoir une croyance catholique et de mener une vie païenne. Aidez-nous, Seigneur, à mener désormais une conduite en harmonie avec notre foi.

Plan de méditation

I. Courage héroïque de Sérapie et de Sabine au milieu des plus cruels supplices.

II. Comment nous devons imiter leur foi.

SAINTE ROSALIE, Vierge

4 septembre.

Sainte Rosalie naquit en 1130, à Palerme, sous le beau ciel de la Sicile. Son père, chevalier renommé par sa valeur, était seigneur de Roses et Quisquina, lequel descendait de la famille impériale de Charlemagne. Dès sa plus tendre enfance, elle fut élevée à la Cour, où elle reçut une éducation fort soignée. Rien ne fut négligé pour former ses mœurs et pour la rendre digne des hautes espérances que ses parents avaient conçues pour son établissement et sa fortune. La jeune vierge s'appliqua tellement à la pratique de la vertu et à l'amour de Dieu que la beauté de son âme surpassa celle de son visage qui faisait l'admiration de tous ceux qui la voyaient. La Reine du ciel veillait avec un soin jaloux sur la pureté de la jeune fille et quand les seigneurs de Sicile recherchèrent sa main, elle lui apparut et lui conseilla de se retirer du monde si elle voulait continuer d'être la digne épouse de son Fils. Rosalie n'hésita pas : quoiqu'elle n'eût encore que quatorze ans, elle s'éloigna furtivement de la Cour et de ses parents, n'emportant avec elle qu'un crucifix et ses instruments de discipline. Sous la conduite de deux anges, lui servant de guide, elle arriva sur la montagne de Quisquina qui faisait partie du domaine de ses pères. Ses guides lui indiquèrent, pour sa retraite, une caverne située au milieu d'un bois qui en couvrait le sommet. Dans cette grotte, placée sous les neiges qui enveloppent la

montagne pendant plusieurs mois, Rosalie passa des années entières, partageant son temps entre l'oraison, la lecture et la prière. Pour se nourrir, elle avait des racines, et pour se désaltérer, l'eau qui suintait des rochers. Souvent elle recevait la visite des anges et de Notre-Seigneur qui se plaisait à converser avec elle. Parfois elle se délassait en gravant sur la pierre ces mots qu'on lit encore aujourd'hui : « Moi Rosalie, fille de Sinibaldi, seigneur de Quisquina et de Roses, pour l'amour de Jésus-Christ, mon Maître, j'ai résolu d'habiter dans ce lieu. » Ayant continuellement cette inscription sous les yeux, elle s'animait de plus en plus au genre de vie qu'elle avait embrassé, et aux luttes incessantes du démon représentant à son imagination l'ennui d'une vie toute de privations et l'horreur de la solitude. On voit encore dans cette caverne un autel grossier et un long morceau de marbre sur lequel elle prenait son repos, un siège taillé dans le roc et une vigne fort ancienne qui, selon la tradition, fut plantée par Rosalie.

Cependant ayant appris que sa famille désolée la faisait rechercher dans toute la Sicile, la Sainte, craignant d'être découverte, prit d'une main son crucifix, et de l'autre la gourde des pèlerins et se dirigea vers le mont Pellégrino. Les anges, cette fois encore, la conduisaient. Ils lui montrèrent, dans la partie la plus élevée de cette montagne, une grotte que Dieu lui destinait. Elle avait une ouverture à peine suffisante pour passer, on y voyait peu clair et le sol était tellement détrempé par les eaux qu'à peine Rosalie put trouver un coin pour se reposer

sans être dans la boue. La voûte était très basse, de sorte que la Sainte était presque toujours courbée. C'est dans cette affreuse retraite qu'elle passa les dernières années de sa vie, n'ayant que des herbes et des glands pour se nourrir. Après dix-huit ans de prières, de jeûnes, d'austérités et de pénitences, Dieu l'appela à lui, le 4 septembre 1160, pour couronner ses étonnantes vertus.

Le Seigneur ne tarda pas à manifester la gloire de sa servante par des révélations et des miracles. En 1624, elle apparut à un jeune malade, qui obtint sa guérison, en faisant un pèlerinage à Monte-Pellégrino. La même année, la peste ayant éclaté à Palerme, les malades qui invoquaient sainte Rosalie, obtenaient leur guérison. Peu après, on exposa les reliques de la bienheureuse et la peste cessa subitement. Depuis cette époque, les deux grottes qu'elle avait habitées devinrent deux sanctuaires très fréquentés. Celle de Monte-Pellégrino, surtout, est toute recouverte de marbre et de dorures. Le culte de sainte Rosalie devint populaire, non seulement en Europe, mais dans les Indes.

Réflexions pratiques.

Quelle est cette chaste colombe qui a quitté les châteaux de Palerme et tous les agréments d'un séjour délicieux, pour aller se loger dans les creux ténébreux des rochers ? C'est une âme, qui n'a voulu d'autre époux que Jésus-Christ, d'autre gloire et d'autre couronne que la gloire et la couronne du ciel. Elle renonce à toutes les faveurs terrestres pour assurer son salut et servir de modèle aux jeunes

filles dont elle sera l'ornement et la gloire. Dans son affreuse solitude, la jeune vierge, morte au monde et à elle-même, ne craint qu'une chose, d'être découverte pour être ramenée sous le toit paternel. Là, privée de toute consolation humaine, elle n'entend que les hurlements des bêtes féroces. Mais Dieu qui n'abandonne jamais celui qui a mis en lui sa confiance, reste avec son humble servante, et pour la faire triompher des ennuis de la solitude, il la visite par le ministère des anges. Constamment plongée dans la méditation des vérités éternelles, dans la contemplation du bonheur céleste, elle parvient au comble de la perfection et de l'amour divin. Jeunes chrétiennes, voyez et admirez jusqu'à quel degré d'héroïsme peut s'élever une âme qui sait échanger la créature pour le Créateur, résister aux vains attraits du monde pour suivre les inspirations de la grâce et les sentiers de la vertu en abandonnant ceux du vice. Voulez-vous arriver au même terme? Soyez comme sainte Rosalie, dociles aux mouvements du Saint-Esprit.

Plan de méditation.

I. La devise de sainte Rosalie a été de quitter ses parents, leurs richesses et le monde pour s'attacher à l'amour de Dieu.

II. Fidèle à cette devise, sainte Rosalie a pratiqué toutes les vertus, surtout la pureté en laquelle elle excella.

III. Notre devise, au lieu d'être celle de sainte Rosalie : « Tout pour l'amour de Dieu », n'est-elle pas plutôt celle-ci : « Tout pour mes satisfactions person-

nelles, tout pour le monde, les honneurs et les richesses. »

SAINT LAURENT JUSTINIEN

5 *septembre.*

Saint Laurent Justinien vint au monde, à Venise, le 1er juillet 1381. Son père était de l'illustre famille des Justiniani, et tenait un rang distingué parmi la noblesse du pays. Sa mère noble aussi n'était pas moins distinguée par sa vertu. Le jeune Justinien montra, dès ses plus tendres ans, un naturel heureux, et l'on vit bientôt se développer en lui une sagesse et une grandeur d'âme si extraordinaires, que sa mère, étonnée, craignit que ce fût l'effet de quelque fierté ou d'un orgueil secret; elle lui déclara ce qu'elle appréhendait. Le petit Saint lui répondit en souriant : « Ne craignez rien, ma mère, je n'ai qu'une seule ambition, c'est de devenir un grand serviteur de Dieu et plus dévot que tous mes frères. » Cette prédiction ne tarda pas à s'accomplir. Sa première jeunesse fut un prodige d'innocence et de vertu. Au milieu d'une foule de jeunes gens voluptueux et libertins, ce jeune gentilhomme élégant, riche, plein d'esprit, devint à l'âge de dix-huit ans un modèle parfait de piété et fit l'admiration de toute la ville.

Une âme si privilégiée n'était pas faite pour le monde, le Seigneur le destinait à être l'ornement de l'état religieux et la gloire du clergé. A l'âge de dix-

neuf ans, Laurent, se sentant appelé à se consacrer au service de Dieu d'une manière particulière, résolut de renoncer pour toujours aux espérances du siècle. Toutefois, il ne voulut se déterminer qu'après avoir consulté le Ciel avec des personnes dignes de toute confiance. Il entra d'abord dans la congrégation des chanoines réguliers de Saint-Georges d'Alga, où il se mit sous la direction de son oncle, prêtre aussi pieux que savant. Il ne trouva point dans cette communauté d'austérités qu'il n'eût déjà pratiquées, et ses supérieurs furent obligés de modérer l'activité de son zèle. Malgré sa jeunesse, il l'emportait sur tous les frères, par la rigueur de ses jeûnes, et par la longueur de ses veilles. Il ne prenait de récréation que lorsqu'elle lui était indispensable, ne se chauffait jamais, même dans les plus grands froids de l'hiver. Il ne mangeait que pour s'empêcher de mourir, et ne buvait jamais hors de ses repas. Lorsqu'on lui proposait de boire, sous prétexte que la chaleur était excessive, ou qu'il était accablé de fatigue, il avait coutume de faire cette réponse : « Si nous ne pouvons supporter la soif, comment pourrons-nous souffrir le feu du purgatoire ? » Cette disposition à se mortifier produisait en lui une patience invincible dans toutes les épreuves. Un jour qu'on lui faisait une incision extrêmement douloureuse : « Coupez hardiment, disait-il au chirurgien qui tremblait, votre instrument n'approche pas des ongles de fer avec lesquels on déchirait les martyrs. » Il arrivait toujours le premier aux exercices publics, et il en sortait le dernier. Les matines finies, il ne suivait point les frères qui allaient se reposer, mais il restait

à genoux, devant le Saint-Sacrement, jusqu'à prime, qui se disait au lever du soleil. Il aimait à s'humilier et les bas emplois étaient ceux qu'il choisissait de préférence. Quand il allait quêter dans les rues, il cherchait toutes les occasions de s'attirer le mépris et les railleries des gens du monde. Ayant été un jour dans un endroit où l'on ne pouvait manquer de le tourner en ridicule, son compagnon le lui fit remarquer, mais il lui répondit avec tranquillité : « Allons hardiment quêter le mépris. Nous n'avons rien fait, si nous n'avons renoncé au monde que de parole; il faut en triompher aujourd'hui avec nos sacs et nos croix. » Dans ses quêtes il se présentait souvent à la maison où il était né ; mais il n'y entrait point, il restait dans la rue et demandait l'aumône à la porte. Sa mère n'entendait jamais sa voix sans être attendrie. Elle avait beau recommander à ses domestiques de lui donner avec prodigalité, il ne recevait que deux pains ; après quoi il souhaitait la paix à ceux qui l'avaient assisté et se retirait comme un étranger.

Un de ses anciens amis, revêtu d'une des premières charges de Venise, étant de retour d'un pays d'Orient, vint visiter notre Saint dans son monastère, et employa tout pour l'engager à rentrer dans le monde. Laurent lui parla d'une manière si touchante sur la brièveté de la vie, sur les vanités du siècle, et le bonheur d'être tout à Dieu, que son ami ne tarda pas à l'imiter ; il prit l'habit à Saint-Georges, et y mourut de la mort des saints.

Saint Laurent fut élevé au sacerdoce, et quelque temps après élu, malgré lui, général de son Ordre.

Le pape Eugène IV, instruit de son éminente vertu, le nomma, en 1433, évêque de Venise. Le Saint mit tout en œuvre pour se soustraire à cette dignité ; mais il fut obligé d'obéir. Malgré sa dignité, il ne diminua rien de ses austérités ; il les augmenta, au contraire. Sa prière devint plus assidue, ses veilles plus longues, son abstinence plus rigoureuse, son humilité plus profonde, son détachement plus entier. Sa table était très frugale ; il ne se servait que de vaisselle de terre. Son logement était très simple, il n'avait qu'une très petite chambre où étaient seulement une paillasse et une couverture, donnant pour raison qu'il avait à nourrir une nombreuse famille, c'est-à-dire les pauvres de Jésus-Christ. Un de ses parents, dont la fortune était médiocre, l'ayant prié de contribuer à la dot de sa fille, il s'y refusa en lui disant : « Si je vous donne peu, je ne remplirai pas votre but; si je vous donne une somme considérable, il faudra, pour la satisfaction d'un seul homme, priver un grand nombre de pauvres de ce qui leur est nécessaire... » Sa douceur envers tout le monde et la condescendance charitable dont il usait envers les faibles, lui gagnèrent l'estime et l'affection générales. Il s'en servit avantageusement pour réformer les abus qui s'étaient glissés dans son troupeau, pour augmenter le nombre des paroisses dans la ville de Venise, fonder plusieurs monastères et faire, de son diocèse, un modèle d'ordre et piété.

Le pape Nicolas V, plein d'estime et de vénération pour la haute vertu de Laurent, à la mort du patriarche de Grade, transféra la dignité patriarcale

du siège de cette ville à celui de Venise et notre Saint devint ainsi premier patriarche de cette cité. L'âge n'affaiblit jamais sa ferveur. Il disait la messe tous les jours avec une nouvelle dévotion ; son amour pour Jésus-Christ et sa tendresse envers la Sainte Vierge allaient toujours en augmentant ; aussi Dieu le comblait-il incessamment de nouvelles grâces. Une nuit de Noël, pendant qu'il célébrait le saint sacrifice de la messe, il mérita de voir Jésus-Christ sous la forme d'un très bel enfant.

Il mourut saintement, le 8 janvier, à l'âge de soixante-quatorze ans, après vingt-deux ans d'épiscopat. Sa sainteté fut attestée, pendant sa vie et après sa mort, par un grand nombre de miracles. Saint Laurent a laissé des ouvrages précieux pour la piété.

Réflexions pratiques.

Saint Laurent Justinien a commencé l'œuvre de sa sanctification dès le berceau. Digne enfant d'une noble et pieuse mère, il se montra, en tout, docile à ses exemples et à ses leçons salutaires. Heureux le chrétien qui, dès l'enfance, grandit sous les yeux d'une mère vertueuse et se laisse diriger, comme saint Laurent, par les impulsions de la grâce ! Heureux celui dont toute l'ambition consiste à devenir plus parfait que ses frères et à briller de la gloire du détachement et de la mortification chrétiennes ! La véritable grandeur ne consiste pas à être élevés aux grandes dignités mais à remplir avec zèle les devoirs de l'état où la Providence nous a placés.

Plan de méditation.

I. Saint Laurent Justinien a livré un combat continuel : 1° au monde ; 2° à la chair.

II. Il a parfaitement réglé l'affection immodérée de ses parents.

SAINTE ROSE DE VITERBE, Vierge

6 *septembre.*

Pendant que l'empereur excommunié d'Allemagne, Frédéric II, persécutait l'Église, et remplissait l'Italie et une partie de l'Europe de crimes et de scandales, Notre-Seigneur suscita, dans la ville de Viterbe, pour la défense de la foi et des droits du Souverain Pontife, une petite enfant dont la mission prophétique fut encore plus précoce que celle du jeune Samuel. Ses parents étaient pauvres, mais fort pieux. Elle fut baptisée sous le nom de Rose, et prévenue dès sa plus tendre enfance de grâces merveilleuses. Les premiers mots qui sortirent de sa bouche furent les noms de Jésus et de Marie ; et ses premiers pas furent vers le crucifix et l'image de la Vierge devant lesquels, elle alla se prosterner. De bonne heure, Dieu voulut montrer aux hommes par divers prodiges ce que serait sa petite servante. A l'âge de trois ans, elle ressuscita, en présence d'un grand nombre de témoins, une de ses tantes qu'on se disposait à porter au cimetière. Remplie de la plus tendre charité à l'égard des pauvres, un jour d'hiver

qu'elle portait en cachette le pain dont elle se privait pour les soulager, elle fut rencontrée par son père, qui demanda à voir ce qu'elle portait ainsi ; mais le pain se trouva changé en belles roses. Toute petite, Rose montrait pour les vanités une horreur indicible. Son bonheur était d'aller nu-pieds, vêtue d'une étoffe grossière, domptant sa chair innocente et délicate par les jeûnes, les cilices et les veilles. Elle avait la figure d'un ange et le cœur d'un Séraphin. Mais sa bonté et sa beauté étaient si pures qu'en la voyant, on se sentait porté à la vertu.

A sept ans, Rose, éprise d'un ardent amour pour la solitude, supplia son père de lui permettre de mener, dans une petite cellule, une vie de travail et de prière. Ce genre de vie, joint à ses incroyables austérités, la jeta dans une maladie mortelle ; on s'attendait chaque jour à la perdre, lorsque la puissante Reine du Ciel, entourée d'une multitude de vierges, au milieu d'une nuée brillante, lui commanda de se lever, la guérit instantanément et lui dit de revêtir l'habit du Tiers-Ordre de Saint-François, et de prêcher aux habitants de la province de Viterbe la pénitence, la fidélité au Saint-Siège et une grande énergie pour résister aux envahissements sacrilèges de l'empereur Frédéric, dont elle prédit la mort.

Rose avait dix ans, elle se leva guérie ; elle obéit, et pleine de courage, s'en alla prêcher d'inspiration au milieu des places publiques, touchait, par l'onction de sa parole, l'âme de ses auditeurs, et confondait les hérétiques chaque fois qu'ils voulaient entrer en controverse avec elle. Des miracles nombreux

venaient confirmer l'autorité de sa parole. Elle rendit la vue à une femme aveugle de naissance ; et, pour prouver la vérité de la foi catholique, elle se jeta dans un feu et y demeura trois heures sans éprouver aucun mal. Les peuples accouraient des contrées voisines pour l'entendre et se convertissaient en grand nombre. Viterbe changea complètement d'aspect en quelques mois. On n'entendait plus chanter dans les rues que les divins cantiques, et partout régnait l'austérité des mœurs.

Les hérétiques dont le nombre diminuait chaque jour, étaient furieux. Ils essayèrent d'entraver l'apostolat de la jeune Sainte en l'accablant d'outrages et en la dénonçant au gouverneur. Les menaces et les insultes, loin de décourager la Sainte, ne firent qu'augmenter son zèle. Les hérétiques revenant à la charge, Rose fut exilée de Viterbe avec toute sa famille. C'était au fort de l'hiver, au moment où la neige couvrait les chemins. Les pauvres exilés, après avoir erré toute la nuit au milieu des bois, arrivèrent à Soriano, dans les montagnes. A la première nouvelle de son arrivée, le peuple accourut en foule pour la voir et l'entendre. Toute fatiguée qu'elle était, Rose se mit à prêcher. Elle annonça la mort de Frédéric II, et ses prédictions se réalisèrent le 13 décembre de cette année. A la nouvelle de cette mort, le peuple rappela à grands cris Rose, et la reçut en triomphe à Viterbe.

Elle continua ses prédications et ses conversions, Mais sa mission était finie. Retirée dans la maison de son père, elle vécut encore deux ans dans la prière et la mortification. Enfin, pleine de mérites et

mûre pour le Ciel, Dieu appela à lui cette âme qui lui était si chère. Elle avait dix-sept ans et six mois. Les cloches s'ébranlèrent d'elles-mêmes pour annoncer son trépas, et les miracles illustrèrent son tombeau. Le corps de sainte Rose n'a subi aucune altération. Il se conserve à Viterbe, jusqu'à nos jours, dans toute sa fraîcheur et sa flexibilité.

Réflexions pratiques.

Sainte Rose de Viterbe a tellement brillé dès le berceau par l'éclat de sa sainteté, qu'elle a mérité, à juste titre, d'être l'une des plus illustres patronnes du jeune âge. En la voyant on se sentait porté à la vertu. Ce qui la caractérise, en particulier, c'est le zèle pour la gloire de Dieu, le triomphe de l'Église et le salut des âmes. Dès l'âge de dix ans, on la voyait, sous l'humble habit de Saint-François, marcher contre les hérétiques, armée de la prière, de la prédication et du don des miracles. Elle ramena au bercail de Jésus-Christ un grand nombre d'ennemis de la foi. C'est ainsi que Dieu se plut à opérer de grandes choses par le ministère de cette jeune et frêle vierge.

Si tous les enfants ne sont pas appelés à un rôle aussi merveilleux que celui de sainte Rose, tous sont tenus à servir Dieu dès le jeune âge. Mais ce n'est pas assez, pour les enfants, de travailler à leur salut en se consacrant de bonne heure au service du Seigneur, ils doivent encore concourir au salut du prochain par l'apostolat de la prière et du bon exemple. Ils doivent prier pour leurs parents, pour leurs bienfaiteurs, pour les pécheurs et les infidèles.

Jeunes chrétiens, travaillez de bonne heure à votre salut, mais soyez aussi les sauveurs de vos frères.

Plan de méditation.

I. Quel a été l'apostolat de sainte Rose.
II. Quel doit être l'apostolat du jeune âge.

SAINTE REINE, Vierge et Martyre

7 septembre.

Sainte Reine naquit dans la ville d'Alise, au duché de Bourgogne et dans le diocèse d'Autun, vers l'an 238, de parents riches, mais païens. Elle perdit sa mère peu de jours après sa naissance, ce qui obligea son père à la mettre en nourrice. La femme à qui elle fut confiée se trouva heureusement être chrétienne, sans que son père, païen outré, n'en sût rien. Jamais enfant ne fut plus aimable dès le berceau, aussi devint-elle si chère à sa nourrice, qu'elle ne la regarda plus que comme sa propre fille. La divine Providence, qui voulait se servir de la jeune Reine pour confondre, quelques années plus tard, l'idolâtrie et pour faire triompher la foi chrétienne, lui fit trouver chez sa vertueuse nourrice tous les moyens et tous les secours pour être une fervente chrétienne. Les premières leçons qu'elle en reçut, furent sur la religion. L'innocente enfant en profita et, aussitôt qu'elle sut parler, elle déclara qu'elle voulait être chrétienne. Elle le fut, en effet. Sa pieuse nourrice l'ayant instruite des vérités les plus essentielles du

christianisme lui fit donner secrètement le baptême. Depuis ce jour, la grâce secondant les soins assidus de la vertueuse femme imprima aisément dans son âme toutes les maximes de la piété chrétienne, et particulièrement un grand désir de la chasteté, une modestie angélique, un recueillement continuel, une tendresse extrême pour Jésus-Christ qu'elle choisit dès lors pour son époux, une humilité profonde et une fidélité inviolable à sa religion. L'occupation habituelle de cette innocente enfant était l'oraison, la méditation des vérités éternelles et la lecture de la vie des martyrs. Le récit de leurs combats et de leurs victoires la fortifiait dans la foi et allumait dans son cœur un ardent désir de répandre son sang pour la gloire de son époux céleste. Sa pieuse nourrice avait grand soin de la confirmer dans ces nobles sentiments, et comme elle prévoyait les grands combats qu'elle aurait à soutenir bientôt, soit à cause de sa rare beauté, soit à cause de la religion de son père, elle la prémunissait contre tous les dangers qu'elle pourrait avoir à craindre : « Je mets toute ma confiance en Jésus-Christ, disait-elle, et j'espère, avec la grâce de mon céleste époux, surmonter toutes les difficultés. Les bourreaux seront plus tôt las de me tourmenter que moi de souffrir. » La vertueuse nourrice pleurait de joie et de tendresse en voyant de semblables sentiments, et l'embrassant avec effusion de cœur : « J'espère, lui disait-elle, vous voir bientôt une illustre martyre. » Son pressentiment ne tarda pas à se vérifier.

Le père de Reine était si content de la nourrice de sa fille, qu'il crut devoir la laisser chez elle jusqu'au

moment où il songea à l'établir. Mais, lorsque les premiers seigneurs du pays la recherchèrent en mariage, le père la retira auprès de lui et crut devoir lui désigner celui sur qui elle devait fixer son choix. Reine écouta avec modestie et respect les propositions de son père, et lorsqu'elle se vit contrainte de se prononcer, elle parla avec fermeté. « Mon cher père, lui dit-elle, je sais que vous m'aimez avec tendresse, et que vous ne voulez que mon bonheur. C'est pour cela que vous me proposez un riche mariage ; mais s'il se trouvait un autre parti qui fût plus avantageux, ne seriez-vous pas aise que je le prisse? — Sans doute, reprit le père ; mais quel parti plus avantageux y a-t-il, dans toute la province, que celui que je vous propose ? — Celui d'être chrétienne, répond la Sainte, et d'avoir éternellement pour époux Jésus-Christ notre Créateur, notre Sauveur, et notre souverain juge. — Quoi ! ma chère fille, s'écria le père, serait-il possible que, fascinée par les préjugés des chrétiens, vous fussiez devenue victime de leurs extravagantes superstitions. On avait bien voulu me persuader que vous donniez dans ces ridicules erreurs, mais je n'avais pu croire que vous fussiez assez insensée pour vous laisser ainsi fanatiser. — Pardonnez-moi, mon père, répondit la pieuse enfant, je ne fus jamais si sage que depuis que j'ai eu le bonheur d'être chrétienne, et je suis convaincue que vous cesseriez vous-même d'être païen pour devenir chrétien, si vous aviez le bonheur d'être instruit des vérités du christianisme. » Le père, courroucé, la quitta en lui déclarant qu'elle n'avait qu'à réfléchir et à obéir, si elle ne voulait pas que de père il devînt son bourreau.

Reine, se voyant seule, courut toute radieuse de bonheur raconter à sa nourrice l'entretien qu'elle venait d'avoir avec son père. Celle-ci la pressant contre son cœur la félicita de ce généreux début et l'exhorta à se préparer au combat par la prière. En effet, son père furieusement irrité de ce qu'il n'avait rien pu gagner sur sa fille, soit par ses caresses, soit par ses menaces, eut recours aux mauvais traitements, et dès lors il ne put la souffrir près de lui. Sur ces entrefaites, Olibrius, gouverneur des Gaules, venant de Marseille, se rendit à Alise, pays natal de notre Sainte. Ayant appris ce qui se passait au sujet de Reine, il voulut la voir. Il la reçut avec respect, et l'ayant fait asseoir à ses côtés, il fut tellement ravi de sa beauté qu'il la demanda en mariage. La Sainte lui répondit fièrement qu'elle était fiancée, et que jamais elle ne retirerait la parole qu'elle avait donnée à celui qu'elle jugeait seul digne de son cœur. Le gouverneur sans se rebuter continua à lui tenir un langage doux et flatteur, et, la renvoyant, lui dit qu'il espérait que le lendemain elle serait plus traitable.

Le père de la Sainte, l'ayant retirée chez lui, employa tous les moyens imaginables pour la gagner à sa cause, mais tout fut inutile. Le gouverneur à son retour épuisa de nouveau son éloquence pour la faire abjurer sa foi, rien ne put ébranler ses résolutions. « Est-il possible, lui dit Olibrius, qu'une fille de votre esprit, de votre mérite et de votre qualité persiste dans une secte extravagante qui n'est composée que de vils esclaves. Ayez, chère enfant, et plus d'honneur et plus de dignité. Vous m'avez plu, et si vous m'écoutez, vous serez bientôt l'une des premières dames

de l'empire. — Vous vous trompez, seigneur, en traitant de secte extravagante la religion que j'ai le bonheur de professer et de viles esclaves les disciples de Jésus-Christ. Ils sont les vrais enfants de Dieu ; eux seuls jouissent de la vraie liberté et appartiennent à la seule religion qui conduit au Ciel. » Cette réponse irrita le gouverneur. « Puisque ma bonté ne peut vous toucher, nous verrons si les supplices vous rendront plus sage. » Et sur-le-champ il l'envoya en prison. Reine, transportée de joie, passa la nuit en prières, dans son cachot, et fut inondée de consolations intérieures.

Le lendemain, Olibrius se la fit amener et lui parla d'une manière encore plus gracieuse ; il l'engagea vivement à ne pas s'opposer à sa fortune et à son propre bonheur, et n'oublia rien pour ébranler sa constance. Reine remercia le gouverneur de toutes ses bontés, mais lui déclara carrément que sa résolution était prise et que les tourments, pas plus que les promesses ne pourraient la faire changer de détermination.

Cet aveu outra Olibrius dont l'amour se changea en fureur. Il commanda qu'on la mît en prison et qu'elle y restât jusqu'à son retour d'Allemagne où quelques affaires importantes l'appelaient. Le propre père de sainte Reine fut l'exécuteur de cette sentence. Il la fit enfermer dans l'une des tours du château de Grignan qui lui appartenait. Là ce père barbare fit serrer son corps dans un cercle de fer, dont les deux extrémités étaient scellées dans la muraille. Ce supplice était cruel. Notre Sainte resta ainsi près d'un mois, sans pouvoir s'asseoir ni se

coucher. Elle eut bien des combats à soutenir durant tout ce temps. Son père, ses parents et tout ce qu'il y avait de gens de distinction dans son pays natal, venaient sans cesse tenter sa constance et sa foi. Cette jeune fille de quinze ans resta inébranlable. Le gouverneur, au retour de son voyage, ayant appris que Reine avait persévéré dans ses premiers sentiments, la fit de nouveau comparaître à son tribunal, et comme il ne put la gagner, il la fit étendre sur un chevalet où elle fut torturée de toutes les façons. A ce spectacle affreux le peuple poussa des cris d'indignation qui épouvantèrent le tyran et l'attendrirent. Il fit cesser les tortures et commanda que la Sainte fût remise en prison. Dans son cachot, Reine fut consolée par la vue d'une croix lumineuse qui touchait de la terre au Ciel, et par une blanche colombe qui lui parla et l'anima à souffrir constamment. Le lendemain Olibrius, outré de se voir vaincu par une fille de quinze ans, la fit brûler avec des torches ardentes. Pendant son supplice, une voix miraculeuse se faisant entendre disait : « Venez, Reine, venez régner éternellement avec votre chaste époux. Venez recevoir l'inestimable récompense due à votre persévérance. » Huit cents personnes témoins de cette merveille se convertirent et la Sainte eut la tête tranchée le 7 septembre 253.

Réflexions pratiques.

On voudrait voir des miracles pour avoir une foi vive. Il ne s'est pas passé un seul siècle, depuis la naissance du christianisme, qui n'en ait fourni un grand nombre, et l'Église catholique n'en manquera

jamais. La constance et la mort des martyrs n'en sont-elles pas un bien frappant ? Le courage et la magnanimité de sainte Reine n'en sont-ils pas un de ceux qui démontrent visiblement la puissance et la divinité de Jésus-Christ ? Quel malheur pour nous si ces prodiges instructifs ne nous attachent pas d'une manière invincible à la religion à laquelle nous avons le bonheur d'appartenir ! Puisque nous avons la foi des martyrs, opérons les mêmes œuvres. Sans doute Dieu ne nous appelle pas aux mêmes combats ; toutefois il ne veut pas que nous soyons sans luttes durant la vie. Résistons donc au démon, au monde et à nos sens. Soyons dignes de nos aînés. Dans nos épreuves, point de murmures, point d'impatience, point de faiblesse. Le Dieu qui soutenait les martyrs a promis de nous soutenir aussi, pourvu que nous en soyons dignes par une correspondance fidèle à sa grâce.

Plan de méditation.

I. Nécessité d'un bonne éducation. — Pour que la terre produise une abondante moisson, dit Plutarque, il lui faut trois choses : une bonne culture, un bon labour, une bonne semence. La terre c'est l'enfant ; le cultivateur c'est celui qui l'élève ; la semence ce sont les bons principes que l'enfant doit recevoir.

II. Avantages que nous procure une bonne éducation.

NATIVITÉ DE LA TRÈS SAINTE VIERGE

8 *septembre.*

L'Église ne célèbre pas la naissance des saints, quelle que soit la gloire dont ils jouissent dans le Ciel, et qu'ils ont méritée sur la terre. Dans la liturgie catholique, on ne rencontre que trois fêtes qui portent le nom de *nativité*. La première est en l'honneur de Jésus-Christ lui-même ; la seconde en l'honneur de Marie, et enfin la troisième en l'honneur de saint Jean-Baptiste. Le jour de la naissance des autres enfants d'Adam est un jour de tristesse et de larmes, à cause de l'héritage funeste du péché que tous nous apportons en venant au monde. Le jour de la naissance de Marie est un jour qui porte l'allégresse dans l'univers entier et que le Ciel salue avec délices. Voilà pourquoi l'Église, fêtant cette glorieuse Vierge, lui dit dans un tressaillement de joie : « Votre naissance, ô Vierge mère de Dieu, a comblé d'allégresse le monde entier. »

Marie descend, par saint Joachim son père, de la maison royale de David, et par sa mère, de la tribu de Lévi et de l'illustre famille d'Aaron. Elle peut compter parmi ses aïeux des rois célèbres par leur piété et leur valeur, des patriarches, des pontifes, des prophètes, pleins de foi, de zèle et de courage : c'est donc à juste titre qu'on désigne Marie sous la triple qualité de fille des patriarches, fille des rois et fille des pontifes. Dieu par un miracle éclatant la fit naître de parents extrêmement avancés en âge et qui avaient perdu tout espoir d'avoir des enfants. Dès le pre-

mier instant de son existence elle jouissait du plein et parfait usage de la raison, de la liberté, et du privilège de la justice et de la sainteté. Fille bien-aimée du Très-Haut, elle était comblée des bénédictions les plus abondantes.

Jamais naissance ne fut plus glorieuse, jamais créature ne reçut autant de bienfaits de la part du Ciel. Saluons cette Vierge bénie entre toutes les vierges, comme la gloire de Jérusalem et la joie d'Israël.

Le neuvième jour après sa naissance, selon la coutume d'Israël, la fille de Joachim reçut de son père le nom qu'elle devait porter parmi ses compagnes. Elle fut appelée Marie, qui signifie en syriaque : « Dame souveraine », et en hébreu : « Étoile de la mer ». La nativité de Marie a été pour le genre humain l'aurore du plus beau jour, parce qu'elle annonçait le Rédempteur. L'Église pouvait-elle ne pas célébrer cette heureuse naissance, et ne pas consacrer, par une fête solennelle, le jour anniversaire où Dieu avait fait à la terre un don si magnifique? Et nous aussi, en cette aimable fête, allons nous prosterner au pied du berceau de cette chère enfant qui vient d'être donnée à la terre, et qui déjà a fixé les regards de la Sainte Trinité. Dieu le Père la nomme sa Fille bien-aimée ; Dieu le Fils la considère comme sa mère et comme le temple vivant où il va bientôt résider; l'Esprit-Saint l'aime déjà comme son épouse chérie, et lui prépare l'abondance de ses grâces précieuses. Les anges et les saints la reconnaissent pour leur reine future ; ils s'empressent de célébrer sa naissance. Unissons-nous à eux et réjouissons-nous des grâces spéciales que le Ciel lui accorde.

Réflexions pratiques.

Nous n'avons pas, il est vrai, été prévenus comme Marie de la grâce sanctifiante à notre naissance; nous sommes nés, au contraire, enfants de colère et de malédiction ; mais cette grâce nous l'avons reçue sur les fonts sacrés du baptême, par une naissance spirituelle. A l'exemple de cette divine Vierge, avons-nous veillé, veillons-nous encore à la conserver? Comme elle, avons-nous soin d'éviter tout ce qui pourrait souiller la pureté de notre âme? Hélas! que de fautes et d'infidélités viennent chaque jour en ternir l'éclat ! Cependant ne l'oublions pas, la fidélité à éviter les fautes légères est la pratique la plus essentielle de la vie chrétienne. Elle seule a fait et fait encore les justes ; à elle seule sont réservées les promesses de la persévérance, et les saints qui nous ont précédés lui doivent la couronne immortelle. Il n'est point de véritable piété sans cette exactitude, et celui qui se bornerait à observer l'essentiel de la loi, en se permettant toutes les transgressions légères, compromettrait gravement son salut. Évitons donc avec soin le péché, quel qu'il soit. Loin de nous cette funeste distinction entre le péché véniel et le péché mortel. Ce soin de plaire à Dieu en toute chose nous méritera le Ciel.

Plan de méditation.

Marie naît pour devenir :

1° L'instrument du salut du monde ;

2° la médiatrice des anges et des hommes ;

3° la réparatrice de l'univers.

LE BIENHEUREUX PIERRE CLAVER,
Apotre des Nègres

9 septembre.

Pierre Claver naquit, en 1585, à Verdu, petite ville de Catalogne, en Espagne, de l'une des plus illustres familles du pays. Ses parents, quoique jeunes encore, commençaient à s'affliger de la stérilité de leur union et leurs plus ferventes prières demandaient au Ciel un rejeton de leur race. Leurs désirs furent exaucés : le Ciel leur donna un enfant qui reçut le nom de Pierre. Ils l'offrirent à Dieu et lui firent sucer, avec le lait, la tendre piété dont ils étaient animés : l'enfant béni répondit à leurs soins au delà de toutes leurs espérances. On eût dit qu'il aimait la vertu avant de la connaître. Quand il fut en âge d'étudier, on l'envoya à l'université de Barcelone où il fut le modèle de ses condisciples, par son application à l'étude et par sa grande piété. Jeune encore et déjà remarquable par la pureté de ses mœurs, il entra dans la Compagnie de Jésus. Dès les premiers jours de son noviciat, les exercices de la vie religieuse lui parurent aussi familiers que s'il les eût pratiqués toute sa vie. Aussi fut-il constamment cité comme un modèle. Après ses premiers vœux, il fut envoyé au collège de Majorque, pour y faire sa philosophie. C'est là qu'il connut le bienheureux Alphonse Rodriguez, qui le pressa vivement d'aller en Amérique, pour y gagner, lui disait-il, des milliers d'âmes qui s'y perdaient. Le jeune religieux demanda instamment la permission, à ses supérieurs,

d'aller travailler à la gloire de Dieu dans les Indes Occidentales. Ses vœux furent exaucés ; mais ce ne fut que quatre ans après, lorsqu'il eut terminé son cours de théologie, qu'ils lui permirent de suivre sa vocation apostolique.

Pour se rendre de Barcelone à Séville, lieu de l'embarquement, il passait près de Verdu, et n'avait qu'une lieue à faire pour voir ses parents. Mais pour avoir un mérite de plus il étouffa ce sentiment naturel et passa sans leur faire ses derniers adieux, c'était en avril 1610. Le voyage devait être long. Pierre Claver voulut en sanctifier tous les instants et les utiliser pour la gloire de Dieu. Il se chargea du soin des malades de l'équipage qu'il n'abandonna ni la nuit ni le jour. La touchante bonté avec laquelle il les traita, lui gagna bientôt tous les cœurs. Aussi ne lui fut-il pas difficile de les convertir.

En débarquant à Carthagène, il se prosterna à deux genoux, baisa et arrosa de ses larmes cette terre qu'il devait transformer. Envoyé de là à Santa-Fé, il s'y perfectionna dans la science sacrée et dans les vertus religieuses, fit ses grands vœux et revint à Cathagène où il fut ordonné prêtre. C'est sous la sage direction du père Sandoval qui avait baptisé plus de trente mille nègres, qu'il fit ses premières conquêtes dans l'apostolat. L'élève profita si bien des leçons d'un si grand maître, qu'il finit par le surpasser. Il se faisait alors, à Carthagène, un commerce considérable de nègres. Ces infortunés y arrivaient chaque année au nombre de dix mille et plus, entassés pêle-mêle au fond des navires qui les portaient, sans lits, sans vêtements et presque sans

nourriture, toujours chargés de chaînes, ayant à peine l'espace nécessaire pour étendre leurs corps exténués par l'excès du travail. Aussi la plupart tombaient malades et étaient couverts de plaies et d'ulcères.

La situation désolante de ces malheureux touchait Claver. Il allait à eux muni de biscuits, de conserves, d'eau-de-vie, de tabac et de toutes les provisions propres à soulager ces sauvages. Il est impossible de décrire la tendresse avec laquelle il pansait leurs plaies et les soignait dans leurs maladies. Pour subvenir à leur subsistance, il allait sur les places publiques recueillir des aumônes, ensuite il se rendait, la besace sur le dos, dans les négreries pour leur distribuer le produit des libéralités qu'il avait recueillies.

Après s'être occupé de leurs corps il prenait des soins plus assidus de leurs âmes. Il leur faisait le catéchisme pour leur apprendre à connaître Dieu, à l'aimer et à le servir, et pour leur enseigner les devoirs qu'ils avaient à remplir à l'égard du prochain et à l'égard d'eux-mêmes. Les jours de fête, il conduisait ses chers enfants à l'église du collège pour leur faire entendre la messe. Là, au pied des autels, il s'efforçait de fortifier les bons et de convertir les mauvais. Un jour, le bienheureux, ayant passé toute une après-midi à visiter des malades, rentrait au collège accablé de fatigues lorsque tout à coup il s'arrête, pousse un profond soupir : « Mon Père, dit-il à celui qui l'accompagnait, allons par ici ; entrons dans cette maison, nous n'y resterons pas longtemps. » Il va, et pénètre dans une

demeure où deux pauvres femmes, fondant en larmes, le reçoivent avec la reconnaissance qu'elles auraient témoignée à un Ange sauveur : « Où est la malade? demanda le bon Père. » On le conduit dans une petite chambre où il trouve une femme près de rendre le dernier soupir. Il l'exhorte, la confesse, lui donne l'absolution, et elle meurt. — Appelé près d'une malade qu'il visitait habituellement, le Père Claver apprend qu'elle vient d'expirer. Vivement affligé de n'être pas arrivé assez tôt pour la confesser, il prie avec larmes. Un instant après, il console ses parents, en leur disant : « Réjouissons-nous, la chère défunte n'est condamnée qu'à vingt-quatre heures de purgatoire ; tâchons d'abréger ses peines par l'ardeur de nos prières. » Beaucoup de malades reçurent de lui la santé quand les médecins les eurent abandonnés. Il rendit la vue à bien des aveugles et ressuscita trois morts, entre autres une esclave frappée d'une apoplexie foudroyante. Le père Claver, apprenant cette mort prématurée, accourut chez dom Francisco de Sylva où était la défunte. Celui-ci, le voyant, lui dit : « Ah! mon Père, elle n'était point baptisée! Quel malheur! et qui l'aurait pu prévoir! » Le Saint, conduit près du cadavre, invite l'assistance à prier avec foi ; puis il appelle la morte et lui demande si elle veut être baptisée. Aussitôt elle ouvre les yeux : « Oh ! oui, mon Père, je le veux de tout mon cœur. » Le saint apôtre la baptise, aussitôt elle se lève en pleine santé. Un autre prodige résulta en quelque sorte de celui-ci. Pierre Claver avait défendu de jeter l'eau qui avait servi au baptême de la négresse. Un domestique, ignorant cette défense, la jeta dans

un vase où quelques plantes étaient desséchées depuis quelques mois. Peu de jours après, ces plantes reverdirent et produisirent des fleurs d'une rare beauté et du parfum le plus exquis.

Il faudrait un livre entier pour raconter les miracles de notre Saint ; je me contenterai d'en ajouter un à ceux que j'ai déjà rapportés : Une jeune négresse, portant sur sa tête un panier plein d'œufs qu'elle allait vendre au marché, rencontra un Espagnol qu'elle heurta, pendant que l'attention portée ailleurs l'empêchait de le voir. L'Espagnol furieux lui donne un soufflet si violent que le panier tombe et avec lui tous les œufs. La pauvre négresse, désolée à la vue de ses œufs cassés, jetait des cris qui mirent tout le village en émoi ; elle était inconsolable. Le Père Claver l'entendant, s'approcha pour la consoler. « Eh! ma pauvre enfant, qu'y a-t-il? Qu'avez-vous pour pleurer ainsi? — Ce que j'ai? Voyez, mon Père ! voyez, c'était là tout mon avoir. — Eh bien, ma fille, reprit le bon Père, remettez vos œufs dans votre panier et ne pleurez plus. » En disant ces mots, il touchait les œufs du bout de son bâton, les uns après les autres, et à mesure que son bâton les touchait, les œufs revenaient à leur premier état.

Une flotte espagnole ayant amené des prisonniers anglais et hollandais devant Carthagène, le père Claver obtint la permission d'aller visiter ces hérétiques. La plupart ne répondirent à ses arguments que par des insultes ; cependant plus de six cents, touchés de sa bonté, abandonnèrent l'erreur. Une épidémie qui se déclara parmi eux acheva de les gagner à Dieu. Notre Saint leur prodigua des soins si affectueux,

que tous répétaient que la religion du Père Claver était la meilleure, puisqu'elle faisait tant de bien, et tous voulurent être catholiques. Atteint lui-même du fléau, il fut réduit à toute extrémité. Mais Dieu permit qu'il édifiât encore pendant quatre ans ses frères. Il continua de mener la vie la plus humble, la plus mortifiée, la plus fervente. Son attrait le plus cher était de visiter Notre-Seigneur réellement présent dans l'Eucharistie, de méditer la passion du Sauveur et d'honorer d'un culte particulier la très Sainte Vierge, son ange gardien et l'apôtre saint Pierre, son patron. Enfin, devenu célèbre par la perfection de sa vie et surtout par l'éclat de sa charité, il s'endormit dans le Seigneur, le jour de la Nativité de la Sainte Vierge, le 8 septembre 1654. Il avait baptisé plus de quatre cent mille nègres.

Réflexions pratiques.

Il n'y a que l'Église catholique qui produise des hommes aussi charitables, aussi dévoués que le bienheureux Pierre Claver, surnommé avec raison l'apôtre de Carthagène, le François-Xavier des Indes Occidentales. Ce jeune gentilhomme, que sa naissance illustre et ses rares capacités intellectuelles appelaient aux plus hautes positions sociales renonça aux honneurs, à la gloire, aux richesses et aux plaisirs, pour travailler sans relâche à la conquête et au salut des âmes dépourvues d'instruction et d'intelligence. Il se prodigua, se sacrifia et s'épuisa chaque jour pour être renié et méprisé. Il fut sans cesse auprès de leur couche humide et infecte, pansant leurs plaies, nettoyant leurs réduits. Quel héroïsme !

Attachons-nous à la religion qui enfante de semblables saints et efforçons-nous d'observer nous-mêmes le précepte par excellence de Notre-Seigneur Jésus-Christ : Souvenons-nous que celui qui aime le prochain accomplit la loi.

Plan de méditation.

La charité de Pierre Claver fut : 1° vigilante, cherchant à découvrir tous les malheureux et leurs nécessités ; 2° elle fut active, soulageant les malheureux ; 3e elle fut héroïque, bravant tous les obstacles pour porter secours aux infortunés.

SAINT NICOLAS DE TOLENTIN, Prêtre

10 *septembre.*

Saint Nicolas, dit de Tolentin, à cause de la ville de Tolentino où il passa la plus grande partie de sa vie et où il mourut, naquit vers l'an 1239 à Saint-Angelo, dans la Marche d'Ancône. Ses parents, peu favorisés des biens de la fortune, étaient distingués par une probité exemplaire et par de rares vertus. N'ayant pas eu d'enfant, et déjà fort avancée en âge, Aimée sa mère fit le pèlerinage de Saint-Nicolas de Barri, afin d'obtenir un fils qui pût être le soutient de ses parents. Après avoir longtemps prié devant les reliques du saint évêque, harassée de fatigue, elle s'endormit au pied de l'autel. Saint Nicolas lui apparut durant son sommeil et lui donna l'assurance que ses souhaits seraient exaucés. L'année suivante, elle eut

un fils de bénédiction auquel elle donna le nom de Nicolas. Les fortunés parents ne négligèrent rien pour inspirer de bonne heure à leur jeune enfant les sentiments de la vertu ; mais il s'y porta de lui-même, dès son enfance, avec une discrétion et une ferveur qui étonnaient à son âge. Il fuyait tout ce qui était mondain et même les divertissements des autres enfants. Ses délices étaient de fréquenter les églises, de converser avec les religieux qu'il s'efforçait d'imiter. Le jeune Nicolas fut vraiment un ange dans le sein de sa famille, par sa douceur, sa docilité, et son obéissance à l'égard de ses parents ; un ange à l'égard de Dieu, par sa ferveur dans la prière, par son amour pour la parole sainte, par sa tendre piété envers Jésus et Marie, au pied des autels. Quand il servait la sainte messe, son visage s'enflammait et les larmes coulaient de ses yeux à l'élévation. Il avait à peine sept ans, qu'à l'imitation de son patron, il commença à jeûner trois fois la semaine, et cette pratique il la conserva le reste de sa vie, se contentant de pain et d'eau. Dès sa jeunesse, enrôlé déjà dans la cléricature et promu à un canonicat, il entendit un jour un prédicateur de l'ordre des Ermites de Saint-Augustin parler sur le mépris du monde. Enflammé par ce discours, il entra aussitôt dans l'Ordre dont faisait partie ce religieux et édifia tout le monde par ses mortifications, son humilité, sa patience et toutes ses vertus. Sa pureté était angélique ; on croit qu'il ne la laissa jamais ternir par aucune pensée déshonnête. Les peintres le représentent ordinairement un lis blanc à la main pour montrer que rien n'a jamais pu

corrompre la fleur de son intégrité. C'était pour conserver cette vertu céleste qu'il macérait son corps par un jeûne très rigoureux, par des disciplines sanglantes. Ordonné prêtre dans le couvent de Cingola, sa ferveur parut encore plus ardente qu'auparavant. A l'autel, son visage devenait rayonnant, et des larmes abondantes coulaient de ses yeux.

Le démon, effrayé de la marche rapide du jeune moine dans le chemin de la perfection, essaya de l'arrêter au moyen de diverses tentations. D'abord, il voulut le décourager, puis l'effrayer, ensuite le maltraiter et le battre cruellement. Voyant ses efforts jusque-là inutiles, il employa pour le faire sortir de sa communauté un de ses parents, supérieur d'un riche monastère d'un Ordre mitigé. Celui-ci, le voyant si exténué à la fleur de son âge, lui déclara qu'il pouvait se sauver sans tant de mortifications, qu'au reste, s'il continuait de macérer son corps, il ne manquerait pas de mourir, ou du moins de se rendre inutile à la religion ; il lui proposa de passer dans son monastère où, la règle étant plus douce et plus conforme à la faiblesse de la nature, il pourrait se sanctifier avec moins de peine. Ce langage l'alarma et il répondit qu'il n'était point entré en religion pour y vivre délicieusement et que Dieu l'ayant appelé dans l'état où il était, il vivrait et mourrait dans son Ordre. Dieu ne tarda pas de lui faire comprendre dans une vision combien il avait agréé sa généreuse persévérance.

Ses supérieurs, considérant le grand bien que faisaient dans l'Ordre les exemples de son admirable régularité, l'envoyèrent successivement dans plu-

sieurs monastères jusqu'à ce qu'enfin ils fixèrent sa demeure à Tolentino. Pendant les trente années qu'il demeura dans ce dernier couvent, son zèle pour le salut des âmes produisit les fruits les plus merveilleux. Il prêchait presque tous les jours, et les pécheurs les plus endurcis se convertissaient. On ne pouvait résister à la force et à la douceur insinuante de ses discours tant en public qu'en particulier.

Sa patience fut mise à l'épreuve par de longues et fréquentes maladies qui ne purent jamais altérer cet air doux et gracieux qui lui gagnait tous les cœurs. Cependant, un jour, étant plus fatigué que d'habitude, il crut que sa dernière heure était proche. Il se sentit tout à coup effrayé par la crainte des jugements de Dieu. Dans cette pénible circonstance, il eut recours comme toujours à la Sainte Vierge. La puissante mère de Dieu écouta sa prière ; elle le rassura contre toutes ses frayeurs, le guérit et le laissa dans une douce paix qui ne fut jamais plus altérée. La charité incomparable de notre Saint, pour les pauvres, fut souvent confirmée par plusieurs miracles. Un jour qu'il portait aux pauvres les restes du pain qu'il recueillit dans la communauté, le Père prieur, l'ayant rencontré, lui demanda ce qu'il portait sous son bras ; le saint vieillard répondit que c'étaient des fleurs. Et, en effet, les morceaux de pain qu'il destinait aux malheureux se trouvèrent changés en de très belles roses, quoique ce fût au mois de décembre. Le prieur, convaincu par ce prodige, que Dieu agréait les aumônes de Nicolas, lui permit de les continuer. Dans une autre circonstance, faisant la quête du pain pour le mo-

nastère, une femme fort nécessiteuse lui donna un pain pour aumône, l'assurant qu'il ne lui restait plus de farine que pour en faire un semblable pour toute sa famille. Le Saint, touché de la libéralité de cette femme, pria Dieu de l'en récompenser et de multiplier la farine qui lui restait. Aussitôt, la multiplication fut faite, et cette femme trouva chez elle une grande quantité d'excellente farine.

Une année avant sa mort, une étoile extraordinaire s'étant levée sur le village de Saint-Ange, où il était né, vint s'arrêter, à la vue de tout le monde, sur l'autel où il avait coutume de dire la messe et de faire ses oraisons. Depuis, elle le conduisait de l'oratoire à sa cellule, et de sa cellule à l'oratoire. Les six dernières années de sa vie, il entendit, toutes les nuits, les concerts des anges dont la mélodie lui offrait un avant-goût des joies du paradis. Enfin, il prédit à ses frères le jour de son trépas, et, le 10 septembre, il rendit sa belle âme à Dieu, à l'âge de soixante et dix ans.

On rapporte que quarante ans après la mort de notre Saint, un sacristain du couvent de Tolentino, brûlé du zèle indiscret d'enrichir son pays de quelques reliques, ouvrit la châsse où reposait le corps de saint Nicolas et en coupa les deux bras. Il en sortit aussitôt une grande quantité de sang qu'il ramassa le mieux qu'il put pour ne point être découvert, et ensuite il partit secrètement du couvent, emportant la précieuse relique. Mais quel ne fut pas son étonnement quand, après avoir marché toute la nuit, il se trouva le matin dans le monastère. Ce prodige l'obligea à confesser son larcin et

d'en demander pardon. Cet acte fut cause qu'on ferma ce précieux trésor dans un coffre-fort à trois clefs.

Réflexions pratiques.

Tous les saints ont aimé passionnément la pureté, tous ont conservé cette précieuse fleur au milieu des épines de la pénitence. Ah! ne l'oublions pas, la mortification est le sel qui empêche la corruption. Quelle erreur de flatter sa chair et ses sens et de s'imaginer que l'âme demeurera pure! Le grand Apôtre des nations ne croit pas pouvoir conserver son innocence, s'il ne châtie rudement son corps et s'il ne le réduit en servitude ; et nous, chrétiens dégénérés, nous croyons pouvoir vivre dans l'innocence sans ces secours. Un saint Nicolas, dont la vie a été si pure, ajoute tous les jours de nouvelles austérités à ses jeûnes et à son abstinence ; et nous, misérables pécheurs, nous ne craignons que la mortification. Comment pourrons-nous arriver au même terme en suivant des chemins si opposés! Nous avons cependant le même Évangile. Pourquoi notre morale n'est-elle pas conforme à celle des saints? Cessons de nous faire illusion. Si nous voulons parvenir au bonheur des saints, marchons sur leurs traces, imitons leurs exemples. Mon Dieu! accordez-nous la grâce de la mortification.

Plan de méditation.

Saint Nicolas Tolentin, comme Jésus, dont il est la parfaite image, a été : 1° innocent ; 2° pénitent ; 3° bienheureux.

SAINT CLOUD, Prêtre et Solitaire

11 septembre.

Saint Clodoald, vulgairement appelé saint Cloud, naquit en 522. Il était fils de Clodomir, roi d'Orléans et petit-fils du grand Clovis et de sainte Clotilde. Il n'avait encore que trois ans lorsque son père fut tué dans une bataille qu'il livra près de Vienne contre les Bourguignons. Clotilde, l'ayant conduit à Paris avec ses deux frères Théodebald et Gonthaire, les éleva chrétiennement et avec le plus grand soin, en attendant qu'ils fussent en âge de partager les États de leur père. Mais Childebert, roi de Paris, et Lothaire, roi de Soissons, oncles des trois princes, guidés par une ambition démesurée, formèrent l'infâme dessein de faire périr les trois légitimes héritiers, pour se partager ensuite le royaume d'Orléans. Ces oncles barbares ne tardèrent pas de tremper leurs mains coupables dans le sang des deux aînés, Théodebald et Gonthaire.

Le jeune Clodoald n'échappa à la fureur des meurtriers de ses frères que par une protection spéciale de la Providence. Appelé de Dieu à la vie religieuse, il quitta furtivement la Cour et se retira dans la solitude. Ses oncles, craignant que le jeune prince ne vînt plus tard revendiquer les droits qui lui avaient été injustement ravis, le firent soigneusement rechercher. Mais Dieu qui se joue des desseins des hommes, sut si bien le soustraire à leur cruauté, qu'il ne leur fut pas possible de le trouver. Le jeune prince, heureux des joies qu'il goûtait dans

le service de Dieu, se coupa lui-même les cheveux, cérémonie par laquelle il déclarait qu'il renonçait au monde et qu'il se consacrait à Dieu.

Depuis, il trouva diverses occasions de recouvrer le royaume de son père, mais il ne voulut point en profiter. La grâce lui avait découvert le néant des grandeurs humaines ; elle lui avait appris qu'un chrétien gagne plus à en être privé qu'à les posséder ; que le véritable roi est celui qui sait se commander à lui-même et maîtriser les passions dont les princes de la terre ne sont que très souvent les esclaves. Il remporta cette victoire sur ses penchants et s'appliqua constamment à en conserver les fruits, par la pratique de toutes les vertus du christianisme. Il n'avait d'autre plaisir que la lecture des Livres sacrés, d'autre joie que de coucher sur la dure et de mortifier son corps par des austérités continuelles.

Ayant distribué aux églises et aux pauvres les biens que ses oncles n'avaient pas pu lui ravir, il quitta sa première solitude et alla se mettre sous la conduite de saint Séverin, qui vivait en reclus près de Paris. Dirigé par un maître aussi habile, il parvint à une perfection encore plus éminente. Le jeune prince reçut de ses mains l'habit religieux. Mais le voisinage de Paris ne lui parut point compatible avec le désir d'être inconnu au monde. Il se retira en Provence, où il passa plusieurs années ; mais l'éclat de sa sainteté et des miracles qu'il opérait le trahissaient partout. Les possédés du démon, les sourds, les aveugles, les boiteux venaient le trouver dans sa cellule, et, par ses prières il obtenait leur guérison. Un jour qu'il était visité par un pauvre, dans son

humble retraite, l'homme de Dieu n'ayant ni or ni argent à lui donner, et ne voulant pas le laisser partir sans avoir soulagé sa misère, se dépouilla généreusement de son manteau et lui en fit présent. Cet acte de générosité fut si agréable à Dieu que, pour en montrer le mérite, il rendit, la nuit suivante, le manteau tout lumineux entre les mains du pauvre qui l'avait reçu. Les habitants du lieu, qui en furent témoins, comprirent qu'il y avait parmi eux un grand serviteur de Dieu. Ils vinrent le trouver avec toutes les marques d'un profond respect et le prièrent de leur donner ses instructions. Dès lors le bruit du miracle et l'éclat des vertus de l'illustre saint trahirent sa retraite et lui attirèrent bientôt un grand nombre de visiteurs. Persuadé que puisque Dieu ne lui permettait point de vivre inconnu aux hommes, il n'avait plus de raison de vivre loin de ses compatriotes, il revint de Provence à Paris, où il fut reçu avec les plus grandes démonstrations de joie. Peu de temps après, Eusèbe, alors évêque de Paris, l'ordonna prêtre sur la demande que lui en fit le peuple, et Cloud exerça quelque temps les fonctions sacrées du ministère. Il se retira depuis, au village de Nogent, qui porte aujourd'hui son nom, y bâtit une église, et y travailla utilement à la sanctification des peuples et à celle de plusieurs personnes de piété qui vinrent se placer sous sa direction. Le monastère qu'il avait bâti a été changé depuis en une église collégiale qui conserve ses reliques. Il mourut, comme il l'avait prédit, le 7 septembre 560, à l'âge de trente-huit ans.

Réflexions pratiques.

Saint Cloud, un des premiers princes français que l'Église ait honoré d'un culte public, est, dès son royal berceau, persécuté par des parents et des amis perfides qui emploient tous les moyens possibles pour le faire périr. Effrayé de tant de cruauté il quitte le monde et se retire dans la solitude. Là, il ne rencontre que de vrais amis : c'est l'oraison, la prière, la foi, l'espérance et la charité, avec tout le cortège des vertus chrétiennes; c'est la grâce sanctifiante avec toutes les faveurs de l'Esprit-Saint, c'est la paix, la liberté, la joie d'une bonne conscience. Mais les plus chers à son cœur, et ceux avec qui il converse le plus intimement sont Jésus, Marie et son ange gardien, les anges et les saints du Ciel. Il est avec eux en perpétuelle communication. Oh! les précieux amis que saint Cloud échange dans la solitude pour ceux qu'il avait rencontrés à la cour. Sont-ce là les amis que nous avons recherchés? Nous pourrons toujours les trouver et ils ne seront jamais infidèles. Mon Dieu ! délivrez-nous des faux amis et procurez-nous en de véritables.

Plan de méditation.

Saint Cloud ayant renoncé au trône est le premier fils de France qui sort de la maison royale et de la Cour avec une triple couronne, à savoir : 1° celle de la religion, en qualité de son premier solitaire; 2° celle de la pureté, en qualité de son premier vierge ; 3° celle de la gloire en qualité de son premier saint.

SAINTE EUGÉNIE, Vierge et Martyre

12 septembre.

Sainte Eugénie était fille d'un chevalier romain, nommé Philippe. Ce païen, choisi par l'empereur pour être gouverneur de l'Égypte, fut obligé de quitter Rome pour se rendre à Alexandrie, capitale de toute la province. Il emmena avec lui sa femme, ses deux fils et sa fille nommée Eugénie. Il ne négligea rien pour cultiver l'esprit d'Eugénie en qui il voyait beaucoup de maturité. Après lui avoir fait apprendre les humanités, il lui donna des maîtres pour lui enseigner la philosophie. Cette savante fille étant en état de lire, de comprendre et d'apprécier les ouvrages de l'esprit, tomba heureusement sur les Épîtres de saint Paul, dont la lecture lui ouvrit tellement les yeux, que non seulement elle conçut dans son âme le désir de se faire chrétienne, mais encore celui de garder inviolablement la chasteté dont cet Apôtre fait de si beaux éloges. Sa famille eut beau la presser de s'engager dans les liens du mariage, elle refusa constamment les partis qu'on lui qualifia comme très avantageux.

Cependant, son père ayant reçu de l'empereur un édit par lequel il était commandé aux chrétiens de sortir d'Alexandrie, il se crut obligé de le publier nonobstant l'affection qu'il leur portait. Ils se retirèrent donc dans les faubourgs, et, comme Eugénie allait souvent s'y promener, un jour qu'elle passait devant une de leurs maisons, elle entendit chanter ce verset des Psaumes : *Tous les dieux des païens ne*

sont que des démons ; mais le vrai Dieu est celui qui a fait les Cieux. Ces paroles touchèrent si vivement son cœur que, se tournant vers ses deux ennuques, Prote et Hyacinthe qui étaient chargés de l'accompagner partout, elle leur dit : « Qu'est-ce que nous venons d'entendre ? Cette sentence ne condamne-t-elle pas tout ce que nous avons jamais lu dans les livres des philosophes, et le culte que nous rendons aux idoles ? Car si tous les dieux des païens ne sont que des démons, pourquoi leur offrons-nous des sacrifices qui ne sont dus qu'au vrai Dieu ? Si vous voulez me croire, nous embrasserons la religion de ces chrétiens, afin de pouvoir chanter avec eux les louanges du Créateur du Ciel et de la terre. » Eugénie, après leur avoir fait une lecture fort touchante dans les Épîtres de saint Paul, leur dit : « Un pouvoir usurpé m'a fait votre maîtresse ; mais la sagesse me fait aujourd'hui votre sœur. Soyons donc frères désormais, allons ensemble trouver les chrétiens. » Ils allèrent tous trois habillés en patrices.

La Sainte se déguisa aussi en homme, parce que la communauté des chrétiens, où elle voulait se présenter, était un monastère de religieux : l'entrée en était interdite aux femmes. Elle se présenta sous le nom d'Eugène, avec ses deux serviteurs, Prote et Hyacinthe, à l'évêque Hélénus. Celui-ci lui dit aussitôt : « Tu as bien dit, c'est avec raison que tu te donnes le nom d'Eugène, car tu as agi avec le courage d'un homme ; que ton cœur soit toujours aussi ferme pour la foi du Christ. Mais sache que l'Esprit-Saint m'avait déjà fait connaître, et ton nom d'Eugénie, et les traits de ton visage, et la manière dont tu es

venue en ces lieux. Il ne m'a pas non plus laissé ignorer que ces deux jeunes gens sont tes serviteurs et que tu as rejeté avec mépris les trompeuses caresses du siècle pour te donner à Dieu. N'oublie pas cependant qu'un jour tu souffriras beaucoup pour la chasteté, mais celui à qui tu t'es donnée ne t'abandonnera pas. » Hélénus, se tournant ensuite vers Prote et Hyacinthe, les loua d'avoir suivi les impulsions de la grâce ; il leur prédit qu'ils arriveraient ensemble à la gloire qu'ils ambitionnaient. Hélénus ordonna à Eugénie de garder ses habits d'homme, et de rester tous trois avec lui jusqu'à ce qu'ils eussent été sanctifiés par le baptême et admis dans le monastère.

Eugénie fit dans cette maison des progrès si extraordinaires dans les saintes lettres et dans la vertu, qu'elle devint l'admiration de tous les religieux. Trois ans après, le supérieur étant mort, Eugénie, qu'on appelait toujours frère Eugène, fut élu à l'unanimité pour le remplacer. Elle s'acquitta parfaitement de sa charge, et Dieu, content d'elle, manifesta ses mérites en lui donnant le pouvoir de faire des miracles. En effet, elle chassait les démons des corps des possédés, elle rendait la vue aux aveugles, et elle obtenait par ses prières la santé aux malades qui avaient recours à elle.

Le bruit de ces merveilles qui se répandit de tous côtés, excita une dame d'Alexandrie, nommée Mélanthie, à la venir trouver pour être délivrée d'une maladie qui la tourmentait depuis près d'un an. L'infortunée obtint la guérison qu'elle sollicitait ; et, pour en témoigner sa reconnaissance, elle envoya

des présents considérables au monastère; mais Eugénie les refusa absolument, et pria Mélanthie de les distribuer aux pauvres. Cette femme, charmée de cette générosité, alla remercier sa bienfaitrice, et prit tant de plaisir à sa conversation, qu'elle la visitait le plus souvent possible. Le démon se servit de cette femme pour essayer de perdre Eugénie, dont la vertu était si merveilleuse. Il alluma dans le cœur de Mélanthie un amour violent et désordonné pour l'abbé Eugène.

Cette malheureuse, pour le prendre dans ses pièges, feignit d'être malade et le fit prier de venir chez elle. En le voyant, le feu impur s'alluma plus violemment que jamais, et ne le pouvant cacher plus longtemps, elle lui découvrit son infâme dessein. Eugénie eut beau lui montrer l'énormité du crime, ses exhortations les plus touchantes furent impuissantes à éteindre ces flammes impures. — Mélanthie, au désespoir de voir ainsi son amour méprisé, voulut se venger par une infâme calomnie. Elle se mit à crier de toutes ses forces, avec une frayeur affectée, que l'abbé Eugène avait voulu la déshonorer. Non contente de ce scandale, elle porta ses plaintes au gouverneur de la province, qui était le père d'Eugénie. Celui-ci fit aussitôt comparaître le prétendu coupable à son tribunal. L'infâme calomniatrice, pour justifier son mensonge, eut recours à de faux témoins.

Ses domestiques qu'elle corrompit avec de l'argent et de belles promesses, soutinrent effrontément devant le juge que le religieux était coupable.

Eugénie eût souffert volontiers cette injustice ;

mais voyant qu'il y allait de la gloire de Dieu et de l'intérêt de l'état monastique de faire connaître publiquement son innocence, elle se crut obligée de faire triompher la vérité. Après avoir fait promettre avec serment au juge de ne faire aucun mal à Mélanthie pour son imposture, elle lui dit tout haut : « Je suis votre fille Eugénie. Le désir de me sauver m'a portée à renoncer à toutes les grandeurs de la terre et m'a fait embrasser la religion chrétienne et m'a conduite dans une maison de serviteurs de Dieu. » A ces mots, Mélanthie fut couverte de confusion et toute l'assistance profondément touchée. — Le juge, ému jusqu'aux larmes, pressa dans ses bras l'enfant qu'il avait perdue et qu'il venait de retrouver. Quelques jours après, cet heureux père devint chrétien avec toute sa famille, et le martyre ne tarda pas à devenir la récompense de sa confession. Eugénie retourna à Rome avec ses parents, accompagnés de Prote et de Hyacinthe.

Comme les chrétiens s'assemblaient dans leur maison pour participer aux saints mystères, ils furent dénoncés. Prote et Hyacinthe eurent la tête tranchée, et le martyre d'Eugénie eut lieu le 25 décembre suivant.

Réflexions pratiques.

Quel admirable dévouement nous rencontrons dans sainte Eugénie ! Quelle fidèle correspondance à la grâce ! Quelle docilité à se rendre à l'appel de Dieu ! Cette grande héroïne, élevée dans le paganisme et la licence des passions, n'a pas plus tôt entendu dire que les dieux des païens ne sont que des

démons, et que le vrai Dieu est celui qui a fait les Cieux, qu'elle quitte ses idoles, s'arrache à la tendresse de ses parents et abandonne ses richesses et tout ce que le monde lui promet de plus flatteur.

Quelle générosité dans cette nouvelle convertie!

Et nous qui connaissons Dieu depuis si longtemps, ne sommes-nous pas idolâtres des biens de ce monde, et ne préférons-nous pas les richesses de la terre à celles du Ciel? Ne donnons-nous pas tout à qui nous ne devons rien? Ne quittons-nous pas Dieu pour aller au monde et à ses caprices, aux passions et à leurs folies, au démon et à ses œuvres de ténèbres? Que nos sentiments sont différents de ceux de sainte Eugénie! Et cependant, comme elle, nous venons de Dieu, nous devons retourner à Dieu. C'est à lui que nous devous tout ce que nous sommes. Est-ce pour lui que nous travaillons?

Plan de méditation.

I. Nous devons nous donner à Dieu: 1° il le veut; 2° il le mérite; c'est notre intérêt.

II. L'avons-nous fait?

III Que ferons-nous à l'avenir?

SAINTE CATHERINE DE GÊNES, Vierge

13 *septembre.*

Sainte Catherine de Gênes vint au monde vers la fin du quinzième siècle. Elle sortait de l'une des plus riches familles de la Ligurie, si féconde en grands

hommes et en héros. Sa raison commençait à peine à se développer, qu'elle paraissait déjà un enfant de bénédiction. Elle fut, par une grâce spéciale, préservée de ces petits défauts auxquels l'enfance est sujette. Dès l'âge de douze ans, quoique sa complexion fût fort délicate, elle pratiqua des mortifications très rudes et très austères. Elle ne couchait que sur la paille et n'avait pour chevet qu'un morceau de bois. A cette époque elle reçut de Dieu des grâces extraordinaires, et entre autres le don d'une oraison sublime. Elle ressentit les feux du pur amour, qui devait plus tard embraser son cœur et le consumer tout entier. Pour se livrer à cet attrait elle voulut embrasser l'état religieux et se consacrer entièrement au Seigneur. Elle fut détournée de ce dessein par les supérieurs du couvent qui la jugèrent trop jeune et trop délicate pour supporter les rigueurs de la règle, et par ses parents qui refusèrent leur consentement. Trois ans après on lui fit épouser un seigneur de Gênes, nommé Julien Adorno. Jamais mariage ne fut plus mal assorti. Julien traitait Catherine comme une étrangère, ou plutôt comme une esclave, sans lui laisser prendre aucune connaissance des affaires domestiques. Cet homme, dévoré d'ambition et d'orgueil, vivement passionné pour les plaisirs et les pompes du monde, ne tarda pas de dissiper en débauches son bien et celui de son épouse. Qui pourrait dire les noirs chagrins et les mille contradictions qu'elle eut à essuyer de la part de ce jeune libertin pendant les dix ans qu'ils passèrent ensemble. Catherine chercha quelques consolations dans le monde. Mais Dieu qui veillait sur cette âme

privilégiée, répandit une amertume salutaire sur tous les plaisirs qu'elle poursuivait. Bientôt même elle tomba dans une mélancolie sombre et dans une espèce de désespoir. Sa sœur religieuse, ayant appris son état, vint à son secours. Elle lui proposa de se confesser au directeur de la communauté, l'assurant qu'il apporterait quelques remèdes à ses maux. Elle le fit, et s'en trouva très bien. Elle changea complètement le 22 mars, et ce même jour elle éprouva un désir insatiable de la sainte communion. Elle demanda donc et obtint la permissiou de communier tous les jours. Notre-Seigneur, redoublant ses faveurs à son égard, voulut que, dans l'Avent et le Carême, elle ne vécût que de la sainte communion. En effet, pendant vingt-trois ans, il lui fut impossible, depuis la Saint-Martin jusqu'à Noël, depuis le Quinquagésime jusques à Pâques, de rien retenir dans son estomac que cette nourriture céleste.

Pendant tout le temps de son mariage, Catherine n'avait cessé de prier pour son époux. Elle eut enfin le bonheur de le convertir. Adorno, revenu de ses égarements, fit pénitence, entra dans le Tiers-Ordre de Saint-François, et mourut dans de grands sentiments de repentir. Débarrassée des liens qui la retenaient dans le monde, la Sainte résolut de ne plus vivre que pour le Ciel et pour Dieu ; mais elle délibéra quelque temps sur la manière dont elle exécuterait son dessein. Elle se décida enfin pour la réunion de la vie active à la vie contemplative. Elle s'attacha au grand hôpital de Gênes, où elle servit plusieurs années les malades avec une charité et une tendresse incroyables. Sa charité n'était point renfermée dans

l'enceinte de l'hôpital, elle s'étendait à tous les pauvres malades de la ville ; dès qu'elle les connaissait, elle leur faisait parvenir tous les secours dont ils avaient besoin. Son amour pour eux éclata surtout pendant la peste qui fit à Gênes de terribles ravages, dans les années 1497 et 1501.

Ses austérités avaient quelque chose d'effrayant. Elle passa plusieurs fois quarante jours sans prendre d'autre aliment que l'Eucharistie. Journellement elle faisait six heures d'oraison mentale, dans une posture très humiliée. Réfléchissant sur ces paroles de Jésus-Christ : *Celui-là m'aime, qui garde mes commandements*, elle s'écriait : « O amour, si les autres sont attachés à vous par une chaîne, je m'y rattacherai, moi, par dix ! Tout ce que vous commandez conduit à la paix et à la douce union de l'amour. Mais cette vérité n'est réellement comprise que par ceux auxquels l'expérience en a donné le sentiment. » Elle gémissait sur l'insensibilité des hommes pour Dieu, et ne pouvait s'imaginer qu'il fût possible d'aimer autre chose que Jésus-Christ, surtout en considérant cette immense charité qui l'avait porté à se faire homme et à souffrir une mort aussi cruelle qu'ignominieuse pour le salut du monde.

Un jour, en embrassant des malades infectés de la peste et de toutes sortes de maladies contagieuses, elle contracta un mal dont elle faillit mourir ; mais Dieu la guérit miraculeusement. Neuf ans avant son décès, elle tomba dans une autre maladie qui lui dura jusqu'au dernier soupir. Aucun médecin ne put découvrir le caractère de cette maladie. C'était le feu divin qui consumait Catherine. Sa devise au

sein de ses peines était cette parole de l'Oraison dominicale : « Que votre volonté soit faite sur la terre comme dans le Ciel. » Elle mourut, le 14 septembre 1510, à la soixante-deuxième année de son âge, après une maladie longue et douloureuse. On lit dans l'auteur de sa vie, que sa sainteté fut attestée par plusieurs miracles. Dix-huit mois après sa mort, on leva de terre son corps qui n'avait encore aucune marque de corruption. Elle fut canonisée par le pape Clément XII.

Réflexions pratiques.

Ce qui frappe le plus dans la belle vie de sainte Catherine de Gênes, c'est la force et l'énergie de caractère qu'elle a déployées dans toutes les phases de son existence. Avant son mariage, elle a été un ange de vertu qui n'a cessé de pratiquer l'humilité, la chasteté, l'obéissance et la mortification la plus héroïque. En vain le monde a fait luire à ses yeux l'éclat de sa naissance et la perspective d'un brillant avenir, elle a toujours résisté courageusement à tous ses appas séducteurs ; attachée à Dieu, elle n'a vécu que pour lui seul.

Pendant les dix années de son mariage, elle n'a cessé de se montrer la femme véritablement forte. Les contradictions et les chagrins domestiques dont elle a été journellement abreuvée, n'ont jamais pu ébranler sa constance dans la vertu. — Durant son veuvage, elle a légué au monde l'exemple du plus héroïque dévouement. Quelle vie admirable d'abnégation et de charité ! Oh ! si la fille et la femme chrétiennes déployaient à tous les âges de la vie cette

force d'âme, cette énergie de caractère dans notre siècle de mollesse et d'affaiblissement moral, que la société serait vite régénérée! Demandons à Dieu la fermeté et la constance dans le bien et nous ne courberons jamais le front sous la tyrannie du respect humain.

Plan de méditation.

Sainte Catherine de Gênes a été une des plus illustres saintes : 1° par ses vertus ; 2° par ses œuvres ; 3° par ses écrits.

EXALTATION DE LA SAINTE CROIX

14 septembre.

L'Église romaine célèbre deux fêtes en l'honneur de la sainte croix : la première, sous le nom de l'*Invention*, ou de la découverte de la croix, se solennise le 3 mai ; et la seconde, le 14 septembre, sous le nom d'*Exaltation*.

Chosroës, roi des Perses, s'étant emparé de l'Égypte et de toute l'Afrique romaine, prit Jérusalem où il fit périr des milliers de chrétiens, et transporta dans son royaume le plus précieux trésor qu'eussent les fidèles dans l'Orient, c'est-à-dire la relique de la vraie croix que sainte Hélène avait placée sur la montagne du Calvaire. — Chosroës néanmoins témoigna beaucoup de respect à ce bois sacré et il n'osa pas même le regarder à découvert, ni permettre qu'il fût tiré de l'étui où sainte Hélène

l'avait renfermé et cacheté. Les Perses furent également frappés d'une terreur religieuse pour cette relique ; ils la conservèrent précieusement, disant que le Dieu des chrétiens était arrivé en leur pays et qu'il fallait prendre garde de l'irriter.

Héraclius, arrivé à l'empire, proposa deux fois la paix à Chosroës, à telles conditions qu'il plairait de lui imposer. « Que votre prince renonce d'abord à son Christ, répondit orgueilleusement le roi des Perses aux ambassadeurs, qu'il adore comme moi le Soleil, après cela nous pourrons parler de paix. » Cette insolence fit horreur à tous les chrétiens. L'empereur, animé d'une sainte indignation, déclara à tous ses officiers qu'il était prêt à verser la dernière goutte de son sang pour venger cette impiété sacrilège. Le clergé, les maisons religieuses, tous les chrétiens donnèrent largement de leurs biens à l'empereur pour soutenir cette guerre sainte. Une armée organisée rapidement lui permit de résister à l'ennemi. Après avoir imploré le secours du Ciel et la puissante protection de la très Sainte Vierge, il entra dans la Perse et défit trois fois Chosroës qui prit honteusement la fuite. Le malheureux vaincu, au lieu de songer à faire la paix, s'associa au trône son second fils, Médarsès. Mais, Siroës, son fils aîné, furieux de se voir privé du trône, trama la mort de son père et de son frère. Les ayant atteints dans leur fuite, il exécuta ses desseins criminels. Chosroës fut jeté en prison, où il mourut misérablement de faim et de mauvais traitements, après avoir vu égorger, sous ses yeux, Médarsès et tous ses autres enfants.

Siroës, se voyant seul héritier du trône de Perse,

demanda la paix à Héraclius. Ce prince la lui accorda volontiers, moyennant certaines conditions, dont la première fut la restitution de la croix du Seigneur, et la seconde la mise en liberté de tous les esclaves chrétiens.

La vraie croix fut donc recouvrée quatorze ans après qu'elle était tombée au pouvoir des Perses. L'empereur se rendit d'abord avec la sainte relique à Constantinople. Tout le peuple sortit au-devant avec des flambeaux et des rameaux d'olivier, chantant des psaumes et des cantiques. Au printemps de l'année suivante, Héraclius s'embarqua dans le dessein de replacer lui-même le précieux trésor qu'il avait conquis. Étant arrivé à Jérusalem, il prit la croix sur ses épaules pour la porter à l'église du Calvaire où Jésus-Christ l'avait lui-même portée. Un éclatant miracle vint alors consacrer cet heureux événement. Pendant que l'empereur s'avançait au milieu du religieux silence des spectateurs, il se sentit arrêté tout à coup et dans l'impossibilité d'aller plus loin. Il en témoigna sa surprise au patriarche Zacharie qui marchait à ses côté. « Prince, lui répondit le pontife, vous portez vos ornements impériaux et Jésus-Christ était pauvrement vêtu, quand il parcourait les rues de cette ville, avant de consommer son sacrifice. Il était couronné d'épines, et votre tête est ceinte d'un riche diadème... Vous êtes chaussé et il marchait nu-pieds. » Héraclius, touché de ces paroles dont il reconnut la vérité, se dépouilla aussitôt de ses magnifiques ornements, déposa sa couronne et quitta sa chaussure ; après quoi il acheva facilement le reste du chemin. Il re-

plaça la croix au lieu où les Perses l'avaient trouvée quatorze ans auparavant.

Pour rendre ce triomphe plus mémorable encore et exalter davantage la gloire de la croix, des miracles vinrent attester la vertu du bois sacré : un mort fut ressuscité, quatre paralytiques furent guéris, dix lépreux purifiés, quinze aveugles illuminés, quantité de possédés délivrés et une infinité de malades remis en parfaite santé. C'est cet événement mémorable qui fait l'objet principal de la fête de l'Exaltation de la sainte croix.

Réflexions pratiques.

La sainte croix dont l'Église célèbre en ce jour l'*exaltation* est la même que les Pères et les docteurs ont glorifiée dans leurs savants écrits. Quelle place occupe-t-elle dans notre esprit? Quel rang prend-elle dans nos affections? Les saints n'acceptaient pas seulement les croix qu'il plaisait à Dieu de leur donner, mais ils le priaient instamment de leur en envoyer de nombreuses afin d'avoir plus de ressemblance avec le divin Crucifié. — Saint Paul mettait toute sa gloire à souffrir pour Jésus-Christ ; il faisait consister tout son bonheur dans l'abnégation. La vue de l'autel sanglant sur lequel l'Homme-Dieu a expié nos iniquités et a scellé de son sang l'alliance de notre charité avec son Père, embrasait tellement son cœur d'amour pour Dieu et pour le prochain qu'il lui faisait dire : « A Dieu ne plaise que je me glorifie en autre chose qu'en la croix de Notre-Seigneur Jésus-Christ, par qui le monde est mort et

crucifié pour moi, comme je suis mort et crucifié pour le monde. »

Sont-ce là nos sentiments? Que notre amour pour la croix est faible ! Au lieu de la fixer avec plaisir, nous détournons les yeux pour ne point la voir; au lieu de lui ouvrir notre cœur, nous le lui fermons ; au lieu de la désirer nous la repoussons. N'est-ce pas ce que confirme notre aversion constante pour les contradictions, les souffrances, les maladies, les humiliations, les revers et les épreuves? — Mon Dieu! puisque celui qui ne porte pas sa croix n'est pas digne de vous, je veux, dès aujourd'hui, porter généreusement toutes celles qu'il vous plaira de m'envoyer. Accordez-m'en la grâce.

Plan de méditation.

I. Comment Dieu a glorifié la croix. Il en a fait : 1° l'autel de son sacrifice ; 2° le trône de son amour; 3° son lit de justice; 4° la chaire de son enseignement ; 5° le siège de sa royauté ; 6° le trophée de sa gloire.

II. Comment nous devons la glorifier nous-mêmes: 1° par un culte de respect ; 2° de reconnaissance 3° de confiance ; 4° d'amour.

SAINT JULIEN ET SAINT FÉRÉOL, Martyrs

15 septembre.

Saint Julien naquit dans la ville de Vienne en Dauphiné, alors métropole d'une des dix-sept pro-

vinces de l'empire, dans les Gaules. Sa famille était noble et riche; elle tenait un des premiers rangs dans la cité, et tout porte à croire qu'elle était déjà convertie au christianisme quand il vint au monde. Julien s'était consacré à la carrière des armes; il occupait dans la milice romaine un grade élevé et conforme à sa naissance et à sa fortune. Il servait sous les ordres de Féréol qui servait lui-même, en qualité de tribun, dans les armées de l'empire à Vienne. Les liens de l'amitié la plus vive et la plus intime unissaient ces deux officiers. Tous les deux étaient sincèrement attachés à la religion de Jésus-Christ, avec cette différence cependant, que Julien faisait profession publique de sa foi, et que Féréol, retenu par les exigences de sa position officielle, y mettait plus de circonspection, se bornant à cultiver sa religion et à la pratiquer en secret.

Cependant quelques années de tolérance et de paix laissées aux chrétiens, par les empereurs, commençaient à faire espérer que le temps des persécutions était enfin passé. La hache des bourreaux se reposait; les bûchers ne s'allumaient plus pour des hécatombes humaines, et l'arène des cirques et des amphithéâtres ne ruisselait point du sang des martyrs... Fausses espérances! voici que tout à coup l'intolérance païenne se réveille plus atroce et plus implacable que jamais. Des édits de proscription contre l'Église, arrachés à l'indifférence de Dioclétien par le fanatisme, sont publiés dans tout l'empire. Il ne reste aux chrétiens d'autre alternative que celle du martyre ou de l'apostasie. Le choix de Julien était arrêté d'avance; et quand il vit poindre

l'orage, il ne songea plus qu'à se rendre digne de la palme céleste, qui avait déjà couronné saint Maurice et ses glorieux compagnons d'armes. Toutefois, comme le proconsul Crispinus, délégué de la puissance impériale, était un grand ennemi des chrétiens, et par conséquent, un des plus terribles agents de la persécution, Féréol pria avec instance Julien, dont le zèle pour la religion était très connu, de se tenir éloigné de Vienne, jusqu'à ce que la tempête fût au moins un peu calmée. Le Saint à qui ce conseil de prudence souriait peu, céda enfin et consentit à fuir. Arrivé à Brioude, il se retira dans un hameau où il trouva, chez une pauvre vieille femme, l'hospitalité bienveillante et sûre qu'il demandait.

Le proconsul, promptement informé de la disparition de Julien, mit ses cavaliers à sa poursuite et leur donna ordre de tuer le fugitif partout où ils le rencontreraient, et de lui rapporter sa tête. La retraite de celui qu'ils cherchaient leur fut bientôt connue. Ils vinrent frapper à la porte de l'hôtesse du proscrit et sommèrent cette femme, avec menace, de leur livrer l'homme qu'elle cachait dans sa maison. Pour ne point exposer sa bienfaitrice à proférer un mensonge, et à recevoir de mauvais traitements, Julien se présente aux émissaires et leur dit : « C'est bien moi qui suis ce chrétien que vous cherchez. Je » connais les ordres que vous avez reçus; voici ma tête, frappez! » Les bourreaux, stupéfaits et comme atterrés par tant de courage et de résolution, semblaient hésiter sur ce qu'ils devaient faire, mais Julien, qu'une sublime impatience poussait au martyre, les excite et les provoque en quelque sorte :

« Qu'attendez-vous? leur dit-il. Ne voyez-vous pas » qu'il me tarde de sortir de ce monde, et que j'ai » soif de la présence de Jésus-Christ? N'est-ce pas » ma tête que vous demandez? Eh bien, voici que je » vous l'apporte, et vous hésitez! Ah! frappez, et » d'un même coup vous accomplirez votre mission et » vous comblerez tous mes vœux! » A ces mots, le plus audacieux des cavaliers lève son glaive, le brandit avec fureur, et la tête du chrétien tombe sous le tranchant du fer.

Les miracles ne manquèrent pas de glorifier le généreux martyr. Féréol, comme nous l'avons déjà dit, commandait une légion à Vienne, en qualité de tribun. Ce fait suffit pour établir qu'il était d'extraction patricienne. Nous ne doutons pas qu'il appartînt à la famille des Féréol, illustre et puissante dans les Gaules; famille qui a donné des préfets du prétoire à l'empire, des évêques à l'Église. Notre Saint professait le christianisme sans ostentation, mais sa réserve n'était point de la tiédeur, et quand les jours d'épreuve furent arrivés, quand il fut mis en demeure de confesser hautement sa foi et de rendre témoignage à Jésus-Christ, il ne recula point devant la menace du martyre. Lorsque les émissaires qui avaient décapité saint Julien en Auvergne, eurent rapporté sa tête à Vienne, Féréol retira cette relique sacrée des mains des bourreaux au prix de l'or. Il se dénonça ainsi lui-même au proconsul. Crispinus le fit comparaître devant son tribunal et voulut le contraindre à brûler de l'encens aux idoles. « Vous êtes officier des empereurs, lui dit-il, et vous recevez d'eux votre salaire, à ce double titre vous devez aux

autres l'exemple de l'obéissance et du respect. » Féréol répondit avec autant de modération que de fermeté : « Je sais ce que je dois de respect et d'obéissance à la majesté des empereurs; aussi n'ai-je jamais désobéi à ce qui m'a été légitimement ordonné au nom de l'autorité impériale. Mais je ne saurais mettre cette autorité au-dessus de celle de Dieu, et mon obéissance ne peut pas aller jusqu'à violer les lois de ma religion. Est-ce l'honneur et le profit de ma charge que vous me reprochez? Je vous les abandonne volontiers ; je ne vous demande que la vie et la liberté; afin de pouvoir honorer Dieu selon ma conscience et selon mon cœur. Que si c'est encore trop vous demander, eh bien! ôtez-moi la vie et la liberté; mais vous ne m'ôterez pas ma foi; car je suis disposé à tout souffrir plutôt que d'y renoncer. »

Une réponse si noble et si calme ne fit qu'irriter davantage la fureur du proconsul. Féréol fut chargé de chaînes, outrageusement frappé et jeté dans les cachots. Le troisième jour de son emprisonnement le martyr se trouva miraculeusement débarrassé de ses fers; et comme il vit les gardes endormis et la prison ouverte, il s'enfuit et sortit de la ville par la porte qui mène à Lyon. Il passa le Rhône à la nage et gagna la rivière de Gérès, qui tombe dans ce fleuve à deux lieues de Vienne. Mais ceux qu'on avait chargés de le poursuivre l'ayant repris, lui lièrent les mains derrière le dos et l'emmenèrent avec eux. Ils ne le conduisirent cependant point jusqu'à Vienne. Un accès de fureur les saisissant tout à coup, ils lui coupèrent la tête sur les bords du Rhône. C'était en l'an 304. Les chrétiens de la ville enseve-

lirent le corps du saint martyr avec beaucoup de respect et ils éprouvèrent plusieurs fois sensiblement les effets de sa protection auprès de Dieu.

Réflexions pratiques.

Le courage et la grandeur d'âme de saint Julien et de saint Féréol, en présence des tyrans et en face de la mort, contraste merveilleusement avec la lâcheté d'un grand nombre de chrétiens de nos jours qui n'osent manifester publiquement leur foi. Quand on met ces deux officiers de la milice romaine en demeure de choisir entre l'apostasie et la mort, que répondent-ils? Nous sommes chrétiens, les chrétiens meurent, mais ils ne trahissent jamais leur foi. Quel courage! En avons-nous un pareil?

Aujourd'hui, pour nous faire apostasier, que faut-il? l'appareil des supplices? La vue des chevalets? Un glaive? Une épée tranchante? Non, un geste, un coup d'œil, une parole suffisent. Que faut-il? La crainte de la mort? Non, mais la crainte d'un qu'en dira-t-on, d'une fade plaisanterie. Et devant de pareilles armes on rougit, on pâlit et on cesse d'être chrétien. Quelle lâcheté! Quel manque de foi! Ce crime ne serait-il point le nôtre!...

Plan de méditation.

I. Le courage de Julien et de Féréol les porte à défendre leur religion et à mourir pour elle.

II. La religion règle leur courage en les rendant justes, saints et utiles.

SAINT CORNEILLE, Pape et Martyr, et SAINT CYPRIEN, Évêque et Martyr

16 *septembre.*

Saint Corneille, Romain de nation, était un homme d'une conduite irréprochable, d'une pureté virginale, d'une humilité profonde, d'une douceur et d'une modestie remarquables. Après avoir passé par toutes les fonctions ecclésiastiques, où son zèle et sa prudence s'étaient fait admirer de tous les fidèles, il fut élevé sur la chaire de saint Pierre, vacante depuis un an et quelques mois. Il succéda au pape Fabien, martyrisé sous l'empire de Dèce, le 20 janvier 250. A peine monté sur le trône pontifical, il eut à combattre un schisme déplorable. Le prêtre Novatien, ambitieux, secondé par un évêque d'Afrique, Novat, donna à l'Église le scandale inouï d'un antipape. La philosophie et l'éloquence par lesquelles il s'était acquis une grande réputation, l'avaient tellement enflé, qu'il éclata en plaintes et en murmures sur l'élection de Corneille, comme si on lui avait fait injure de ne pas le choisir lui-même pour le souverain pontificat. D'accord avec Novat, il sema parmi les fidèles les plus atroces calomnies contre le souverain pontife, pour le décrier et le rendre odieux. Les deux chefs d'insurrection firent une propagande si active qu'ils surprirent un certain nombre de fidèles et même d'évêques. Trois prélats d'Italie, violentés ou trompés, imposèrent les mains à Novatien et l'ordonnèrent évêque. Le nouveau pontife écrivit à plusieurs évêques pour tâcher de les surprendre et de les ga-

gner à sa communion. Ses lettres n'étaient que des invectives contre Corneille, mêlées d'une doctrine perverse et hérétique. Il se plaignait entre autres choses, que le saint pape recevait trop facilement à la communion ceux qui avaient sacrifié aux idoles, et soutenait qu'on ne devait pas absoudre, même à la mort, ceux qui étaient tombés pendant la persécution. Saint Corneille qui brillait sur le trône de Pierre, avec toutes les vertus d'un véritable apôtre, employa, mais en vain, tous les moyens possibles, pour ramener ces deux hérésiarques à l'unité et à la pénitence. Les voies de la douceur ne réussirent pas mieux que celles de la menace ; il assembla alors un concile, où les deux chefs de la révolte furent cités et condamnés. Après ce triomphe, la persécution, qui s'était un peu ralentie sur la fin du règne de Dèce et au commencement de celui de Gallus, se ralluma avec plus de fureur que jamais. Voici à quelle occasion. Une peste affreuse ayant exercé ses ravages dans l'empire, le nouvel empereur crut ses dieux irrités de la paix accordée à l'Église et il s'imagina de les apaiser en répandant le sang des chrétiens. Il renouvela donc les édits violents portés par ses prédécesseurs. Corneille fut le premier arrêté dans la ville de Rome. Son courage à confesser la foi le fit exiler à Cemtuncelles, aujourd'hui Civitta-Vecchia. Ramené plus tard à Rome, il y fut martyrisé, le 14 septembre de l'an 252.

Le même jour, l'Église célèbre la fête de saint Cyprien. Il naquit à Carthage, capitale de l'Afrique, d'une famille sénatoriale fort illustre. Dieu le dota de beaucoup de talent et de science. Il fut élevé avec

beaucoup de soin dans tous les arts libéraux et fit des progrès si extraordinaires dans les belles-lettres qu'il enseigna la rhétorique, avec des applaudissements universels, à Carthage. N'étant pas chrétien, il plongea misérablement sa jeunesse dans les dérèglements de l'orgueil et même d'une vie licencieuse; mais ayant connu le prêtre Cécilius, il se lia d'amitié avec lui et apprit de ce vertueux ecclésiastique la science du salut. Dieu toucha ce cœur généreux par les instructions de son ami sur l'excellence de la religion chrétienne et la sainteté de la morale évangélique. Cyprien résolut de se convertir et de se donner entièrement à Dieu. Après son baptême, le fervent néophyte distribua ses grands biens aux pauvres, puis il se retira dans une profonde solitude pour y vaquer à l'étude des saintes lettres; il devint en peu d'années un des plus savants docteurs de son siècle; il fut élevé à la prêtrise, et un an après, en 248, choisi malgré lui, par le vœu du clergé et du Pape, comme évêque de Carthage.

Le choix d'un si grand homme pour gouverner l'Église de Carthage, dans un temps où l'on attendait à tout moment une nouvelle persécution, inspira un merveilleux courage aux chrétiens; ils étaient persuadés que, par ses paroles et par ses exemples, il les fortifierait contre la malice de leurs ennemis. Ils ne se trompèrent point, car Cyprien, non seulement remplit tous les devoirs d'un digne et saint évêque, mais il brilla par l'éclat des plus éminentes vertus. Il se montra constamment le père de son peuple, le bon pasteur de son troupeau, le modèle des autres prélats et l'admiration des impies

et des idolâtres. Il sut allier, dans les fonctions de sa charge, la douceur à la fermeté, et la patience au courage. Sur ces entrefaites l'empereur Dèce publia les édits les plus sévères contre les chrétiens. Les païens de Carthage se déchaînèrent avec fureur contre l'ennemi mortel de leurs dieux, contre celui qui avait renié leur culte pour celui du Crucifié : Cyprien aux lions, criaient-ils de toutes parts. Le saint évêque aurait bien voulu verser son sang pour Jésus-Christ, mais on lui fit comprendre les nombreux dangers qu'aurait à courir son troupeau sans pasteur. Cette considération l'obligea à se cacher durant la persécution. Toutefois, il ne cessa de pourvoir à ses besoins par ses écrits, par ses lettres, par la présence multipliée sur tous les points de prêtres zélés et fidèles, et par ses prières ferventes. Il eut la douleur de voir, pendant son absence de quinze mois, un schisme tenté dans son Église par Novat, schisme qui lui causa bien des inquiétudes. Mais il fut surtout profondément affligé, en apprenant que la crainte des tourments avait porté un grand nombre de chrétiens à trahir leur foi. Sur ces différents objets et sur la conduite à tenir à l'égard des schismatiques et des apostats, il s'entendit toujours avec l'Église romaine qu'il appelait la principale des Église et l'origine de l'unité sacerdotale.

L'empereur Dèce et son fils ayant péri, les fidèles respirèrent quelque temps, et saint Cyprien retourna à Carthage. Il y donna de sublimes exemples de piété, de zèle, de charité et de toutes les vertus. Sa charité se signala surtout durant la peste qui vint affliger sa ville épiscopale. Entraînés par l'éloquence

de ses discours, les chrétiens de Carthage s'empressèrent de suivre les leçons et l'exemple de leur pasteur, et d'assister non seulement leurs frères, mais encore leurs ennemis et leurs persécuteurs. Les riches donnèrent des sommes considérables et les pauvres offrirent leur travail.

La persécution contre les fidèles s'étant renouvelée sous le règne de Valérien, Cyprien fut saisi et entraîné devant le proconsul Paternus, le 20 août 257. « Quel est votre nom et votre qualité ? lui demanda le magistrat. — Je suis chrétien et évêque, répondit Cyprien. Je ne reconnais qu'un seul Dieu qui a fait le ciel et la terre et tout ce qu'ils renferment. C'est ce Dieu que nous adorons nous autres chrétiens, et que nous prions chaque jour, pour nous-mêmes, pour tous les hommes, et en particulier pour la prospérité des empereurs. » Comme le prélat persista dans cette déclaration, il l'exila à Curube, où il demeura près d'un an. Il en fut rappelé par le proconsul Galère Maxime qui, l'ayant fait comparaître à son tribunal, lui dit : « Cyprien, es-tu chrétien? — Je le suis. — N'est-ce pas toi qui es l'évêque et le père de ces hommes sacrilèges qu'on nomme chrétiens? — C'est moi. — Obéis aux ordres des empereurs ou bien meurs par le glaive des bourreaux. — Je veux bien mourir, mais je ne veux pas obéir à vos ordres. » Aussitôt le gouverneur s'écria : « J'ordonne que Cyprien meure par le glaive. — Dieu soit béni, répondit le martyr. » Quand il fut arrivé au lieu de son supplice, il fit des largesses à son bourreau, se mit à genoux et pria. Sa tête tomba sous la hache, le 14 septembre 258.

Réflexions pratiques.

Ce qui fait un mal incalculable à la religion du Sauveur, ce n'est plus le glaive des tyrans et des bourreaux, car le sang des martyrs est une source féconde de nouveaux chrétiens ; c'est la corruption des mœurs et le libertinage ; c'est l'esprit du monde qui multiplie les désastres dans l'Église en semant partout l'indifférence et l'impiété. Que de victimes immolées chaque jour ! Que d'âmes égarées. Ne serions-nous pas du nombre de ces infortunés. Malheur aux peuples qui sont exposés à ces sortes de persécutions infernales ! Mais heureux les chrétiens qui, dans ces temps difficiles, ont à leur tête des pasteurs intrépides comme saint Corneille et saint Cyprien qui savent mourir pour défendre les brebis de la fureur des loups dévorants. Qui pourrait dire tout ce que ces illustres pontifes ont déployé de zèle et de fermeté pour préserver les fidèles de la contagion du mal! Tant et de si glorieux travaux méritaient le Ciel et la palme des héros. — Perdons tout, séparons-nous de tout ce que nous avons de plus cher ici-bas, si c'est nécessaire, mais fuyons le vice, évitons le libertinage. Ecoutons les enseignements de l'Église et prenons ses doctrines pour règle de notre conduite.

Plan de méditation.

I. L'élection de ses deux saints pontifes fut l'ouvrage seul de la religion.

II. Leur conduite dans leur élévation fut un triomphe pour la religion.

IMPRESSION DES STIGMATES DE SAINT FRANÇOIS

17 septembre.

Parmi les saints que Dieu a honorés de faveurs singulières et de grâces privilégiées, le grand François d'Assise occupe incontestablement un des premiers rangs. Sa vie est un tissu de faits merveilleux qui attestent autant la miséricorde du Seigneur que la haute sainteté de cet homme extraordinaire. Le prodige dont l'Église a voulu consacrer la mémoire par la fête particulière qu'elle célèbre en ce jour, est certainement un des plus éclatants. Voici ce qu'en dit saint Bonaventure :

Deux ans avant de rendre sa belle âme à Dieu, François s'était retiré sur le mont Alverne, dans la Toscane, où il venait de commencer un jeûne de quarante jours, en l'honneur de saint Michel Archange. Un matin, dans les environs de la fête de l'Exaltation de la Sainte Croix, pendant que le nouveau Séraphin était tout absorbé dans la méditation des souffrances de Jésus-Christ, une vision singulière s'offrit à ses regards. Un ange venait à lui avec six ailes de feu tout étincelantes, et à mesure qu'il approchait de sa personne, il put voir que les mains et les pieds de cet ange étaient attachés à une croix. A ce spectacle si étrange, François fut frappé d'étonnement et son âme éprouva une joie mêlée de douleur. Aussitôt cinq rayons de lumière et de feu, partant des cinq plaies du crucifix, vinrent frapper le côté, les deux mains et les deux pieds du bienheu-

reux François, y laissant pour toujours l'empreinte miraculeuse des stigmates de la croix. La plaie de son côté était au flanc droit, à la place même où la lance de saint Longin avait frappé Jésus crucifié et mort; elle ressemblait à une large rose tout ouverte; elle était presque toujours enflammée et sanglante, et accompagnée d'inexprimables souffrances. Les deux mains du patriarche d'Assise étaient percées de part en part, comme celles de Jésus en croix, de deux gros clous de couleur noirâtre, dont la tête se voyait au milieu de la paume des mains, et dont la pointe recourbée était comme rabattue sur le dessus de la main. Les deux clous des pieds traversaient également de part en part les chairs et les os; la tête était ronde et aplatie, de la même couleur que les clous des mains, et la pointe qui dépassait de beaucoup la plante de chaque pied se recourbait aussi, et permettait tant bien que mal au pauvre Saint de marcher.

La substance de ces quatre clous était inconnue, bien qu'ils pussent remuer et tourner dans les plaies des mains et des pieds; ces clous miraculeux adhéraient si bien à la chair et à la peau de François que même après sa mort on essaya vainement de les en arracher. C'était la première fois que, par le prodige le plus étonnant, Dieu décorait un homme des sacrés stigmates de la passion. Ce miracle, unique en son genre, a été constaté par des milliers et des milliers de témoins oculaires, pendant la vie et après la mort de saint François.

Quelque soin que prît le saint homme de cacher à tout le monde, et même à ses frères, ces marques

permanentes d'une faveur si insigne, il ne le pouvait pas toujours, et Dieu voulut les manifester lui-même par des miracles.

Il s'était répandu dans la province de Réate une maladie contagieuse qui frappait les animaux. Les moutons et les bœufs périssaient sans qu'on y pût apporter aucun remède. Un serviteur de Dieu fut averti en songe d'aller promptement dans l'ermitage des Frères Mineurs, où saint François demeurait alors, de prendre de l'eau dont il aurait lavé ses pieds et ses mains et d'en arroser le troupeau. Dès qu'il fit jour, cet homme vint à l'ermitage, et ayant obtenu de cette eau, il en arrosa les animaux malades, déjà couchés par terre. Aussitôt qu'ils furent touchés de cette eau, on les vit se lever vigoureux et courir aux pâturages. Ainsi toute la maladie cessa. C'est saint Bonaventure qui rapporte cette merveille.

Avant la vision du séraphique saint François sur le mont Alverne, il se formait presque chaque année des orages de grêle qui, se déchargeant sur les lieux voisins, ruinaient tous les pays; mais depuis que le Saint y eut reçu les sacrés stigmates, on ne remarqua plus aucun de ces fléaux.

Réflexions pratiques.

I. Jésus-Christ a fait part de ses stigmates à saint François, pour faire connaître au monde qu'il était son parfait imitateur et sa fidèle copie. Si nous ne pouvons pas avoir cette ressemblance extérieure avec l'Homme de douleur, soyons-lui semblables, comme saint François, par l'imitation de ses vertus. Comme le patriarche d'Assise, nous devons nous

efforcer de dérober aux regards des hommes tout ce qui peut nous attirer leurs louanges, mais particulièrement les faveurs que Dieu nous fait. Ne cherchons-nous pas, au contraire, l'occasion d'étaler nos qualités et de faire briller notre esprit? Contentons-nous de plaire à Dieu et ne nous mettons point en peine de l'estime des hommes. Selon l'enseignement de l'auteur de l'*Imitation*, aimons à être ignorés et oubliés.

II. La vie du Sauveur a été un exercice continuel de la plus ardente charité. Il a été uniquement occupé au salut des âmes. Saint François l'a imité : il a prêché la modestie, l'humilité, la pénitence, par son exemple, avant que d'instruire les peuples par ses discours et ses prédications. Profitons-nous de ces occasions que nous avons de travailler au salut des âmes? Prêchons-nous par nos exemples? Ah! si nous connaissions le prix d'une âme, si nous savions quel plaisir nous faisons à Jésus-Christ quand nous convertissons un pécheur, nous travaillerions avec plus de zèle à la conversion de nos frères! Ne les détournons-nous point, au contraire, du chemin de la vertu, par les mauvais exemples que nous leur donnons? Interrogeons notre conduite, et efforçons-nous d'imiter saint François.

Plan de méditation.

I. Les stigmates forment en saint François une parfaite image de Jésus crucifié.

II. Ils sont dans ce grand saint une vive représentation des vertus mêmes du Sauveur.

III. Ils sont une invitation que saint François nous fait de mener une vie pénitente, pauvre, crucifiée.

SAINT JOSEPH DE COPERTINO

18 *septembre.*

Saint Joseph naquit dans la petite ville de Copertino, au royaume de Naples, le 17 juin 1603. Sa mère lui donna le jour dans une étable où elle s'était retirée pour se soustraire aux insultes des agents de justice qui la poursuivaient pour quelques dettes contractées par son mari. Cette femme avait la foi vive; elle sut en remplir le cœur de son fils. Joseph, prévenu des grâces les plus privilégiées, s'attacha au service divin et méprisa les avantages du monde. Son esprit était tellement absorbé par les choses célestes qu'il semblait impropre à tout ce qui n'était pas prière ou contemplation. On ne réussit qu'à grand'peine à lui apprendre à lire et à écrire. Mais Dieu qui voulait être lui-même son instituteur, le mit, tout jeune, à la grande école de la souffrance. Sa santé s'altéra. Il fit une longue et cruelle maladie, où il donna des preuves d'une patience admirable. Guéri miraculeusement au sanctuaire de Notre-Dame des Grâces, l'enfant reconnaissant n'eut dès lors qu'une pensée : se consacrer à Dieu. Il était sans cesse à l'église. Il pratiquait la mortification sous toutes ses formes : vivant d'herbes assaissonnées d'absinthe et portant un rude cilice sur sa chair délicate. Le Saint avait dix-sept ans quand il fit choix de l'Ordre séraphique de

Saint-François. Après avoir essuyé un refus chez les Capucins, il parvint à se faire admettre comme frère convers. On ne lui avait pas reconnu les qualités et l'intelligence nécessaires pour jamais arriver à la prêtrise, tout au plus pouvait-il espérer être un serviteur passable. Et encore dans ses nouveaux devoirs il fit preuve d'une incapacité absolue. Les grâces dont Dieu semblait l'accabler devaient lui attirer le mépris. Absorbé dans une incessante contemplation des choses divines, en extase à l'église, en extase à la maison, vivant uniquement en Dieu, il paraissait mort à tout le reste. Ses supérieurs lui confiaient-ils le soin du réfectoire, il laissait tomber les assiettes et les plats ; le chargeait-on de préparer la cuisine, en mettant du bois sur feu il renversait les casseroles. Il prenait du pain noir pour du pain blanc, et déclarait ne pas savoir distinguer l'un de l'autre. Ces énormités et d'autres encore le firent renvoyer du couvent. Quelle humiliation ! quelle douleur mortelle pour ce pauvre serviteur de Dieu de se voir ainsi fermer honteusement et irrévocablement la porte de tous les monastères ! Aucun de ses parents ne voulait le recevoir dans la maison. On le prenait pour un vagabond et un insensé qui déshonorait les siens. Sa mère désolée eut beau parler aux Franciscains, en sa faveur, tout ce qu'elle put obtenir d'un religieux qui était son propre frère, c'est que Joseph porterait l'habit du Tiers-Ordre de Saint-François sous le titre d'oblat et serait, en cette qualité, attaché au service de l'écurie et chargé du pansement de la bête de somme. Mais Dieu qui avait déjà tiré Joseph enfant d'une étable, voulut le tirer encore de celle où

l'on reléguait sa jeunesse. Ses supérieurs, l'ayant examiné de près, furent tellement frappés de sa sainteté qu'ils décidèrent son admission au noviciat et le destinèrent à la prêtrise. A force de zèle, de travail et de persévérance, il finit par acquérir les connaissances indispensables pour être promu au sacerdoce.

Dès qu'il fut prêtre, le Saint redoubla de ferveur et de mortification : pendant cinq ans, à partir de son ordination, il ne mangea pas de pain et ne but pas de vin. A l'imitation du glorieux patriarche, saint François, il jeûnait sept carêmes. Du jeudi au dimanche il n'était soutenu que par la sainte Eucharistie. Un soir son supérieur lui ordonna de manger de la viande, il le fit, mais son estomac la rendit immédiatement avec d'atroces souffrances. Il se disciplinait toute la nuit jusqu'à en perdre haleine et portait un cilice armé de pointes de fer. Aussi l'amour qui l'avait animé dès le premier âge, fit-il en lui de jour en jour les plus remarquables progrès. Témoin les délicieuses extases et les étonnants transports qui souvent le ravissaient en Dieu. Durant ces faveurs l'amour divin suspendait les lois de la pesanteur et pendant soixante-quatre ans il s'élevait chaque jour dans les airs comme la colombe. Les juges de l'Inquisition, chargés d'examiner ces faits extraordinaires, furent témoins de quelques-unes de ces extases dont la vie de Joseph fournit tant d'exemples.

Un jour le Saint se préparait à offrir le divin sacrifice dans l'église de Saint-Grégoire l'Arménien ; il était agenouillé dans un coin lorsque, en présence d'une nombreuse populace, il poussa un grand cri et

s'élança dans les airs, vola jusqu'à l'autel où il alla se placer debout, les bras sur la poitrine en forme de croix, le corps penché sur les fleurs et les cierges allumés qui ne le brûlaient pas. Ensuite il fit entendre un autre cri, s'éleva d'un second vol en tournoyant et en chantant : « O bienheureuse Vierge ! O bienheureuse Vierge ! » et revint prendre la place qu'il occupait d'abord. — Un peu plus tard, en présence d'Urbain VIII, le spectacle de la grande majesté du vicaire de Jésus-Christ émeut son cœur à tel point qu'il est ravi en esprit, s'envole et demeure suspendu dans les airs, dans la salle même des audiences. Le Pontife s'écria que si Joseph mourait avant lui, il pourrait servir de témoin dans son procès de canonisation.

Dans une autre circonstance, notre bienheureux étant à Assise, dans une église où une nombreuse assistance l'attendait, il aperçut une image de la Sainte Vierge tout à fait semblable à cette de Grotella qu'il aimait depuis sa jeunesse ; il tomba en extase, s'éleva à 18 pieds de haut jusqu'à la sainte effigie qu'il baisa tendrement en disant : « O ma mère, vous m'avez accompagné ici. »

Sous sa main les miracles se multipliaient comme par enchantement. Après un violent orage, des bergers désolés, voyant la plaine couverte des cadavres de leurs brebis, vinrent, en pleurant, implorer le secours de ses prières. Notre Saint les consola et, se rendant sur le théâtre du sinistre, il ressuscita une à une toutes les brebis en disant : *Au nom de Dieu lève-toi.*

Un jour qu'il visitait un malade, une mère lui pré-

senta sa fille estropiée, impotente, et atteinte de la petite vérole. Le Saint, s'asseyant, tira un crucifix de sa poitrine et dit à la fille : « Viens, embrasse ce crucifix et va le faire embrasser à ton père et à ta mère. » La jeune fille obéit et fut guérie. Malgré tant de faveurs il se regardait comme le plus grand pécheur du monde. Se trouvant un jour en présence d'un enfant de trois ans, il se pencha pour le caresser et lui dit : « Mon petit ami, dit comme moi : Frère Joseph est un grand pécheur, digne de l'enfer. » L'enfant qui articulait à peine, se mit à dire d'une voix très nette : « Frère Joseph est un grand saint, digne du paradis. » Cette particularité frappa l'esprit des assistants et fit rougir le Saint.

Malgré toutes ces faveurs et un nombre incalculable d'autres que nous sommes obligés de passer sous silence, Joseph fut horriblement éprouvé : Dieu d'abord, pour épurer sa vertu, lui retira toutes les consolations divines qui l'avaient inondé jusque-là. Le démon ensuite le tenta de toutes les manières. Toutefois il ne manqua jamais de confiance. Peu de temps après les consolations célestes revinrent plus abondantes que jamais. On l'entendait souvent répéter ces mots : « Jésus, Jésus, attirez-moi à vous ; je ne puis plus rester sur la terre. » Il mourut, le 18 septembre 1666, après avoir reçu tous les sacrements avec une foi admirable.

Réflexions pratiques.

Dieu visite souvent ses fidèles serviteurs par les tribulations, l'adversité et les épreuves de tout genre, parce qu'elles sont des marques et des gages de pré-

destination. En effet, ceux qui sont prédestinés, dit l'Apôtre, doivent être conformes à Jésus-Christ ; et qu'est-ce qui nous donne cette conformité avec Jésus-Christ crucifié sinon l'épreuve ? Aussi le même Apôtre nous dit que si nous souffrons avec lui, nous régnerons aussi un jour avec lui. Jésus-Christ lui-même ne nous l'assure-t-il pas lorsqu'il nous dit : « Bienheureux ceux qui pleurent parce qu'ils seront un jour consolés dans le Ciel ! » Bienheureux ceux qui souffrent persécution pour la justice, parce que le royaume des Cieux est à eux ! » Faut-il s'étonner, après cela, si saint Joseph de Copertino a été fortement éprouvé et s'il a accepté les afflictions avec calme et résignation ? Et nous, enfants des saints, lorsque nous sommes visités par l'adversité, l'angoisse, la douleur, les persécutions, comment acceptons-nous les épreuves ? Les regardons-nous comme de puissants moyens de satisfaire à la justice divine, et d'acquérir de grands mérites pour le Ciel ? N'avons-nous pas, bien souvent, repoussé la main qui nous frappait et éclaté en murmures ? Ah ! souffrons avec Jésus-Christ pour régner un jour avec lui dans le Ciel.

Plan de méditation.

Avantages des épreuves : 1° elles nous font rentrer en nous-mêmes ; 2° elles nous détachent du monde ; 3° elles nous détachent du péché ; 4° elles nous procurent les moyens de satisfaire à la justice de Dieu, d'acquérir de nombreux mérites ; 5° elles nous rendent conformes à Jésus-Christ.

SAINT JANVIER ET SES COMPAGNONS

19 *septembre.*

Saint Janvier naquit à Naples d'une famille noble et chrétienne, vers le milieu du troisième siècle. Dès son enfance il se fit remarquer par sa piété, par sa doctrine et surtout par un désir ardent d'être charitable et utile aux siens. Aussi voulut-il de très bonne heure se consacrer à Dieu. Sa piété et sa science brillèrent d'un tel éclat que le peuple de Bénévent le choisit pour évêque de cette ville. Il n'avait que vingt-cinq ans. Sa charité envers les pauvres et les affligés le fit admirer des idolâtres mêmes, qui prenaient plaisir à converser avec lui et à lui découvrir leurs besoins. Son zèle sut si bien profiter de l'estime qu'ils avaient conçue de sa vertu et de la confiance que les païens avaient en lui, qu'il en convertit à la foi un grand nombre.

Janvier était depuis peu dans sa ville épiscopale, lorsqu'une nouvelle persécution éclata contre les chrétiens. Elle lui fournit l'occasion de signaler son courage, non seulement dans son diocèse, mais encore dans les villes voisines. Il se multipliait pour assister, consoler, fortifier les fidèles, et leur offrir les secours de son ministère pastoral. Ayant appris que son ami Sosic, diacre de Misène, avait été emprisonné à Pouzzoles avec quatre autres chrétiens, le saint évêque vola vers ses amis pour les encourager dans la foi. Il n'arriva que pour partager leur sort. Timothée, gouverneur de la province, informé que Janvier était venu de Bénévent pour visiter les

prisonniers chrétiens, fit arrêter le pieux évêque avec son diacre et son lecteur, et se les fit amener à Nole, lieu de sa résidence. A leur arrivée il les cita à son tribunal. Là, il pressa le saint évêque de cesser ses exhortations, défendues par les édits des empereurs, et lui commanda d'offrir de l'encens aux idoles, s'il voulait éviter les supplices. Janvier fut inébranlable dans sa foi. Ni les prières, ni les menaces ne purent le faire fléchir. Il fut condamné à être exposé aux bêtes de l'amphithéâtre de Pouzzoles, et le lendemain la sentence fut exécutée. En ce moment, le généreux prélat s'adressant à ses compagnons : « Courage, mes frères, leur dit-il, voici le jour de notre triomphe. Combattons hardiment pour la foi de Jésus-Christ, et donnons notre sang pour celui qui nous a donné la vie. » Le Saint n'avait pas cessé de parler qu'on lâcha les bêtes de l'amphithéâtre. Les lions, les tigres et les léopards qu'on avait laissés jeûner plusieurs jours s'élancent avec fureur sur les victimes. Mais arrivés près d'eux, ils perdent leur férocité et, doux comme des agneaux, ils se couchent à leurs pieds. Cette merveille frappe la multitude, qui était accourue au spectacle. Un bruit sourd se répand dans toute l'assemblée : « Le Dieu des chrétiens est le Dieu véritable ; un miracle si visible et si éclatant ne saurait être l'effet de la magie. Que les prêtres des idoles essayent donc d'en faire autant ! » Le gouverneur craignant l'effet de ce miracle sur le peuple fit sur-le-champ conduire les chrétiens sur la place publique pour qu'on leur tranchât la tête. Chemin faisant, Janvier pria Dieu d'ôter la vue au président, afin qu'il rentrât en lui-même et que les

lâches chrétiens qui, à la vue des tourments avaient renié leur foi fissent pénitence de leur infidélité. Le saint évêque n'avait pas achevé son oraison que Timothée devint aveugle. Ce châtiment le fit un peu rentrer en lui-même ; il reconnut le pouvoir des serviteurs de Jésus-Christ. Il arrêta leur exécution et, s'étant fait amener le saint martyr, il lui dit : « Janvier, qui adorez le Dieu tout-puissant, priez-le pour moi, et faites en sorte qu'il me rende la vue dont il m'a privé. » Saint Janvier le guérit et convertit cinq mille hommes par ce miracle. Le tyran, après avoir recouvré la vue, condamna son bienfaiteur et ses compagnons à être décapités, l'an 305. Saint Janvier est le patron de la ville de Naples, qui lui a été plusieurs fois redevable de son salut, surtout dans les éruptions du Vésuve.

Ce qui rend fort célèbre le culte de saint Janvier, est un miracle qui se renouvelle tous les ans. Voici de quelle manière ce prodige est raconté : Le 19 septembre on tire du trésor de la cathédrale de Naples la tête du saint martyr, et son sang renfermé dans deux fioles ; on place la tête sur l'autel, du côté de l'Évangile, et les fioles contenant le sang congelé et de couleur noirâtre, du côté de l'Épître. A cet instant, ou tout au plus après quelques minutes, le sang se liquéfie et entre en ébullition. Quand on a retiré le sang et qu'il n'est plus en présence de la tête, il redevient solide comme auparavant.

Réflexions pratiques.

Dieu voulant glorifier la haute piété, les grandes vertus et les prodiges de la carrière épiscopale de

saint Janvier, l'a favorisé du don des miracles pendant sa vie et après sa mort. La lecture que nous venons de faire nous le prouve. Mais pourquoi tant de prodiges n'ont-ils pas ouvert les yeux au tyran qui en fut le témoin et qui en ressentit les heureux effets ? Ah ! c'est que les miracles qui sont de puissants moyens de conversion impressionnent, touchent, éclairent les personnes de bonne volonté, mais ils endurcissent et aveuglent les âmes corrompues et les esprits orgueilleux habitués à résister à la grâce. Et le nombre de ces esprits et de ces cœurs, il faut l'avouer, est toujours très considérable. De nos jours, les prodiges opérés par les saints et les merveilles qui ont illustré leur vie convertissent-ils de nombreux pécheurs ? Quels effets produisent-ils sur nos cœurs ? Heureuses les âmes qui en profitent ! Malheur à celles qui en abusent !

Plan de méditation.

I. Prodiges de la vie de saint Janvier.
II. Prodiges de son martyre.
III. Prodiges après sa mort.

SAINT ARNOUX, ÉVÊQUE DE GAP, PATRON DU DIOCÈSE

19 *septembre.*

Vers les premières années du onzième siècle, naquit à Vendôme, diocèse de Chartres, Arnoux, fils de parents remarquables par la noblesse du sang et

plus encore par la noblesse du cœur. Ceux-ci cultivèrent avec beaucoup de soin les heureuses dispositions qu'il manifesta dès son jeune âge. Douceur de caractère, innocence de mœurs, précocité d'esprit, ingénuité de manières, et beauté physique, rien ne manquait à cet enfant pour être la joie de sa mère, l'espoir de sa famille et l'admiration de ceux qui l'approchaient. Tout lui promettait une carrière brillante et dorée. Mais Dieu qui s'était réservé cette âme d'élite, le fit naître dans le voisinage du célèbre monastère de la Sainte-Trinité fondé à Vendôme en 1042, et le poussait par une sympathie secrète et un attrait irrésistible vers les murs du saint asile. Pendant que ses compagnons d'âge se divertissaient sur la place publique, il allait s'agenouiller au pied des autels de l'église abbatiale ou converser avec quelque personne sage capable de l'instruire et de l'édifier.

Pour protéger la vertu naissante d'Arnoux contre la contagion du monde et le préparer à une haute perfection, Dieu inspira à ses parents de confier l'éducation de leur fils chéri aux pieux et savants enfants de Saint-Benoît. Qui pourrait dire sa joie, quand s'ouvrit pour lui la porte si désirée du célèbre monastère dont il devait, un jour, devenir l'ornement et la gloire ! Admis au milieu des pères, désormais ses maîtres et ses modèles, on le vit, comme le divin Sauveur, grandir merveilleusement en science et en sagesse devant Dieu et devant les hommes, et il ne tarda pas de faire l'admiration de la communauté.

Ravi de l'ordre, de la paix, du bonheur qui régnaient

autour de lui, mille fois Arnoux désira y fixer pour toujours sa demeure. Ce pieux désir ne tarda pas à être exaucé. Le premier abbé du monastère, frappé de la haute vertu et de l'étonnante maturité du saint jeune homme, crut pouvoir s'écarter, en sa faveur, des règles ordinaires en lui donnant l'habit monastique. Heureux de se voir fixé dans cette silencieuse retraite qui faisait ses délices, il s'étudia avec un zèle infatigable à acquérir les trésors de science, de sagesse et de piété dont il devait un jour enrichir l'Église de Dieu; et il devint le modèle de la pieuse et fervente communauté.

Tant de mérites et de perfections attirèrent à notre Saint des faveurs plus précieuses encore. Le supérieur du monastère, voyant dans ce jeune religieux de si grandes vertus et une vie si pure, le jugea digne d'être élevé au sacerdoce. Nulle bouche humaine ne saurait dire comment il répondit à cet appel du Seigneur et ce qui se passa de céleste dans cet ange de la terre. Il se prépara à la grâce du sacerdoce par un redoublement de zèle dans l'accomplissement de tous les devoirs religieux. Une fois prêtre, ses nombreuses et précieuses qualités attirèrent sur lui l'affection et la confiance du vénérable abbé. Sur ces entrefaites, le fondateur de l'abbaye de la Trinité mourut et les religieux eurent à souffrir des injustes violences du comte de Vendôme. L'abbé du monastère, n'ayant pu arrêter par la voie de la douceur les mille vexations de l'oppresseur, résolut de faire le voyage de Rome et de porter ses plaintes au tribunal même du souverain pontife. Il emmena avec lui Arnoux, son disciple chéri. Le pape Alexandre II

eut occasion, dans ce voyage, d'apprécier l'esprit aimable d'Arnoux, la solidité de son jugement et la profondeur de ses vues. Il voulut le retenir à Rome. Quatre années entières notre Saint fut l'ami et le confident intime du souverain pontife. Mais loin de se laisser aller à la vaine gloire il n'en devint que plus humble, plus mortifié et plus pénétré de mépris pour les grandeurs humaines. Néanmoins, Dieu qui se plaît à exalter les humbles ne tarda pas à placer sur le chandelier de l'Église cette lumière brillante. L'évêque de Gap, Ripert, avait été déposé comme simoniaque, et le diocèse était privé de pasteur depuis plus de deux ans. La foi se perdait, les mœurs se dépravaient, le troupeau sans guide et sans pasteur se dispersait. Dans ces fâcheuses extrémités, le clergé et les habitants de Gap envoyèrent à Rome des hommes de confiance pour informer le souverain pontife du déplorable état où se trouvait leur diocèse et le prier d'y apporter un prompt et efficace remède. Le Pape, mesurant la profondeur du mal, comprit que pour en arrêter les progrès alarmants, il fallait un apôtre, et il jeta les yeux sur le bienheureux Arnoux. Malgré ses résistances l'élu fut obligé d'obéir. Il fut consacré par le souverain pontife lui-même, puis il partit pour aller consoler l'Église de Gap de son déplorable veuvage. Ce fut dans ce voyage que Dieu fit éclater les merveilles de sa toute-puissance, en rendant, par l'intercession d'Arnoux, un pauvre enfant à la vie et à sa mère. C'était près de Vendôme : il marchait sur les bords du Loir, lorsque des cris et des pleurs vinrent frapper ses oreilles ; il s'approcha ; une foule nombreuse entou-

rait le cadavre d'une enfant qu'on venait de retirer de l'eau. A ce spectacle, Arnoux, ému de compassion, couvre le cadavre de son manteau, et à l'instant même le corps s'anime, l'enfant se relève plein de santé et de vie. Quelques jours après le saint et vénéré pasteur arrive, devancé par le bruit de ce prodige, au milieu de ses ouailles. Il est reçu comme un ange envoyé du Ciel. Chacun veut voir cet homme étonnant auquel la mort obéit. Ses manières douces et aimables, l'onction irrésistible de sa parole, le doux parfum de sainteté qu'il répand autour de lui, achèvent de lui concilier l'amour et l'admiration.

Voulant profiter de ces heureuses dispositions, Arnoux se met aussitôt à l'œuvre. Sous son action vivifiante, les abus se réforment, les injustes préventions tombent, la foi, la piété se réveillent, les conversions les plus inattendues, les plus éclatantes s'opèrent, et bientôt, par les effets de son zèle admirable, l'Église de Gap devint l'une des plus ferventes Églises du monde catholique. Les honneurs ne changèrent rien à la sévérité et à l'innocence de ses mœurs. Il fut sous la mitre ce qu'il avait été sous l'habit religieux, humble, mortifié, désintéressé, charitable, toujours persuadé qu'on ne peut travailler efficacement au salut des autres, si l'on n'est pas saint soi-même.

Malgré ses vertus, Arnoux eut à souffrir la persécution des méchants. Mais Dieu le vengea en frappant de mort ses insulteurs.

Comme rien n'est plus propre à ranimer la foi que les œuvres miraculeuses, Dieu permit à son serviteur d'en opérer. En voici quelques-unes des plus frap-

pantes et des plus authentiques : Une religieuse ayant perdu de vue la sainteté de son état devint si furieuse qu'on fut obligé de l'attacher avec des chaînes de fer. Le saint évêque la convertit et la guérit d'un signe de croix. — Pendant que saint Arnoux consacrait l'église de Valernes, dans les Basses-Alpes, un des assistants qui s'était imprudemment placé dans un lieu élevé pour mieux voir la cérémonie, se laissa tomber, et dans sa chute, se brisa plusieurs membres. Averti de ce fâcheux accident, le Saint accourt, touche l'infortuné, prie et à l'instant il est rendu à une santé parfaite. — Un autre jour que le pieux prélat se purifiait les mains pour aller célébrer les saints mystères, on lui présente un pauvre aveugle et on le prie de lui rendre la vue. Le bienheureux, touché de son triste sort, verse l'eau qu'il avait dans les mains, sur les yeux de l'infortuné, et aussitôt il y voit parfaitement. C'est ainsi que par la splendeur de ses prodiges et l'ardeur de son zèle, saint Arnoux, parvint en peu de temps, à rétablir, parmi nos ancêtres, la pureté de la foi et la ferveur de la piété. Enfin, pleine de mérites devant Dieu, l'âme du saint pontife, s'envola au ciel, le 19 septembre 1070, et sa sainte dépouille, accompagnée des regrets du clergé et des fidèles en deuil, fut ensevelie avec toutes les pompes de la religion, dans l'église de Saint-Jean-le-Rond.

Réflexions pratiques.

Saint Arnoux, ce généreux contempteur des vanités de la terre, n'a pas attendu un âge avancé pour mesurer le vide des biens d'ici-bas et toute la gran-

deur des récompenses promises à ceux qui recherchent Dieu et s'attachent à son service. De bonne heure cet enfant, digne d'occuper une place distinguée dans le monde, comprit que tout sur la terre n'est que poussière et vanité, qu'une seule chose reste au dernier jour de la vie : les œuvres faites pour Dieu. Plein de ces pensées, pour détacher son cœur de tout ce qui pouvait le corrompre, le ravir à son Créateur et le soustraire aux choses du Ciel, il se prépara aux saintes joies d'une heureuse éternité par le sacrifice d'une vie vertueuse. Il ne voulait pas de la gloire humaine, et pour Dieu il en sacrifia toutes les espérances. Mais Dieu ne se laisse point vaincre en générosité. Il acquit la vraie gloire et les véritables grandeurs. Le succès couronna tous ses efforts, et aucun de ses travaux ne demeura stérile. Religieux, il fut l'admiration et le modèle de ses frères. Pèlerin, il conquit l'affection du successeur de Pierre. L'Église lui imposa ses plus hautes dignités. Dieu lui donna de rares privilèges et le pouvoir des thaumaturges. — Ne nous contentons pas d'admirer ces merveilles. Imitons les vertus qui en furent la première source. Et Dieu nous rendra au centuple le prix des quelques sacrifices que nous aurons faits pour sa gloire.

Plan de méditation.

I. Grandeur de saint Arnoux.
II. Ses vertus en sont la cause.

SAINT EUSTACHE ET SES COMPAGNONS

20 *septembre.*

Saint Eustache portait le nom de Placide avant sa conversion. Il était alors commandant des gardes de l'empereur Trajan. Riche, intelligent, courageux, il s'était signalé sur les champs de bataille et portait les glorieuses cicatrices des combats. A ce titre il était estimé de l'empereur et les soldats étaient heureux et fiers de combattre sous un officier si brave. Élevé par ses parents dans la religion païenne, il avait épousé une femme charitable au sein de l'idolâtrie même. L'immense fortune dont ils jouissaient leur avait permis de donner à leurs deux fils une éducation conforme au rang qu'ils occupaient dans la société romaine.

Bien que les historiens sacrés ne donnent point de détails sur les faits qui amenèrent la conversion de cette famille à la religion de Jésus-Christ, nous trouvons de nombreux détails à ce sujet dans les légendes. Voici ce qu'elles rapportent : Un jour Placide, monté sur un cheval aussi intrépide que lui, poursuivait, avec une suite nombreuse, un cerf magnifique et d'une taille extraordinaire. Un rocher fort élevé devait arrêter le léger animal dans sa fuite, mais celui-ci d'un bond prodigieux s'élance jusqu'au sommet. Là s'arrêtant tout à coup, il se retourne et regarde avec assurance le chasseur étonné. Placide étudie les moyens à prendre pour le poursuivre, mais au même moment, il aperçoit au milieu des bois de cet animal, une croix brillante et lumineuse

et sur cette croix l'image de Jésus crucifié. Il s'arrête à ce spectacle. Une voix sortait de la vision. « Placide, pourquoi me poursuis-tu? Je suis Jésus-Christ, tes bonnes œuvres me plaisent, je ne veux pas que ton âme soit plus longtemps souillée par le culte des idoles, ni qu'elle périsse avec celle des païens. Va jusqu'à la ville sainte, cherche un prêtre des chrétiens pour te purifier par le baptême, toi, ton épouse et tes enfants. Tu reviendras ensuite et je t'apparaîtrai de nouveau pour te révéler l'avenir et les mystères du salut. » De retour dans sa maison, Placide fait part à son épouse de sa vision merveilleuse. « Moi aussi, dit celle-ci, j'ai eu une vision à peu près semblable. » Aussitôt ils se font instruire et baptiser. Leur changement fut si parfait, que, pour en rendre un illustre témoignage, ils voulurent changer de nom. Placide s'appela Eustache; son épouse, Théopiste. Ils donnèrent à leur fils aîné le nom de Agapius et à leur cadet celui de Théopistus.

Une seconde vision apprit à notre Saint ce qu'il devait souffrir dans ses affections les plus chères; mais il reçut en même temps l'assurance que la grâce de Dieu le soutiendrait. L'épreuve, en effet, fut prompte à venir: la peste s'abattit sur leur maison et emporta serviteurs et servantes, leurs troupeaux périrent, leurs immenses richesses ne furent bientôt plus qu'un souvenir.

Eustache et Théopiste résolurent alors de quitter ce pays qui les avait vus si magnifiques et si prospères et pour lequel ils allaient devenir un objet de pitié. Une nuit ils partirent en secret avec leurs enfants et quelques bagages. Leur dessein était de se

rendre en Égypte. Sur le point de s'embarquer, le patron du vaisseau, qui avait jeté un œil de convoitise sur l'épouse Théopiste, la ravit et lança son vaisseau à la mer, laissant sur la rive Eustache inconsolable avec ses deux enfants. Il continua cependant sa route, adorant Dieu et se soumettant à ses desseins impénétrables. Un jour il arrive au bord d'une rivière large et profonde et ne trouve pour la franchir ni pont, ni bateau. Ne pouvant se hasarder au milieu des flots avec ses deux fils à la fois, il en prend un sur ses épaules et parvient heureusement à l'autre bord. Il était déjà au milieu de la rivière pour venir chercher le second, lorsqu'il voit venir un lion qui saisit l'enfant et s'enfuit. Eustache lève les mains au ciel en poussant un cri; mais le lion et l'enfant avaient disparu. Il se retourne alors vers celui qui lui reste, désormais sa seule espérance et sa seule affection ici-bas; mais spectacle affreux pour les yeux d'un père! un loup furieux se jetait en ce moment, gueule béante, sur ce dernier fils; le malheureux père n'avait pas atteint la rive, que le féroce animal était au fond du bois avec sa tendre victime. Le père abîmé dans sa douleur adora avec résignation et sans plaintes les desseins de Dieu. Il s'arrêta dans un petit village où il se mit au service d'un riche laboureur, et pendant quinze ans, il gagna son pain à la sueur de son front.

Cependant la Providence n'avait oublié ni la femme ni les enfants d'Eustache. Le pilote qui avait enlevé Théopiste voyant cette femme fondre constamment en larmes la respecta, et le Ciel, le punissant d'un rapt si violent, lui ôta la vie deux jours après. Ses

deux fils n'eurent pas un sort moins heureux. Des bergers et des laboureurs, voyant des bêtes féroces emporter ces innocentes victimes, se mirent à leur poursuite avec leurs chiens et les forcèrent de lâcher leur proie. Les enfants sauvés par leurs bienfaiteurs furent recueillis et élevés par eux.

Dieu n'abandonne jamais ceux qui l'invoquent dans le malheur; en effet, après bien des épreuves, Dieu, content de son fidèle serviteur, mit un terme à son infortune et récompensa ses héroïques vertus en lui rendant tout ce qu'il avait perdu. Sur ces entrefaites, une des nations voisines de l'empire ayant fait irruption sur le territoire romain, Trajan dans ce pressant danger se mit à la recherche d'un général capable de repousser et de punir les rebelles. Le nom de l'illustre Placide devenu Eustache lui revint en mémoire. Il le fit chercher. Quand on l'eut trouvé, l'empereur lui confia le commandement des armées. Le vaillant soldat répondit admirablement à la confiance qu'on lui avait accordée et il ne tarda pas de refouler les barbares. Il remporta sur eux une victoire éclatante qui mit fin à la guerre. Dans le cours de son expédition, Dieu permit qu'il retrouvât, dans deux villages où ses troupes se reposèrent, son épouse et ses deux enfants qu'il croyait morts. Qui pourrait redire le bonheur d'Eustache et des siens réunis d'une manière si inespérée et si providentielle! Que d'actions de grâces ne rendirent pas au Seigneur ces heureux chrétiens!

Le valeureux Eustache, rentrant à Rome victorieux, aux applaudissements de tous ses concitoyens, fut comblé de présents par l'empereur Adrien, suc-

cesseur de Trajan. Mais lui et sa famille s'empressèrent de tout distribuer aux pauvres. Quand il fallut aller près des faux dieux pour les remercier d'une victoire obtenue du seul vrai Dieu, par la prière des chrétiens, notre Saint refusa d'accompagner l'empereur. Celui-ci, irrité, le traita de traître et de perfide, et, n'ayant pu le gagner ni par les promesses ni par les menaces, le condamna avec sa femme et ses enfants à être exposés publiquement à des lions affamés. Les féroces animaux, à l'aspect des bienheureux martyrs, devinrent doux comme des agneaux et loin de leur nuire les comblèrent de caresses et leur léchèrent les pieds. Voyant les lions se montrer plus humains que lui, Adrien conçut tant de rage contre les serviteurs de Jésus-Christ, qu'il résolut de leur faire endurer un des plus cruels et des plus rigoureux supplices qui aient jamais été inventés contre les martyrs. Il ordonna que le chef des milices et sa famille fussent enfermés dans un taureau d'airain chauffé au rouge. Les sains martyrs marchèrent à ce nouveau combat, le visage calme et serein. On les fit entrer dans l'horrible machine. Trois jours après on ouvrit la porte pour retirer les ossements calcinés des martyrs. Mais leurs corps étaient aussi intacts qu'au moment où ils y étaient entrés, et leurs âmes étaient au ciel. Leur martyre arriva le 20 septembre de l'an 120.

Réflexions pratiques.

Saint Eustache possède tout ce qui peut faire briller un homme dans le monde et le rendre heureux. Il a en partage la naissance, la réputation, les

richesses considérables et la bravoure. Mais à la voix de Jésus-Christ, il sacrifie tout pour se mettre à sa suite et partager ses humiliations et ses souffrances. Il a à peine reçu le baptême que Dieu le frappe ; il le dépouille de tous ses biens, lui enlève son épouse et ses enfants. Quelle position pénible et désolante pour un homme qui avait passé les premières années de sa vie dans le sein de la gloire et de la puissance, de se trouver tout à coup seul dans son extrême malheur et dénué de toutes ressources! Le martyre de Job avait été sans doute sanglant et cruel, mais il ne fut pas de longue durée ; et, en perdant ses enfants, il eut du moins la consolation de leur rendre les derniers devoirs. Mais Eustache n'éprouve aucun soulagement dans ses angoisses. Pendant quinze ans il se voit sans biens, sans honneur, sans amis, sans épouse et sans enfants. Or, quel courage héroïque, quelle résignation, quelle patience admirable dans le sein de son infortune! Pas la moindre plainte, pas le moindre reproche; mais un calme profond, une conformité parfaite à la volonté du Seigneur qu'il ne cesse de bénir dans les larmes et le deuil de son âme. Est-ce là notre résignation au milieu des épreuves de cette triste vie? Sont-ce bien là les sentiments de notre âme?

Plan de méditation.

I. Les épreuves sont la condition de cette vie.

II. La résignation à la divine volonté est le caractère du vrai serviteur de Jésus-Christ.

SAINT MATHIEU, Apotre et Évangéliste

21 *septembre.*

Saint Mathieu se nommait Lévi avant sa conversion. Il était Galiléen de naissance et Juif de religion. Il exerçait une profession fort décriée parmi les Juifs, celle de publicain, c'est-à-dire receveur des impôts, que les Romains levaient dans toutes les provinces qui leur étaient soumises. Cette haine particulière des Juifs contre les publicains venait de ce que, en qualité de peuple spécialement choisi de Dieu, ils se croyaient exempts de tout tribut, et ne pouvaient se résoudre à le payer à des nations étrangères.

Telle était la profession de Lévi, et tel le degré d'estime où il pouvait être dans sa nation, lorsque passant près du lac de Galilée, où le publicain avait son bureau, Jésus lui dit de le suivre. Aussitôt il se leva, quitta toutes choses pour s'attacher au divin Maître. Il est à présumer qu'il connaissait déjà le Sauveur puisqu'il demeurait dans le voisinage de Capharnaüm, où Jésus-Christ avait résidé quelque temps, où il avait prêché et opéré ses miracles. Le poste que Lévi occupait était très avantageux et fort en honneur auprès des Romains; mais aucune considération humaine ne l'arrêta. Toutefois, avant de quitter sa maison, il invita Jésus-Christ et ses disciples à manger chez lui; il appela aussi au même festin ses amis, et ceux principalement qui exerçaient la profession à laquelle il venait de renoncer. Il espérait sans doute que les entretiens du Sauveur

pouvaient leur procurer la même grâce qu'à lui. Les Scribes et les Pharisiens, déjà fort jaloux de la glorieuse renommée dn Sauveur, murmurèrent tout haut, et s'adressant à ses disciples : « Pourquoi, dirent-ils, votre Maître mange-t-il avec des publicains et des pécheurs ? » Jésus les ayant entendus, répondit : « Ce ne sont pas ceux qui sont en bonne santé qui ont besoin de médecin, mais ceux qui sont malades. Je ne suis pas venu appeler les justes, mais les pécheurs. »

Quelque temps après, le Sauveur, ayant formé le collège apostolique, voulut bien agréer notre Saint dans la société de ceux qu'il destinait à être les princes et les fondateurs de son Église. — Après l'Ascension du Sauveur, saint Mathieu prêcha dans la Judée et dans les contrées voisines et ne s'en éloigna point jusqu'à la dispersion des Apôtres.

Avant de quitter la Judée pour aller répandre sur d'autres pays la lumière de la doctrine chrétienne, il écrivit son Évangile. C'était pour maintenir dans la vérité par l'autorité de l'écriture ceux qui n'auraient plus l'autorité de la prédication, pour se conformer aux désirs des apôtres, qui voulaient, avant leur prochaine dispersion, laisser un monument de leur commune foi. Il destina spécialement son livre aux Juifs convertis. L'Évangile de saint Mathieu fut aussi composé le premier, et dans la langue des Juifs, qui était alors un mélange de syriaque et de chaldaïque.

L'auteur inspiré donna à son œuvre le titre d'Évangile, qui signifie bonne nouvelle. Ce titre est mérité puisque l'apôtre rapporte la pure doctrine de Jésus-

Christ et ses miracles, dont il avait été, d'ailleurs, le témoin.

Saint Mathieu, après avoir opéré un grand nombre de miracles dans la Judée, alla prêcher la foi aux idolâtres de l'Orient. Saint Clément nous apprend que ce saint Apôtre menait un genre de vie très austère, ne mangeant jamais de viande et ne vivant que d'herbes, de racines, et de fruits sauvages. Selon saint Ambroise, Dieu lui ouvrit le pays des Perses. Là, il opéra maintes conversions par la sainteté de sa vie, et par l'éclat de ses miracles. Un fait, entre autres, eut un grand retentissement. Le voici : Un des rois du pays avait vu mourir sa fille, et dans sa douleur il avait conjuré deux magiciens, Zorcés et Afaxat, d'employer toutes leurs ressources pour lui rendre la vie. Mais tout leur art, soutenu de la puissance du démon, avait été inutile. Saint Mathieu, ayant été appelé, n'eut pas plus tôt fait le signe de la croix sur le corps de la morte qu'elle se leva pleine de vie. Ce miracle, fait à la vue de tout le monde, convertit le roi, la reine et toute sa famille et une grande partie de la province. Ce qu'il y eut encore de plus consolant pour le saint apôtre, fut la résolution que prit Iphigénie, fille aînée du roi, de consacrer à Dieu sa virginité, après un discours qu'avait fait l'homme de Dieu sur l'excellence de l'état des vierges. L'exemple de la princesse gagna bientôt un assez grand nombre de jeunes personnes qui allèrent s'enfermer dans une maison particulière, et vivre dans une espèce de communauté sous la conduite d'Iphigénie. Cependant cette insigne merveille coûta la vie à saint Mathieu. Car le roi étant mort, son

frère nommé Hirtace s'empara du royaume. Il crut que pour s'y maintenir il fallait épouser Iphigénie qui en était l'héritière. La princesse eut horreur de la proposition de son oncle. Comme il connaissait l'autorité que saint Mathieu avait sur elle, il le conjura de l'aider dans ses desseins. Mais l'Apôtre qui ne pouvait se déjuger, la confirma dans son premier dessein. Hirtace furieux jura de se venger. Pendant que le saint homme célébrait les saints mystères, il envoya de coupables émissaires qui l'égorgèrent au pied de l'autel du Seigneur.

Réflexions pratiques.

Les grands de la terre n'accordent jamais leurs faveurs à des sujets rebelles et ingrats. Ils refusent leurs bonnes grâces, même à des sujets fidèles, lorsque ceux-ci n'ont pas une naissance illustre, une réputation intacte et des qualités extraodinaires. Dieu n'agit point ainsi. Quand il appelle à son service et à son amour, c'est sans égard pour les qualités de famille et de personnes. Il arrive même, parfois, qu'il appelle de préférence, ceux qui ont été ses plus grands ennemis, parce qu'il est venu sur la terre plutôt pour les pécheurs que pour les justes. Qu'était, en effet, saint Mathieu quand Jésus-Christ l'appela à lui. Qu'avait-il de glorieux dans sa famille, dans sa conduite et sa condition ? Sa famille était obscure, sa profession était fort décriée parmi les Juifs, il était regardé comme un pécheur public. — Cependant le Sauveur du monde le regarde avec bonté et lui dit : Suivez-moi. Cet appel fait du publicain un apôtre.

Il y a longtemps que Jésus-Christ passe près de nous, qu'il nous regarde et nous appelle à son service. Avons-nous, comme saint Mathieu, entendu cette parole et ouvert nos cœurs à la grâce? Si nous y résistons, la grâce disparaîtra et quand elle aura disparu nous ne pourrons plus la retrouver. Levons-nous donc; sortons du péché courageusement, promptement et pour ne plus le commettre. Aujourd'hui Dieu nous appelle, rendons-nous à son invitation sans crainte et sans respect humain.

Plan de méditation.

I. Grandeur de la foi de saint Mathieu qui lui fait tout abandonner pour suivre Jésus-Christ.

II. Grandeur de sa charité qui le porte à tout entreprendre et à subir le martyre pour gagner des âmes à Jésus-Christ.

Autre plan.

I. Jésus-Christ appelle saint Mathieu.

II. Le zèle de saint Mathieu pour les intérêts de Jésus-Christ.

III. L'apostolat de saint Mathieu.

SAINT GRÉGOIRE, Évêque, Patron de Tallard

21 *septembre.*

Saint Grégoire naquit vers le commencement du quatrième siècle, à Amnice, en Arménie, ville épiscopale, située sur les rives de l'Euphrate. Constantin,

son père, et sa mère Zozienne, se glorifiaient plus de leur foi que de leur noblesse. Aussi le Seigneur bénit le mariage de ces vertueux époux en leur donnant quatre enfants qui firent la joie de leur vie par leur invariable attachement à la loi de Dieu. Le premier dont l'histoire ne nous a transmis que le nom, s'appelait Étienne. Le second c'était Grégoire dont nous écrivons la vie. Les deux autres étaient deux filles ; l'une se sanctifia dans le cloître, et l'autre au milieu des soucis et des embarras du mariage.

Contrairement à l'usage général de l'Église, à cette époque, Grégoire fut régénéré dans les eaux du baptême immédiatement après sa naissance. Ce fut un pieux ermite, nommé Luc, qui le présenta sur les fonts sacrés. Les soins et les exemples de ce parrain eurent une grande influence sur les mœurs du nouveau-né. De leur côté, Constantin et Zozienne furent les premiers maîtres de leurs enfants dans la carrière de la vie chrétienne. Tous se montrèrent dignes de leur affection et de leurs religieux enseignements. Grégoire, en particulier, leur prouva, par sa docilité à leurs leçons et par son exactitude à les mettre en pratique, que la grâce de Dieu opérait merveilleusement en lui. Dès qu'il fut en âge de se livrer à l'étude des lettres, son éducation fut confiée à d'habiles précepteurs. Doué de rares talents, il fit dans les écoles des progrès si rapides que, jeune encore, il mérita d'être placé au rang des philosophes et des théologiens remarquables de ce temps-là.

Malgré sa profonde humilité, les brillantes qualités de Grégoire lui attirèrent bien vite les regards et l'admiration de ses concitoyens. Aussi, la mort leur

ayant ravi leur vertueux prélat, ils crurent que le Ciel l'avait suscité pour être le successeur de celui dont on pleurait la perte, et la voix du peuple l'acclama pour le siège épiscopal de cette ville. L'humble jeune homme qui n'avait que de bas sentiments de lui-même, refuse la sublime dignité qu'on lui offre ; et, pour se soustraire aux honorables violences qui alarment sa faiblesse, il prend la fuite. Mais ce refus ne fait qu'augmenter la confiance qu'on a en lui, et on le force à accepter la charge redoutable. Aussitôt que Grégoire a déclaré qu'il consent à devenir leur évêque, des cris de joie retentissent de toutes parts. Les chrétiens remercient solennellement le Seigneur de leur avoir donné un guide si éclairé ; ils se mettent en prières pour l'élire, et l'évêque de Césarée lui impose les mains à Érivan, siège de saint Grégoire, martyrisé sous le règne de Dioclétien.

Les abondantes bénédictions dont le Ciel dota la consécration de Grégoire, récompensèrent le nouvel évêque de l'immense sacrifice qu'il s'était imposé et justifièrent en même temps le choix de ses concitoyens. A sa voix, on vit l'empire du démon s'écrouler et celui du Christ fut restauré. Ces heureux commencements ne doivent point nous étonner. Il était doué de toutes les qualités qui font les grands et saints évêques. L'amour dont son cœur était embrasé pour le Seigneur était si ardent qu'on dépeindrait difficilements la ferveur de ses prières, et la profondeur de ses méditations. Sa charité pour les malheureux n'avait point de bornes. Il les visitait en père et en ami et il ne sortait jamais de leur demeure sans y laisser la joie et la paix.

Mais la douce tranquillité dont jouissait l'Église d'Amnice, sous le sage gouvernement de Grégoire, ne fut pas de longue durée. Une subite irruption des Romains et des barbares qui voulaient rétablir, à tout prix, le culte des idoles dans toute l'Arménie, mit tout à feu et à sang, à cause de la résistance qu'ils trouvèrent dans les chrétiens d'Amnice. Durant cette tempête, Grégoire affronte le péril pour fortifier son peuple dans la foi. Le Ciel bénit ses efforts, et aucune des âmes commises à sa garde n'eut le malheur de défaillir dans la foi. Mais sa chère ville épiscopale fut livrée au pillage, réduite en cendres et son troupeau dispersé. Le saint prélat courait après ses brebis errantes pour les secourir. Son zèle le signala à la fureur des barbares qui mirent sa tête à prix. Contraint de fuir, Grégoire résolut de se retirer dans les Indes, avec cinq de ses amis qui avaient partagé ses dangers.

A peine en pleine mer, nos passagers sont assaillis par une furieuse tempête qui les jette sur le rivage d'une province idolâtre. Convaincus que le Ciel ne les a poussés vers ces plages que pour procurer à ces infortunés le bonheur de connaître leur Créateur, Grégoire travaille aussitôt à leur conversion. En peu de temps les idolâtres abjurent leurs erreurs et reçoivent le bienfait du baptême. Après trois mois d'un séjour si bien utilisé, l'évêque d'Amnice et ses compagnons poursuivent leur pèlerinage. Ils arrivent au terme de leurs désirs, où ils vénèrent et arrosent de leurs larmes les ossements du glorieux saint Thomas, le premier apôtre des Indes.

Nos pieux pèlerins venaient à peine de sortir de

Méliapour, pour rentrer dans leur patrie, qu'ils furent arrêtés et chargés de fers par des émissaires d'un roi barbare. Le prince, après leur avoir fait souffrir toutes sortes de tortures, finit par les condamner à mort. La sentence allait s'exécuter lorsque le fils du roi barbare tomba subitement malade. La princesse comprit que le Ciel punissait dans la personne de son fils la cruauté du père ; elle fit révoquer la sentence et courut demander à Grégoire la guérison de son enfant. Le saint évêque se mit à prier et le jeune malade fut immédiatement guéri. Ce prodige amena la conversion du fils et de la mère. La renommée du thaumaturge précédait notre Saint. Elle lui ouvrit le palais d'un roi idolâtre, qui après l'avoir entendu, embrassa le christianisme. Cet exemple convertit cinq autres provinces soumises à leur domination. C'est ainsi que cet homme vraiment apostolique faisait les plus brillantes conquêtes partout où il passait. Il prit le chemin de Jérusalem accompagné des rois qu'il avait tirés des ténèbres de l'erreur. Ceux-ci voulurent visiter les lieux où le Sauveur des hommes consomma les mystères ineffables de sa vie et de sa mort. Ils parcoururent successivement les lieux sanctifiés par la passion du Dieu Sauveur, Bethléem et le Thabor, puis ils songèrent à leur retour. Sur ces entrefaites, Grégoire tomba malade. Les tristes et fâcheuses nouvelles qu'il reçut sur l'état de l'Église d'Amnice augmenta sa maladie et le réduisit bientôt à la dernière extrémité. Les compagnons du prélat, le voyant dans cette situation désespérée, promirent de faire le pèlerinage de Rome, si Dieu daignait rétablir cette santé, qui leur était si chère. Le Seigneur

agréa ce vœu de l'affection filiale. Quelque temps après le pontife radicalement guéri se dirigea sur Rome. Après avoir longuement visité les tombeaux des saints Apôtres, il résolut d'aller voir l'illustre saint Martin, évêque de Tours. A son retour il traversa la Gaule et arriva dans nos Alpes, vers l'an 402. L'évêque de Gap lui donna une gracieuse hospitalité, et, connaissant son zèle apostolique, il engagea Grégoire et ses compagnons à continuer l'œuvre de conversion dans nos montagnes. Pendant deux ans le Saint remplit les fonctions d'apôtre à Tallard et dans les environs. Ici comme partout ailleurs le Seigneur féconda ses travaux et l'idolâtrie disparut entièrement de cette ville. Il se fit remarquer par sa bonté, par sa charité et par ses éminentes vertus. Dieu ravit ce généreux pasteur à l'affection de son troupeau, le 21 septembre. Grégoire mourut à l'autel, frappé d'apoplexie, après avoir offert le saint sacrifice de la messe. Il fut enterré avec de grands honneurs dans ce bourg et de nombreux miracles ne tardèrent pas de s'opérer sur son tombeau.

Réflexions pratiques.

Toute la vie de saint Grégoire se résume en ces deux mots : Vivre pour se sauver et gagner des âmes à la vérité, travailler et mourir pour Dieu. Quelle leçon pour nous tous ! Il n'y a personne, parmi les chrétiens, d'assez étranger dans le monde pour n'avoir pas aussi à remplir les mêmes devoirs et à exercer la même charité à l'égard des âmes qui végètent dans l'ignorance ou le mépris de leurs devoirs envers Dieu. Nous devons tous, chacun dans sa

sphère, être des apôtres à leur égard, car l'humanité entière n'est aux yeux de Dieu qu'une immense famille dont lui-même est le chef. Mais dans cette famille, combien ne connaissent pas leur Père et ne l'aiment pas ! Or, quels sont les apôtres qui doivent faire connaître Dieu, apprendre à l'aimer et à le servir ? ce sont les chrétiens fidèles. Tous sont tenus, en vertu de la charité, d'éclairer les aveugles, de convertir les pécheurs, de soutenir les faibles. Que d'occasions n'avons-nous pas d'exercer notre apostolat dans la famille, parmi nos subalternes, au sein des malades ! L'avons-nous fait ? Le faisons-nous ? Efforçons-nous d'imiter la conduite de saint Grégoire et nous parviendrons au même bonheur.

Plan de méditation.

I. Le zèle est un devoir.

II. Le zèle est un motif de confiance et une source de sainteté.

SAINT MAURICE ET SES COMPAGNONS

22 *septembre.*

Le martyre de saint Maurice et de ses mille compagnons fut un événement très glorieux pour la foi et fort célèbre dans les annales de l'Église. Maurice était général d'un corps de troupe, connu sous le nom de légion Thébaine, ainsi appelée parce qu'elle avait été recrutée dans la Thébaïde. Cette légion s'était acquis une si grande réputation dans tout l'em-

pire romain, par la valeur de tous ses officiers et la bravoure de ses soldats, qu'il n'y avait point, dans l'armée romaine, de corps plus formidable pour les ennemis, ni plus estimé dans l'armée.

La seconde année du règne de Dioclétien, ce prince voulut réprimer certains troubles excités dans les Gaules par des paysans de ce pays appelés Bagaudes. L'empereur commanda à Maximien-Hercule de marcher contre eux et l'associa en même temps à l'empire. L'armée n'étant pas assez forte pour faire seule l'expédition des Gaules, Dioclétien ordonna au colonel Maurice de partir incessamment pour l'Italie, avec sa légion composé de six mille six cents hommes et de venir joindre celles qui allaient dans les Gaules. Maurice et ses soldats, aussi prompts à obéir aux ordres de l'empereur que fidèles à la religion qu'ils avaient embrassée, partirent pour l'Italie. Le zèle des officiers répondait à leur foi et celle des soldats au zèle des chefs. Saint Maurice, ayant rejoint l'empereur, prit avec lui le chemin des Gaules. Après le passage des Alpes, Maximien accorda quelques jours de repos à ses troupes et ordonna à l'armée d'offrir un sacrifice aux dieux pour obtenir le succès des armées de l'empire. La légion Thébaine qui était toute composée de chrétiens, et qui se distinguait entre toutes les autres par l'éclat de sa valeur, ne voulant pas prendre part à cette cérémonie sacrilège, se retira à trois lieues de là pour aller camper à Aganne. L'empereur lui enjoignit de revenir au camp général pour la fête, et il exigea de tous les soldats le serment d'exterminer les chrétiens des Gaules. Cet

ordre fit horreur à Maurice et à ses soldats. La légion entière refusa, d'une voix unanime, de participer à cette cérémonie sacrilège et de prêter le serment proposé. Maximien irrité de leur résistance ordonna que la légion fût décimée, c'est-à-dire qu'un soldat sur dix fût désigné par le sort et mis à mort. Tous ceux qui furent ainsi désignés, moururent avec un courage intrépide ; il n'y eut pas un seul apostat. Ceux qui restaient ne se montrèrent pas moins fermes dans leur foi, et s'écrièrent qu'ils étaient résolus à tout souffrir plutôt que de la trahir. Leurs principaux officiers, Maurice, Exupère et Candide, ne contribuaient pas peu à les entretenir dans ces généreux sentiments, par les paroles pleines de feu qu'ils leur adressaient. — Cependant l'empereur fit représenter à la légion qu'il était de son plus grand intérêt de se rendre ; qu'elle comptait en vain sur le nombre des soldats qui la composaient, et qu'ils périraient tous, s'ils persistaient dans leur désobéissance. Voici la réponse tout empreinte de la fermeté chrétienne, et de la soif du martyre que ces intrépides soldats firent à l'empereur. « Nous sommes vos soldats, seigneur, mais nous sommes en même temps serviteurs de Dieu et nous le confessons avec liberté. Nous vous devons le service militaire et l'obéissance, mais nous ne pouvons renier Celui qui est notre créateur, notre maître, comme il est aussi le vôtre. Vous nous trouverez dociles à vos ordres dans toutes les choses qui ne sont point contraires à la loi de Dieu, notre conduite passée vous en répond. Nous sommes prêts à combattre vos ennemis en quelque lieu qu'ils soient ; mais nous ne pouvons

tremper nos mains dans le sang innocent. Nous avons prêté serment à Dieu comme à vous ; vous fieriez-vous au second serment si nous allions violer le premier. Vous voulez que nous punissions les chrétiens, et nous le sommes tous. Nous confessons Jésus-Christ. Nous avons vu massacrer nos compagnons sans chercher à les défendre. L'extrémité à laquelle on nous réduit n'est point capable de nous inspirer des sentiments de révolte. Nous avons les armes à la main ; mais nous ne savons pas résister, parce que nous aimons mieux mourir innocents que de vivre coupables. »

La légion Thébaine était composée de plus de dix mille hommes bien armés, qui pouvaient du moins vendre cher leur vie; mais ils savaient qu'en rendant à Dieu ce qui appartient à Dieu, il faut aussi rendre à César ce qui est à César, et ils montraient plus leur courage en mourant pour leur foi, qu'ils n'auraient fait dans les entreprises les plus périlleuses. Leur noble et fière réponse excita la fureur de Maximien. Ce tyran, désespérant de vaincre leur fermeté, les fit investir et massacrer par son armée. Alors, chose digne d'une éternelle mémoire, on vit dix mille guerriers mettre bas les armes, et se laisser égorger comme des agneaux. Ils s'exhortaient mutuellement à mourir pour Jésus-Christ, et pas un seul ne se démentit. Cette sanglante exécution eut lieu le 22 septembre 286. La terre était jonchée de cadavres et inondée de sang. Jamais on ne vit un si grand carnage sans cris, sans plainte et sans combat. Pendant que l'armée pillait ceux qu'on venait de massacrer, arriva un soldat vétéran, nommé

Victor, qui n'était pas du même corps. Frappé d'indignation, il se retira sans vouloir prendre part à la joie impie des soldats. Ceux-ci étonnés lui demandèrent s'il était aussi chrétien. Sur sa réponse affirmative, ils se jetèrent sur lui et le massacrèrent. Ainsi, il se réunit à cette légion qui venait de monter au ciel.

Réflexions pratiques.

Les soldats les plus dévoués à leur prince et à leur patrie ont toujours été les soldats les plus fidèles à Dieu. Nous trouvons un exemple frappant de cette vérité dans la conduite de Maurice et de ses compagnons. Depuis longtemps leur zèle, leur dévouement et leur bravoure, sur les champs de bataille, les avaient signalés à l'estime et à l'amour de leurs généraux. Aussi dans un pressant danger ou dans un combat difficile avaient-ils recours à eux, parce qu'ils savaient que la victoire suivait ordinairement leurs pas. Ils ne furent jamais trompés dans leur attente. Tant que l'empereur ne commanda, à ces illustres héros, rien de contraire à leur conscience, ils furent dociles comme des agneaux ; mais lorsqu'il voulut leur donner des ordres iniques et les contraindre à l'apostasie, aussitôt ils lui déclarèrent hardiment que pas un d'entre eux ne deviendrait infidèle à Dieu et qu'ils étaient tous prêts à mourir plutôt que de trahir leur foi. — Quel héroïsme dans la conduite de Maurice et de ses dignes compagnons !

Pour nous, dont la foi n'est pas soumise à de si rudes épreuves, ne devons-nous pas à Jésus-Christ

le témoignage de notre foi, que nous devons manifester par nos paroles et par nos œuvres? Si Jésus-Christ est notre maître, notre voix s'accorde-t-elle avec notre cœur pour l'adorer et le servir, pour professer hautement sa doctrine et la mettre constamment en pratique ? Lâches esclaves du respect humain ou de toute autre passion dégradante, ne rougissons-nous pas de Jésus-Christ et de son Évangile ? Ne devenons-nous pas parjures à nos sentiments ? Soyons enfin fidèles à notre Dieu.

Plan de méditation.

I. Considérons dans saint Maurice et ses compagnons : 1° leur foi ; 2° leur constance ; 3° leur admirable réponse à l'empereur.

II. Moyens à employer pour partager la gloire et la couronne de ces grands martyrs.

SAINT THOMAS DE VILLENEUVE,

Évêque et Confesseur

22 *septembre.*

Saint Thomas de Villeneuve, l'ornement de l'Église d'Espagne, naquit en 1348 à Fuentana, en Castille. Le nom de Villeneuve lui vint d'une petite ville où il fut élevé. Ses pieux parents, quoique d'ancienne noblesse, n'avaient qu'une fortune médiocre, et faisaient cependant des aumônes et distribuaient aux pauvres tout ce qui ne leur était pas strictement nécessaire pour vivre. Dieu fit connaître, par un miracle, com-

bien cette charité lui était agréable. Un jour la mère de Thomas avait distribué toute la farine qu'on lui avait apportée du moulin, quand un mendiant survint, demandant l'aumône. Elle envoya ses servantes pour examiner s'il n'y avait plus de farine au grenier. Comme elles affirmaient qu'il ne restait plus rien, pas même de la poussière, elle insista, disant : « Allez toujours, pour l'amour de Dieu, balayez bien le grenier; car Dieu ne permettra pas que ce pauvre s'en aille de chez nous sans avoir rien reçu. » Elles y allèrent, et quelle ne fut pas leur surprise de voir le grenier entièrement rempli.

Thomas, l'aîné de la famille, profita admirablement des leçons de charité de sa sainte mère. Sa compassion pour les malheureux fut sans bornes. Tout jeune encore, à l'école, il donnait son déjeuner aux enfants pauvres. Il se dépouillait en leur faveur de ses vêtements. On le vit plusieurs fois revenir à la maison sans gilet, sans chapeau et sans souliers. Il en avait revêtu Jésus-Christ dans la personne des pauvres. Lorsque à la maison on avait distribué tout ce qu'on y réservait chaque jour de pain pour l'aumône, s'il se présentait encore un pauvre, l'enfant priait sa mère de lui donner sa part du dîner, s'offrant à ne pas manger ce jour-là. Dans une autre circonstance, se trouvant seul au logis, et n'ayant point la clef de la dépense pour donner du pain à six pauvres qui lui en demandaient, il s'avisa de prendre dans la cour six poulets qui suivaient une poule et les leur distribua. Sa mère à son retour était en peine de savoir ce qu'ils étaient devenus, mais il lui déclara naïvement ce qu'il en avait fait, ajoutant avec sa

candeur naturelle que s'il s'en fût présenté un septième, il lui aurait donné la poule.

Cette vertu de charité était accompagnée en lui de toutes les autres qui sont ordinaires aux saints ; sa douceur et sa modestie charmaient tous ceux qui le voyaient. Les plus petits mensonges, si ordinaires aux enfants, furent inconnus au jeune Thomas. Dès l'âge le plus tendre il observait les jeûnes et les abstinences de l'Église, il en ajoutait même d'autres, et se mortifiait par de petites flagellations. Quand on prêchait dans une église, il écoutait avec un recueillement profond ; puis, après dîner, il rassemblait les enfants de son âge, et répétait le sermon avec tant de grâce, et d'un ton si animé, que les grandes personnes y accouraient, et s'en retournaient souvent les larmes aux yeux.

Après avoir fait ses premières études en son pays, études bien abrégées par l'excellence de son esprit et son infatigable application, ses parents l'envoyèrent à l'âge de quinze ans, dans la nouvelle université d'Alcala. Ses bons exemples engagèrent plusieurs de ses condisciples à marcher dans les voies de la perfection. Il y eut de grands succès : à l'âge de vingt-six ans il était nommé professeur de philosophie, et deux ans après, appelé à Salamanque au même titre. Les universités se disputaient une si belle lumière ; mais à l'âge de trente ans, après avoir consulté Dieu et délibéré mûrement, il entra dans l'ordre de Saint-Augustin, dont il prit l'habit le jour de la Présentation de la très Sainte Vierge au couvent de Salamanque. Ce jour-là même Luther abandonna le cloître et se fit apostat.

La simplicité qui régnait dans toute sa conduite le faisait aimer de chacun des frères. Peu de temps après son noviciat, on l'éleva aux saints Ordres. Il reçut la prêtrise en 1520 et dit sa première messe dans la sainte nuit de Noël; sa ferveur fut celle d'un séraphin ; tous les assistants en étaient attendris. Ses supérieurs l'employèrent bientôt à prêcher la parole de Dieu, et à administrer le sacrement de pénitence. Il s'acquitta de ces importantes fonctions avec un tel succès, qu'on le surnomma l'apôtre de l'Espagne. Aidé de la grâce d'en haut, il retira de la fange du vice des milliers de pécheurs qu'il fit rentrer dans le chemin du salut. L'empereur Charles-Quint, l'ayant entendu, le choisit pour son prédicateur et son conseiller. Il avait une si grande estime pour ce religieux qu'il ne savait rien lui refuser. En voici une preuve bien touchante : Quelques seigneurs de la Cour avaient été condamnés à mort pour cause de trahison. Charles-Quint avait refusé leur grâce à l'Archevêque de Tolède, aux plus grands personnages du royaume et même à son fils. Thomas demanda la même faveur à l'empereur, et l'obtint sans peine.

Saint Thomas, étant provincial de son ordre et en cours de visite, fut nommé à l'archevêché de Grenade, mais il fit de si vives instances pour ne pas accepter qu'il obtint ce qu'il demandait. Nommé dix ans plus tard à l'archevêché de Valence, il voulut refuser encore; mais pour cette fois on lui ordonna d'obéir sous peine d'excommunication. Il partit donc pour son diocèse, à pied, et avec toute la simplicité d'un religieux. Il pouvait passer par Villeneuve, où l'appelait sa mère qui désirait le voir encore une fois avant

de mourir. Après avoir consulté le Seigneur, il suivit une autre route, entrant ainsi dans la carrière épiscopale par un grand sacrifice. On remarqua que dès qu'il eut mis le pied dans son diocèse, désolé par une longue sécheresse, il tomba une pluie abondante. La première chose qu'il fit après son sacre, ce fut de visiter les prisonniers; l'argent qu'on le priait d'accepter, parce qu'on le voyait avec un pauvre équipage, il l'envoya aux hôpitaux. Il conserva toujours la modestie et la médiocrité d'un religieux, tant en ses habits qu'à sa table. Il ne couchait point sur un lit, mais sur des sarments qu'il tenait secrètement contre la muraille; et l'on ne s'aperçut de cette austérité qu'à sa dernière maladie.

Il se retranchait tous les jours quelque chose pour la nourriture des pauvres de chaque paroisse. Et lorsqu'il les visitait, il les faisait appeler l'un après l'autre, afin de leur donner lui-même l'aumône, sans les obliger de se faire connaître à d'autres. Quand il rencontrait des familles chargées de dettes et insolvables, il leur fournissait de quoi satisfaire leurs créanciers. Là où il savait qu'il y avait de petits orphelins, il leur faisait prodiguer toutes sortes de soins et quand ils étaient en âge, il leur faisait apprendre un état, afin qu'ils pussent gagner leur vie. Dieu pour favoriser la charité de son serviteur multiplia maintes fois le froment, l'argent, la toile qu'il distribuait aux malheureux.

Son zèle pour le salut des âmes était encore plus grand. Il déploya un courage extraordinaire pour la conversion des pécheurs et en particulier pour celle des Maures qui occupaient alors une immense par-

tie de l'Espagne. Il eut la consolation d'en gagner un grand nombre à Jésus-Christ.

Malgré tant de sainteté, Thomas tremblait sans cesse devant le jugement de Dieu. Souvent réveillé la nuit par cette crainte, il allait trouver son confesseur pour lui dire : « Mon père, mon père, pensez-vous que je puisse me sauver avec mon archevêché? y a-t-il espérance que j'y ferai mon salut? » Plusieurs fois il fit des démarches à Rome et à la cour d'Espagne pour obtenir la permission de se démettre de son siège. Enfin Dieu lui rendit la liberté après laquelle il soupirait; il lui fit connaître qu'il mourrait le jour de la Nativité de la Sainte Vierge. En 1555, après avoir reçu les sacrements, il fit distribuer aux pauvres tout ce qu'il lui restait d'argent, donna ses meubles au collège de Valence ; il disposa même du lit sur lequel il était couché, en faveur d'un prisonnier, priant le geôlier de lui en laisser l'usage jusqu'après sa mort. Il s'endormit dans le Seigneur, le 8 septembre, à l'âge de soixante-sept ans.

Réflexions pratiques.

Si vous voulez que Dieu écoute vos prières, disait saint Thomas de Villeneuve, écoutez les cris des pauvres. Ce jeune héros de la charité les a écoutés dès son début dans la vie et dans les diverses phases de son existence. C'est pour cela qu'étant évêque sa première visite, dans son diocèse, fut pour les prisonniers. Depuis cette époque, on voyait chaque jour cinquante pauvres assiéger sa porte pour recevoir, avec le pain matériel, des paroles d'amitié et de consolation. Tels sont les prodiges de sa charité. Où

sont ceux de la nôtre ? Quels sont les pauvres que nous soulageons ? Les malheureux que nous consolons ? Les ignorants que nous instruisons ? Les pécheurs que nous reprenons ? Oh ! que notre charité est défectueuse et faible ! Demandons à Dieu d'allumer dans notre cœur cette flamme divine.

Plan de méditation.

I. Tout nous fait un devoir d'être charitable envers le prochain : 1° le précepte de Jésus-Christ ; 2° son exemple ; 3° l'exemple des saints.

II. Manière de le pratiquer. La charité s'exerce : 1° par l'aumône corporelle ; 2° par l'aumône spirituelle.

SAINTE THÈCLE, Vierge et Martyre

23 *septembre.*

Saint Étienne est appelé le premier des martyrs parmi les hommes du christianisme, et sainte Thècle la première des femmes martyres. Cette vierge, fort célèbre dans l'Église, naquit à Icone, capitale de la Lycaonie, de parents païens, et distingués par leur noblesse et leurs grands biens. Elle était bien versée dans la philosophie profane, dans les sciences et les belles-lettres, et s'exprimait avec autant de force et d'éloquence que de douceur et de facilité. Ce fut sans doute ce qui la porta à aller écouter saint Paul prêchant à Icone, vers l'an 45. Elle se convertit et devint très habile dans la connaissance de la religion.

Son amour pour Jésus-Christ éclata dans plusieurs occasions importantes et surtout dans les combats qu'elle soutint pour la foi avec un courage et une force remarquables. Goûtant déjà, dans un âge encore tendre, les maximes les plus relevées du christianisme, et toute pénétrée de l'excellence de la virginité, elle se consacra entièrement à Jésus-Christ, ne voulant plus avoir d'autre époux que lui. Dès lors, Thècle se débarrassa de tous les joyaux pour en donner le prix aux bonnes œuvres. Uniquement occupée du soin de plaire à Dieu, elle passa les jours dans la prière et la méditation des grandes vérités de la religion et dans la retraite. Puis, elle déclara à ses parents qu'elle avait renoncé pour toujours au mariage avantageux qu'ils voulaient lui faire contracter. Ceux-ci employèrent tour à tour, pour la vaincre, les caresses, les menaces et même les mauvais traitements, mais tous les moyens furent inutiles. Thècle, pour en éviter le retour, s'échappa de la maison paternelle et se retira auprès de saint Paul. Ainsi, elle abandonna ce qu'elle avait de plus cher au monde pour Jésus-Christ.

Le jeune homme, auquel elle avait été promise en mariage, considérant ses refus comme un affront, voulut s'en venger ; il la fit chercher de toutes parts. L'ayant découverte, et ne pouvant vaincre sa résistance, il la dénonça comme chrétienne aux magistrats. Le gouverneur, l'ayant fait comparaître à son tribunal, l'interroge et lui commande d'aller offrir un sacrifice aux dieux sous peine d'être brûlée toute vive. La Sainte répond sans s'intimider qu'étant chrétienne, elle ne sacrifie qu'au vrai Dieu, et qu'elle

s'estimerait très heureuse de lui donner sa vie. Irrité d'une pareille réponse, le gouverneur fait dresser et allumer un bûcher et ordonne que Thècle y soit dévorée par les flammes. L'héroïque vierge, comblée de joie, marche d'un air intrépide et aisé, elle fait le signe de la croix et se jette au milieu du brasier. Dieu suspend l'activité du feu, et la Sainte n'en est nullement incommodée. Toute la ville est frappée de cette merveille et Thècle est mise en liberté.

Quelque temps après, un nouveau gouverneur, ayant appris ce qui s'était passé, voulut voir cette protégée du Ciel. Elle comparut devant lui avec assurance. « Êtes-vous chrétienne? lui demanda le proconsul. — Oui, seigneur, je le suis, répondit Thècle avec un noble courage. — Si, d'ici à demain, vous ne consentez pas à adorer les dieux de l'État, vous serez exposée dans l'amphithéâtre et dévorée par les lions. — Je consens volontiers à mourir, mais je ne consentirai jamais à apostasier, reprit la courageuse vierge. »

Le lendemain, Thècle fut exposée nue dans l'amphithéâtre en présence de tout le peuple, mais elle était revêtu d'innocence, et l'ignominie dont on voulait la couvrir devint pour elle une occasion de gloire et de triomphe. Déjà les lions et les tigres, dont les rugissements glaçaient d'effroi les spectateurs, se préparaient à dévorer leur proie, lorsque, arrivant près de la servante de Jésus-Christ, ils oublièrent tout à coup leur férocité naturelle, se couchèrent à ses pieds, doux comme des agneaux. Le gouverneur au lieu de se laisser attendrir par tant de merveilles ne devient que plus cruel. Il fait attacher la Sainte à

deux jeunes taureaux indomptés pour la mettre en pièces ; mais elle n'y est pas plus tôt que ces taureaux demeurent immobiles. On a beau les exciter avec des aiguillons rougis au feu, ils se montrent insensibles. Le gouverneur, frappé de cet événement, s'adresse à la Sainte et lui dit avec douceur : « D'où vient, ma fille, que nul de ces animaux ne vous a nui ? — C'est, répondit-elle, parce que je suis la servante du Dieu vivant. » A ces paroles le proconsul pâlit, et ayant demandé une plume, il écrit : Je mets en liberté la pieuse Thècle, servante du Dieu vivant.

Notre Sainte se retira chez une dame qu'elle avait convertie à la foi. Après y avoir passé quelque temps, dans une union intime avec Dieu, elle se retira à Séleucie, en Isaurie, où elle opéra un nombre considérable de conversions. Enfin, après une vie fort longue, et toute sainte, elle alla recevoir, dans le Ciel, la double couronne de la virginité et du martyre, le 23 septembre, à l'âge de quatre-vingts ans. Sous les premiers empereurs païens, on bâtit une église sur son tombeau et les pèlerins y venaient de toutes parts, et il s'y opéra un grand nombre de miracles.

Réflexions pratiques.

Ce n'est que dans la religion chrétienne que la virginité a paru dans tout son éclat ; et il n'y a que les fidèles, éclairés par la grâce, qui cultivent cette fleur précieuse inconnue aux hérétiques. Sainte Thècle, n'eut pas été plus tôt instruite et baptisée par l'apôtre saint Paul, qu'elle apprit à l'école de ce grand docteur à connaître le prix de la plus belle et de la plus

aimable des vertus; aussi sacrifie-t-elle sa vie plutôt que de la perdre. Les bêtes féroces et le feu même respectèrent cette admirable épouse de Jésus-Christ. La virginité est si aimable que le Ciel et la terre se réunissent pour la protéger et la préconiser.

Qu'avons-nous fait pour conserver cette belle vertu que les saints ont gardée aux dépens de leur vie? Quelle estime en avons-nous eue jusqu'à présent?— Comment avons-nous réparé ses ruines lorsque nous avons eu le malheur de la laisser détruire en nous?

Mon Dieu, je veillerai continuellement, dans la suite, sur tous les mouvements de mon cœur si faible et si inconstant.

Plan de méditation.

I. Le doigt de Dieu se manifeste dans la vie de sainte Thècle.

II. Il se manifeste d'une manière plus sensible encore dans les supplices qu'on lui fait endurer.

NOTRE-DAME DE LA MERCI

24 *septembre.*

Au commencement du huitième siècle, les plus belles contrées de l'Espagne gémissaient sous la rigueur du joug des Sarrasins. Jamais esclavage plus dur pour les chrétiens. Ceux d'entre eux qui refusaient d'abjurer leur foi étaient écorchés tout vifs, d'autres empalés, plusieurs brûlés à petit feu par la plante des pieds; les moins maltraités étaient vendus

comme des esclaves. Et si quelquefois les infidèles consentaient à les rendre à leurs familles et à leur patrie, ils exigeaient une rançon qu'il n'était pas toujours possible de fournir. Si de nobles courages résistaient généreusement aux plus rudes épreuves, parfois aussi de déplorables défaillances venaient contrister l'Église affligée.

Pour remédier à de si grands malheurs, et mettre un terme à des périls sans cesse imminents, un noble cœur conçut le généreux projet de fonder une pieuse institution, qui aurait pour mission spéciale le rachat des captifs. Ce fut Pierre Nolasque, issu d'une des meilleures familles du Languedoc en 1189. Un jour que ce grand serviteur de Dieu, si distingué par ses grandes richesses et sa haute piété, demandait au Ciel de lui suggérer les moyens de soulager la misère de tant de chrétiens prisonniers chez les mahométans, la bienheureuse Vierge elle-même lui apparut, la sérénité sur le front, et lui déclara que son divin Fils et elle-même désiraient vivement qu'on instituât, en son honneur, un ordre de religieux dont le but serait de travailler à délivrer de la tyrannie des infidèles les chrétiens captifs. Animé par cette vision céleste, l'homme de Dieu se sentit embrasé d'une ardeur de charité incroyable, et dès lors il n'eut plus qu'une pensée : C'était que l'ordre à instituer et lui en même temps s'appliqueraient à pratiquer ce degré sublime de vertu qui consiste à donner sa vie pour le prochain. La même nuit, saint Raymond de Pennafort et Jacques Ier, roi d'Aragon, eurent la même vision, et la très Sainte Vierge leur recommandait de concourir autant qu'ils le pour-

raient à une œuvre si importante. Pierre alla tout aussitôt se jeter aux pieds de Raymond, qui était son confesseur, lui découvrit ce qui lui était arrivé, et le trouvant déjà instruit de tout par une révélation céleste, se soumit très humblement à sa direction. Le roi d'Aragon survint alors, résolu de mettre à exécution ce que la bienheureuse Vierge lui avait révélé à lui-même. Après en avoir donc conféré ensemble, ces trois hommes entreprirent, d'un commun accord, d'instituer en l'honneur de la Vierge mère, un ordre religieux, sous le titre de Notre-Dame de la Merci, pour la rédemption des captifs. En conséquence, le 10 août de l'année 1218, fut établi un nouvel institut, dont les membres ajoutaient aux trois vœux ordinaires de religion, celui d'engager leurs biens et leur liberté même, s'il est nécessaire, pour la rédemption des captifs. Bientôt treize gentilshommes, répondant à l'appel de Raymond de Pennafort et de Pierre Nolasque, s'empressèrent de revêtir la robe blanche et le scapulaire orné des armes royales. Ce dévouement admirable excita le zèle d'un grand nombre de chrétiens, et en peu de temps le nouvel institut se répandit sur toute la terre et fut approuvé par Grégoire IX. L'Église célèbre la fête de Notre-Dame de la Merci le 24 septembre.

Réflexions pratiques.

Il n'y a plus aujourd'hui beaucoup de chrétiens captifs entre les mains des Turcs et des Arabes; mais, ô mon Dieu! qu'il y en a sous les pieds des modernes infidèles, les libres penseurs et les révolu-

tionnaires, trois fois plus infidèles que les Turcs ! Les Turcs, au moins, reconnaissent et adorent Dieu leur Créateur et leur Seigneur, et ils se font un tel honneur de le servir, qu'ils ne savent pas même ce que c'est que le respect humain. Nos infidèles, au contraire, prétendent ne plus croire ni à Dieu, ni à leur âme immortelle et vivante. Ils se font gloire d'être les égaux et les descendants de l'être sans raison !

Prions aujourd'hui la très Sainte Vierge, Mère de Dieu, d'avoir pitié de cet immense troupeau de tyrans, aussi inhumains que stupides ; prions-la de détruire par un moyen quelconque les horribles institutions sociales qui ont enfanté et qui protègent de pareilles aberrations, et de délivrer notre pauvre société des chaînes ignobles de la libre pensée, du mensonge, des passions, du vice et de la licence sous toutes ses formes.

Mon Dieu ! rendez-nous libres en foulant aux pieds les chaînes de l'enfer et en nous faisant vivre pour le Ciel.

Plan de méditation.

I. De la rédemption générale.
II. De l'esclavage volontaire.
III. De la voie de la liberté.

SAINT FIRMIN, Évêque et Martyr

25 *septembre.*

Saint Firmin naquit à Pampelune, en Espagne. Son père, nommé Firme, tenait un des premiers rangs dans le sénat et le gouvernement de cette ville. Sa mère n'était pas d'une moins illustre naissance. Mais ils ne connaissaient d'autre religion que le paganisme. Jamais ils n'avaient entendu prêcher la foi de Jésus-Christ. Un jour qu'ils allaient ensemble au temple de Jupiter pour y offrir leur sacrifice avec le reste des idolâtres, ils trouvèrent en chemin un prêtre de Jésus-Christ, appelé Honnête, qui annonçait au peuple l'Évangile du salut. La curiosité les porta à s'arrêter pour entendre cet étranger. Ils l'écoutèrent attentivement et ils furent tellement pénétrés des grandes vérités qu'il enseignait, qu'après le sermon, ils le prièrent de venir chez eux pour leur expliquer plus à loisir ce qu'il n'avait touché que rapidement en parlant à tout le peuple. Saint Honnête y consentit. Firme lui demanda qui il était, d'où il venait, et par quelle autorité il entreprenait d'abolir l'ancienne religion pour en établir une nouvelle. L'homme de Dieu lui répondit courageusement qu'il était chrétien, qu'il venait de Toulouse, où il avait l'honneur d'être chapelain d'un très saint évêque, nommé Saturnin ; envoyé par celui-ci, il venait dissiper les ténèbres de l'erreur et apprendre au peuple le chemin de la vie éternelle. Charmé de ses entretiens, le sénateur lui exprima le vif désir qu'il avait de voir son excellent évêque et de s'entretenir

avec lui, faisant espérer que lui et sa famille recevraient le baptême. Honnête l'assura qu'il le ferait venir, et, de fait, sept jours après, saint Saturnin arriva à Pampelune. Le vertueux prélat n'eut pas plus tôt prêché publiquement Jésus-Christ que quarante mille personnes se convertirent à la foi : entre autres Firme, Faust et Fortunat, tous trois sénateurs.

On bâtit à Pampelune une église qu'il fallut bientôt agrandir et peu de temps après la cité tout entière fut chrétienne. Saint Saturnin, retournant à Toulouse, laissa saint Honnête, son disciple, pour avoir soin du nouveau troupeau dont Firme et sa famille étaient l'ornement par leur piété et leur zèle.

Dieu voulant récompenser la fidélité de Firme, lui donna un fils qui reçut le nom de Firmin. Cet enfant, rempli de toutes les grâces du Ciel, faisait la joie et le bonheur de ses parents. Il grandissait sous leurs yeux à l'abri des influences pernicieuses du monde, car son père et sa mère veillaient sur lui avec la plus grande sollicitude, et gravaient profondément dans son cœur, par les paroles et les exemples, les principes du Christianisme. Parvenu à l'âge de dix ans, il fut confié au prêtre Honnête, celui qui avait converti ses parents et qui lui avait conféré le saint baptême. Firmin avait beaucoup d'esprit et un naturel très heureux ; il fit sous un tel maître de merveilleux progrès dans la science et dans la vertu. Aussi ses parents conçurent les plus grandes espérances pour leur fils ; ils rêvaient une des premières places dans la magistrature, et songeaient déjà à le lancer dans la haute société, pour le mettre en rapport avec les hommes éminents de la ville.

Mais Dieu avait des vues bien différentes. Il le destinait à devenir un apôtre zélé pour porter dans son pays et au loin, dans les Gaules, le flambeau de la foi. C'est pourquoi il parla intérieurement au cœur du jeune Firmin. Il lui montra le néant des choses du monde, la vanité des honneurs et l'amertume des plaisirs terrestres. Il lui inspira un grand désir du Ciel, une soif ardente pour la conversion des pécheurs et le dessein de travailler à la conquête des âmes. Saint Firmin avait dix-huit ans quand il reçut cette mission du Ciel. Il annonça avec fermeté et en même temps avec respect sa résolution à ses parents; il s'arracha aux larmes de sa mère et à l'affection de son père et partit pour Toulouse, afin de s'initier, sous la conduite de l'évêque de cette ville, au ministère de la prédication et préluder aux combats qu'il aurait un jour à soutenir. Le pontife de Toulouse fut si édifié de la vertu et du mérite extraordinaires de l'élève de saint Honnête, qu'il résolut de l'élever aux ordres sacrés, puis à la prêtrise et peu après à l'évêché de Pampelune.

Il serait difficile d'exprimer le bon accueil que lui fit le peuple à son arrivée dans sa ville épiscopale. Il se mit à prêcher l'Évangile avec toute l'autorité que lui donnait son caractère; il parcourut toutes les villes de la Navarre, ensevelies dans les ténèbres de l'idolâtrie. Grands et petits accouraient pour l'écouter et se retiraient frappés de ce qu'ils avaient vu et entendu. Après y avoir implanté la religion chrétienne, se souvenant de ces paroles de Notre-Seigneur : « Allez, instruisez toutes les nations, » il entreprit d'aller porter les lumières de la foi dans les

Gaules et de convertir la nation franque au christianisme. De grandes difficultés s'opposaient à son entreprise ; il fallait plier sous le joug de l'obéissance, aux lois de Jésus-Christ, ce peuple qui avait occupé toutes les forces de Rome et tenu en suspens les armées de César. Il n'hésita pas un instant. Il s'élança à travers les Gaules. Partout les peuples se convertissaient, les prêtres des idoles étaient confondus, les temples de faux dieux étaient renversés, et sur leurs ruines s'élevaient d'autres temples au vrai Dieu. Il arriva enfin à Amiens. A peine se fut-il montré aux portes de la ville qu'il fut accueilli avec enthousiasme par le président Faustinus. Sur ce nouveau théâtre, saint Firmin opéra des prodiges en tout genre. En peu de temps il baptisa plus de trois mille personnes. Tant de conversions jetèrent l'épouvante chez les païens et causèrent un triste réveil de la persécution. Les prêtres des idoles, les ministres des faux dieux, les magistrats, les savants et les riches sont tous animés de la même haine contre les chrétiens. De tous côtés des trahisons, des dénonciations contre les fidèles, et en peu de jours les prisons regorgent de victimes. Saint Firmin est arrêté et conduit devant le tribunal des gouverneurs Sébastien et Longin. Le saint prélat répond avec une hardiesse et un courage qui les jettent dans la stupéfaction. Pour l'intimider ils étalent à ses yeux les instruments de supplice : les chevalets, les ongles de fer, les grils ardents, les chaudières d'huile bouillante. S'il ne renonce à ses folies il périra dans les tourments. « Sachez bien, répond le héros de la foi, que tous vos supplices ne m'épouvantent pas ; plus

ils sont grands et plus aussi ma couronne sera glorieuse. » Les gouverneurs lui avaient tout d'abord donné la liberté, mais comme il continuait de prêcher et de convertir, plusieurs seigneurs païens sollicitèrent sa mort, il fut donc remis en prison et décapité.

C'était pendant la nuit ; un silence lugubre planait sur la ville. Le Saint reposait dans sa prison. Tout à coup la porte s'ouvre, l'heure suprême du sacrifice a sonné ! L'exécuteur se présente. A cette vue notre Apôtre sent un rayon de joie et de bonheur inonder son âme. Il s'écrie, dans les transports de son amour : « O mon Dieu ! je vous rends grâces de ce que vous voulez bien m'associer au sort de vos fidèles serviteurs. Daignez, Seigneur, Dieu de clémence, conserver ceux que vous avez convertis par mon ministère. »... Il parlait encore quand soudain la hache du bourreau fait rouler sur le sol sa tête ensanglantée, et son âme, dégagée des liens de son corps, s'envole dans le sein de Dieu pour recevoir la couronne du martyre. C'était le 25 septembre 287.

Réflexions pratiques.

Nous avons admiré le détachement de saint Firmin pour les biens de ce monde. Nous avons vu son ardeur et son zèle pour la propagation de l'Évangile et la conversion des idolâtres. Nous avons enfin été témoins de son martyre. C'est à nous maintenant de marcher sur ses traces. Comme lui, soyons des apôtres zélés pour la gloire de Dieu, soyons des défenseurs de la religion. Ne nous laissons point vaincre en générosité par les ennemis de Dieu et de l'Église.

Ils ont aussi leurs apôtres. Ceux-ci mettent au jour les productions les plus infâmes, les doctrines les plus perverses, les romans les plus impies. Sachons les combattre. Faisons briller au grand jour notre foi dans nos discours et nos actions. Travaillons à rendre à l'Église sa première splendeur. Nous aurons les mérites qui firent les saints et les martyrs.

Plan de méditation.

La vie de saint Firmin résume les caractères de l'apostolat :

I. Le renoncement à tout.
II. La prédication de l'Évangile.
III. Le martyre.

SAINT CYPRIEN ET SAINTE JUSTINE, Martyrs

26 *septembre.*

Saint Cyprien, surnommé le Magicien, était d'Antioche de Phénicie, d'une famille distinguée par sa noblesse, par sa fortune, mais surtout par son attachement aux superstitions païennes. Ses parents le consacrèrent, dès l'âge de sept ans, aux dieux du paganisme et l'élevèrent dans l'astrologie et la magie. Comme il avait un esprit supérieur et un ardent désir de ne rien ignorer de ce que l'on apprenait dans l'école des astrologues et des devins, il parcourut un grand nombre de villes et fit tant de progrès, qu'il passa bientôt pour le plus habile magicien de son temps. On a horreur de lire seulement les crimes

affreux où cet art le précipita. Il n'est point d'infâmies, point d'abominations, où il ne se plongeât, et, dont il ne se fit honneur. Plusieurs fois il égorgea des hommes, des femmes et surtout des enfants pour offrir leur sang au démon, et surprendre, dans leurs entrailles palpitantes, les secrets de l'avenir. Il employait la science funeste qu'il avait acquise à séduire les vierges ; mais il ne put venir à bout de ravir l'honneur des femmes chrétiennes. Cette merveille le mit de mauvaise humeur contre elles, aussi mit-il tout en œuvre pour les décrier, pour les persécuter. Tel fut Cyprien jusqu'à l'âge de trente ans, lorsqu'il plut au Père des miséricordes de faire de ce vase d'ignominie, un vase d'honneur, en faisant éclater sur lui la force de sa grâce, et la grandeur de sa bonté.

Il y avait alors à Antioche une jeune vierge nommée Justine, distinguée par sa naissance et par une rare beauté, qui attirait tous les yeux sur elle. Ses parents l'avaient élevée dans l'idolâtrie, mais ayant entendu souvent, des fenêtres de la maison paternelle, retentir dans l'église voisine les chants religieux des chrétiens et la prédication des vérités évangéliques, elle finit par connaître la doctrine des chrétiens et par s'y attacher. « Écoutez-moi, dit-elle un jour à sa mère ; ce que nous adorons n'est rien que marbre, or ou argent, vaines idoles qu'un Galiléen renverserait d'un souffle, sans même avoir besoin de les toucher du doigt. — Tais-toi, répondit sa mère ; car si ton père t'entendait... — Eh bien ! je vous le dis, ainsi qu'à lui, je veux adorer Jésus-Christ, dont j'ai plus d'une fois ouï vanter les merveilles. » Et elle se

rendit à l'église. Le père fut instruit par son épouse. La nuit suivante, il crut voir en songe Jésus-Christ escorté par une troupe d'anges et lui disant : « Viens à moi et je te donnerai le royaume du Ciel. » Cette vision le frappa vivement; il se fit conduire à un diacre et demanda d'être présenté à l'évêque pour recevoir le sacrement de baptême. L'évêque se fit rendre compte de tout ce qui s'était passé. Quelque temps après, Justine et ses parents professaient publiquement la foi de Jésus-Christ.

Justine était sincèrement attachée à Dieu, et toute sa conduite annonçait une grande vertu. Malgré les soins qu'elle prenait à se dérober à l'attention des hommes, elle fut remarquée, à cause de son extraordinaire beauté, par un jeune avocat nommé Aglaïde, grand adorateur des idoles. Il la fit demander en mariage par diverses personnes, sans pouvoir y réussir. Il eut recours à Cyprien, le pria de faire usage, pour lui, de tous les secrets de son art. Cyprien voyant la jeune chrétienne fut lui-même épris de sa beauté et mit en œuvre toute la science de la magie et la force des enchantements dans le dessein de réussir. Mais Justine, s'armant du signe de la croix et invoquant avec confiance le nom de Marie, déjoua toutes les manœuvres de l'enfer. Cyprien demanda la cause de son impuissance au démon. Celui-ci lui avoua qu'il n'avait point de pouvoir sur les chrétiens. Le magicien, vivement impressionné par cet oracle, commença à rentrer en lui-même : « Pourquoi servirai-je encore ces dieux impuissants ? A quoi m'ont servi jusqu'à présent tous les sortilèges et tous les charmes ? A quoi me servi-

ront-ils dans la suite ? Quoi ! une jeune fille armée du seul signe de la croix met en fuite les démons ! Que ne peut donc pas le Dieu des chrétiens lui-même ? Ah ! désormais le Dieu de Justine sera mon Dieu. » Le démon, furieux de la perte d'un auxiliaire si zélé, n'oublia rien pour le détourner de son dessein. Cyprien résista courageusement. Mais la vue de ses crimes le jeta dans un état voisin du désespoir. Alors Dieu lui inspira de s'adresser à un saint prêtre, nommé Eusèbe. « Ayez pitié de mon malheur, lui disait-il. Puis-je apaiser le Christ ? Accueillera-t-il mon repentir, et serai-je délivré du poids de mes crimes ? — Prends confiance, reprit Eusèbe, le Christ qui est mort pour les pécheurs ne te repoussera point. Tu as péché par ignorance. » Le pénitent se sentit consolé et ranimé par ces douces paroles. Mais comme il avait trompé et perverti un grand nombre de personnes par ses prestiges et ses maléfices, il fit une confession publique de toutes ses fautes en présence de toute la ville. Le dimanche suivant on le conduisit à l'église au grand étonnement de tous les chrétiens et en particulier de l'évêque qui ne pouvait croire à la sincérité de sa conversion. Mais dès le lendemain Cyprien donna des marques non équivoques de son repentir, en livrant publiquement aux flammes tous les livres qu'il avait sur la magie, en distribuant ses biens aux pauvres et à l'Église et en se mettant au nombre des catéchumènes. Lorsqu'il eut été instruit et suffisamment disposé, l'évêque lui-même le baptisa. Aglaïde qui voulait épouser Justine, vivement touché de la conversion de Cyprien, embrassa la foi chrétienne, et

reçut aussi le baptême. Quant à Justine, elle fut si touchée de ces deux exemples de la miséricorde divine qu'elle se coupa les cheveux en signe du sacrifice qu'elle faisait à Dieu de sa position et distribua aux pauvres tout ce qu'elle possédait.

Cyprien régénéré par les eaux du baptême fit de grands progrès dans la vertu et devint un chrétien humble, modeste, grave, désintéressé et très fervent; quelque temps après il fut ordonné prêtre, et l'évêque d'Antioche, Anthime, étant mort, il fut choisi pour lui succéder. Comme il était naturellement éloquent et persuasif, il employa son talent à convertir les idolâtres. Il eut beaucoup de succès et augmenta considérablement le troupeau de Jésus-Christ.

Cependant la conversion étonnante de Cyprien, et la haute sainteté de Justine, faisaient trop de bruit pour qu'on les laissât longtemps en repos. Ils furent dénoncés durant la persécution de Dioclétien et comparurent devant le gouverneur de Phénicie. Cyprien fut suspendu au chevalet et déchiré avec des crochets et des ongles de fer; deux bourreaux, armés de nerfs de bœuf, frappèrent violemment Justine. Les martyrs jetés ensuite en prison en furent tirés pour être plongés dans une cuve d'airain où bouillaient sous une flamme ardente de la poix, de la graisse et de la cire. Après ces rudes épreuves, on les conduisit l'un et l'autre, chargés de chaînes, à Nicomédie où était Dioclétien; celui-ci les condamna à être décapités. La sentence fut exécutée sur les bords du fleuve Gallus, qui passe auprès de Nicomédie, vers l'an 304.

Réflexions pratiques.

La vie de saint Cyprien et de sainte Justine est un exemple bien frappant de la puissance de la grâce et de la miséricorde divine. Cyprien adonné à la magie dès l'enfance avait été voué au démon par ses parents idolâtres. Entièrement soumis à la puissance de Satan, cet infortuné jeune homme n'est pour ainsi dire plus maître de lui-même, il n'agit que par inspiration du démon et pour lui. Qui pourrait nombrer les victimes qu'il a entraînées dans l'abîme ! Sainte Justine, pour avoir rompu avec Lucifer afin de suivre Jésus-Christ, voit se dresser contre elle toutes les batteries de l'enfer et des légions d'esprits impurs qui lui font subir les épreuves les plus terribles. Cependant elle triomphe de toutes leurs attaques, et Cyprien lui-même, qui avait voulu la séduire, devient un chrétien, un apôtre, un saint, un martyr. Qui donc a communiqué à cette jeune fille cette force surhumaine? Qui a ouvert les yeux de Cyprien et arraché de la bouche de ce célèbre magicien cet aveu : « Le Dieu de Justine sera le mien » ? Qui a donné à ces deux martyrs le courage de vaincre la fureur des tyrans et de braver les horreurs de la mort la plus cruelle ? La puissance de la grâce. Si nous-mêmes nous sommes faibles et si nous devenons bien souvent les jouets du démon, du monde et des passions, n'est-ce pas, parce que nous n'avons pas fait usage des dons célestes que Dieu avait mis à notre disposition ?

O grâce de mon Dieu ! que vous êtes forte et merveilleuse. Si vous règnez toujours en nous, par vous

et avec vous, nous triompherons à jamais des ennemis de notre salut.

Plan de méditation.

Des démons : I. Leur puissance, leur malice, leurs ruses.

II. Moyens qu'ils emploient pour nous séduire.

III. Avec quelle facilité nous pouvons les vaincre.

SAINT COSME ET SAINT DAMIEN, Martyrs

27 *septembre.*

Saint Cosme et saint Damien étaient frères jumeaux. Ils naquirent vers la fin du troisième siècle, dans l'Arabie, d'un père que l'histoire ne nomme point, et d'une mère fort vertueuse, dont ils suivirent les pieux exemples et les bonnes instructions. Cette femme admirable, devenue veuve, voyant le naturel heureux, l'esprit vif et brillant de Cosme et de Damien, n'épargna rien pour cultiver ces jeunes âmes et les former à la science et à la vertu. Elle les envoya en Syrie pour y faire leur cours d'études. Là ils brillèrent par le talent et la piété. Tous ceux qui les voyaient de près admiraient et aimaient leur probité, leur désintéressement et leur innocence. Le zèle pour la foi, toujours ingénieux, leur inspira le dessein d'étudier la médecine. Comme ils vivaient dans un pays où cette science était fort négligée, ils crurent qu'en se rendant habiles dans cet art, ils auraient le moyen de s'insinuer dans l'esprit des païens, de les

instruire insensiblement des avantages de notre religion, de détruire leurs faux préjugés. Ils espéraient en guérissant le corps, travailler encore plus à guérir les maladies de l'âme.

Dieu bénit leur dessein ; Cosme et Damien se rendirent si habiles dans la connaissance de la médecine que leur réputation les rendit célèbres dans tout le pays. Nul malade qui n'eût recours à eux et qui ne fût guéri. Au moyen d'une courte et fervente prière et du signe de la croix les douleurs cessaient, les fièvres disparaissaient, les malades recouvraient subitement la santé, les possédés étaient délivrés et les paralytiques guéris. Les cures admirables qu'ils faisaient les attiraient auprès de tous les malades, même parmi les païens. Nos Saints, sachant habilement se servir de la confiance que leur témoignaient les infidèles, en profitèrent pour les retirer de l'erreur, et faire chaque jour de nombreux prosélytes à la religion. Mais la haute réputation qu'ils acquirent dans le pays fut la cause de leur martyre. Les empereurs, Dioclétien et Maximien, ayant résolu d'exterminer les chrétiens, avaient envoyé le préfet Lysias à Égée pour contraindre les chrétiens à sacrifier aux dieux de l'Empire, ou les faire périr dans les tourments en cas de refus. Lysias étant assis sur son tribunal, quelques païens lui dirent : « Il y a ici deux chrétiens fort habiles dans l'art médical. Ils font des cures étonnantes par leurs sortilèges. Ce sont les plus mortels ennemis de nos dieux. S'ils continuent, nos temples seront vides et tout le pays se fera chrétien. » Le préfet, à cette nouvelle, les fait arrêter et saisir. « Vous êtes donc ces

séducteurs qui parcourez les villes et les bourgs pour persuader aux habitants de ne point sacrifier aux dieux, leur dit-il? De quel pays êtes-vous? Quelle est votre profession et quelle est votre famille? — Seigneur, répondirent les deux saints, d'un ton ferme et respectueux, nous sommes frères, natifs d'Arabie, et nous avons le bonheur d'être chrétiens. Nous sommes gentilshommes et médecins de profession. Jamais nous n'avons séduit personne. Nous n'allons dans aucune ville sans y être appelés ; ce n'est point par intérêt que nous exerçons l'art de la médecine dont nous faisons profession; nous ne recevons rien de personne, mais en donnant des soins aux corps des malades nous tâchons en même temps de guérir l'aveuglement et les maladies de leurs âmes, en leur faisant connaître qu'il n'y a qu'un seul Dieu, celui que nous adorons, et que les dieux de l'Empire ne sont que d'infâmes démons qui séduisent les peuples. — Il faut, reprit le préfet étonné d'une si sage réponse, il faut sacrifier aux dieux et renoncer aux incompréhensibles chimères de votre religion, sinon vous mourrez dans les plus grands tourments. — Vos supplices ne nous effrayent point, nous sommes prêts à mourir pour notre religion, n'attendez pas de nous une autre réponse. » Lysias, aussitôt, les fit mettre tous deux à la torture. Ce cruel supplice ne les effraya point. — « Si vous avez d'autres tourments à nous faire souffrir, nous sommes prêts à les endurer. La grâce de Jésus-Christ nous les fera supporter non seulement avec patience, mais même avec joie. » A l'instant même les soldats les enchaînèrent et les précipitèrent mains et poings liés dans

la mer. Mais l'ange du Seigneur, s'approchant d'eux, rompit leurs liens et les tira des ondes sains et saufs. Le juge, frappé d'une nouvelle si surprenante, sembla se radoucir, et leur dit, d'un ton amical : « Vos maléfices surpassent tous ceux des magiciens : enseignez-moi donc aussi cet art. » Le Bienheureux Cosme lui répondit : « Nous ne sommes point magiciens, mais chrétiens ; c'est au nom de notre Dieu que nous détruisons la puissance de vos divinités. » Le préfet les trouvant inflexibles les envoya en prison. Le lendemain il les tira de leur cachot et les fit de nouveau comparaître à son tribunal. Lorsqu'ils furent en sa présence, il leur dit : « Êtes-vous décidés à sacrifier ou persistez-vous dans votre folie ? — Nous sommes chrétiens, et nous ne renions point notre Dieu. » Le préfet irrité de leur constance fit préparer un bûcher ardent et les y précipita. Comme les flammes les épargnaient, Lysias, après divers actes de cruauté, ordonna qu'ils fussent décapités à coups de hache. Saint Cosme et saint Damien, s'étant mis en prières, supplièrent le Seigneur de vouloir bien agréer leur sacrifice et de ne plus empêcher, par un nouveau miracle, l'exécution de l'arrêt. Ils furent exaucés ; car, dès le premier coup, ils eurent la tête tranchée. Ce fut le 27 septembre de l'an 285 qu'ils obtinrent la couronne du martyre.

Réflexions pratiques.

Saint Cosme et saint Damien s'estimaient heureux de trouver, dans leur profession, la facilité de procurer à leurs frères souffrants des consolations et des secours ; et surtout de pouvoir, en s'occupant

à guérir les maladies du corps, travailler encore plus utilement à guérir les maladies de l'âme. Le mobile de leurs œuvres de bienfaisance n'était point l'espoir d'obtenir des honneurs ou des richesses en échange, mais la seule pensée de faire du bien et de conduire des âmes au Ciel. Soyons, comme ces généreux martyrs, charitables et bienfaisants, même à l'égard de nos ennemis et de nos persécuteurs ; prions pour eux. Nous pourrons alors nous regarder comme de véritables disciples de Jésus-Christ. Par là nous aurons quelques traits de ressemblance avec les saints ; nous serons les dignes enfants du Père céleste qui aime à répandre ses bienfaits sur les justes et sur les pécheurs. Et la gloire du Ciel sera la rémunération de notre charité comme elle a été celle des bienheureux.

Plan de méditation.

Saint Cosme et saint Damien ont eu quatre traits de ressemblance avec Jésus-Christ : 1° ils guérissaient les malades d'un seul mot ; 2° ils guérissaient l'âme et le corps tout ensemble ; 3° ils guérissaient sans intérêt ; 4° ils guérissaient jusque dans la mort en priant pour leurs bourreaux.

SAINT VINCESLAS, Duc et Martyr

28 *septembre.*

Saint Vinceslas, duc de Bohême, eut pour père Vratislas, prince sage, vaillant, plein de probité, et

fort chrétien ; et pour mère Drahomire qui se donnait pour païenne, et qui à un orgueil insupportable joignait un grand fonds de cruauté et de perfidie. Elle eut, outre Vinceslas, un autre fils nommé Boleslas. Ludmille, grand'mère des deux enfants, voyant le danger qu'il y avait de laisser l'éducation des jeunes princes à une mère païenne et dépravée, demanda instamment d'en élever un des deux dans les pratiques des vertus chrétiennes. Elle nomma Vinceslas héritier présomptif de la couronne, qui lui fut envoyé à Prague. Ce jeune prince doué d'excellentes qualités répondit parfaitement aux soins de son aïeule, et montra, dès son enfance, un amour extraordinaire pour la vertu. Confié à la sollicitude de maîtres, aussi. savants que pieux, il se rendit habile dans toutes les sciences et dans tous les exercices qui convenaient à son illustre naissance ; mais il se perfectionna surtout dans les connaissances qui font le véritable chrétien. Il était doux, mortifié, attentif à veiller sur lui-même, aussi garda-t-il, durant toute sa vie, une virginité parfaite. Cependant son père mourut, le laissant encore fort jeune avec Boleslas, son cadet, qui était toujours demeuré auprès de Drahomire. Cette femme se fit déclarer régente, et s'empara du gouvernement sous ce titre. Ne voyant plus rien qui mît obstacle à sa fureur, elle la fit éclater contre les chrétiens. Elle ordonna d'abattre toutes les églises, et défendit l'exercice public d'une religion dont elle avait juré la perte. Elle défendit aussi de l'enseigner aux enfants. Les magistrats qui professaient le christianisme furent disgraciés, et l'on donna leurs places aux païens.

Enfin la régente ne choisit pour les différents emplois, que des hommes qui lui étaient dévoués. Un grand nombre de fidèles furent massacrés en haine de leur religion.

Ludmille, pénétrée d'une vive douleur à la vue de tant de maux, presse vivement Vinceslas de prendre en main les rênes du gouvernement, avec promesse de l'assister de ses conseils : le jeune prince obéit. Tous les États le proclamèrent duc à la grande satisfaction de la Bohême. Toutefois, pour prévenir tout sujet de division entre lui et son frère, on partagea le pays. Boleslas eut un territoire considérable, qui a été appelé Boleslavie de son nom, et qui est un des principaux cercles de la Bohême.

Profondément irrité de cet arrangement, Drahomire prit le parti de son fils Boleslas qu'elle avait élevé dans l'idolâtrie, et auquel elle avait inspiré sa haine pour le christianisme, avec son ambition et sa cruauté. Quant à Vinceslas il n'avait qu'un seul désir, celui de rendre ses sujets heureux. Il s'appliqua à les gouverner plutôt par la bonté que par la force, secourant les orphelins, les veuves, les indigents, avec une charité admirable. Ainsi quelquefois, la nuit, il portait sur ses propres épaules du bois aux malheureux ; souvent il assistait à l'enterrement des pauvres ; il délivrait les captifs, et prenait sur son sommeil le temps pour visiter les prisonniers qu'il consolait de ses aumônes et de ses conseils. Souverain débonnaire il gémissait amèrement lorsqu'un malheureux, quelle que fût sa faute, était condamné à mort. Plein d'un religieux respect pour les prêtres, il semait de ses mains le froment et faisait lui-même

le vin dont ils devaient se servir pour le sacrifice de la messe. La nuit, il allait nu-pieds, à travers la glace et la neige, visiter les églises de sa capitale. Il n'était accompagné, dans ses pieuses excursions, que d'un officier de confiance, dont la discrétion lui était connue et qui avait lui-même beaucoup de vertu. Dans un de ces pèlerinages nocturnes, le temps étant extrêmement rude et la terre couverte de neige glacée, cet officier, quoique bien chaussé, se sentit les pieds tellement engourdis par le froid, qu'il ne pouvait plus avancer. Il en avertit le saint roi, et lui représenta humblement l'impuissance où il se trouvait de l'accompagner plus loin. Le prince, que sa ferveur rendait insensible à la rigueur de la saison, lui dit : « Suivez-moi pas à pas, et mettez les pieds dans les traces que je laisse sur la neige. » L'officier obéit et, chose admirable, aussitôt une douce chaleur se répandit dans ses pieds et dans tout son corps, en sorte qu'il continua, sans peine, d'accompagner son maître partout où sa dévotion le conduisit.

Drahomire, furieuse de voir toute la Bohême chrétienne, résolut d'abord d'ôter la vie à Ludmille, par les conseils de laquelle Vinceslas se conduisait. Elle posta deux asssasins qui l'égorgèrent au pied même des autels. Puis elle souleva contre le duc une faction puissante. Elle avait déterminé Radislas, roi de Guirime, contrée voisine de la Bohême, à se mettre à la tête des rebelles. Celui-ci vint fondre avec une armée puissante sur les États du Saint. Quand les deux armées furent en présence, Vinceslas proposa au prince de Guirime, pour empêcher l'effu-

sion du sang d'une multitude d'innocents, de décider l'affaire par un combat singulier. Radislas accepta le défi, dans la persuasion d'une facile victoire : « Allez prendre vos armes, lui dit-il, d'un ton méprisant, l'affaire sera bientôt terminée. » Ils parurent tous deux sur le champ de bataille à l'heure marquée. Radislas était armé de toutes pièces, comme un autre Goliath, portant une cuirasse et une forte longue épée. Vinceslas, au contraire, n'avait qu'une cuirasse fort légère, et une épée fort courte, parce que toute sa confiance était en la toute-puissance de Dieu. Dès que le signal du combat fut donné, notre Saint se munit du signe de la croix, et s'avança courageusement pour se mesurer avec son ennemi. Au moment où Radislas allait le percer de son dard, il aperçut deux anges qui le défendaient, et entendit une voix qui lui dit : « Ne le frappe pas. » L'ennemi épouvanté tomba aux pieds de Vinceslas, et implora son pardon.

Étant obligé de se trouver à la Diète que l'empereur Othon Ier avait convoquée à Worms, Vinceslas arriva tard à l'assemblée, parce qu'il avait voulu entendre deux messes. On assure que l'empereur et tous les princes de la Diète, choqués de son retard, résolurent de le lui faire sentir, en ne se levant pas quand il entrerait dans la salle. Mais quand il parut, Othon changea bien vite de sentiment; car l'ayant aperçu au milieu de deux anges qui l'escortaient et le couvraient d'une croix d'or, il se leva de son trône impérial, alla au-devant de lui pour le recevoir et le fit même asseoir à ses côtés. Cette faveur du Ciel lui concilia tellement les bonnes grâces de

ce prince, qu'en sa considération, il érigea le duché de Bohême en royaume, l'exempta de tous les subsides qu'il était obligé de payer à l'empire, puis, lui fit don d'une riche relique de saint Vit. L'impie Boleslas, à la persuasion de sa mère, trama la mort du serviteur de Dieu. Il couvrit du masque de l'amitié le noir projet qu'il avait conçu contre lui. Invité par son frère à venir prendre part aux réjouissances qui allaient avoir lieu à l'occasion du fils de Boleslas, Vinceslas s'y rendit sans la moindre défiance, et fut accueilli avec de grandes démonstrations extérieures d'affection. La fête fut magnifique. La nuit suivante, Vinceslas se rendit à l'église pour prier selon sa coutume. Boleslas l'y suivi à l'instigation de sa mère, et le tua de sa main, le 27 septembre 938. Le sang rejaillit sur les murailles, où l'on en voit encore les traces aujourd'hui. La vengeance de Dieu éclata sur cette mère inhumaine, qui fut engloutie dans le sein de la terre, et sur les meurtriers qui périrent tous misérablement.

Réflexions pratiques.

On voit, dans la conduite de saint Vinceslas et de son indigne frère, les conséquences d'une bonne ou d'une mauvaise éducation. Le premier, élevé dans la foi et dans la crainte de Dieu, a rendu son peuple prospère et florissant. Le second, élevé par une mère païenne, aussi corrompue que cruelle, s'est servi de son autorité pour déclarer aux chrétiens une guerre sanglante et précipiter ses sujets dans l'abîme de l'idolâtrie.

Quelle différence dans la vie de ces deux princes!

Boleslas se livre à tous les crimes. Saint Vinceslas se distingue par toutes les vertus. Marchons sur les traces de ce dernier. Quel prince admirable, par sa foi et son respect pour l'adorable sacrement de l'Eucharistie ! Il fait de fréquentes visites à l'église; il veut préparer de ses mains le pain et le vin qui doivent servir au saint sacrifice et se fait un honneur de servir la sainte Messe.

Avons-nous autant de foi que saint Vinceslas? Peut-on remarquer en nous les mêmes empressements à faire la cour à Jésus-Christ dans le sacrement de son amour? Ne dirait-on pas que notre foi, à cet égard, est aussi languissante que la sienne était vive.

O illustre monarque, glorieux martyr, obtenez-nous un peu de votre foi.

Plan de méditation.

I. Saint Vinceslas a été admirable pendant sa vie : 1° par sa foi; 2° par sa pureté; 3° par son zèle; 4° par sa justice; 5° par sa charité.

II. Il s'est couvert de gloire : 1° en se sacrifiant; 2° en nous obtenant des grâces et en opérant en notre faveur des miracles.

SAINT MICHEL, Archange

29 *septembre.*

L'Écriture sainte nous apprend que Dieu a créé une multitude considérable d'anges, et qu'il se sert

souvent d'eux pour faire connaître aux hommes ses volontés toujours justes et raisonnables. De là ces apparitions et ces visions d'esprits célestes dont furent favorisés Abraham, Jacob, Moïse et plusieurs autres personnages. Que de grâces obtenues par leur intermédiaire, soit à l'Église en général, soit aux fidèles serviteurs de Dieu en particulier! Que de fléaux n'ont-ils pas détournés! Ce fut par le ministère des anges que Dieu consola Agar dans son désespoir, donna sa loi aux Israélites, arracha Loth à l'embrasement de Sodome et les trois enfants aux flammes de la fournaise, sauva Daniel dans la fosse aux lions, brisa les chaînes de saint Pierre, délivra les apôtres de la prison, révéla à saint Jean l'état futur de l'Église, et donna aux prophètes la plupart de leurs visions mystérieuses. Il s'en servit pour l'exécution des principaux mystères relatifs à l'Incarnation, comme la naissance, la fuite, la passion et l'agonie de Jésus-Christ. Un ange conduisit les Israélites dans la terre promise.

Les anges sont envoyés de Dieu pour exécuter les choses ordinaires et les Archanges, qui sont d'un rang supérieur aux anges, ne sont envoyés que pour accomplir les choses extraordinaires et très importantes.

L'Église, qui a établi une fête particulière en l'honneur des anges gardiens, a dû en établir une aussi en l'honneur de saint Michel, le prince de la milice céleste, et le protecteur de l'Église universelle. Cette fête se célèbre le 29 du mois de septembre.

Le nom de Michel veut dire : *Qui est semblable*

à Dieu. C'est par cette parole, devenue son nom, qu'il proclame la grandeur de Dieu et lui témoigne sa fidélité. Écoutons ce que nous dit à ce sujet saint Jean dans son Apocalypse. « Il se donna une grande bataille dans le ciel, dit-il, Michel et ses anges combattaient contre le Dragon, c'est-à-dire Lucifer ; et le Dragon avec ses anges combattaient contre lui. Mais ceux-ci plus faibles furent à tout jamais chassés du ciel et précipités dans l'enfer. Et l'Archange en combattant contre les ennemis du Tout-Puissant disait : *Quis ut Deus?* Y a-t-il quelqu'un qui puisse être comparé à Dieu ? »

Saint Michel a été fait, non seulement le prince des anges, mais aussi le prince des âmes qui doivent remplir les places demeurées vides par la chute des démons. Saint Michel est apparu plusieurs fois, depuis l'établissement de l'Église, et l'assistance sensible qu'en a reçue la France, l'a fait regarder comme le protecteur spécial de ce royaume.

Réflexions pratiques.

A l'occasion de la fête de saint Michel Archange, considérons : 1° la témérité de Lucifer, son orgueil insupportable, sa désobéissance, sa punition, son supplice, et détestons de tout notre cœur l'orgueil et la désobéissance. Dieu les pardonnerait-il dans l'homme si misérable, après les avoir punis si sévèrement dans un ange du Ciel ?

2° Considérons la fidélité et la soumission de saint Michel, son zèle à soutenir les intérêts de Dieu, le bonheur qui a suivi sa victoire. Imitons sa soumis-

sion à Dieu, combattons pour sa gloire, nous aurons part au bonheur du puissant Archange.

Qui est semblable à Dieu, disait saint Michel : Y a-t-il quelqu'un qui puisse lui être comparé? Disons de même pour vaincre le respect humain : Y a-t-il quelqu'un dont les récompenses soient plus à désirer, ou les menaces soient plus à craindre? Attachons-nous uniquement à Dieu et le Ciel sera notre récompense.

Plan de méditation.

Les deux principales vertus de saint Michel sont : 1° une grande promptitude à exécuter les ordres de Dieu; 2° un grand zèle pour le salut des hommes.

SAINT JÉROME, Docteur de l'Église

30 *septembre.*

Vers l'an 331, à Stridon, ville située sur les confins de la Dalmatie et de la Pannonie, naquit d'une famille illustre, l'un des plus grands docteurs de l'Église, saint Jérôme. Ses parents l'envoyèrent de bonne heure à Rome pour étudier les belles-lettres sous la direction de deux maîtres célèbres. Dans ces deux écoles, il se fit bientôt remarquer par la profondeur de son jugement, la vigueur de son intelligence et l'éclat de son imagination. Ces brillantes qualités n'étaient que l'indice du puissant génie qui devait un jour étonner le monde.

Les séductions de la grande ville entraînèrent, un instant, le jeune étudiant hors des voies de la sainteté; mais bientôt, revenu à des idées plus sérieuses, il demanda et reçut le baptême, et dès lors il ne songea plus qu'à pleurer ses péchés. Après ses études, Jérôme, pour perfectionner ses connaissances, entreprit de nombreux voyages dans les Gaules d'abord, puis dans l'Orient. Il en profita pour voir les personnages célèbres qui s'y trouvaient alors en grand nombre. Dégoûté du monde et de ses frivolités, le savant jeune homme résolut de se retirer dans la solitude, et n'emportant avec lui que sa bibliothèque, il s'embarqua pour Antioche. Les déserts de la Syrie étaient alors peuplés de monastères florissants, placés sous la direction de l'abbé Théodore; le jeune homme s'y rendit et fut reçu parmi les cénobites dont il partagea désormais les jeûnes et les travaux.

Mais le démon qui prévoyait les services importants que Jérôme rendrait dans cette retraite, à l'Église, employa toute sa malice pour la lui faire abandonner. Il se servit de son imagination de feu pour lui peindre, sous les plus vives couleurs, les objets les plus séduisants qu'il avait vus autrefois à Rome, et pour faire bouillonner dans sa chair les passions les plus humiliantes. Mais l'athlète du Christ, loin de se laisser abattre par ces assauts incessants, redoubla d'austérités; il couchait sur la terre nue, passait les nuits et les jours à se frapper la poitrine avec un caillou et à verser des larmes, se refusant toute nourriture pendant des semaines entières. Ces prières et ces larmes furent enfin vic-

torieuses, et les attaques mêmes du démon firent éclater sa sainteté.

La victoire n'était pas encore complète. Saint Jérôme avait emporté dans le désert des auteurs profanes, et, au milieu de ses mortifications, il se plaisait à converser avec Cicéron et Quintilien L'ardeur et le plaisir avec lesquels il les lisait dégénéraient en passion. Il en éprouva des remords. Dieu, qui réservait pour lui cette grande intelligence, l'en corrigea pour toujours. Il permit que le Saint eût une vision pendant laquelle il fut traîné au tribunal du Juge suprême. Là, Jésus-Christ lui demanda qui il était : « Je suis chrétien, répondit-il. — Tu mens, lui dit le juge. Tu es cicéronien, non chrétien. Là où est ton trésor, là est aussi ton cœur. » A ces mots il fut traité avec beaucoup de sévérité. Cette vision fit une si vive impression sur son esprit, qu'il n'en perdit jamais le souvenir. Dès ce jour, il abandonna les auteurs profanes, et se mit à lire les saintes Écritures avec plus d'ardeur qu'il ne lisait auparavant les auteurs profanes. Afin de les comprendre dans le texte original, il étudia l'hébreu. Un solitaire juif lui donna les premières leçons de cette langue, et, sous sa direction, saint Jérôme n'hésita pas à abandonner sa rhétorique pour épeler l'alphabet. Qui pourrait dire tous les efforts, et toutes les violences qu'il fut obligé de se faire dans cette nouvelle étude fastidieuse ! Maintes fois fatigué, abattu et découragé, il l'avait abandonnée, puis, pressé par la soif d'apprendre, il recommençait.

Au bout de quatre ans de luttes et de combats de toute espèce, Jérôme changea son désert contre la

solitude de Bethléem, qu'il avait choisie pour son tombeau. Toutefois, il en sortit pour aller à Antioche où Paulin, son évêque, l'ordonna prêtre malgré lui, à cause de sa vertu. L'austère religieux se soumit, mais à la condition qu'il ne serait attaché à aucune église et qu'il ne quitterait point la profession monastique. Trois ans après, il se rendit à Constantinople pour se perfectionner dans la connaissance des saintes Écritures. Il devint auditeur assidu, ou pour mieux dire, le disciple de saint Grégoire de Nazianze, en ce moment évêque de cette ville. Il était alors âgé de quarante-cinq ans. Deux ans après, il accompagna Paulin, évêque d'Antioche, dans un voyage à Rome, où un concile fut convoqué pour condamner l'hérésie des Apollinaristes.

Saint Ambroise, archevêque de Milan, avait été élu pour être le secrétaire du Concile, mais étant tombé malade, il fallut en choisir un autre. On ne savait sur qui jeter les yeux, lorsque le pape Damase proposa le moine Jérôme. Le savant religieux fut proclamé secrétaire au milieu des acclamations unanimes. L'éclat avec lequel saint Jérôme avait rempli sa tâche et soutenu la discussion pendant le Concile, appela sur lui l'attention du pontife, qui se l'attacha en qualité de secrétaire et d'archidiacre. Sur l'ordre du pape, le grand docteur entreprit la traduction des Livres saints, que l'Église devait un jour adopter sous le nom de Vulgate.

Après la mort du pape Damase, les ennemis de saint Jérôme levèrent hautement la tête et lancèrent contre lui d'indignes calomnies. Les coupables furent convaincus d'imposture. Le Saint ne profita

point de son triomphe, et après avoir confondu ses ennemis, il retourna dans sa solitude de Bethléem. De nombreux disciples accoururent aussitôt autour de l'illustre cénobite, et bientôt deux monastères, l'un d'hommes, l'autre de femmes, furent fondés. Saint Jérôme eut la direction de ces deux communautés. De toutes les parties de la terre on recourait à lui, comme à un oracle, pour le consulter sur les questions les plus difficiles de l'Écriture sainte.

Saint Jérôme, âgé de cent ans, avait un corps frêle, décharné et maladif, mais une âme impétueuse et forte. Après avoir été éprouvé par toutes le tribulations du corps et de l'âme, il passa de la terre au ciel, le 30 septembre de l'an 420. Son corps, enseveli à Bethléem, fut dans la suite transféré à Rome, dans la basilique de Marie-de-la-Crèche. L'Église l'a mis au nombre des docteurs.

Réflexions pratiques.

Au milieu des plus sévères austérités, dans les profondeurs de la retraite, saint Jérôme craint sans cesse les jugements de Dieu. Jour et nuit il redoute le moment effrayant où il sera cité au tribunal terrible du souverain Juge. Et nous pécheurs, nous ne pensons jamais aux redoutables vengeances divines. Et cependant, ne nous faisons pas illusion, il faudra nécessairement comparaître bientôt devant le tribunal de Jésus-Christ pour y être jugé sur le bien et le mal que nous aurons faits. Il n'y a rien de plus certain que cette vérité.

Que dirons-nous à la vue de tant de pensées mauvaises, de tant d'actions criminelles, de tant de

grâces méprisées? Oh! le terrible jour que le jour de la colère du Seigneur, où tout sera découvert, jusqu'aux mouvements les plus cachés du cœur; où tout sera compté jusqu'aux moindres soupirs et où l'on ne rabattra rien! Les justes seront à peine trouvés justes, que sera-ce des pécheurs?

Quelle sentence portera-t-on sur nous? Celle que nous aurons méritée. Sommes-nous prêts à rendre compte à Dieu de tous les actes de notre vie? A l'exemple de saint Jérôme quittons le péché, embrassons la croix et nous nous réjouirons au jour du jugement lorsque les impies trembleront.

Plan de méditation.

I. Ce que saint Jérôme a fait de l'Écriture sainte.
II. Ce que la Sainte Écriture a fait de saint Jérôme.

Autre.

I Considérons dans saint Jérôme : 1° le jeune chrétien; 2° le prêtre de Jésus-Christ; 3° le Docteur de l'Église.

FÊTES MOBILES

FÊTE DU PRÉCIEUX SANG DE NOTRE-SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST

Premier dimanche de juillet.

L'homme coupable ne peut être purifié que par l'expiation. Mais de toutes les expiations, la plus efficace, est celle qui découle de l'effusion d'un sang juste et purificateur. C'est là l'idée fondamentale du Christianisme. Mais où est ce sang assez pur pour effacer les iniquités du monde? Il n'est pas parmi nous, puisque Dieu a déclaré qu'il ne voulait plus des vaines et sanglantes victimes de la terre. Cette incomparable victime, préparée par l'Éternel, dans son amour immense, c'est Jésus-Christ lui-même ; c'est son fils unique et bien-aimé. Dieu veut que ce soit son sang qui éteigne le feu de la colère divine irritée par nos crimes. Il a décidé que l'Enfant-Dieu serait l'hostie d'expiation pour nos péchés et le prix de notre rachat. Il exige que son sang soit le bain destiné à purifier notre conscience. Et ce sang, d'un si haut prix, nous est donné, non d'une main avare, mais avec une générosité incomparable.

Lorsqu'une seule goutte aurait suffi pour effacer les péchés de mille mondes, Jésus-Christ le donne tout entier ; il le donne non pas une fois, mais des millions de fois. Ce n'est pas au Calvaire qu'a commencé cette ineffable effusion. Sa passion date de plus loin. Sa mission de Rédempteur remonte au jour de la Circoncision. En croissant en âge, en grâce et en sagesse, il n'oublie point le but de sa venue parmi les hommes. « Je suis venu, dit-il, pour être baptisé d'un baptême de sang, et qu'il tarde à mon cœur que ce grand œuvre s'accomplisse. » L'heure a sonné ; voyez comment au Jardin des Oliviers, la terre est arrosée de la sueur de son sang adorable. Au prétoire, ce ne sont plus des gouttes, mais des torrents de sang qui ruissellent de tout son corps, sous les coups redoublés de la flagellation ; sa tête n'est point épargnée, les épines qui y sont enfoncées l'inondent et l'empourprent de sang ; dans les sentiers du Calvaire tous ses pas sont marqués par des traces de sang, dont l'effusion redouble au moment où les soldats lui arrachent, avec violence, ses habits collés sur ses plaies. Et lorsque ses pieds et ses mains sont percés par de gros clous qui le fixent à la croix, quatre grands fleuves de sang fécondent la terre desséchée et maudite par le péché. Mais voici une nouvelle plaie encore plus précieuse : un coup de lance est porté au cœur de cette adorable victime et la dernière goutte est sortie de ses veines. L'Église inspirée d'en-haut, pour perpétuer le souvenir du sanglant sacrifice par lequel l'Homme-Dieu nous témoigne son amour immense, a établi une fête spéciale en l'honneur du précieux sang de Notre-Seigneur.

Réflexions pratiques.

Prosternés aux pieds de l'adorable Victime, contemplons ce sang très précieux, prix et rançon de l'univers, source de la vie éternelle qui ruisselle par tout son corps. Il coule de sa tête et de son côté pour expier nos pensées coupables et pour purifier nos cœurs de tous nos péchés honteux. Il s'échappe de ses mains et de ses pieds pour laver nos actions injustes et pour effacer nos démarches criminelles.

Allons puiser avec confiance à cette source intarissable du salut, afin que nous soyons purifiés de nos péchés et rendus dignes de la vie éternelle. Recueillons chaque jour ce sang précieux qui doit faire la richesse de nos âmes. Les Juifs disaient, avec dérision : *Que son sang retombe sur nous et sur nos enfants !* Seigneur, nous vous adressons les mêmes paroles, mais c'est une prière que nous vous faisons. Que votre sang tombe sur nous ; qu'il tombe sur nos péchés pour les expier, sur notre cœur pour l'embraser d'amour, sur tout notre être pour le purifier, — qu'il intercède pour nous dans le Ciel où vous continuez, auprès de votre Père, les fonctions de Médiateur et de Sauveur.

Plan de méditation.

Le Précieux Sang est : 1° la vie ; 2° le remède ; 3° l'aliment de l'âme.

Autre plan.

I. Circonstances de l'effusion de sang du Jésus-

Christ : 1° lors de la circoncision ; 2° au Jardin des Oliviers ; 3° pendant la flagellation ; 4° à l'occasion du couronnement d'épines ; 5° durant le trajet de Jérusalem au Calvaire ; 6° à son crucifiement.

II. Moyens de recueillir le prix du sang de Jésus-Christ. 1° méditer souvent le mystères du précieux sang qui nous apprendra à estimer notre âme ; 2° le recevoir souvent et dignement au banquet divin.

FÊTE DU SAINT-CŒUR DE MARIE

Dimanche après l'octave de l'Assomption.

L'Église après avoir institué une fête en l'honneur du Sacré-Cœur de Jésus, le plus saint, le plus aimable et le plus aimant de tous les cœurs, en a également établi une en l'honneur du Cœur immaculé de Marie, le plus grand, le plus saint et le meilleur de tous, après celui de son divin Époux. Pour juger de la légitimité de cette dévotion et de la vénération dont nous devons l'entourer, disons que le cœur de cette auguste Reine est le sanctuaire que Dieu lui-même s'est choisi et a orné de toutes les vertus et de tous les dons de l'Esprit-Saint. — Les trois personnes divines ont concouru à l'embellir des dons les plus excellents. Le Père a déployé sa puissance pour en former un cœur de fille, plein de respect et de fidélité envers son Créateur. Le Fils en fit un cœur de mère, où il daigna habiter durant neuf mois,

comme dans un sanctuaire. L'Esprit-Saint en fit un cœur d'épouse, pour y célébrer ses noces ineffables. Marie, avec le secours du Ciel, a continué l'œuvre du Seigneur; elle a puissamment contribué à enrichir et à orner son cœur de vertus et de mérites. Dans tout le cours de sa vie, nous la voyons s'appliquer à la pratique de toutes les vertus, et surtout à l'humilité, au détachement, à la pureté, à l'amour de Dieu et des hommes. Qui pourra dire tous les désirs brûlants de ce cœur pour procurer la gloire de Dieu, pour sanctifier les âmes et les attirer au bonheur du Ciel! Qui pourra énumérer les trésors, les perfections renfermées dans ce vase insigne de dévotion! C'est un tabernacle plein de Sainteté qu'aucun souffle impur n'a jamais terni; c'est un jardin orné et bien gardé où les passions humaines n'ont jamais pu pénétrer.

Tout ce que nous venons de dire du cœur de la très Sainte Vierge, serait plus que suffisant pour nous convaincre que ce cœur est digne de tous nos respects et de tous nos hommages. Mais ce qui doit surtout nous le rendre plus cher encore, c'est l'amour dont il brûle pour nous. Cet amour surpasse tout ce qu'on peut dire et imaginer. Quand saint Paul veut nous exprimer l'étonnante charité de Dieu le Père pour nous, il dit qu'il a aimé le monde jusqu'à livrer son Fils unique : « *Sic dilexit.* » C'est là ce qu'il appelle un excès d'amour! Eh bien, le cœur de Marie a été capable de ce même excès; elle a livré le même Fils unique pour la rédemption du monde. Quel brasier! Quelle fournaise d'amour! Et ce cœur qui nous a tant aimé n'a point été flétri dans

le tombeau comme celui des autres mortels. Ses mouvements n'ont été qu'un instant suspendus sous le souffle de la mort, et il vit aujourd'hui palpitant d'un amour infini et inondé des célestes délices, au sein de la gloire, où il continue de nous aimer. Cette pensée ne doit-elle pas enflammer notre zèle et nous incliner avec plus de force vers cette direction, qui offre à notre piété le symbole le plus auguste de la charité maternelle. Tels sont les motifs qui ont déterminé l'Église à établir la fête du très pur Cœur de Marie. Célébrons-la avec foi, confiance et dévotion.

Réflexions pratiques.

Puisque le cœur de Marie est l'asile de toutes les vertus, puisqu'il est le plus grand, le plus noble, le plus généreux qui soit sorti des mains du Créateur, aimons-le. N'oublions jamais que ce cœur maternel, qui comprend si bien nos infortunes et nos misères, sera notre aide dans nos besoins, notre soulagement dans nos afflictions, notre refuge à l'heure de la mort, et notre bonheur dans l'éternité. Supplions-le de nous apprendre à aimer Jésus, à souffrir pour lui, et à supporter avec amour et résignation les peines de la vie, les souffrances et les croix qu'il plaira à Dieu de nous envoyer.

Plan de méditation.

I. Le cœur de Marie considéré en lui-même et dans ses merveilleuses perfections.

II. Dans son union intime avec l'auguste Trinité.

III. Dans son inexprimable union pour nous.

NOTRE-DAME DES SEPT-DOULEURS

Troisième dimanche de septembre.

L'Église après avoir célébré la fête de la Compassion de la Sainte Vierge, le vendredi de la semaine de la Passion, a institué celle de Notre-Dame des Sept-Douleurs, qu'elle solennise le troisième dimanche de septembre. Cette fête a pour but de nous rappeler le martyre de Marie.

Le saint vieillard Siméon ayant contemplé et pressé contre son cœur l'Enfant-Dieu, au temple de Jérusalem, prédit qu'un glaive de douleur traverserait le cœur si aimant de Marie. Cette prédiction du saint vieillard ne tarda pas à se réaliser. Depuis ce moment, en effet, sept circonstances plongèrent comme sept glaives de douleur dans le cœur si pur de Marie et la couronnèrent Reine des martyrs.

La *première* qu'elle ressentit fut à l'occasion de la prédiction de Siméon lui annonçant les souffrances et la mort de son Fils.

La *deuxième* fut l'obligation de se sauver en Égypte, pour se soustraire à la persécution du cruel Hérode, qui cherchait son Fils pour le faire mourir.

La *troisième* fut lorsque, au temps de Pâques, elle perdit à son retour Jésus, son divin Fils, et le pleura trois jours.

La *quatrième* douleur de Marie fut de le rencontrer, portant une pesante croix sur ses épaules et montant au Calvaire pour être crucifié.

La *cinquième* fut de voir ce Fils bien-aimé élevé

sur une croix, tandis que son sang ruisselait de toutes les parties de son corps.

La *sixième* fut de recevoir entre ses bras le corps inanimé et percé d'une lance du Sauveur Jésus, lorsqu'il fut détaché de la croix.

La *septième* et dernière douleur de la Sainte Vierge fut de voir le corps de son divin Fils enfermé dans le sépulcre.

Cette fête s'appelle encore la fête de *Notre-Dame-de-Pitié*, et ce mot exprime bien le sentiment qui devait être au cœur de cette âme abîmée dans la douleur à la vue des souffrances de Jésus-Christ, et qui doit être au cœur des fidèles, à la pensée du martyre de Marie.

Réflexions pratiques.

Contemplons, dans les bras de Marie, l'Homme-Dieu, mort pour nous et crucifié pour nos iniquités. Compatissons aux douleurs excessives de cette mère désolée. Joignons nos larmes aux siennes et détestons nos péchés qui, ayant fait mourir son Fils, ont été la cause de son martyre. Prions la Reine des martyrs de nous obtenir du Sauveur les grâces nécessaires pour profiter de ses exemples et imiter ses vertus quand il lui plaira de nous faire part de ses humiliations, de ses douleurs et de sa croix ; et en la priant, travaillons à former en nous ces admirables vertus.

Plan de méditation.

I. Objet de la douleur de Marie : 1° un Fils bien-aimé qui est crucifié ; 2° un Fils qui est Dieu.

II. Nature de cette douleur : 1° douleur intérieure ; 2° douleur extérieure.

Autre plan.

I. Marie prodige de souffrances.
II. Marie modèle de résignation.

LE SAINT NOM DE MARIE

Dimanche dans l'Octave de la Nativité.

De même que l'Église honore le nom de Jésus par une fête particulière, de même cette tendre Mère veut que le nom de Marie ait sa fête spéciale. On célébrait depuis longtemps cette fête dans un certain nombre de pays, lorsque le pape Innocent XI ordonna, par un décret du 20 novembre 1683, qu'elle fût universellement reçue dans toute l'Église en mémoire de l'insigne victoire dont nous allons parler.

En 1683, les Turcs, fiers de leurs succès sur l'empire d'Allemagne, résolurent de pousser leurs conquêtes jusqu'au delà du Danube et du Rhin. Déjà ils étaient sous les murs de Vienne avec une armée de deux cent mille hommes. Toute l'Europe tremblait. La veille de l'Assomption, les Turcs ouvrirent la tranchée et la poussèrent avec une rapidité effrayante ; pour surcroît de malheur, le feu avait pris à l'église des Écossais et avait gagné l'arsenal. Dans cette détresse toutes les mains des chrétiens s'élèvent suppliantes vers le Ciel. Le jour de l'Assomption le feu s'éteint tout à coup et le courage renaît dans tous les cœurs.

Partout, mais principalement à Rome et en France, on invoque, avec une confiance filiale, le nom de Marie, si terrible aux ennemis de la foi chrétienne. Ces prières, animées par la foi et l'espérance, montent jusqu'au Cœur de Dieu. Aussi le 8 septembre, au moment où la ville de Vienne désespérée allait se rendre, Jean Sobieski, roi de Pologne, paraît à la tête d'une armée pleine d'ardeur. Il se prépare au combat par l'audition de la messe et par la sainte communion. « Maintenant, dit-il à ses vaillants soldats, marchons avec confiance sous la protection toute-puissante de la Mère de Dieu. » La lutte fut terrible. L'ennemi, toujours victorieux jusque-là, fut mis en pleine déroute. Le jour même un *Te Deum* solennel fut chanté à Vienne.

Le Pape, ayant appris la nouvelle de cette éclatante victoire, en fit rendre grâces à Dieu dans toutes les églises du monde chrétien, et en reconnaissance d'un si grand bienfait, il institua la fête du saint Nom de Marie; de sorte que cette fête, qui ne se célébrait auparavant qu'en quelques églises particulières, est maintenant universelle. On la solennise le dimanche qui suit la Nativité de la Sainte Vierge.

Voici l'origine, la signification et les effets du saint nom de Marie :

I. Ce nom, disent les saints Pères, comme celui de Jésus, vient du Ciel. Dès les premiers jours de l'Église, les chrétiens le vénérèrent comme un nom céleste, et ils ne le séparèrent point de celui de Jésus. Il était, autrefois, en si grande vénération, dans certains pays, qu'il était défendu aux femmes de le porter, comme il était défendu aux hommes de

porter celui de Jésus. Saint Étienne, roi de Hongrie, avait un si grand respect pour le nom de Marie qu'il n'osait le prononcer de peur de le profaner. Il appelait ordinairement la Sainte Vierge la Grande Dame. Saint Liguori s'inclinait toutes les fois qu'il entendait prononcer ce beau nom.

II. Ce nom, dans l'idiome sacré, signifie souveraine, reine. Marie n'est-elle pas souveraine et reine du Ciel et de la terre ? Il y a longtemps que David l'avait saluée de ce nom : *Astitit Regina à dextris :* La Reine est assise à la droite de Dieu. L'Église l'appelle sans cesse de ce nom : *Ave, Regina cœlorum.* Salut, Reine des Cieux... *Regina cœli, lætare :* Reine du Ciel, réjouissez-vous... *Salve Regina* : Salut, ô Reine.

Marie veut dire aussi : étoile de la mer : *Ave, maris stella.* Son éclat ravissant dissipe les ténèbres de l'erreur et du péché. Cet astre des nuits dirige le passager à travers la mer orageuse de ce monde, et par lui il arrive au port ; sans cette étoile il s'égare et fait naufrage.

III. Le nom de Marie est très puissant dans le Ciel, d'où il fait jaillir sur le juste et sur les pécheurs d'abondantes grâces. Sur la terre, rien ne résiste à celui qui l'invoque avec foi et amour. Enfin ce nom est terrible à l'enfer, puisqu'il met en fuite le démon et fait échapper à l'éternelle damnation. O nom sacré de Marie, soyez toujours sur nos lèvres et surtout dans notre cœur.

Réflexions pratiques.

Puisque le nom de Marie est assez puissant pour ouvrir le Ciel, fermer l'enfer et enchaîner le démon,

invoquons-le dans le danger, répétons-le dans la détresse; il sera notre bouclier dans les saints combats du salut, notre force dans les tentations, notre égide dans les périls, notre lumière dans nos doutes, notre soutien dans la vie et notre espérance à l'heure de la mort. — Marie, accordez-nous cette grâce !

Plan de méditation.

I. Excellence du saint nom de Marie : 1° nom de gloire; 2° nom de lumière; 3° nom d'espérance.

II. Invocation de ce saint nom : 1° dans tous les siècles; 2° effets de l'invocation du saint nom de Marie.

Autre plan.

I. Excellence du saint nom de Marie.

II. Les précieux avantages attachés à son invocation.

FIN DU TOME TROISIÈME

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE TROISIÈME VOLUME

JUILLET

1. Sainte Fébronie, vierge et martyre 1
2. La Visitation de la très Sainte Vierge 8
3. Sainte Marine, vierge 11
4. Saint Thibaut, ermite 16
5. Le vénérable Jean-Baptiste de la Salle 21
6. Saint Jules, martyr 26
7. Sainte Symphorose et ses sept fils, martyrs 29
8. Sainte Élisabeth, reine de Portugal 34
9. Saint Ephrem, docteur de l'Église 41
10. Sainte Juliette 46
10. Sainte Félicité et ses enfants 50
11. La bienheureuse Germaine Cousin, vierge. 55
12. Saint Jean Gualbert, abbé 62
13. Saint Anaclet, pape et martyr 69
14. Saint Bonaventure, docteur de l'Église. 72
15. Saint Henri, empereur 77
16. N. D. du Mont-Carmel et le Scapulaire. 83
17. Saint Alexis, confesseur 86
18. Saint Camille de Lellis, confesseur. 93
18. Saint Arnould, évêque de Metz. 100
19. Saint Vincent de Paul. 104
20. Sainte Marguerite, vierge et martyre. 110
21. Saint Victor 116

22. Sainte Marie-Madeleine 121
23. Saint Apollinaire, évêque et martyr. 127
24. Sainte Christine, vierge et martyre 133
25. Saint Jacques le Majeur, apôtre 138
26. Sainte Anne, mère de la très Sainte Vierge. 142
27. Saint Pantaléon, médecin et martyr 146
28. Saint Nazaire et saint Celse, apôtres des Alpes et martyrs 153
29. Sainte Marthe. 158
30. Saint Abdon et saint Sennen, martyrs 163
31. Saint Ignace de Loyola. 168

AOUT

1. Saint Pierre aux liens 175
2. Saint Alphonse-Marie de Liguori. 177
3. Invention du corps de saint Étienne, premier martyr. 183
4. Saint Dominique 186
5. Notre-Dame des Neiges 194
6. Transfiguration de Notre-Seigneur 197
7. Saint Gaëtan, confesseur. 199
8. Saint Cyriaque, saint Large et saint Smaragde, martyrs 205
9. Saint Romain 210
10. Saint Laurent, martyr 212
11. Saint Tiburce et sainte Suzanne 218
12. Sainte Claire, vierge. 223
13. Saint Hippolyte et saint Cassien, martyrs. 229
14. Sainte Philomène, vierge et martyre 234
15. Assomption de la très Sainte Vierge 239
16. Saint Roch, confesseur 243
17. La bienheureuse Claire de Montefalco 248
18. Sainte Hélène, impératrice 254
19. Le bienheureux Urbain II, pape 260
19. Saint Donat, confesseur 265
19. Saint Hyacinthe, Dominicain. 270
20. Saint Bernard, abbé et docteur de l'Église 274
21. Sainte Jeanne Françoise de Chantal 281
22. Saint Symphorien, martyr 288
22. Saints Thimothée, Hippolyte et Symphorien. 293
23. Saint Philippe Beniti, confesseur. 297
24. Saint Barthélemy, apôtre 302
25. Saint Louis, roi de France. 304
26. Saint Zéphirin, pape et martyr 309

27. Saint Joseph Calazany, confesseur 312
28. Saint Augustin, docteur de l'Église. 316
29. Décollation de saint Jean-Baptiste 322
30. Sainte Rose de Lima. 325
31. Saint Raymond Nonnat, confesseur. 329

SEPTEMBRE

1. Saint Gilles, abbé 335
2. Saint Étienne, roi de Hongrie 339
3. Sainte Séraphie et sainte Sabine. 344
4. Sainte Rosalie, vierge 349
5. Saint Laurent Justinien 353
6. Sainte Rose de Viterbe, vierge 358
7. Sainte Reine, vierge et martyre 362
8. Nativité de la très Sainte Vierge 369
9. Le bienheureux Pierre Claver 372
10. Saint Nicolas de Tolentin 378
11. Saint Cloud, prêtre et solitaire 388
12. Sainte Eugénie 384
13. Sainte Catherine de Gênes 393
14. Exaltation de la Sainte Croix. 398
15. Saint Julien et saint Féréol, martyrs. 402
16. Saint Corneille pape et martyr et saint Cyprien évêque et martyr 408
17. Impression des stigmates de saint François. 414
18. Saint Joseph de Copertino 418
19. Saint Janvier et ses compagnons. 424
19. Saint Arnoux évêque de Gap. 427
20. Saint Eustache et ses compagnons. 434
21. Saint Mathieu, apôtre et évangéliste 440
21. Saint Grégoire, évêque. 444
22. Saint Maurice et ses compagnons. 450
22. Saint Thomas de Villeneuve. 455
23. Sainte Thècle, vierge et martyre 461
24. Notre-Dame de la Merci 465
25. Saint Firmin, évêque et martyr 469
26. Saint Cyprien et sainte Justine, martyrs. 474
27. Saints Cosme et Damien, martyrs 480
28. Saint Winceslas, duc et martyr 484
29. Saint Michel Archange 490
30. Saint Jérôme, docteur de l'Église. 493

FÊTES MOBILES

Fête du précieux Sang de Notre Seigneur Jésus-Christ . 499
Fête du Saint Cœur de Marie 502
Notre-Dame des Sept-Douleurs 505
Le Saint nom de Marie. 507

FIN DE LA TABLE DU TROISIÈME VOLUME

[F. Aureau. — Imprimerie de Lagny.